

# AVENTURES D'UN MARIN

DE LA GARDE IMPÉRIALE,

**Prisonnier de guerre**

SUR LES PONTONS ESPAGNOLS, DANS L'ILE DE CABRÉRA,  
ET EN RUSSIE.

POUR FAIRE SUITE A L'HISTOIRE DE LA CAMPAGNE DE 1812.

**PAR HENRI DUCOR,**

SOLDAT DE LA GRANDE ARMÉE.

1



**AMBROISE DUPONT, ÉDITEUR.**

16, RUE VIVIENNE.

1833

MON CHER ÉDITEUR,

JE viens de recevoir les dernières feuilles de la relation de *mes aventures* ; malgré le soin que vous avez apporté dans l'impression des deux volumes , il s'y est cependant glissé quelques erreurs ; je désirerais bien qu'elles fussent rectifiées dans un *erratum*.

J'ai encore remarqué que quelques expressions du vocabulaire des camps ont été imprimées en caractères italiques, bien que ja ne les eusse pas soulignées. C'était, je crois, superflu dans un livre où elles n'arrivaient pas exceptionnellement ; car pour rendre fidèlement les sentimens des soldats et caractériser avec vérité les circonstances dans lesquelles ils parlent, je ne devais qu'écrire sous leur dictée sans m'occuper de traduire leur discours en langage de bonne compagnie.

Agréez, etc.

HENRI DUCOR,

*agent de la compagnie des bateaux  
à vapeur, officier d'artillerie de la  
garde nationale du Havre.*

Le Havre, 25 octobre 1833.

# **INTRODUCTION.**

# AVENTURES D'UN MARIN

DE LA GARDE IMPÉRIALE.

---

## INTRODUCTION.

---

Les faits que je vais raconter se rattachent à deux grandes entreprises, toutes deux accompagnées d'éclatans revers : la guerre d'Espagne sous l'Empire, et la malheureuse expédition de Russie.

L'une commença à faire douter de la fortune constante de nos armes, souvent impuissantes contre les efforts et le désespoir d'une nationalité héroïque; l'autre, par l'effet d'une catastrophe dont on ne connaîtra jamais l'étendue, tant elle fut immense, tant il faudrait, pour l'apprécier, révéler de dévoûmens, de douleurs et de misères, couvrit de deuil notre patrie, qu'elle allait livrer aux représailles de ses longs triomphes.

Acteur et témoin des désastres qui préludèrent au plus fatal dénouement, et de ceux qui, sauf la prolongation d'une lutte toujours glorieuse, rendaient ce dénouement inévitable; jeté par le hasard de la vie au sein de tout ce qu'il y eut de plus horrible dans ces calamités et dans leurs conséquences, j'ai à retracer des impressions et des souvenirs, tels peut-être que dans aucune mémoire d'homme il ne s'en est conservé de pareils.

L'imagination la plus chagrine et la plus féconde, voulant rêver tous les maux, toutes les

souffrances, toutes les privations, auxquels peut être exposée l'organisation humaine, qu'elle succombe ou résiste à de si rudes épreuves, ne saurait trouver des peintures, des scènes, des situations plus affligeantes ou plus terribles que celles dont j'ai vu et senti l'affreuse réalité.

Ce n'est pas ma vie que je veux dire : pourquoi irais-je apprendre au lecteur comment, dès l'âge le plus tendre, transporté d'enthousiasme pour les hauts faits des fils de la patrie ; exalté par l'éclat des grandes renommées que produisaient nos triomphes, par la pompe de ces fêtes républicaines où les vertus civiques et guerrières recevaient un public hommage ; je conçus l'ardent désir de partager les glorieux travaux de nos armées ? Pendant une soirée d'hiver, au milieu d'un cercle d'amis ou d'une réunion de famille, je pourrais intéresser la veillée par des réminiscences de ce genre, je pourrais me complaire dans des récits de mon enfance ou de ma jeunesse, faits avec tout l'a-

bandon d'une conversation du foyer domestique, sous le manteau de la cheminée. Là, sans crainte de lasser l'indulgence de mon auditoire, il me serait permis de répéter pour la centième fois :

— C'était en l'an IX de la République (1801); je n'avais pas encore douze ans, et je brûlais de m'engager. Doué d'une constitution assez robuste, je me sentais capable de supporter les marches et toutes les fatigues du métier de soldat; les périls ne m'effrayaient pas non plus, mais on m'eût trouvé trop jeune et trop petit de taille pour m'admettre dans un régiment.

Je tournai donc mes regards vers la marine, et à force de prières, j'obtins, pour y entrer, le consentement de ma mère qui était veuve depuis peu de temps. Bientôt je fus immatriculé, et muni de quelques lettres de recommandation, je partis pour Brest, où, sous les auspices du capitaine de vaisseau L'Héritier, mon éducation maritime fut commencée à bord de l'*Invincible*.

Dès le lendemain de mon arrivée, il me fallut mener de front l'étude des mathématiques et la gymnastique du matelot, les propositions de Bezout et les exercices d'agilité. J'appris en même temps à démontrer le carré de l'hypoténuse, et à grimper dans les cordages, à me promener, à me tenir debout sur les basses vergues. J'étais, on était content de moi : je faisais en équilibre de notables progrès, et l'énergie de mes muscles appréhenseurs se développait avec assez de rapidité. Pourtant je fus encore long-temps sans pouvoir atteindre la pomme du grand mât : c'était à ce but que tendaient tous mes efforts. Que l'on juge de ma satisfaction lorsque j'eus le bonheur d'y parvenir !

Un marin qui ne sait pas nager est comme un oiseau qui ne sait pas se servir de ses ailes ; le capitaine L'Héritier, qui était véritablement ce qu'on appelle un homme de mer, prétendit me familiariser tout à coup avec l'élément sur lequel il avait déjà parcouru une longue et très honorable carrière : il me fit donner des leçons



de natation, mais des leçons fort singulières.

Voici de quelle façon l'on s'y prenait : on me conduisait dans la yole sur une bouée des ancres du vaisseau, et là, après qu'on m'avait passé sous les aisselles un mouchoir, on amarrait un bout de corde à cette espèce de sangle ; puis, lorsque j'étais équipé de la sorte, me soulevant, les uns par les pieds, les autres par la tête, messieurs les aspirans du bord s'évertuaient à me lancer le plus au large possible. J'avouerais que cette manière tant soit peu brutale de m'apprendre à nager, n'était guère de mon goût ; mais ce fut l'affaire de deux ou trois séances. Dès que je sus me tenir sur l'eau, ce fut pour moi une fureur de me baigner et d'achever seul mon apprentissage.

Quiconque était le protégé du capitaine L'Héritier, et je l'étais, devait s'attendre à faire un noviciat bien pénible : au fils de son meilleur ami, il n'aurait pas épargné ce qu'il y a de plus rebutant et de plus âpre dans une profession où il est vraiment indispensable de se

faire une organisation de fer. Il ne se fit pas faute de me traiter durement : c'était, d'après la trempe de son caractère, la plus grande marque d'intérêt qu'il pût me donner. J'en murmurais alors; combien je me suis applaudi plus tard d'avoir rencontré à mon début un chef aussi peu disposé à me ménager!

Au moment où se préparait l'expédition de Saint-Domingue, l'*Invincible* ayant été désarmé, je passai comme pilotin à bord de l'*Océan*, monté par l'amiral Villaret-Joyeuse, commandant en chef de l'escadre. Une traversée de cinquante jours nous conduisit devant le Cap Français. Les troupes furent débarquées : je vis le ciel de feu des Antilles, et je revins avec l'amiral, qui fut ramené en France sur le vaisseau le *Jemmapes*.

L'amiral nommé gouverneur de la Martinique ne tarda pas à se rendre au poste qui lui était assigné. Ce fut encore le *Jemmapes* qui le transporta; mais j'eus le regret de ne pouvoir l'accompagner : une maladie de peau épou-

vantable par sa persistance et par les souffrances qu'elle me causait, me retint à l'hôpital.

Il y avait environ trois mois que j'étais guéri, et j'hésitais entre le désir de solliciter mon congé, afin de revoir ma mère, et l'envie de m'embarquer de nouveau, quand le bruit de l'armement de quelques vaisseaux vint à se répandre dans Brest. Il s'agissait, disait-on, de passer le détroit de Gibraltar et d'aller en Italie y chercher les légions polonaises pour les transporter à Saint-Domingue. Je me promis d'être de ce voyage... Italie ! Italie... ce mot résonnait si bien à des oreilles françaises ! l'armée d'Italie ! les victoires d'Italie ! le héros d'Italie ! Je tressaillais de joie à l'idée de contempler l'immortelle contrée où nos phalanges républicaines avaient moissonné tant de lauriers.

Bientôt la nouvelle qui m'avait tiré de mon indécision se confirma. On s'occupa de former les équipages ; on fit un appel général des ma-

telots qui étaient à la cayenne ; le choix et le nombre de ceux qui devaient être embarqués furent fixés. Tous mes amis y étaient compris ; seul j'étais excepté. Je réclamai, ce fut en vain. Le commandant de la cayennes'opposait à mon départ : c'était une petite vengeance qu'il prétendait exercer. J'avais à ses yeux le tort très-grave de l'avoir désobligé dans une circonstance que la bienséance me défend de caractériser. —

Je n'avais plus à craindre les obsessions de cet homme ; mais il était manifeste qu'il me gardait rancune et qu'il ne négligerait pas l'occasion de me montrer son ressentiment. Je résolus de me soustraire à son autorité. A cet effet, je me concertai avec mes camarades, et il fut convenu entre nous qu'ils me faciliteraient le moyen d'aller les rejoindre sur l'*Argonaute*, aussitôt que l'expédition serait en partance. Ils devaient m'en donner avis. Je ne manquai pas de me rendre chaque jour sur les cales pour y attendre l'arrivée des embarcations appartenant aux vaisseaux qui étaient en rade. Enfin on

m'annonça que le moment était venu. Je m'embarquai dans un canot de l'*Argonaute*, et m'étant fourré sous les bancs, je n'en sortis qu'avec les plus grandes précautions, après que tout le monde fut monté sur le vaisseau. Alors je m'introduisis par un sabord et gagnai promptement le faux pont où mes camarades m'accueillirent et m'admirent au partage de leur ration.

Le lendemain, le vent étant devenu favorable, on mit à la voile. Le surlendemain, j'allai me déclarer au capitaine, qui, après m'avoir gourmandé vertement, finit par ordonner que je fusse porté sur le rôle d'équipage. Mais de pilotin je devins mousse : c'était tomber au plus bas degré de l'échelle navale. N'importe, je ne me plaignis pas ; j'avais une bien heureuse compensation à cette déchéance : je verrais l'Italie!

Notre escadre se composait de quatre vaisseaux, l'*Aigle* et le *Redoutable*, l'*Argonaute* et le *Fougueux*. Tandis que les deux premiers

se dirigeaient l'un sur Ajaccio et l'autre sur Savonne, les deux derniers entrèrent à Gènes, où nous reçûmes à notre bord quelques centaines de ces braves Polonais qui allaient combattre et mourir partout où il y avait des périls pour la France. Nous les débarquâmes à Tiburon, petite ville située au sud-ouest de Saint-Domingue, et après un séjour fort court dans cette île, nous reprîmes la route de l'Europe.

A cette époque, les Anglais, selon leur coutume, nous faisaient la guerre avant de l'avoir déclarée. Nous eûmes le bonheur de déjouer la vigilance de leurs croisières. Profitant de la neutralité de l'Espagne, au lieu de nous rendre à Toulon, nous relâchâmes d'abord à la Corogne, puis, nous allâmes à quelques lieues de là chercher un abri au Ferrol, où, lorsqu'une alliance offensive et défensive eut été conclue entre les deux gouvernemens français et espagnol, nous ne tardâmes pas à être bloqués par un grand nombre de bâtimens de l'Angleterre. Force nous fut de rester dans cette position jusqu'au

2 août 1805, que l'escadre franco-espagnole, sous les ordres de l'amiral Villeneuve, parvint à nous dégager. Nous nous trouvâmes ainsi faire partie de l'armée navale combinée : notre pavillon n'avait jamais commandé à des forces plus formidables.

Villeneuve, disgracié et révoqué par l'empereur, qui ne lui pardonnait pas d'avoir éprouvé un échec dans un combat où la supériorité numérique et les circonstances de la mer devaient lui donner la victoire, n'attendit pas son remplaçant. Averti à temps et secrètement par le ministre de la marine, il s'embarqua de suite après la réception du message, pressé qu'il était ou de reconquérir par un éclatant succès la confiance qu'il avait perdue, ou d'échapper par la mort au plus sanglant affront. On sait ce qu'il advint de cette résolution. Le nom de *Trafalgar* rappelle au monde une journée bien triste pour la France. Nelson y périt ; mais l'Angleterre avait atteint le but qu'elle s'était proposé : de toute cette belle flotte, qui

dans le moment où elle était menacée d'une descente, lui avait causé tant d'alarmes, il ne restait plus que des débris. Cadix devint leur refuge : les vaisseaux le *Prince des Asturies*, le *Neptune*, l'*Argonaute*, le *Pluton*, l'*Algésiras*, et le *Héros*, y rentrèrent pendant la nuit. J'étais sur ce dernier. Bientôt nous sûmes que l'amiral Villeneuve n'ayant pu survivre à la honte de sa défaite, avait mis fin à ses jours en se précipitant par une fenêtre. Son successeur, le vice-amiral Rosily, n'était pas en position de changer la fortune de notre pavillon : toutefois son activité et son zèle contribuèrent à diminuer l'étendue d'un malheur qui, trois ans plus tard, devait se compléter par d'autres événemens!!

Ici se terminerait naturellement ma relation domestique ; peut-être serait-elle moins concise ; car elle comporterait tous ces détails familiers, ce narré de causeries que provoquent les questions d'un auditoire bienveillant. On me demanderait, on écouterait complaisamment



ma biographie. Mais encore une fois ce n'est pas ma biographie qu'il s'agit de faire ; qu'importent au lecteur les vicissitudes très-ordinaires d'une chétive individualité, une fraction minime de cette immense matière historique que la destinée et le génie d'un homme qui fut son instrument, agitèrent durant quinze tumultueuses années ? Aussi ne m'arrêterai-je pas à ce qui m'est exclusivement personnel. Cependant quelques préliminaires étaient indispensables pour montrer comment, moi homme de mer, appartenant au corps de la marine, j'ai pu arriver au milieu des deux plus grandes infortunes militaires dont il soit fait mention dans les annales de la guerre. Ceci s'expliquera dès que l'on me verra en présence des faits, et peut-être, sans qu'il soit besoin de plus amples éclaircissemens, comprendra-t-on alors pourquoi je suis revenu sain et sauf d'où tant d'autres ont péri ?

Une fois, ce fut après la capitulation violée de Baylen, je partageai le sort des victimes de

la plus atroce perfidie. Nous étions des milliers : sous un soleil brûlant il nous fallut subir le supplice des pontons, et toutes les tortures d'un exil mortel sur la plage aride de Cabrera. J'avais vingt ans à cette époque. Là nous fûmes en proie aux angoisses d'une captivité dont les tourmens, eussent-ils répondu aux vœux de la plus haineuse malédiction, n'auraient été ni plus grands ni plus perpétuels.

Voilà ce que je rapporterai : c'est l'agonie d'une petite armée pressée, étouffée d'abord, minée par les ravages d'une épidémie, puis livrée sans pitié et presque nue à la faim, à la soif, au hâle d'un vent qui, pendant le jour, desséchait ses corps amaigris, à l'humidité délétère, qui les pénétrant pendant la nuit, déterminait par un relâchement subit la dernière période d'un irremédiable épuisement. Ce sont des tableaux d'un dénuement, d'une détresse presque immondes que je vais retracer. Mais au sein même de ce chaos d'adversité, tout n'est pas abattement ou désespoir ; au fond de

ces misères il y a encore pour l'espèce humaine sujet de s'enorgueillir ; il y a des épisodes consolans dans ces drames de douleur. C'est un beau, un sublime spectacle que celui de l'homme se cramponnant à la vie de toutes les forces de son âme, s'élançant de tout son ressort pour disputer son être au néant qui l'appelle, qui le saisit déjà, et qui tend à l'envahir de toutes parts !

Les tribulations auxquelles nous fûmes en proie dans cette île maudite de Cabrera, sont énormes ; jamais je ne me fusse imaginé qu'elles pouvaient être surpassées en intensité. La mesure de ce que l'homme est capable de supporter même avec la plus forte dose de courage, me paraissait comblée et au-delà. Je me trompais : les suites fatales de l'expédition de Russie, à laquelle prit part le corps des marins de la garde impériale, où j'avais été admis, me prouvèrent qu'il était possible de souffrir encore davantage.

Les privations étaient grandes avant d'ar-

river à Moscou, et pourtant notre armée s'avavançait victorieuse. Mais que l'on se figure presque un million d'hommes lancés dans une course triomphale, à travers un pays dont toutes les ressources s'écartaient d'eux, ou s'anéantissaient à leur approche. Partout ailleurs dans nos précédentes campagnes, le succès avait procuré l'abondance. Ici l'on voyait fuir l'ennemi; mais après lui, il ne laissait rien, et chaque halte, chaque pas détruisait une illusion.

A Smolensk, à Wiasma, on croyait se refaire en passant : à Smolensk, à Wiasma, les habitations étaient désertes, les magasins vides, et les convois de vivres qui nous suivaient étaient loin de nous, tant nous avons fait diligence pour atteindre les Russes, tant, peut-être aussi, avait été grand le défaut de prévision !

Sur le champ de bataille de la Moskowa, conquis par tant d'efforts héroïques, par tant de sang versé, les soldats étaient réduits à manger de l'herbe, à fouiller la terre avec leurs sabres pour en extraire quelques racines qui

leur offrirent une nourriture plus substantielle.

A Moscou, le désappointement fut décisif : cette vieille capitale, pleine de magnificence et de richesses abandonnées, ne fit qu'irriter notre appétit sans le satisfaire. Plusieurs, en touchant à ce terme, avaient compté sur les délices de Capoue moins la douceur du ciel ; la convoitise du plus grand nombre se bornait au repos, et aux autres nécessités de la vie satisfaites, dans un quartier-d'hiver commode, au sein d'une cité vaste et populeuse. Nous n'y entrâmes que pour manquer de tout, et assister aux ravages d'un incendie qui nous força de sortir.

Bientôt, mais après quelques hésitations, car Napoléon dut être étourdi de tout ce qu'il n'avait pas prévu, le mouvement de retraite fut commencé. Quelle retraite ! Il y a de quoi frémir en lisant les relations des écrivains qui l'ont vue ! la poésie, la peinture, y ont puisé des sujets : il y avait là une source intarissable

d'émotions à produire avec la vérité la plus naïve. Quel Français pourrait, sans se sentir le cœur serré, s'arrêter devant ce tableau où l'un de nos plus grands artistes, M. Delacroix, a représenté nos bataillons en désordre, se précipitant pour passer la Bérésina ? Il semble entendre le craquement mortel de ce pont croulant sur lequel s'entassèrent tant de funérailles.

Arrivé au bord du fleuve avec mon équipement complet, ce pont qui, l'instant d'après, allait s'abîmer sous un encombrement d'hommes, de chevaux, de canons, je le passai l'arme au bras. Jusque-là je n'ai rien à dire, qui n'ait été rapporté avec plus ou moins d'exactitude par les historiens de la guerre de Russie. Cet itinéraire périlleux des trente mille hommes qui, après mille traverses, parvinrent à regagner les bords du Rhin, a été tracé avec ses obstacles, ses dangers, ses accidens inouïs. Mais au milieu de ces trente mille hommes, il y avait encore le quartier-général : ces débris de bataillons avaient encore leurs aigles et leurs chefs. Mal-

gré la confusion, malgré l'instinct si prononcé de la conservation personnelle, il y avait dans cette masse un reflet de sollicitude réciproque, un centre, un motif de ralliement, une ombre de discipline.

L'Empereur, avec ses paroles qui guérissaient tout, avec son exemple qui faisait tout supporter; le prince vice-roi si admirable; Ney, si vaillant, étaient là; et où ils étaient, on n'eût osé se croire perdu: il y avait de l'espoir et de la consolation. Auprès d'eux, autour d'eux, le poids d'une écrasante fatalité était en quelque sorte allégé par le pressentiment de lui échapper; on marchait, on avait une direction; on vivait, on guerroyait, on entrevoyait des chances de salut; chaque pas que l'on faisait, chaque combat que l'on livrait, les rendaient plus probables.

Ces trente à quarante mille hommes, malgré le froid qui ne les épargnait pas, malgré la pénurie dans laquelle ils se trouvaient, n'étaient certainement pas les plus à plaindre.

J'ai lu les récits de leur adversité, et en la comparant à la mienne; si variée, si continue, si pleine, je n'ai pu que leur porter envie : au moins mangeaient-ils. Faute de mieux, la chair des chevaux qu'ils ne pouvaient emmener leur était en aide; et pour ceux qui avaient pris le parti de devancer la colonne, afin d'explorer les villages encore debout, il y avait parfois d'autres aubaines. Ce n'est pas tout : beaucoup d'entre eux étaient enveloppés d'épaisses fourrures; la nuit ils pouvaient se reposer sur la peau d'ours, et ils n'étaient pas sans bois pour réchauffer leurs bivouacs. Quant à moi, depuis que nous eûmes franchi la Bérésina, mon lot fut bien différent du leur. Imagine-t-on ce que ce devait être de protéger la retraite et de languir aux derniers rangs sur une route épuisée de vivres ! voilà ce que je fis, mais ce que je ne fis pas jusqu'au bout.

Exténué, mourant de faim, j'essayai de me jeter hors de la voie où tout avait été dévoré; et j'eus bientôt à me repentir d'une aussi funeste



résolution. Dès lors plus d'armée pour moi : je ne dois plus revoir mon drapeau : la Sibérie ou la mort , c'est là ce qui m'attend.

Toutefois j'étais loin de me résigner, et je rassemblai toutes mes forces , tout mon courage pour me tirer de l'abîme de maux où m'avait conduit ma mauvaise étoile. Ce que j'eus à souffrir excède tellement tout ce qu'il semble possible d'accumuler de misères sur une existence sans la briser , ou même en la brisant , qu'à y songer je m'étonne de vivre , et ce n'est plus qu'avec un sourire d'incrédulité qu'il m'arrive aujourd'hui de mesurer de l'œil la distance comprise entre la Bérésina et le Niémen.

Comment ne suis-je pas resté dans ces neiges à perte de vue, où errant d'abord à l'aventure, puis ayant retrouvé cette grande avenue mortuaire sur laquelle avait passé la tête que ses membres épars ne pouvaient rejoindre , je ne rencontrai plus que débris de toutes sortes : des casques , des cuirasses , des harnais , des cadavres d'hommes , des carcasses de chevaux,

des boulets, des affûts de canon, des chariots, des caissons, des bagages, des tronçons de fusil et de drapeau ? Enfin, toute cette défroque de gloire et de batailles, naguère si resplendissante, maintenant souillée de fange et de sang !

Cette tête toute transie qui se traînait si péniblement vers Wilna, mais que ranimait la joie de sa prochaine entrée dans des villes ; cette tête dont la Pologne amie serait la première à panser les blessures, est la seule que l'on aperçoive se mouvoir dans les pages si lamentables destinées à révéler au monde le plus cruel châtimement qui ait été infligé à l'esprit de conquête.

En arrière cependant de ces quelques milliers de Français, de ce groupe où la *phalange sacrée*, soutenue encore par quelque enthousiasme, veillait sur les jours d'un chef dont l'approche ne perdit jamais complètement son prestige, étaient disséminés *trois cent mille soldats jetés à terre chemin faisant par la rigueur du climat, et ramassés ou tués sur place par les*

Cosaques. Ici, ce furent *cinquante mille* qui tombèrent, plus loin *mille*, plus loin encore *soixante et douze mille*, puis *trente mille*, puis *dix-neuf mille*, puis derechef *soixante et douze mille*.

*Trois cent mille* cadavres humains et *cent vingt-trois mille* chevaux furent relevés et brûlés. Quelle expiation !

Pauvre France ! que de gémissemens t'aurait arrachés, si tu l'avais sue, l'agonie tourmentée de trois cent mille de tes enfans, frissonnant, nus et sans pain sous un ciel implacable ; disputant pied à pied leur vie aux Kalmouks, aux Kirguises, aux Juifs, aux paysans, à toute une population furieuse et fanatisée, qui nous redemandait avec des cris de rage Moscou, leur vieille capitale qu'un des leurs avait incendiée !

Toute cette multitude forcément délaissée sur les derrières de ce qu'avait été la grande armée ne fut pas couchée d'un seul coup par les frimas ; sur ce vaste cimetière, où tant de

ces cendres devaient être jetées au vent, plus de cent cinquante mille soldats se débattirent longtemps contre leur sort, tantôt poussés violemment par la pique du Tartare vers les derniers confins de la Russie, tantôt réunis en troupes fugitives qui, allant au hasard, se dissolvaient de trépas en trépas, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus un souffle d'homme à exhaler. J'étais de cette armée innombrable, de cette armée perdue, qui n'a pas eu son historien, et dont le martyre, hors de la vue des écrivains qui ont suivi la retraite de Moscou, manque aux traits qu'ils ont recueillis pour représenter de la manière la plus poignante cet horrible désastre.

Cent cinquante mille hommes séparés de leurs frères d'armes par des flots de Russes qui se ruaient sur Napoléon, placés entre le fer de l'ennemi et les atteintes d'un ressentiment national de barbares, pressés incessamment et de partout dans une atmosphère de glace par le double fléau de la guerre et de la famine; cent cinquante mille hommes ne pouvant échap-

per à la mort que par l'esclavage, la pire de toutes les conditions : cette position, avec ses résultats si inévitables et si prochains, était mille fois plus déchirante, mille fois plus caractéristique de la gigantesque catastrophe qui nous avait frappés dans le Nord, que les malheurs dont furent assaillis leurs camarades, durant un trajet au bout duquel il y avait un but : le danger passé et peut-être une revanche.

Cent cinquante mille hommes, adressant de si loin un éternel adieu à cent cinquante mille familles de France, à cette patrie qu'ils n'avaient plus l'espérance de revoir, quel sort plus touchant que celui de cette armée prisonnière, disons mieux, de cette armée mourante ! car combien peu de ces hommes ont survécu ! Pour moi, depuis bientôt vingt ans que je cherche et que j'interroge, je n'ai pu en rencontrer un seul.

Oh ! j'ai entendu bien des râles de mort, j'ai reçu bien des dernières paroles, des regrets à la vie, à une mère, à une sœur, à un frère, à

une amante ; j'ai vu bien des corps se roidir, des existences s'éteindre, et toujours je marchais, je fuyais, je me cachais, faisant de la sorte plus de quatre cents lieues, avançant, revenant sur mes pas, me perdant, me retrouvant, retrouvant les Russes que je voulais éviter, m'efforçant de ranimer le cœur de mes pauvres compagnons quand il leur défaillait.

C'est la série de ces terribles accidens que je vais dérouler. Elle sera longue ; mais c'est un récit que je dois tout entier à la mémoire de ceux qui périrent, à l'affection des familles qui les pleurèrent en comptant encore sur leur retour, à ce sentiment de confraternité qui est l'âme des vieux soldats ; il fera naître la compassion pour ces victimes presque oubliées de la plus affreuse guerre. Par ce que j'ai enduré, on jugera des maux qui fondirent sur ces cent cinquante mille hommes, jusqu'au moment où ils ne se relevèrent plus, renversés, ceux-ci un peu plus tôt, ceux-là un peu plus tard. Mon histoire est la leur, seulement je suis revenu

pour la raconter. C'est à moi qu'il était réservé de donner des nouvelles de ceux qui ne sont plus, de fournir le plus douloureux complément au fatal vingt-neuvième bulletin de la grande armée, et à tous les tableaux si affligeans de l'expédition de Russie....

Les circonstances qui amenèrent mon séjour dans l'île de Cabrera seront mon point de départ pour renouer la chaîne de mes souvenirs. Mais qu'il me soit permis auparavant d'ajouter quelques mots sur le corps d'élite avec lequel je fis la déplorable campagne de Moscou. La belle tenue de la garde impériale, ses uniformes à la fois brillans et sévères; ses chasseurs si richement chamarrés, ses artilleurs si agiles sous l'habit qui laissait voir leur taille découpée, si graves sous leur noir kolbach; ses grenadiers géans au bonnet d'oursin, à la poitrine blanche et carrée; ses élégans dragons dont l'impératrice avait elle-même brodé les cornettes; ses lanciers de toutes couleurs au joli chapaki, à la flamme voltigeante; à l'allure

polonaise et chevaleresque; ses lourds gendarmes qui ressemblaient à des tours; ses mamlouks au visage bronzé, aux larges éperons, au damas circulaire, au costume oriental; ses bataillons modèles, vraies murailles marchantes: tout cet éclat, toute cette magnificence de gloire; toute cette splendeur héroïque, constituaient l'une des plus poétiques apparitions d'un règne où tout était imposant et proportionné au génie du monarque guerrier qui faisait trembler les rois sur leurs trônes.

Au milieu de ce monde belliqueux se faisait remarquer une troupe, peut-être la moins nombreuse de toutes et certainement la plus simplement vêtue. Un pantalon bleu, une espèce de caraco ou de dolman de la même couleur, avec des passemens aurore; un schako assez élevé, sans gourmettes et surmonté d'un plumet rouge; des contre-épaulettes de cuivre, en forme d'écaillés, un sabre large et fortement recourbé, étaient à peu près tout l'équipement de ce corps. Les hommes qui le composaient n'é-



taient, pour la plupart, ni petits ni grands de taille; quelques-uns étaient rablés; presque tous avaient le teint halé, la figure mâle, les bras dégagés, la démarche libre, aisée, mais quelque peu insolite. Ce n'étaient pas là des cavaliers, ce n'étaient pas là des fantassins non plus; des soldats n'ont de coutume l'air si sérieux, ni si réfléchi; on se demandait ce qu'ils pouvaient être, à quelle arme ils appartenaient; sur la plaque de leur baudrier on apercevait l'ancre: c'étaient les Marins de la garde.

Ils furent créés au moment où de son camp de Boulogne Napoléon menaçait de fondre sur l'Angleterre. Ils devaient faire sur mer le service auprès de sa personne, manœuvrer le navire qui le porterait au-delà de la Manche, et former pour la descente, sous le commandement d'un contre-amiral, les équipages de cette escadrille de choix que monterait l'état-major de Napoléon, et qui ferait son escorte.

Cette tâche, ils n'eurent pas à la remplir: une seule fois des marins de la garde embar-

quèrent avec l'empereur, il allait visiter sa flotte à Flessingue. Un célèbre aventurier anglais, le même qui, plus tard, à l'aide d'un bateau sous-marin, voulut le délivrer à Sainte-Hélène, avait juré de le prendre..... Ce loup de mer l'attendait au passage.... les marins de la garde le flairèrent de loin, et la proie que convoitait cet audacieux lui échappa.

Pendant les guerres de l'empire, les marins de la garde ont partagé les travaux de toutes les grandes armées françaises. A la voix de Napoléon, selon la nécessité, ces amphibies étaient propres à tout : tour à tour matelots, pontonniers, artilleurs, fantassins, il n'y avait pas d'emploi dans lequel on ne trouvât moyen de les utiliser, pas de métamorphose à laquelle ils ne se prêtassent avec succès.

Depuis la campagne d'Austerlitz jusqu'à celle de Saxe, en 1813, ils ont aidé à construire presque tous les ponts pour le passage des rivières et des fleuves, soit en avant, soit en retraite.

Ils comptent aussi de beaux faits d'armes :

En Prusse, la reddition de Dantzig, celle de Pillau et de Koenigsberg, qu'accéléra leur audace.

Dans la Poméranie suédoise, la prise de l'île de Rughen. Là ils furent marins.

En Espagne, à Baylen, leur bataillon avait combattu en ligne avec une grande intrépidité, lorsque fut signée la capitulation qui allait les livrer à l'ennemi.

En Russie, du Niémen à Moscou, de Moscou à la Bérésina, leur activité et leur courage furent infatigables.

A Leipsig, ils défendirent vaillamment le pont qui sauta trop tôt; et quand, par suite de nos revers, le théâtre des hostilités eut été reporté en France, à Brienne, à Saint-Dizier, partout, tant qu'ils ne furent pas détruits, ils se dévouèrent pour repousser le dernier affront.

Les marins de la garde ! Les hommes de quarante ans savent ce qu'ils étaient; mais

peut-être la jeune génération avait-elle besoin de l'apprendre, et c'est pour elle que j'ai écrit ces lignes. Elles formeraient le sommaire d'un chapitre très - intéressant dans l'histoire de la garde impériale , monument qui manque encore aux souvenirs dont la France se glorifie le plus, et que j'érigerai si un jour je trouve le loisir de mettre en œuvre les nombreux matériaux que j'ai rassemblés. Jamais il n'y eut un plus beau choix de l'humanité que dans ces corps d'émulation et de récompense , où l'on n'était admis qu'avec des qualités physiques et morales longuement éprouvées.

PARIS et toute l'Europe de notre âge se rappellent ces belles revues du Carrousel où , à la voix de l'Empereur , cinquante mille de ces élus paraient sous les yeux d'une population de plus en plus avide de les voir et de les admirer. Napoléon descendait avec son beau soleil qui éclairait toujours ses fêtes militaires. *L'Empereur ! l'Empereur !* ce mot magique

retentissait, on ne sait d'où il partait, mais c'était une commotion, un magnétisme qui nous saisissait, qui nous remuait de la plante des pieds à la pointe des cheveux. Notre fibre se tendait, nos nerfs tressaillaient, et dans cet éréthisme d'enthousiasme, c'était du feu qui pétillait dans nos veines. Tout notre être en était changé, nous n'étions plus les mêmes hommes : nous renaissions. Les physionomies s'épanouissaient, l'œil était humide; on frémissait de plaisir, on était éperdu de ravissement. *L'Empereur! l'Empereur! Alerte! aux armes!* c'était à qui se précipiterait pour enlever son fusil du faisceau, les cavaliers rassemblaient leurs guides; *l'Empereur!* nous le voyions déjà partout. Un écho immense portait dans les nues la salve populaire qui se répétait de proche en proche, de loin en loin, telle qu'une suite d'explosions déterminées coup sur coup par l'embrasement d'une trainée de poudre. C'était une jubilation, un délire, une frénésie, un fanatisme sans pareils. La confla-

gration était générale : de ces flots mouvans qui encombraient l'espace, de ces montagnes de peuple qui couvraient les toits des édifices, le cri chéri partait, unique, unanime, prolongé; il ne cessait plus; semblable à l'éruption tumultueuse d'un volcan dont la lave bouillonne et s'échappe avec une détonation continue, il remplissait, il ébranlait tout; les vitres résonnaient, la terre en était comme soulevée; c'était une véritable secousse imprimée au globe : *l'Empereur ! vive l'Empereur !* Mille tambours battaient au champ : il venait suivi du cortège de ses anciens compagnons d'armes qui ne s'étonnaient déjà plus de lui obéir comme à une Majesté. Naguère c'était Kellermann, Augereau, Masséna, Lannes, Moncey, Lefebvre, Mortier, Bernadotte, Macdonald, Ney, Davoust, Bessières, Marmont, Victor; maintenant Valmy, Castiglione, Rivoli, Montebello, Conegliano, Dantzick, Trévisé, Ponte - Corvo, Tarente, Elchingen, Eckmühl, Istrie, Raguse, Bellune, tous ces maréchaux dont les titres étaient

le baptême d'un triomphe auquel ils avaient contribué. Quelques minutes s'étaient écoulées depuis que nous avions reçu le coup de la première et indéfinissable impression qui nous avait transportés : nous nous possédions davantage ; mais comme le cœur nous battait encore à l'approche du souverain rémunérateur ! Comme chacun de nous dans un recueillement qu'on ne saurait exprimer, sentait vivement à l'avance l'honneur d'attirer son regard ! Comme notre âme était électrisée en voyant cet homme si simple qui n'était revêtu que de l'idée de sa grandeur ! Comme à l'aspect éblouissant de cette pléiade de renommées qui s'avancait sur ses pas, elle s'ouvrait à l'ambition !

Ces chapeaux bordés, ces plumes blanches et noires, ces panaches flottans, ces grosses épau-  
lètes à étoiles d'argent, ces cordons, ces crachats, ces aiguillettes, ces uniformes où l'or étincelait : tout ce luxe nous enivrait, il nous faisait envie ; mais ce désir qu'il excitait n'était

qu'une pensée rapide et qui ne rentrait pas avec nous à la caserne.

Artilleurs, fantassins, cavaliers, marins, vieille et jeune garde, anciens ou vélites, nous étions sous les armes. Le groupe des aides-de-camp se dispersait; Frioul, le grand-maréchal du palais, courait à la haie des spectateurs, tendre partout une main bienveillante aux placets de ceux qui avaient à implorer une grâce ou une justice à demander; de tous les points où l'on apercevait l'Empereur parcourir au galop le front des régimens, les acclamations recommençaient. Les bras, les chapeaux, étaient en l'air; les femmes agitaient leurs mouchoirs. Soudain se faisait un roulement; on entendait au loin le commandement de Lobau, le Stentor de l'armée : *Faites ouvrir les rangs!*... Alors, au bruit des musiques, au son des fanfares, l'Empereur passait à pied, et nous, ses enfans, car nous le regardions comme le père de nous tous, immobiles, silencieux, renfermant en nous-mêmes, par respect pour la discipline, la joie



de sa présence, nous attendions que ce fût notre tour de le saluer et de le contempler.

Que ces vieux soldats qui semblaient avoir été jetés dans le même moule et faits du même métal que la colonne d'Austerlitz, étaient touchans et sublimes, quand en face de celui qu'ils appelaient le *petit Caporal*, une larme qu'ils ne pouvaient retenir s'épanchait dans la cicatrice dont leurs joues étaient sillonnées!.... Et quand l'Empereur s'arrêtait pour reconnaître, dans ces traits noircis par le feu des batailles, un fait d'armes de l'Égypte ou de l'Italie, de la journée des Pyramides ou de Marengo; quand il s'arrêtait, dis-je, et qu'à cette figure qui lui représentait un exploit, il attachait le vrai nom et les circonstances qui l'avaient gravée dans sa mémoire, comme nous nous étonnions de ce qu'il n'avait rien oublié, lui dont le cerveau embrassait en même temps l'actualité d'un présent immense, et la perspective d'un avenir que son génie concevait plus immense encore!

Nous aimions ce chef qui donnait des éloges, des croix, des grades, à ceux à qui nous les aurions décernés nous-mêmes; nous l'adorions ! Bientôt il avait tout vu, tout entendu. Son major-général, prince de Neufchâtel, et le duc de Feltre, son ministre de la guerre, avaient pris note de tout ce qu'il avait promis. Trois heures après, les promotions qu'il avait faites, étaient à l'ordre du jour : l'Empereur était content de nous; il le proclamait.

Cependant nous allions défiler.... Les colonnes s'ébranlaient, c'était la régularité et la précision; c'était le mouvement et la plus intense vitalité de l'empire; hommes et chevaux, tous étaient fiers : enthousiasme, énergie, satisfaction, prestesse, sentiment profond du devoir, tout cela s'éveillait à la fois. Les visages étaient rayonnans de bonheur, de confiance, d'espoir; ils respiraient la conviction la plus intime de notre supériorité nationale, et les étrangers qui étaient là n'en doutaient pas ! Nous marchions sans toucher la terre : les

escadrons se déployaient légers et vites comme le vent ; les canons , les caissons , ne pesaient plus sur ce pavé qu'ils brûlaient. La cavalerie au galop , l'infanterie au pas de course , les pelotons conversaient , pivotaient , serpentaient autour les uns des autres sans se mêler , sans se confondre , sans fausser leur alignement , sans que jamais aucune file fût rompue. On s'étonnait de les voir tourbillonner avec cet ordre. L'œil était ébloui de ces évolutions ; pendant lesquelles le poli de l'acier faisait reluire en éclairs les rayons qu'il avait réfléchis. On était assourdi du cliquetis des armes , des pas des chevaux , des ressauts d'une artillerie bondissante ; des commandemens qui éclataient dans l'air , du bruit des tambours , des fifres , des clairons , des trompettes. Paris était dans l'enchantement de ce fracas , de ce tapage de guerre , de cet élan impétueux , de ce ton , de cette activité de vie qui se communiquait à tout , qui faisait tout monter à son diapason. La revue terminée , nous quittions le Carrousel , et

l'on était surpris que son enceinte eût pu nous contenir : c'était comme une armée innombrable qui s'échappait par toutes les issues. Sur les quais, dans la rue Saint-Honoré, dans la grande allée des Tuileries, sur la place de la Concorde, sur le Pont-Tournant, aux Champs - Elysées, dans toutes les directions que nous suivions pour regagner nos quartiers, la foule s'écoulait, en nous pressant de questions : on voulait savoir ce que l'Empereur nous avait dit ; on adressait des félicitations à ceux à qui il avait parlé ; les jeunes gens, les vieillards, cherchaient à se mêler dans nos rangs ; les ouvriers, les bourgeois, venaient nous prendre la main et fraterniser avec nous... Ils se montraient ces guirlandes de pourpre auxquelles, d'une poitrine à l'autre, le symbole de l'honneur était attaché comme une fleur de gloire ; ils en comptaient les étoiles avec orgueil, tant ils étaient certains qu'il n'y avait pas d'intrus dans cette chevalerie. Les soldats de la ligne s'approchaient pour nous

voir passer, et chaque fois qu'ils reconnaissaient un camarade, ils étaient heureux de pouvoir dire tout haut : *en voilà un qui sort du régiment!* Les conscrits se redressaient en se promettant d'être un jour de la vieille garde; et nous avions aussi des sourires de jeunes filles, qui rougissaient en convoitant un mari sous nos drapeaux. C'était le bon temps, alors! Qui eût pensé qu'il finirait si tôt, qu'après tant d'éclatantes victoires, nous aurions le terrible retour de Moscou? Dès ce moment, hélas! la garde impériale commença à périr, sans qu'il fût possible de la renouveler. Ce n'était plus le phénix qui renaît de sa cendre.

La campagne de France, pendant laquelle elle donna tant de preuves de ce courage qui grandit avec les revers, acheva de l'anéantir; et ces braves qui, après la reddition de Paris, pleuraient de rage, en brisant la crosse de leurs mousquets, ou qui, le front caché dans leurs mains, assistèrent au douloureux départ de Fontainebleau, et ces fidèles qui renoncèrent à

leurs foyers pour aller tenir compagnie à leur Empereur dans son exil ; ces quelques centaines de guerriers qui n'avaient pas un seul instant désespéré de la patrie , qui , au contraire , n'avaient jamais cessé d'attendre son salut de leur prouesse ; ces fidèles , ces braves , n'étaient plus qu'un lambeau de la garde. Waterloo les vit encore combattre ces glorieux débris , et devant Paris menacé ils auraient su mourir ou faire remonter le manteau impérial au faite du bronze immortel d'où la trahison l'avait descendu ; c'était le vœu de leur héroïsme ; et de là haut , cette colossale , cette majestueuse idée de l'empire aurait de nouveau plané sur un horizon tout rempli de ses œuvres. Mais on les conjurait de se disperser , ils crurent entendre la voix du pays ; et l'âme navrée , ils se résignèrent : l'affront qu'ils auraient vengé se perpétua. Enfin la victoire du peuple a fait luire le jour de l'apothéose , la statue de Napoléon mort s'est relevée sur sa base de trophées où sa grande ombre a retrouvé les transports et les

acclamations de son vivant, et le *millésime de 1833* est devenu la date d'un jugement irrévocable, d'un arrêt rendu avec la sanction de la postérité. Là, au milieu du peuple qui se pressait à cette solennité nationale, il y avait de vieux soldats qui pleuraient de joie : maintenant ils vont mourir contents ; ils ont revu leur Empereur à la place triomphale que lui assignaient ses travaux. Mais hélas ! combien ne sont plus, à qui il a manqué cette dernière consolation ! et ces vétérans de la garde qu'on eût vus, avec tant de plaisir, déposer leurs insignes de deuil au pied du monument, où étaient-ils ? Aujourd'hui que sont-ils devenus ? De loin en loin on en découvre un sur le sol de la France. Si c'est dans un village, il en est l'habitant qui a la conduite la plus exemplaire et la raison la plus éclairée ; les pères et les enfans le saluent ; ils l'écoutent, il est un oracle pour eux, et quand passe un voyageur ils lui parlent de lui ; car l'*ancien* fait honneur au village : c'est lui qui a vu du pays !

Il peut causer de tout ! point de fleuve qu'il n'ait franchi, depuis le Tibre jusqu'au Nil, depuis le Tage jusqu'au Boristhène. Il a fait son entrée dans toutes les capitales de l'Europe; il sait la route de Vienne comme celle de Berlin, et au besoin il enseignerait encore l'une ou l'autre à qui voudrait le suivre. Mais le monde est sur son repos; depuis qu'on ne se bat plus, l'*ancien* travaille, et l'on dit qu'il s'y entend. Sa demeure est la plus propre et la plus commode, son champ est le mieux cultivé; il fait apprendre à lire à ses fils, et, dans le respect qu'ils portent à son autorité, il y a quelque chose de l'ordre et de la subordination militaires.

Les paysans le nomment *grenadier* : pourtant ses cheveux ont blanchi; il s'est cassé; mais tout courbé qu'il est, il n'entre pas chez le voisin sans être obligé de se baisser. Il est l'homme grand de l'endroit, c'est une ruine superbe, une relique de l'Empire, comme cette aigle qui fut autrefois la plaque de son bonnet, et à laquelle il a élevé un autel au



chevet de son lit, tout près de l'eau lustrale, dont il se signe par déférence pour sa compagne, au-dessous du crucifix de bois entre un brevet d'honneur et la grossière enluminure d'une bataille. Voilà le culte de cet homme, voilà son dieu et ses idoles jusqu'à la mort dont il n'a pas peur ! et cette mort arrive : nous nous en allons tous tant que nous étions de cette belle garde impériale. Il s'en va comme les autres, ce type d'une de ces générations extraordinaires, telle qu'il en apparaît à de longs intervalles pour aider aux conquérans à accomplir leur mission en frappant l'imagination des peuples.

# PREMIER LIVRE.

**PREMIÈRE PARTIE.**



**L'ESPAGNE.**

---

## CHAPITRE PREMIER.

---

# LES PONTONS.

---

Insurrection générale de la Péninsule. — Mort aux Français! — L'escadre de l'amiral Rosily et l'armée d'Andalousie. — Nous sommes embossés dans le chenal de la Caraca. — On nous bombarde. — Espoir déçu. — Nous nous rendons à discrétion. — Comment les Espagnols nous traitent. — Je suis jeté dans un ponton. — Ce qu'est un ponton espagnol. — Les officiers français à bord de *la Vieille-Castille*. — Parallèle entre les pontons espagnols et les pontons anglais. — Le manque d'eau et les vivres empoisonnés. — Terrible consigne. — Les ablutions. — L'issue des bravades. — Désespérante nouvelle. — Maladies affreuses. — Abattement général. — Je résiste. — Insouciance et brutalité de nos gardiens. — La translation. — Nous sommes dévalisés. — Joie et tristesse. — Le cauchemar chronique. — Les tribulations des soldats de Baylen.

Au mois de juin de l'année 1808, nous étions sur la rade de Cadix, avec cinq vaisseaux de ligne français. Jusqu'alors le canon des Espagnols nous avait protégés; mais tout à coup

nos communications avec la terre furent rompues ; plus d'Espagne pour nous : elle venait de s'insurger en masse. La junta suprême d'Andalousie remplaçait la vieille autorité royale absente et prisonnière ; d'une extrémité à l'autre de la Péninsule on criait *mort aux Français!!* Au milieu de ces circonstances, l'on proclamait l'avènement de Joseph Napoléon. Ce prince, *passé roi* par la volonté de son frère, et non par celle des Castellans que l'on avait oublié de consulter, n'était pas encore à Madrid ; mais Murat, le grand-duc de Berg, commandait dans cette capitale, et dès les premiers symptômes d'une opposition armée à la politique de l'empereur, il s'était empressé de faire des dispositions militaires. Cadix était un point important qu'il fallait se hâter d'occuper : il avait ordonné au général Dupont de se porter à marches forcées sur cette ville ; et pour faciliter ce mouvement, qui s'exécutait avec un corps de troupes assez considérable, le vice-amiral Rosily, chef de nos forces navales dans ces pa-

rages, alla s'emboîser dans le chenal de la Caraca, entre l'île de Léon et le Trocadéro. Il se trouvait ainsi à portée de seconder les opérations de l'armée française dès qu'elle paraîtrait. Mais les Espagnols, qu'offusquait la vue de notre pavillon, prirent aussitôt la résolution de nous traiter en ennemis. Par trois fois ils nous sommèrent d'amener, et sur notre refus, ils nous bombardèrent. Nous essayâmes leur feu depuis le 9 jusqu'au 14 juin sans interruption. Enfin, comme il n'y avait plus possibilité ni de prolonger la défense, ni de sortir de la position où nous étions, nous fûmes obligés de nous rendre sans condition. Les Anglais, dont le gouvernement n'avait pas encore fait alliance avec l'Espagne, étaient restés spectateurs immobiles de ce combat.

Avec la haine que les Espagnols nous avaient vouée, nous ne devions pas nous attendre à des procédés généreux de leur part : tout ce qu'ils purent faire, ce fut de nous laisser la vie. A notre débarquement, ils nous entre-

posèrent d'abord dans les salles du baigne de la Caraca, et ils nous empilèrent ensuite sur des pontons. Ce mot de pontons fait encore dresser les cheveux à quiconque a eu le malheur de tomber une fois dans sa vie au pouvoir des Anglais ou des Espagnols.

Les pontons d'Espagne ressemblaient assez aux *prisons ships* des Anglais : c'étaient également de vieux vaisseaux incapables d'aller à la mer, et percés de sabords, dont le nombre était toujours proportionné à leur grandeur ; mais au lieu d'être de 80 canons, ils n'étaient que de 74, et ne contenaient pas un nombre moins considérable de prisonniers ; ce qui réduisait d'autant l'espace déjà si borné que ces malheureux avaient à parcourir.

Chacun de ces pontons pouvait avoir à peu près de cent soixante à cent quatre-vingts pieds de longueur, sur quarante à quarante-cinq de largeur. Un seul d'entre eux, *la Vieille-Castille*, servait de prison aux officiers : ce fut celui qui, un peu plus tard, rompit ses câbles, et fut

conduit par la marée au port Santa-Maria , où se trouvait alors l'armée française.

On ne voyait sur les pontons aucun vestige de cordages. Tout ce qui anime l'aspect d'un vaisseau de guerre en avait disparu : ces gros coffres de bâtimens étaient véritablement comme d'immenses cercueils , dans lesquels on livrait à une mort lente des hommes vivans. La cale et le faux pont , l'un et l'autre placés au-dessous de la surface des flots , y étaient les lieux les plus insalubres. Dans la cale , toujours humide , c'était un fond de boue noire et infecte ; et dans cette multitude de cabanes ou petites cellules qui formaient les distributions du faux pont , il était impossible de respirer. Une seule écoutille , parallèle à celle de la cale , permettait l'intromission de l'air dans cette partie du vaisseau sans cesse remplie des émanations les plus fétides. Là , la lumière ne pénétrait que difficilement , et l'on avait de la peine à distinguer les objets même en plein midi.

La seconde et la première batterie offraient



des inconvéniens d'une autre nature : on y jouissait de la clarté du jour ; mais les sabords étant constamment ouverts , la fraîcheur des nuits et les différens courans d'air y occasionnaient des ophthalmies et d'intolérables douleurs dans les articulations. Cependant il est juste de dire que dans la première batterie comme dans la seconde , les hommes d'une taille moyenne , et j'étais heureusement de ce nombre , pouvaient se tenir debout ; avantage dont ils auraient été privés sur les pontons de Portsmouth et de Plymouth, où les hamacs diminuaient la hauteur des batteries.

Sur ces bâtimens, où l'on nous avait entassés par douze ou quinze cents, il n'y avait qu'un seul endroit dont le séjour ne présentât pas de grands dangers pour la santé : c'était sur l'arrière , auprès de l'emplacement de la sainte-barbe ; et précisément cet endroit nous fut interdit , parce que des négocians espagnols avaient jugé à propos de s'en emparer pour y déposer leurs marchandises.

On n'osait pas nous faire mourir de faim ; mais on nous distribuait des vivres empoisonnés : c'était du pain de munition noir et rempli de substances terreuses , du biscuit plein de vers, des viandes salées qui se décomposaient par vétusté, du lard rance et jauni, de la morue gâtée, du riz, des pois et des fèves avariés ; point de vin , point de vinaigre ; aucun moyen de préparer nos alimens ; et pour comble de malheur, par une chaleur excessive et avec une nourriture si propre à exciter la soif, on nous refusait l'eau, ou du moins on nous en donnait en si petite quantité, qu'elle s'absorbait telle que des gouttelettes qui tomberaient sur un fer ardent. Aussi, vers le milieu du jour, étions-nous comme des furieux ; partout où nous pouvions aller, comptant y trouver quelque soulagement, nous sentions accroître le tourment du besoin que nous éprouvions. Dans les batteries, c'était une atmosphère épaisse à y étouffer ; on y nageait dans la sueur, dans la respiration les uns des autres, et le jeu des poumons y était

horriblement comprimé. Sur le pont, les rayons d'un soleil vertical nous brûlaient la peau, et nous faisaient bouillir le sang.

L'aurore était pour nous ce qu'elle est pour les oiseaux de ténèbres : nous ne la voyions jamais sans qu'elle nous attristât ; car la nuit seule apportait quelque calme à nos sens. Comme nous aurions voulu prolonger sa durée ! et quand elle se dissipait, comme nous étions impatients de son retour !... Quand nos corps étaient en quelque sorte torrifiés, et que le flot, dans ses balancemens, venait mollement caresser les flancs de notre vieux vaisseau, comme il nous eût semblé bon d'y descendre ! mais il nous était interdit de nous baigner, et quiconque eût osé enfreindre la défense aurait payé de sa vie cette témérité. Nos gardiens, qui étaient des soldats de la marine espagnole, avaient ordre de faire feu sur tout prisonnier à qui ils supposeraient l'intention de s'écarter du bord, ne fût-ce que pour un instant ; et ils étaient trop cruels pour ne pas exécuter à la

lettre cette consigne : ils nous auraient impi-  
toyablement fusillés ! Nous n'en doutions pas ,  
et , pour ne pas leur donner la satisfaction de  
remplir leur devoir , nous nous en tenions aux  
simples ablutions. Du matin au soir , nous fai-  
sions queue aux bouteilles des chambres du  
vaisseau , afin de nous y mettre nus , et de nous  
arroser le corps avec des seaux d'eau de mer.

Il était difficile de s'accommoder du ré-  
gime auquel nous étions soumis ; cependant ,  
dès les premiers momens , on fit contre mau-  
vaise fortune bon cœur ; c'était à qui plaisan-  
terait de sa situation. Mais bientôt on com-  
mença à ne plus rire que du bord des lèvres.  
L'armée de Dupont , de qui nous attendions  
notre prochaine délivrance , avait capitulé ; les  
Espagnols l'amenaient prisonnière : on nous  
l'annonçait , et il fallait croire à cette désespé-  
rante nouvelle , puisqu'elle était confirmée par  
des réjouissances publiques. Alors , aux brava-  
des et à la gaité , succédèrent tout à coup le dé-  
couragement et le marasme. Aussi combien

d'affreuses maladies se développèrent en peu de temps au sein de cette réunion d'hommes ainsi pressés et mal nourris ! j'y vis naître et se propager successivement toutes les espèces de fièvres : la diarrhée, la dysenterie, le typhus, le scorbut, fondirent sur mes malheureux compagnons d'infortune. J'attendais mon tour ; mais, sans m'abandonner , il ne vint pas.

Je vivais au milieu de ce monde de spectres, et chaque jour je m'étonnais de ne pas dépérir comme eux. Oh ! l'on ne se figure pas quel abominable supplice ce doit être de se trouver encaqués comme nous l'étions ! Dans cette gêne perpétuelle , impossible de prendre aucun repos. Nous livrions-nous un instant au sommeil, aussitôt nous étions réveillés par les cris du voisin, par des picotemens et des démangeaisons au visage ; nous étions suffoqués, et c'était un véritable travail que de reprendre haleine, que d'aspirer un peu de cet air échauffé où nous étions.

La plupart des prisonniers étaient en proie

à un tel abattement, qu'ils n'avaient plus la force de se déterminer à faire usage de leurs membres. Le moindre exercice, le plus petit déplacement, devenait pour eux une peine; et puis, dans cette foule agglomérée sur un étroit espace, il n'était pas aisé de circuler: il fallait de la résolution pour se mouvoir, pour secouer son apathie, pour ne pas se laisser aller au funeste attrait d'une inertie mortelle. Un corps délabré est une masse bien lourde à soulever, quand la volonté, qui en tendait les ressorts, s'est une fois relâchée de son énergie. Sans doute, j'étais d'une trempe plus vigoureuse que bon nombre de mes camarades, puisque, où ils fléchissaient sous tant d'influences pernicieuses, où ils se voyaient condamnés à une déplorable inaction, je savais me raidir, m'électriser, de quelque sorte, et donner à mon sang une impulsion qui me soutenait.

L'état sanitaire des prisonniers sur les pontons devenait de plus en plus alarmant, et nos gardiens ne paraissaient pas s'en émouvoir

le moins du monde ; loin de là, ils considéraient d'un œil presque joyeux les souffrances et la mort de ces chiens de Français, *gavatchio*, qu'ils regardaient comme autant d'hérétiques dont on ne pouvait se défaire trop tôt.

Cependant notre sort empirait à tel point, qu'à la fin ils craignirent de porter la responsabilité de leur brutale insouciance, et que, pour se mettre à couvert de ce côté, ils adressèrent à la junte un rapport qui lui faisait connaître ce qu'il y avait d'affreux dans notre position. J'ignore si l'autorité se montra alors beaucoup plus compatissante que nos gardiens ; tout ce que je sais, c'est que les soldats du corps de Dupont arrivaient ; et comme, par le seul fait d'avoir été pris les armes à la main dans un pays qui les avait reçus comme amis, ils avaient encore, à un plus haut degré que nous l'anima d'ersion des Espagnols, il fut décidé qu'ils prendraient notre place à bord des pontons. On nous apprit en conséquence que nous allions être transférés

à San-Carlos, dans l'île de Léon; et le surlendemain nous fûmes débarqués.

Jusque-là chacun de nous avait pu conserver intact son petit butin; mais une fois entre les mains du détachement chargé de veiller sur nous et de nous protéger, il fallut vider nos valises. Ces gueux de soldats espagnols, qui n'avaient pour tout vêtement qu'une couverture et des haillons, trouvèrent apparemment fort commode de s'équiper à nos dépens: beaucoup d'entre nous furent pillés.

Nous avons quitté les pontons avec joie; mais cette joie était elle-même mêlée de tristesse. Nous ne pouvions nous empêcher de plaindre cette armée tout entière qui venait nous remplacer. Déjà nous pressentions que ses misères, que ses souffrances seraient plus grandes que les nôtres, et nous ne nous trompions pas. Pauvres prisonniers de Baylen! l'inhumanité des Espagnols et leur mauvaise foi allaient vous faire payer chèrement la félonie ou la lâcheté de votre général! Au tort d'une



capitulation indignement violée ; ces atroces et stupides Castellans devaient joindre celui des mauvais traitemens qu'ils étaient bien résolus à ne pas vous épargner ! Il me semble encore entendre ces victimes du premier de nos revers dans la Péninsule nous raconter les horreurs de leur captivité.

Ceux d'entre les Français qui n'y succombèrent pas ne sauraient croire aujourd'hui , en se reportant à leurs impressions de cette époque, que la vie dont ils jouissent ne soit pas un rêve ; et quand un cauchemar bien pénible les oppresse, soyez sûr qu'alors c'est leur imagination frappée qui les replonge dans l'abîme du ponton. Ce cauchemar chronique est comme un dernier reflet et la plus ineffaçable trace du malheur ; il se reproduit comme une véritable infirmité de l'âme qui sent se rouvrir ses blessures : c'est une commémoration des plus complètes , sous le coup presque meurtrier de la flagrante image de toutes les causes qui affectèrent à la fois et le physique et le moral. Il

n'est guère de prisonniers, parmi ceux qui nous succédèrent sur les pontons de Cadix, qui ne puissent déposer de la réalité d'un tel phénomène, par lequel se manifeste évidemment notre double existence physiologique et psychologique. Ce fait, à l'appui duquel je pourrais citer aussi ma propre expérience, en ce qui touche à des circonstances postérieures de ma vie, m'a été confirmé par les observations d'un médecin qui servait dans l'armée de Dupont en qualité d'aide-major; c'est de lui que je tiens pareillement les détails les plus précis sur les tribulations de cette armée, qu'il ne quitta plus depuis le moment où elle eut été réduite à déposer ses armes. Ce chapitre sur le séjour des Français à bord des pontons de l'Espagne n'en donnerait qu'une faible idée, si je ne consignais ici dans toute son étendue le récit du docteur. Voici ce qu'il me rapportait; je suspends ma relation pour le laisser parler lui-même.

---

## CHAPTER II.

---

# LES PONTONS.

---

### Récit du Docteur.

La santé et la victoire. — Le voyage d'une armée prisonnière. — On égorge les traîtres. — L'entrée à Cadix. — Insulte et ironie. — Affreux délabrement. — *Le solano*. — Plaisirs de nos gardiens. — Une réunion de sœurs. — Hideux festins. — Fatale intempérance. — Mortalité effrayante. — Les effets de la haine et du fanatisme. — *Agua! agua!* — La vie au milieu des cadavres. — Agonies et délires. — Les derniers momens d'un Piémontais. — Egoïsme et imprécations. — Souhaits horribles. — La maladie du pays. — Infaillible pronostic. — Nos industriels. — Ils sont atteints du typhus plutôt que les autres. — Axiome des paysans de la troupe. — Funestes préjugés.

« Il est rare que la victoire et la santé ne marchent pas de front : aussi long - temps que la chance lui est favorable, une armée se porte bien. Fatigues, périls, privations, elle fait face à tout ; elle surmonte, elle accepte tout avec

gaité. Mais il n'en est pas ainsi lorsque la fortune lui devient contraire : les échecs et les maladies se donnent la main, et après une défaite, les plus courageux pendant qu'on est en veine de triomphe, sont souvent les premiers à tomber dans l'abattement. L'énergie la plus héroïque sur le champ de bataille n'est pas toujours unie à la patience et à la résignation nécessaires pour supporter des souffrances, sans autre but que celui de leur résister. En général, les soldats sont gens qui savent peu s'accommoder avec le mal-être, dès que le mal-être est continu et sans compensations : il leur faut des alternatives de bien et de mal, une prospérité à bascule : aujourd'hui la disette, demain tout à profusion ; après - demain la disette encore, puis de nouveau l'abondance ; pourvu qu'on aille en avant, personne ne reste en route : il n'y a à l'ambulance que des blessés.

» Notre armée était belle et pleine de vigueur lorsque les dispositions de son général la précipitèrent dans un faux-pas dont il ne sut ou ne

voulut pas se tirer avec honneur. Elle ne se vit pas plutôt à la discrétion d'un ennemi contre lequel il ne lui avait pas été permis d'essayer les dernières ressources de sa bravoure, qu'elle perdit tout à coup cet aspect de santé qui sied si bien à des Français, et qui suffit à parer le plus modeste uniforme.

» Les troupes allèrent en déclinant : elles avaient l'air ennuyé et presque valétudinaire. Chaque jour les mines s'allongeaient ; elles devinrent sombres et piteuses. Les longues files de nos régimens déguenillés ressemblaient à des processions de malades indigens qu'un incendie a chassés de leur hôpital ; elles cheminaient lentement dans un complet désordre, et sans reconnaître d'autre discipline que la crosse du fusil des soldats qui formaient notre escorte. Tout prisonnier qui s'écartait pour un besoin, ou qui n'écoutant que sa faiblesse, s'obstinait à ne pas suivre la colonne, se reposait sur sa tombe ! Les habitans accouraient pour le massacrer : nous n'avions qu'à nous retourner

pour être témoins de ces assassinats, et ne l'eussions-nous pas fait, des cris lamentables et les chants barbares des égorgeurs ne nous révélaient que trop ce qui se passait. Femmes, enfans, vieillards, tous s'en mêlaient. On eût dit que cette Andalousie, dont le nom est si poétiquement romantique, n'était peuplée que de cannibales; pourtant cette rage était de l'amour de la patrie, de l'orgueil national, de l'attachement à la religion des ancêtres ! tous sentimens que notre présence hostile et nos prétentions iniques avaient soulevés jusqu'à l'exaspération.

» Enfin, nous parvîmes au terme de notre voyage. Cadix, où nous aurions dû entrer en maîtres, put jouir de notre humiliation : quand on nous fit passer dans les rues et sur les places de cette ville, où l'on nous montra comme des trophées, les Espagnols se demandaient, en haussant les épaules, ou avec un ricanement d'insulte, si c'étaient là ces Français qui faisaient tant de bruit dans le monde, et qui s'étaient vantés de leur faire la loi ? et cette ques-

tion d'étonnement, non moins que de mépris, était, de leur part, fort naturelle; car, à coup sûr, soit dans nos personnes, soit dans notre tenue, il n'y avait rien de bien imposant; homme et costume ne valaient pas mieux l'un que l'autre. Des visages pâles, émaciés, et dont les barbes n'étaient plus coupées depuis qu'on avait jugé à propos de prendre jusqu'aux rasoirs de nos *fraters*, des corps exténués, point de souliers, point de linge, ou du linge sale; des habits couverts de poussière, parce qu'on nous avait enlevé nos brosses comme un meuble inutile, et que d'ailleurs la plupart des prisonniers avaient peu de souci de leur toilette: tant de signes de détresse et d'épuisement ne nous valurent pas la moindre marque d'intérêt au milieu d'une population qui a la vanité de se croire civilisée.

» Après des marches forcées, après des campemens sous un ciel en quelque sorte torride, dans un pays où il n'y avait pas d'être à face humaine qui ne fût un ennemi; après un

long trajet à travers des plaines arides, et sans abri contre le souffle harassant du *solano* qui nous desséchait, des cantonnemens auraient été indispensables à notre rétablissement. Pour nous refaire, nous eûmes dans une rade humide le séjour humide des Pontons, où l'on nous jeta sans hamacs, sans matelas, sans paille, où l'on nous empila comme des morts dans la fosse commune, comme des pestiférés sur le lit de chaux qui doit les consumer. Dieu sait si le plancher de sape sur lequel chacun encore était obligé de se rapetisser, afin d'y trouver l'emplacement de sa couche, était bien propre à délasser de leur excessive fatigue des membres courbaturés !

» Les agitations de la nuit étaient cruelles ; durant le jour, la torpeur était effrayante, et pourtant nos gardiens éprouvaient, à nous contempler dans cet état, une satisfaction qu'ils ne prenaient pas la peine de cacher. Au moment des distributions, dont le retour avait lieu toutes les quarante-huit heures, c'était



pour eux un délicieux spectacle que celui de douze à quinze cents Français usant languissamment le reste de leurs forces à broyer sous la dent quelques fèves sèches, ou à déchirer des lambeaux de poisson cru, imprégné d'une saumure corrosive qui leur ensanglantait la bouche.

» Ces repas, où chacun mangeait presque toujours ses alimens tels qu'il les avait reçus des mains des Espagnols, étaient hideux à voir, et les suites en étaient déplorables : immédiatement après, c'étaient des maux d'estomac, des coliques à se tordre, des déchiremens d'entrailles et un dévoiement qui ne cessait plus.

» L'eau qu'on nous donna d'abord venait du port Santa-Maria : elle était propre à la cuisine, et n'avait point de goût désagréable ; mais bientôt on se lassa d'en aller chercher si loin, et nous n'eûmes que de l'eau saumâtre, puisée dans les fossés fangeux de la Péninsule : c'était là notre unique boisson. Si on l'eût

renouvelée souvent, si en même temps l'on n'eût pris plaisir à nous faire endurer le supplice de la soif, il y aurait eu moins de danger à se désaltérer; mais la haine fanatique que nous portaient les Espagnols se joignait à leur indolence habituelle pour nous ménager des privations, et pour attacher ensuite à la satisfaction des premiers besoins la peine d'une intempérance bien naturelle. Il y avait ample provision de cette eau; nous le savions, nous en demandions à cor et à cris: plutôt que d'accéder à nos prières, ils préféraient la laisser croupir dans les barriques, au milieu des puanteurs de la cale. Avait-elle achevé de s'y corrompre, je n'y songe jamais sans éprouver un soulèvement de cœur; exhalait-elle une odeur nauséabonde, pire que celle des matières excrémentielles répandues dans le vaisseau, alors cette capricieuse parcimonie cessait tout à coup: *Agua! agua!* criait-on; et le liquide pestilentiel était offert en abondance, *agua!*

» Tout se remuait dans l'encômbrement; *de l'eau, enfin de l'eau*, c'était à qui en aurait, à qui arriverait le premier, et le fiévreux haletant, dont la langue et la gorge s'étaient desséchées, et le moribond, qui soulevait sa tête appesantie, et croyait marcher. Heureux en cet instant ceux qui étaient les plus forts, ou qui se trouvaient le plus près du distributeur! ils se gorgeaient au détriment des plus faibles ou des plus éloignés. Je dis heureux, car on leur portait envie; mais ils ne tardaient pas à expier l'avidité et le peu de retenue avec lesquelles ils avaient assouvi leur soif: le frisson s'emparait d'eux; ils grelottaient comme au cœur de l'hiver; leurs mâchoires claquaient; puis, l'accès de froid passé, venaient les plus violens vomissemens, la débilitante et inévitable diarrhée, l'affaiblissement, le sommeil, et la mort, toujours la mort, avec des convulsions horribles, lorsqu'ils commettaient l'imprudence d'aller dormir sur le pont: j'ai vu plus d'un soldat finir de la sorte pour avoir bu de l'eau de mer avec excès.

» Les causes de mortalité étaient si intenses et si multipliées dans nos prisons flottantes, que nécessairement les décès devaient y être nombreux. Dans les commencemens de notre captivité, nous jetions les cadavres à l'eau ; mais le reflux en ayant déposé plusieurs sur le rivage de Cadix, les habitans de cette ville obtinrent du gouverneur que l'on viendrait chercher nos morts pour les enterrer. En conséquence, on nous défendit très-expressément, et avec menaces, de nous en débarrasser dorénavant comme nous avions fait jusqu'alors. Il n'y aurait pas eu à se plaindre de cette défense, si le service d'inhumation se fût fait avec exactitude ;... mais il ne se passait pas de jour qu'il ne mourût quinze à vingt prisonniers à bord de chaque ponton, et les Espagnols restaient souvent toute une semaine sans les enlever. On conçoit que sous un climat aussi chaud ils devaient bientôt entrer en décomposition, et dégager une énorme quantité de miasmes putrides. Ces foyers d'infection, disséminés sur

tous les points du bâtiment, y portaient partout la désolation et la mort.

» C'était notamment dans les parties basses du ponton que le typhus exerçait ses plus grands ravages. Rarement il épargnait les malheureux qui s'y réfugiaient, lorsque, par une variation soudaine de la température, la fraîcheur des nuits, qu'ils avaient d'abord regardée comme bienfaisante, se changeait subitement en un froid piquant, et qui les pénétrait jusqu'aux os. Le typhus ! on ne pouvait, sans se sentir ému de pitié, voir les angoissées de ceux qui étaient atteints de cette horrible maladie ; leur corps glacé baignait dans une sueur froide ; elle ruisselait sur leur front, et ils se plaignaient qu'un feu intérieur les dévorât ; il leur semblait être dans un brasier. *De l'air ! de l'air !* criaient-ils, en cherchant une place moins ardente que celle où ils étaient, *ah ! par grâce, de l'eau sur mes membres, de l'eau bien froide ; j'ai un feu dans les entrailles, dans la poitrine, dans les jambes ; je brûle :*

*éteignez-le donc ce feu ; plongez-moi dans la mer.* » Telles étaient les plaintes et les prières qu'ils faisaient entendre ; et si on ne savait pas y résister, c'en était fait d'eux ; la vie s'éteignait avec l'incendie.

» Que l'on juge de ce que nous devons souffrir, nous qui étions entourés de ces douleurs, sans possibilité de les soulager, et avec la perspective d'y succomber nous-mêmes. Mon cœur se brisait lorsque j'avais devant les yeux, comme cela m'arrivait presque tous les jours, les délires de quinze à vingt malades ; c'étaient des hurlemens à fendre l'âme, des cris d'épouvante, des mouvemens d'effroi, des soubresauts, des gestes convulsifs, d'horribles contractions de visage, des grincemens de dents, auxquels ne succédait que trop souvent la raideur de fer du tétanos. La plupart se croyaient sous le fer des Espagnols, toujours prêts à les assassiner, parce qu'ils avaient vu périr de la sorte un grand nombre de leurs camarades dans les cantonnemens de l'Andalousie, où ils étaient

restés comme prisonniers. Ceux-ci, avec une imitation parfaite de physionomie, de langage, d'accent, répétaient les vociférations des habitants contre l'armée française ; ceux-là voyaient la garnison défiler par la brèche ; d'autres se figuraient le ponton sur le point de couler, ou d'être brûlé par l'artillerie des forts de Cadix.

» Ces terreurs qu'ils éprouvaient étaient si grandes et si vraies, que parfois nous abandonnant à l'illusion qu'elles faisaient naître dans notre esprit, nous ne pouvions nous défendre d'une impression passagère du même genre. Bien que chez le plus grand nombre de malades, les facultés de l'intelligence fussent oblitérées à des degrés variés, depuis la torpeur et l'assoupissement jusqu'aux éclats de la frénésie, il y avait certains cas où le délire offrait cela de particulier, que les idées semblaient se concentrer sur un seul objet : alors il fallait beaucoup d'attention pour s'assurer si réellement il y avait délire, pour découvrir le côté faible d'une raison qui ne s'était détraquée

qu'en un point. Cette déraison, en quelque sorte lucide, et si paisible, puisqu'à peine on s'en apercevait, était la moins fréquente; le plus ordinairement, l'excessive irritation du cerveau s'annonçait par des transports, par des violences, par des propos, par des actes extravagans, ou par un hébètement qui tenait de l'idiotisme. Quelques-uns s'arrachaient les cheveux ou s'ensanglantaient la figure avec leurs mains décharnées; plusieurs pleuraient, sanglotaient, se lamentaient; il y en avait qui cherchaient à mordre: nous n'approchions d'eux qu'avec précaution: les jeunes gens appelaient leur mère en gémissant. Un sergent, je me souviens que c'était un Piémontais, contre-faisait le cri de tous les animaux de la ferme, depuis le chant du coq jusqu'au braiment de l'âne, et au mugissement du taureau. Un soldat du train ne cessait de répéter, *hu, dia, huhau!* et, pendant les ténèbres, ceux qu'ils empêchaient de dormir, ceux qui invoquaient le sommeil comme un bienfait, comme un oubli,



comme un remède salutaire, au sortir des agitations d'une longue crise, les suppliaient de se taire, ou leur commandaient le silence avec des transports de colère, des accès de rage, et des imprécations accompagnées des plus exécrables juremens. C'est là que Dieu et les hommes étaient maudits !

» *Il ne crévera, donc pas !* Cette exclamation, souvent réitérée, était le vœu de l'égoïsme du malade, qu'importunait, que courrouçait la bruyante agonie d'un voisin, dont il lui tardait d'être délivré. Un peu de tranquillité aux dépens de la vie de son semblable, voilà ce qu'il souhaitait : le dernier râle lui faisait plaisir ; mais notre misère les tuait tous deux, et quand ils n'étaient plus, sur leur dépouille, dont la vermine les quittait pour s'attacher à nous ; sur leurs cadavres qu'on laissait bleuir à bord, jusqu'à ce que les vers commençassent à les ronger, il y avait encore des blasphèmes et des malédictions.

» Dans ces tristes sarcophages, où morts et

vivans étaient entassés pêle-mêle , les regrets du foyer natal étaient bien amers : aussi la maladie du pays y fit-elle également son invasion. Toutefois, elle sévit avec plus de rigueur contre les Suisses et les Piémontais que contre les Français. Celui qui en était atteint devenait rêveur ; bientôt il tombait dans une mélancolie profonde ; nous le voyions se coucher sur le ventre. Alors nous disions : *en voilà un de moins*, et ce pronostic ne nous trompait pas : il ne se relevait plus. Presque toujours il succombait sans aucune affection apparente , sans se plaindre, sans demander du secours. Que lui eût, en effet , servi d'en demander dans la situation où nous étions , son mal n'était-il pas incurable ? et puis, ne l'eût-il pas été , comment se procurer des médicamens ? Ceux-là seuls à qui il restait quelque argent pouvaient en obtenir ; les autres étaient réduits à étancher leur soif de malade avec cette eau corrompue que l'on tenait sous clef. C'était un régime affreux , un régime à miner les plus robustes ; et néanmoins

j'en ai vu plusieurs guérir par les seules forces de la nature.

» A bord d'un vaisseau il y a toujours une infirmerie ; sur les pontons, malades ou non, il fallait vivre côte-à-côte. Le prisonnier bien portant était souvent obligé de coucher entre deux scorbutiques ; et pour que l'on sache bien quel supplice ce devait être, il me faut dire en quelques mots la marche de cette maladie si redoutée des marins, et qu'on n'avait pas vue encore se manifester avec des symptômes si effrayans.

» Partout les préétudes ordinaires du scorbut sont l'extrême pâleur, le malaise, l'engourdissement des membres, et la lassitude, jointé à une sombre et indéfinissable tristesse ; le gonflement des gencives, la fétidité de l'haleine, le déchaussement des dents, leur vacillation, et les taches noires sur la peau ne se présentent que successivement. Ici, les progrès étaient plus rapides ; les étouffemens, les saignemens de nez, et les ulcères venaient presque en même

temps ; c'était une décomposition en quelque sorte spontanée : bientôt accourait la gangrène, qui commençait par les joues, et finissait par envahir toute la face. Ceux qui avaient été blessés voyaient leurs cicatrices se déchirer ; un sang noir y affluait, et se coagulait aussitôt ; les bords des plaies se renversaient, les muscles se rétractaient, les membres se roidissaient ; puis la paralysie était le dernier degré. Un scorbutique venait-il à se fracturer un membre, dans les chutes fréquentes auxquelles on était exposé par le roulis des pontons et l'humidité des escaliers, la fracture était irremédiable, aussi longtemps qu'il n'était pas guéri de son scorbut, et le repos auquel il était condamné devenait le plus invincible obstacle à sa guérison.

» Ces pauvres scorbutiques étaient véritablement nos lépreux : mais bien qu'ils inspirassent autant de dégoût qu'ils auraient dû exciter de compassion, nous ne pouvions éviter leur contact, et bon gré, mal gré, il nous fallait humer leur souffle empesté : les cadavres

du moins ne respiraient pas ! Ah ! si les malheureux , pour rafraîchir leur sang , avaient pu se procurer quelque peu de cette verdure que , de la hauteur du tillac , ils apercevaient sur le rivage , et qu'ils dévoraient des yeux ! s'ils avaient eu quelques gouttes d'un vin généreux pour rendre à leur organisation le ton dont elle était privée ! si les Espagnols avaient seulement consenti à les descendre à terre pour quelques jours , ou à remplacer de temps à autre , par des végétaux frais , les salaisons qu'ils nous distribuaient , ils auraient été sauvés ! mais rien de ce que nous souhaitions pour eux et pour nous , rien de ce que nous demandions au nom de l'humanité ne nous fut accordé. Les Espagnols n'avaient point d'entrailles ; leur charité n'allait que jusqu'à nous apporter quelquefois un peu d'eau-de-vie qu'ils faisaient payer fort cher , et du tabac , que les fumeurs trouvaient le moyen d'acheter en trafiquant de leurs vivres avec ceux de leurs camarades qui avaient de l'argent. Ces derniers étaient , en général , nos

industriels, qui, pour l'appât de quelques *cuartos*, s'étaient ingérés de fabriquer des reliquaires en ébène, des croix et des chapelets, dont ils obtenaient grand débit.

Ceux qui avaient la patience d'exécuter ces petits ouvrages s'applaudirent d'abord d'avoir découvert une ressource aussi précieuse; mais ces minutieuses occupations auxquelles ils se livraient du matin au soir, la contention trop immobile qu'elles exigeaient, tandis que le mouvement et la dissipation étaient des premières nécessités, altéraient promptement leur santé, et au milieu des trois ou quatre contagions qui nous minaient, ils étaient toujours atteints plutôt que les autres. A la vérité, ils étaient moins accessibles au scorbut; mais ils n'échappaient pas à la dysenterie, qui fondait sur eux pour ainsi dire à leur insu. D'abord, ils en concevaient peu d'inquiétude: le soldat est comme le paysan, dès qu'il mange, il ne peut se persuader qu'il se porte mal, et les dysentériques mangeaient beaucoup; un ap-

pétit vorace les tourmentait; ils cachaien même des provisions ; leur mot était cet axiome des campagnes : *tant que va le moulin, il n'y a qu'espoir pour le meunier*; et pour se croire malades , ils attendaient que leur amaigrissement et leur débilité fussent extrêmes. Alors ils se frappaient tout à coup, ils devenaient tristes, et se tenaient constamment couchés, les jambes rapprochées des cuisses, et les cuisses du ventre. Leur visage ou tiré ou bouffi, prenait la teinte jaune sale; il se couvrait, ainsi que leurs mains, d'une croûte terreuse; la peau devenait rugueuse comme une écorce d'arbre; elle s'enflammait, elle s'excoriait; le ventre semblait collé aux reins, et de tout le corps s'exhalait une odeur fétide. Quand nous approchions d'eux pour les visiter, pour observer les progrès du mal, il fallait les tourmenter pour leur arracher une parole, et cette langue sèche, brune, tremblante, qu'ils nous montraient à grand-peine, plusieurs oubliaient ou n'avaient plus la force de la retirer. »

---

### CHAPITRE III.

---

## LES PANTONS.

---

### Suite du récit du Docteur.

Complication de maladies. — Dévouement des femmes. — Elles échappent à la contagion. — Le meilleur moyen de se préserver. — Singulière défense d'un général. — Nous sommes les bouts-en-train du ponton. — L'homme invulnérable. — Comment s'organisent les officiers. — La discipline et les gendarmes. — Effets de la propreté. — La situation des officiers et celle des soldats. — La chemise qui ne sèche jamais. — Les balançoires. — Les concerts à bord. — Silence de mauvais augure. — Les pontons transformés en hôpitaux. — Résurrections. — Quarantaine inutile.

« Sur quatorze mille que nous étions, on en comptait huit mille dont une moitié avait le scorbut et la dysenterie, et l'autre moitié le scorbut seulement. Ces deux maladies avec leur auxiliaire le typhus, faisaient de nos pontons



un épouvantable tableau de destruction et de mort. Il n'y avait que les femmes de soldats ou les cantinières qui tinssent bon. Une particularité des plus remarquables, c'est qu'il s'en trouvait plusieurs centaines avec nous, et que pas une d'elles ne fut malade. Peut-être durent-elles la conservation de leur santé au mouvement qu'elles se donnaient en cherchant à se rendre utiles ; car les femmes sont nées hospitalières : dès qu'il s'agit de soulager des souffrances, elles s'oublient au sein du danger ; et le danger même, qui ne les occupe que par rapport à autrui, devient pour elles une salutaire diversion. Si nous allions tomber malades, disaient-elles, *que deviendraient nos pauvres hommes ?* Nous, dont c'était le devoir, comme le métier, de les panser, de les veiller, de les soigner ces hommes, nous disions aussi : *que deviendraient-ils ?* Ce n'était pas que nous y passions grand'chose ; mais nous n'en étions pas moins pénétrés de l'idée que c'était pour nous une obligation de vivre et de nous maintenir dispos.

» La persuasion qu'on ne sera pas malade , et la résolution de ne pas l'être , sont d'excellentes dispositions hygiéniques ; qu'à cela on ajoute la nécessité de donner l'exemple de ne pas se laisser abattre , et l'on comprendra pourquoi , au milieu des épidémies les plus violentes , les médecins , et tous ceux qui se dévouent à les seconder , résistent plus que les autres : c'est qu'ils sont plus fermes sur leurs étriers , et que chez eux le plus puissant des stimulans , l'amour-propre , est en jeu. Nous sentions que nous devions nous bien porter , pour que l'on continuât d'avoir foi en nos conseils et en nos remontrances ; notre considération personnelle y était intéressée. Enfin nous étions ces soldats à qui un général du siècle dernier avait défendu de tomber malades sous peine d'être enterrés vifs (1). L'influence du moral

---

(1) Cette singulière défense se trouve dans un ordre du jour du maréchal comte de Munich , pendant le siège d'Oczakow en 1739. Les historiens rapportent qu'elle produisit tout l'effet qu'il s'en était promis , et que les maladies qui se multipliaient dans son armée à un degré effrayant , cessèrent tout à coup.

(Note de l'éditeur.)

sur le physique est si grande ! Et puis, nous ne faisons pas comme ceux qui pour la moindre indisposition allaient se tapir en un coin dans leur capote, le bonnet de police sur les yeux ; de ceux-là les camarades disaient qu'ils *se jetaient le drap sur la figure*. L'expression était juste et pittoresque.

» Quant à nous, nous recommandions l'exercice, et nous en prenions le plus possible : nous nous battions les flancs pour être les boute-en-train du ponton ; nous organisions des danses, nous encourageons les jeux sur le tillac. Cette gymnastique en plein air, qui n'était guère praticable avant que la mort n'eût éclairci nos rangs, était un merveilleux préservatif : je sais que pour mon compte je m'en suis parfaitement trouvé. Il est des situations où bon gré mal gré il faut absolument se remuer afin de s'étourdir. J'avais cette conviction, et j'ai souvent éprouvé combien, quand on se défie de sa faiblesse, il est à propos de la combattre par une activité quelconque. Pour

ne pas succomber, il suffit d'être constamment en garde : aujourd'hui je garantirais que l'homme ferme et courageux, dont l'âme forte retrempe le corps, est presque toujours invulnérable. Mais cette force d'esprit, ce ressort ne s'allie d'ordinaire qu'avec une certaine culture de l'intelligence, avec l'absence de préjugés, et cette habitude philosophique de la vie qui fait qu'en toute occasion on sait se créer des ressources.

» Tout cela, l'on en conviendra, n'est pas le lot de malheureux paysans qu'on a pris à leur charrue et qui, sous les drapeaux, n'ont apporté que l'ignorance et l'entêtement de leur village. Tous, aussi long-temps qu'ils ne se sont pas dégourdis, sont gens qu'il faut mener comme des enfans, et qui, hors cette docilité de brute, qu'on obtient à force de salle de police, sont encore plus difficiles à gouverner, et il y en a beaucoup qui ne se dégourdissent jamais, témoin le proverbe, *vieux soldat...* on sait le reste.

» Il n'en est pas ainsi des officiers : ceux qui avaient été faits prisonniers avec nous s'arrangèrent si bien, que, comparativement au reste de l'armée, ils eurent peu à souffrir des maladies qui la ravageaient.

» Leur genre de vie à bord du ponton sur lequel on les avait tous réunis, était vraiment un modèle d'hygiène nautique. Sans cesse on les voyait occupés de tout ce qui pouvait leur procurer de la distraction : la danse, la musique, le jeu, le dessin, l'escrime. Ils avaient, en outre, adopté un règlement, par lequel il était défendu à tout officier de rester couché après le coup de canon de la *diane*, qui se faisait entendre dans la rade dès que le jour commençait à poindre.

» Une discipline sévère exercée par les plus forts et les plus jeunes, auxquels on avait donné le nom de *gendarmes*, sévissait contre les gens malpropres ou paresseux. Un officier supérieur était chargé de la haute police du bord, et des marins français étaient payés

pour y entretenir la plus grande propreté. Chacun avait sa tâche et ses attributions ; la hiérarchie s'était conservée ; il existait des liens de subordination, tandis que les soldats ne reconnaissaient plus d'autorité que celle de leurs gardiens.

» Les officiers durent certainement à cet ordre, à ces précautions, d'avoir évité la dysenterie et le scorbut. Cependant, il faut tout dire, ils avaient encore d'autres avantages sur le commun des prisonniers : comme leur solde était plus forte, et que d'ailleurs bon nombre d'entre eux possédaient une bourse assez bien garnie, ils achetaient ce qu'on ne leur donnait pas : jamais, par exemple, ils ne manquèrent d'eau douce ; et ils pouvaient avoir du vin autant qu'ils voulaient. Un marchand de comestibles vint même s'établir sur leur ponton : il fit la cuisine pour les officiers, qui se formèrent par ordinaires pour prendre leurs repas ; il leur fournissait des alimens frais.

» La majeure partie des soldats étaient pieds

nus, et beaucoup d'entre eux avaient pour tout habillement une capote trouée, qui leur tenait lieu de couverture pendant la nuit, et qu'ils s'obstinaient à appeler leur cache-misère, bien qu'elle ne cachât rien. Les officiers, au contraire, étaient encore vêtus suffisamment, et passablement chaussés : on pouvait remarquer quelque disparate, et même du délabrement dans leur toilette; mais il n'y avait point de dénuelement. Au sortir de leur bain, qu'ils prenaient à tour de rôle dans des barriques qu'ils avaient fait défoncer, ils pouvaient du moins se mettre en linge blanc. Les soldats étaient privés de tous ces moyens de propreté, dont ils auraient retiré un si grand avantage; et, bien qu'il ne leur restât qu'une chemise, il ne leur était permis de la laver qu'à l'eau de mer, ce qui faisait qu'elle ne séchait jamais.

» Les officiers avaient obtenu des cadres et des matelas, et pour se soustraire à l'humidité et à ces myriades de dégoûtans insectes, qui ne pullulèrent jamais autant que dans les pontons,

ils n'en étaient pas réduits à s'isoler sur quelques bouts de corde entrelacés en manière de hamacs. C'était là une position des plus incommodes, et que l'on ne tenait quelque temps que sous la condition d'être moulu, brisé en se réveillant. Mais tout incommode qu'elle était, les soldats la regardaient comme le superlatif du confortable : c'était à qui découvrirait des morceaux de bittord, pour se construire un pareil coucher, et ensuite un endroit propice pour accrocher, sans contestation, cette espèce de balançoire.

» Les officiers s'étaient réservé des musiciens qui leur donnaient des concerts, dont l'harmonie, par les douces impressions qu'elle produisait, charmait pour un moment les ennuis de la captivité. Les soldats n'entendaient jamais que le monotone bruit des flots, les sons rauques et lugubres des porte-voix, quand d'un ponton à l'autre les sentinelles se répondaient pour prouver leur vigilance, ou les cris plaintifs de leurs camarades agonisans : c'était là toute leur musique.



» Ils ne jouaient plus à la drogue ; ils ne se berçaient plus le soir avec ces contes de La Rainée, ces histoires si consolantes du pays de Cocagne, l'Eldorado du troupier, auxquelles, nonobstant les bruyantes et burlesques interruptions et les fréquens rappels à l'attention de la part d'un narrateur qui veut à toute force être écouté, est dévolu le privilège d'endormir les chambrées, depuis qu'en France il y a des camps, des casernes, des corps-de-garde et des prisons. Les trompettes, les tambours, étaient taciturnes ; plus de farceurs, plus de grosses plaisanteries. *Jean Lablague* lui-même, celui de qui les camarades disaient que quand il ne parlerait plus, c'est qu'il serait mort, ne desserrait pas les dents : selon le dicton militaire, cette fois il *avait le bec cloué*. Il n'y avait plus de récits d'aventures : personne ne soufflait mot de ses bonnes fortunes vraies ou fausses avec la sœur, la femme ou la fille de quelque *hidalgo* ; encore moins répétait-on en chœur le refrain alors si en vogue de la chanson

de Roland. La parole expirait sur les lèvres : les prisonniers étaient ou consternés ou moribonds.

» Des magistrats moins inhumains que ceux de Cadix auraient envoyé sur chaque ponton un homme capable de diriger la police du bord, et doué d'assez de connaissances pour veiller à la santé des prisonniers, ainsi qu'à la salubrité de leurs demeures. Il y serait parvenu en les faisant aérer et laver chaque matin ; en contraignant les prisonniers à se laver eux-mêmes et à s'exercer, afin d'entretenir leurs forces ; en expulsant des lieux humides et resserrés tous les êtres apathiques qui s'y seraient enfouis ; enfin, en distribuant du linge à ceux qui n'en avaient plus : c'est ainsi que cela se fût passé en France. Les Espagnols qui étaient dans les dépôts de Nancy et de Châlons, l'attesteront, et s'ils étaient sales alors, c'est qu'on viendrait plutôt à bout de blanchir un nègre que d'amener un bon et franc Espagnol à se débarrasser de sa crasse originelle.

» Cependant il vint un moment où l'on voulut bien jeter un coup d'œil de commisération sur les prisonniers de Baylen : ce fut quand les progrès de l'armée française, qui s'avancait pour faire le siège de Cadix, commencèrent à donner de sérieuses inquiétudes aux habitants de cette ville. Aussitôt ces mêmes magistrats, jusque-là sourds à toutes les représentations, s'empressèrent de faire disposer en hôpitaux ces pontons, au sein desquels la haine qu'ils nous portaient avait pu s'assouvir par tant de trépas.

» Il fut arrêté que chaque vaisseau contiendrait quatre cents malades. On y fit partout des fumigations avec du chlore ; on lava les entreponts, qui furent intérieurement blanchis à la chaux ; les planchers furent sablés pour en diminuer l'humidité ; les sabords restèrent long-temps ouverts, et des manches à vent, qui, après avoir traversé les batteries perpendiculairement, allaient se rendre au faux pont, servirent à renouveler l'air dans les lieux les

plus bas. On éleva des tentes sur le tillac pour abriter les malades pendant la promenade ; on dressa trois rangs de lits ; et afin d'éviter les accidens du roulis , on eut la précaution de les fixer au plancher. Une petite pharmacie fut établie dans la chambre destinée au capitaine du vaisseau. On plaça une baille d'aisance bien bouchée pour dix lits , et l'on mit six infirmiers dans chaque salle.

» Quand tout cela fut prêt, nous allâmes dans la rade, recrutant les malades de ponton en ponton. Pas un de ces vaisseaux dont le pont n'en fût jonché et les batteries encombrées. Tous étaient là dans un état de détresse et de souffrance impossible à décrire : nous choisissons parmi les cadavres, et beaucoup de ceux que nous recueillimes étaient déjà réputés morts , parce qu'ils ne bougeaient plus. Les autres se voyaient enlever avec une insouciance stupide ; ils ne paraissaient pas seulement se douter de ce que nous voulions. Ceux qui avaient conservé toute leur connaissance restaient ébahis : après

l'abandon si prolongé dans lequel on les avait laissés, ils ne pouvaient croire que l'on se fût ainsi tout à coup décidé à venir à leur secours ; mais cet événement ne leur suggérait aucune réflexion, ils étaient muets et moroses. Il s'en trouvait même qui se laissaient retomber avec humeur lorsque nous essayions de les poser sur leur séant ; qui nous dérobaient leur face avec mécontentement quand nous cherchions à les retourner ; le jour les importunait ; il leur semblait que nous les dérangions : ils étaient si bien ! ils s'étaient couchés pour mourir. Mais nous n'en persissions pas moins à remplir notre mission.

» Au fur et à mesure qu'ils arrivaient à l'hôpital, on les lavait dans des baignoires pleines d'oxycrat tiède ; leurs vêtemens étaient jetés à la mer. On les transportait ensuite dans des lits où leurs ulcères étaient pansés, et de ce concours de soins, joint aux discours consolans que nous leur tenions, il ne tardait pas à résulter pour eux un mieux sensible. Nous trai-

tions tout ensemble le moral et le physique; tout ce qui dépendait de nous, nous le faisons pour ranimer leur courage abattu, et des larmes de joie coulaient quelquefois sur leur visage, en voyant les médecins ainsi dévoués à leur soulagement. Ces larmes étaient notre plus douce récompense. Mais que nous fîmes heureux lorsque nous les aperçûmes successivement déguerpir de leurs lits par essaim de dix, de vingt, de trente, de quarante à la fois! chaque visite du matin ajoutait à notre satisfaction. *Combien y aura-t-il de résurrections aujourd'hui?* nous demandions-nous, et presque toujours le nombre de ces Lazares surpassait notre attente. Bientôt il y eut affluence sur le tillac; où ils montaient comme des revenans qui emportent leur linceul, enveloppés de leur couverture de laine qu'ils s'étaient attachée sur le corps. Dans ce costume, qui était celui de tous les promeneurs, ils n'en avaient pas d'autre, on aurait pu aussi les prendre pour une troupe de Bédouins.

» Cependant leur teint s'éclaircissait ; ils se tenaient plus droits ; plusieurs commençaient à se draper imposamment en fumant la *cigarette* ; on fredonnait, on sifflait des airs, la langue des conteurs se déliait ; on faisait circuler des nouvelles qui venaient on ne savait d'où, mais qui n'en étaient que plus avidement accueillies, on y parlait d'échange, de victoires, de délivrance ; on était sûr que l'Empereur ferait fusiller le général Dupont. *Ah! b..... pour celui-là, il ne l'aura pas volé!* C'était l'arrêt du conseil de guerre prononcé par la bouche des soldats. Enfin, leur nef voguait à pleines voiles vers la santé. Le retour du printemps, et la certitude de ne plus être replongé dans ce gouffre de misères où l'on avait eu tant à souffrir, contribuèrent à opérer des cures sur lesquelles nous n'aurions jamais osé compter : on vit des scorbutiques qui avaient les muscles durcis et rétractés se guérir, et recouvrer complètement l'usage des parties attaquées. Il n'en fut pas de même des dysentériques ; presque

tous, épuisés et dans le marasme, périrent dans les langueurs de l'hydropisie. Aussitôt que les prisonniers entraient en convalescence, des habillemens chauds, expédiés de Cadix, leur étaient distribués ; mais, bien que parfaitement rétablis, ils portaient long-temps sur eux une odeur qui était un mélange de celle des dysentériques et de celle du goudron. Cette odeur, dont ils étaient imprégnés, les faisait reconnaître partout pour des prisonniers de Cadix, et on s'éloignait d'eux, et on les fuyait, parce que l'on croyait généralement que leur contact était dangereux.

» Lorsque le ponton *la Vieille-Castille* s'approcha de la côte occupée par les troupes du maréchal Victor, un cri de joie s'éleva du rivage : les soldats accouraient pour embrasser des frères d'armes qui avaient eu le courage de se délivrer ; c'était à qui leur tendrait la main, à qui fêterait leur retour à la liberté. Mais bientôt l'épouvantable mot de *contagion* passa de bouche en bouche ; c'était l'horrible secret



qu'on se communiquait : *Garons-nous*, se disait-on, *c'est la peste qu'ils nous apportent* ; et cette peste qui faisait que tout à coup on se retirait d'eux avec effroi , était la maudite odeur. Elle fut cause que , dans un moment où des secours leur étaient si nécessaires , ils tombèrent dans une sorte d'isolement ; car , pour rassurer l'armée , il fallut les séquestrer : on les confina dans un hôpital particulier de la ville de Santa-Maria , et l'on établit un cordon sanitaire autour de cette espèce de lazaret , où ils se virent condamnés à une quarantaine des plus strictes et des plus inutiles qui aient jamais été ordonnées.

» Cette réclusion , à laquelle ils avaient été loin de s'attendre , eut de bien graves conséquences : beaucoup d'entre eux qui n'avaient pas encore été malades , le devinrent de rage de se voir ainsi renfermés ; d'impatience de ne pouvoir sortir , *ils se mangeaient le sang* : telle était , dans leur mauvaise humeur , l'énergique expression dont ils se servaient pour caractériser

l'excès de leur mécontentement. Ils pestaient, ils s'emportaient contre les médecins qui avaient conseillé la mesure; cent fois le jour ils donnaient au diable le maréchal qui l'avait autorisée. La mesure n'en fut pas moins maintenue : elle était octroyée à la peur.

» Dans toute autre occasion on n'aurait pas eu cette condescendance pour des craintes qui n'étaient pas fondées ; mais il y avait une telle démoralisation parmi les troupes, qu'on devait s'empressez de leur ôter tout nouveau sujet de s'alarmer, même mal à propos. »

---

---

CHAPITRE IV,

---

LES PONTONS.

---

*Fin du récit du Docteur.*

Fatales dispositions d'esprit. — Regrets à l'Allemagne. — Les précautions. — Le mot d'un voltigeur. — Le soldat en bonne fortune. — Terreurs paniques. — Le double sens. — La belle Andalouse et les sept hussards. — Etrange caractère de cette guerre. — Deux idées fixes. — La petite d'Alcala. — Lempecinado. — La manie du suicide. — La vision. — Palafox et le portrait de l'évêque.

« L'ESPAGNE, à cette époque, était devenue la terreur de nos soldats : eux, d'ordinaire si impatients d'entrer en campagne et de guerroyer, n'importe où l'on voulait les mener, ne franchissaient les Pyrénées qu'à regret et le cœur plein de vagues pressentimens.

» Autrefois, avant d'être pour nous un théâtre de triomphes et de gloire, l'Italie avait été réputée le tombeau des Français ; aujourd'hui c'était la Péninsule hispanique qui lui avait succédé dans ce fatal renom. Une si triste conquête n'offrait quelque attrait qu'à la cupidité du petit nombre avide de butin, aux pillards qui convoitaient les aubaines fortunées d'une guerre irrégulière et toute de détails : ils venaient faire la chasse aux quadruples, aux calices, aux couronnes des madones, aux trésors des chapelles, aux offrandes des pèlerins. L'exemple de généraux qui ne s'occupaient que d'entasser dans leurs fourgons les richesses des églises, des couvens et des châteaux, les autorisait dans ces déprédations, et plus on volait, plus aussi la résistance des habitans devenait opiniâtre ; plus ils étaient irrités, plus s'envenimait le sentiment de haine qu'ils nous portaient ; plus au sein des périls croissans, des inspirations perfides de la vengeance, des représailles motivées ou non, de la rage qui s'allumait de part et d'autre, qui

se concentrerait traitreusement ou qui éclatait, plus, dis-je, s'évanouissait cette loyauté qui peut, jusqu'à un certain point, rendre supportable à deux peuples la cruelle nécessité de se traiter réciproquement en ennemis.

» Que servait de vaincre, lorsque l'occupation ne pouvait jamais être que précaire, lorsqu'elle n'était qu'une suite d'efforts et de surveillance mille fois plus pénibles que le choc de masse à masse; lorsqu'après avoir battu et dispersé les armées, restait l'affreuse perspective des *vêpres siciliennes*, dont les Espagnols nous donnaient la monnaie avec usure dans cette multitude de massacres partiels, d'assassinats, d'empoisonnemens, qui étaient pour eux des actes d'un héroïsme sanctifié ?

» Nos soldats n'avaient encore rien vu de pareil : ils ne redoutaient pas les Espagnols qui se défendaient, mais les Espagnols qui s'étaient soumis; ils ne marchaient plus, ils ne se reposaient plus avec sécurité sur un sol où l'hospitalité, même la plus cordiale, les faisait trem-

bler. Le serpent, dont la morsure est mortelle, était à côté d'eux ; peut-être était-ce cet enfant qui se jouait en leur offrant des fruits, cette jeune fille qui les provoquait par son regard de feu, ce mari complaisant qui permettait à sa femme de les charmer, ou cette duègne qui se rendait l'officieuse messagère d'un amour impromptu.

» L'amour ! les Français qui ne sauraient vivre sans ses aventures et ses galanteries, étaient ici réduits à repousser ses enivrantes distractions ; il n'y avait plus moyen de se fier aux sémillantes ardeurs de ce sang africain qui bouillonne encore dans les veines des voluptueuses filles de l'Espagne. Chez elles, la plus violente des passions, celle qui les domine toutes, et peut, au besoin, pour arriver à s'assouvir, prendre le masque de chacune d'elles ; la haine s'était allumée au foyer sacré de la religion et du patriotisme, et la prudence recommandait d'être de glace aux agaceries les plus séduisantes de cette progéniture des Maures. La continence de Sci-

pion, la vertu de Bayard, la chasteté de Joseph, n'étaient plus que de l'intérêt personnel bien entendu. On résistait aux tentations les plus fortes, parce qu'il y avait des caresses qui tuaient; on redoutait les étreintes de Judith; on s'interdisait tout abandon, tout plaisir. Une douce voix était le chant trompeur de la syrène, toute boisson offerte un breuvage de Médée; on s'attendait sans cesse à rencontrer quelque Brinvilliers nationale; pas de fontaine à laquelle on osât se désaltérer, pas de coupe qu'on ne craignît d'approcher de ses lèvres.

» Comme on regrettait alors l'Allemagne avec ses chevelures blondes et ses yeux bleus, avec son accueil si suave et ses tendresses sans arrière-pensées! et l'Italie, dont les beautés étaient si franchement éprises de l'étranger libérateur, quel contraste ne formait-elle pas avec l'Espagne, où il n'y avait pas jusqu'au sourire le plus naïf qui ne pût être une amorce à quelque piège, une démonstration de bienveillance faite à mauvaise intention!

» En matière d'appréhensions, de quel genre que ce soit, les Français sont peut-être les plus intrépides douteurs qu'il y ait au monde; il est dans leur tempérament d'affronter, et même de nier le péril. C'est ce qu'ils firent d'abord avec leur témérité habituelle; mais ils durent bientôt se rendre à l'évidence des faits, et se résoudre à prendre des précautions, dont ils ne tardèrent pas non plus à se relâcher, vu que la défiance répugne à leur caractère.

» Cependant les avertissemens en action venant de toutes parts, les mesures de sûreté entrèrent définitivement dans les prescriptions de la discipline. On ne s'établissait plus dans une habitation sans l'avoir exactement fouillée dans toutes ses parties. On ne mangeait pas le pain de ses hôtes, on ne buvait pas leur vin, sans les avoir auparavant contraints à manger et à boire les premiers. « Eh, mes b....., disait à ce sujet un voltigeur Parisien à ses camarades, qui ne s'accommodaient pas du séjour de l'Espagne, savez-vous que vous êtes fièrement dif-



ficiles ! vous n'avalez rien qu'on ne l'ait goûté, vous ne couchez pas dans un appartement qu'on ne l'ait visité, vous ne dormez pas qu'on ne vous veille. Eh bien ! vous voilà déjà heureux comme des rois ; de quoi vous plaignez-vous ? il ne vous manque qu'une garde, des chambellans et des pages. Allons, en avant ! il n'en mourra que les plus malades !

»—Le même voltigeur me racontait un jour que quand il lui arrivait d'être en bonne fortune avec quelque Espagnole, il ne manquait jamais de se faire accompagner par un de ses camarades qui faisait le guet pendant le rendez-vous ; alors, ajoutait-il, ma baïonnette ne me quitte pas : j'en ai fait sentir la pointe. On comprend ce que cela signifie, et l'on s'arrange là-dessus.

» Ce fer toujours prêt à se plonger dans une poitrine, et la présence de l'ami, devaient singulièrement refroidir l'imagination de la dona qui se prêtait à de tels ébats ; et pourtant la plupart du temps cela se passait ainsi.

» On était constamment sur le qui-vive, l'esprit tendu à la vigilance et à la terreur : on frissonnait pour une ombre qui se projetait, pour une feuille morte que le vent détachait, pour un lézard qui s'agitait dans la bruyère ; il y avait des alertes à chaque pas, et les plus hardis n'étaient pas ceux qui riaient de ces terreurs paniques. J'ai vu un vieil hussard, goguenard et moqueur s'il en fut, pâlir et laisser tomber son morceau de pain à ces paroles de son brigadier : Eh bien ! l'ancien, déjà la *mort entre les dents* ! C'est que depuis la veille, ces paroles avaient pris un sens tout différent de celui que la manie du calembourg leur donne dans le vocabulaire des casernes et des carrefours, où elles ne sont qu'une manière de félicitation plaisante adressée à un gaillard d'appétit matinal. Or, voici l'événement tout-à-fait tragique qui avait désenchanté la locution :

» La veille, sept hussards du même régiment étaient arrivés dans un village de l'Andalousie,

aux environs de ~~las~~ Cabezas de San - Juan : selon la coutume, ils n'avaient pas manqué de choisir pour logement l'habitation qui leur avaient offert la plus riche apparence. La maîtresse de la maison, l'une des plus belles femmes de la contrée, leur avait fait fort bon accueil : elle aimait les Français, assurait-elle, et ne finissait pas de s'extasier sur l'élégance de leur costume. Après les complimens et les éloges, elle s'empressa de leur faire servir un copieux repas, et de mettre à leur disposition du vin pour force libations. — Vous trinquez avec nous, lui fut-il dit. — Elle saisit un verre plein, *al rey don Jose!* et le vida tout d'un trait à la santé du roi Joseph. Elle but une seconde rasade à *los Franceses!*

» Les hussards témoignaient leur satisfaction d'avoir rencontré une vivante de cette espèce. Toutefois, comme cet engouement de l'Espagnole leur semblait quelque peu extraordinaire, ils l'invitèrent à vouloir bien manger avant eux des mets qu'on avait apportés sur la

table. Elle en mangea largement, et en plaignant gracieusement ses hôtes d'être obligés de recourir à de pareilles épreuves.

» Auprès de l'Andalouse étaient quatre enfans avec des figures d'anges : trois garçons et une jolie fille de sept ou huit ans. Un hussard lui demanda s'ils étaient à elle, et sur sa réponse affirmative : Alors, dit-il, il faut qu'ils soient de la fête.

» — Toujours des soupçons, reprit-elle; ah ! messieurs les Français, que vous êtes méchans !

» Aussitôt elle fit approcher ses enfans, et elle leur ordonna de faire avec elle compagnie aux hussards. — Vous ne craignez plus, observa cette mère; vous voyez qu'ils mangent comme moi, et elle leur donnait de tout en si grande abondance, qu'au dessert les hussards, complètement rassurés, et se repentant réellement d'avoir douté de la sincérité de ses démonstrations, jugèrent convenable de lui faire des excuses, qu'elle reçut avec des alternatives de minauderie et de dignité railleuse. Les repro-

ches se succédaient, tantôt graves, tantôt sous la forme de plaisanterie.

» — Je vois, dit l'un des convives, que la dona est piquée au vif, et qu'elle nous en veut.

»—Nullement, et je prends à témoin Notre-Dame de la Fuen Santa, et notre grand Saint-Jacques de Compostelle, que je vous ai maintenant pardonnés.

» — Alors, si vous ne nous en voulez pas, ajouta un second convive, qui, s'étant levé de table, revenait tenant à la main une mandoline qu'il avait trouvée suspendue auprès d'une croisée, vous allez nous chanter un boléro.

»—Oui, oui, c'est cela, fameux ! un boléro ! s'écrièrent-ils tous ensemble ; elle nous chantera un boléro. Allons, sans rancune.

» Elle prit la mandoline, et en s'accompagnant, elle commença de chanter dans un rythme presque jovial un air du pays. Les hussards étaient en gaité, ils faisaient chorus ; mais à chaque strophe la mesure se ralentissait de plus en plus, et le timbre de la voix s'altérait.

» Tout à coup la chanteuse devient livide, son visage se décompose, son œil saillit, l'instrument lui échappe : cependant elle se soulève brusquement, comme par un mouvement convulsif, puis, faisant un dernier effort pour saisir son verre qu'elle presse de ses doigts crispés : *Al nuestro rey Fernando !* dit-elle ; et soudain elle le porte à ses lèvres noires qui se couvrent d'écume.

» Les hussards se regardent avec inquiétude.

» *Al rey Fernando !* répéta-t-elle ; *muerte a los Franceses !*

» Tous les sabres sortent à la fois du fourreau ; mais elle, à cette menace, n'oppose qu'un sourire de spectre, et un signe de tête ironiquement négatif ; elle sourit encore , retombe à côté de son siège, et en se tordant sur les dalles de marbre, telle qu'une vipère sous la serre de l'aigle qui la déchire , d'un accent infernal elle articula ces mots funèbres ;

»—Je suis empoisonnée, mes enfans le sont ; mais, ajouta-t-elle après une pause, et toujours

avec son effroyable sourire : Dieu, la Vierge et les Saints en soient loués ! Vous l'êtes aussi !!

» Cet avertissement sinistre plongea les husards dans la stupeur : ils restèrent un instant muets, immobiles, comme si la foudre les eût anéantis. Bientôt succédèrent les transports de rage.

»—Nous le sommes ! répétaient-ils, nous sommes empoisonnés ! et à l'aspect des enfans qui se roulaient, qui se traînaient pour rejoindre leur mère, qui venaient, à l'appel de son râle, exhaler sur son sein leur dernier soupir : — Voyez la misérable ! s'écriaient-ils, la coquine, l'infâme scélérate, le monstre ! Il nous faut la couper en morceaux.

»—Oui, oui, hachons-la, tuons-la, et déjà, dans cet aveuglement de fureur, les plus exaspérés se jettent sur elle, prêts à enfoncer dans son corps la lame de leur sabre, lorsqu'à cette apostrophe d'un de leurs camarades : Oui, *allez donc tuer les morts !* les bras lancés s'ar-

rétent, et aucun de ces hommes ne se sent plus le cœur de frapper.

» Celui de qui venait cette réflexion si sensée, était le seul qui eût conservé son sang-froid. — Camarades, reprit-il, il n'y a pas de temps à perdre : vite, vite, du secours ; je suis le plus jeune ; si vous le voulez, je monte à cheval, et je vous envoie le premier chirurgien que je découvre. Si je crève en route, eh bien ! tout est dit. Sa proposition fut acceptée ; il partit.

» Au moment où il s'éloignait, les autres commencèrent à ressentir des douleurs d'autant plus violentes, que jusqu'alors elles avaient été palliées par l'effet d'une demi-ivresse. En arrivant, il eut encore la force de raconter la catastrophe dont ses camarades et lui se trouvaient les victimes. Nous n'étions qu'à une faible distance du village, nous nous y rendîmes, deux sous-aides-majors, et moi troisième, avec une escorte de cavalerie. Nous allions à franc-étrier ; malgré la rapidité de notre course, il était trop tard. Des six hussards, il n'y en avait plus que deux



d'existans. Nous mîmes tout en œuvre pour les sauver, mais ce fut en vain : ils moururent dans d'horribles convulsions. Les enfans étaient glacés et roides sur le cadavre de leur mère. Nous brûlâmes quelques maisons, et de toute cette scène, il ne resta que des cendres et de l'épouvante de plus.

» Dès que nous fûmes de retour à l'ambulance, notre premier soin fut de nous enquérir du hussard qui était venu nous chercher : il avait eu des crises terribles ; mais depuis quelques instans il était plus calme, l'action du poison paraissait sensiblement affaiblie par les médicamens qu'on lui avait administrés. Nous avions reconnu que c'était de l'arsenic, dont la présence avait été habilement déguisée au moyen de la saveur de l'ail employé en grande quantité comme assaisonnement. Cette donnée précise sur la nature de la substance vénéneuse, nous guida pour la combattre avec plus d'efficacité.

» Au bout de peu de jours le malade se crut

en état de reprendre son service ; mais le poison, pris à très-forte dose, avait laissé des traces ; et cette organisation qu'il avait profondément sillonnée, acheva de se miner : le hussard, ne pouvant suivre son régiment, entra à l'hôpital, d'où il ne sortit plus.

» Ah ! c'était une bien pitoyable guerre que celle qui avait ses arsenaux dans les pharmacies, où les armes les plus dangereuses étaient les armes cachées ! Les Français ne pouvaient se faire à cette lutte de poltrons, où l'ennemi ne venait que par-derrière, et ne résistait jamais en face, à cette tactique de vert-de-gris ou d'*aqua tofana*, suggérée par des moines à des êtres perdus d'ignorance et de dévotion. Aussi y avait-il deux idées fixes parmi les troupes : le poison et le poignard. On n'en parlait que le moins possible et sans paraître y attacher la moindre importance ; tant il est convenu que dans une armée française, sous quelque forme que la mort se présente, on doit s'en soucier comme de boire un verre d'eau ! Mais en dépit

de cette convention d'amour-propre, ou de ce faux point d'honneur, tout ce qui est de l'humanité subsiste, et quoi que l'on fasse pour taire aux autres ou à soi-même les impressions qui se produisent, on ne les subit pas moins : quand le coup est porté à l'endroit sensible, il ne faut pas croire qu'il soit amorti, parce qu'on a pu l'empêcher de résonner.

» Officiers et soldats avaient beau s'être fait la résolution de braver les circonstances, il était aisé de s'apercevoir que les circonstances exerçaient sur eux une influence des plus fâcheuses : dans les chants, et jusque dans les commandemens de l'exercice, les cordes de la voix ne vibraient plus nettement. Derrière tout acte qui s'accomplissait, il y avait une préoccupation simultanée, et cette préoccupation était de tous les instans. Les marches n'étaient plus aussi bruyantes, on ne riait plus de bon cœur : les rires avaient quelque chose de saccadé ou de contraint; toutes les poitrines étaient plus ou moins gonflées; on

étouffait des soupirs, ou bien, s'il en échappait un, c'est qu'on s'oubliait.

»—Eh ! qu'a donc le camarade ? demandaient ceux qui l'avaient entendu.

» — Rien était toujours la première réponse.

»— Ah ! bah ! laisse donc, on ne soupire pas pour rien ; est-ce que tu songes à tes amours ?

» — Non.

» — Eh bien alors ! à quoi penses-tu ?

» — Il faut tout vous dire à vous autres : je pense, je pense... Vous voulez le savoir ? c'est à ma petite d'Alcala de Henarez ; pas vrai qu'elle était gentille ? elle avait des yeux à la perdition de son âme ; et quels petits pieds, nom de D... ! Il en entrerait une douzaine dans ma giberne !

» Et cette petite d'Alcala, ou d'ailleurs, cette petite aux si beaux yeux, aux pieds si mignons, était la personnification mensongère des tranes et des fatales prévisions sans cesse renaissantes. C'était une surprise qu'on ne pouvait éviter, une embuscade dans laquelle on tombait, un

guide qui se faisait fusiller plutôt que de ne pas vous perdre : c'étaient Lempecinado et les autres fameux chefs de guérillas, qui vous dépouillaient et vous pendaient par les pieds ; c'étaient des cruautés et des insultes de rustres, à la couleur tannée, qui, pour l'amusement de leurs femmes et de leurs enfans, vous mutilaient, en exécutant autour de vous des danses de cannibales ; c'étaient des joies féroces de moines, de muletiers, de bigotes, de gitanos, de majos, de contrebandiers, et de bandits qui se délectaient de s'enivrer du sang français mélangé avec le vin de leur peau de bouc ; c'était enfin le fantôme de l'Espagne, toute pleine de maléfices, qui, le crucifix à la main, creusait la fosse où chacun s'attendait à laisser ses os.

» Voilà la vérité que personne ne s'avouait hautement : mais cette vérité était pénible à renfermer en soi ; plusieurs en devenaient fous, et l'on compte encore dans nos hospices plus d'une aliénation mentale résultant de la continuité de ces terreurs : c'est de la peur ren-

trée ; et il y en avait aussi qui , ne pouvant y résister , se donnaient la mort. La manie du suicide ne fut jamais si répandue dans nos armées que pendant notre séjour en Espagne. Au reste , une remarque que l'on peut vérifier , surtout à l'hôtel des Invalides , c'est que parmi les vieux militaires , s'il se trouve quelque cerveau faible ou détraqué , à moins qu'il n'ait servi dans l'Inde , ou qu'il ne soit un ivrogne , il y a dix à parier contre un qu'il a fait la guerre de la Péninsule. Un abasourdissement habituel , assez semblable à celui qui est la suite du trépan , le tremblement , la paralysie , l'épilepsie , de fréquentes absences d'esprit , presque toujours la perte totale de la mémoire , une vieillesse anticipée , l'enfance de la décrépitude , sont aussi , à divers degrés , le partage de ces vétérans. La plupart de ceux qui furent longtemps prisonniers sur les pontons , même en Angleterre , ont vu leurs facultés s'affaiblir et s'user avant l'âge ; les privilégiés , à cet égard , sont ceux dont on se borne à dire

qu'ils ont reçu un coup de marteau (1). L'Espagne et les pontons les poursuivent partout, dans leurs rêves, et dans les réminiscences de leurs insomnies.

» Autrefois, quand ils étaient sous les drapeaux, au milieu de leurs frères d'armes, faisant tous assaut de bravoure et de fermeté de caractère, ils se taisaient sur ce démon intime qui ne leur donnait ni paix ni trêve ; c'était toujours la *petite d'Alcala*, ou parfois un fils qui était tourmenté de ne pas recevoir des nouvelles de son vieux père. Mais dans la maladie, dans le délire, l'âme était mise à nu avec sa plaie vive, et l'imagination débordait et brodait sur un tout autre fonds. Les visions étaient alors des symptômes qui traduisaient très-clairement l'état de l'intérieur : elles étaient on ne saurait plus sincères et plus explicites. J'ai connu un

---

(1) J'aime à croire que le docteur a conclu du particulier au général. J'ai rencontré dans ma vie beaucoup de militaires qui avaient été prisonniers à bord des pontons, tous étaient parfaitement sains d'esprit.

(Note de l'Auteur.)

capitaine qui s'offrait toujours, lui et sa compagnie, quand on demandait des hommes de bonne volonté pour quelque chanceuse expédition. Il avait l'humeur aventureuse au suprême degré, et on le réputait à l'abri de toute émotion de crainte quelle qu'elle fût. Une blessure l'amena à l'hôpital de Taragone : il y eut le typhus, et ne tarda pas à délirer.

»—C'est lui, c'est lui, criait-il, l'œil hagard, le visage effaré, et avec des gestes d'effroi ; à mon secours, Palafox ! arrêtez ! il marche sur moi ! voyez - vous son poignard..... frappez sur sa main... Son bras... son poignard... Palafox... Mon sang... arrêtez... Ils m'ont pris mon sabre, Palafox !

» Il se tourmenta de la sorte pendant plusieurs jours, ne cessant d'avoir devant lui le général Palafox, et faisant d'incroyables efforts pour lui échapper. A la fin, on reconnut la cause de ces violentes agitations. Un tableau, représentant un évêque, son bréviaire à la main, était placé en face du malade : on s'avisa de



couvrir cette figure, et du moment qu'il ne l'aperçut plus, il ne fut plus question ni de Palafox ni de son poignard.

» Le lendemain, le capitaine était calme, et tout annonçait qu'il avait définitivement recouvré l'usage de sa raison. On enleva la toile qui lui dérobait la vue du tableau : aussitôt toute sa physionomie de se bouleverser. — Le voilà, le voilà, Palafox ! On cacha une seconde fois l'évêque, et le délire ne revint plus. »

Le docteur qui a bien voulu m'autoriser à transcrire son journal, afin de compléter la peinture de souffrances et de misères que cette fois je ne vis pas arriver à leur comble, cite une foule d'autres scènes de cette fantasmagorie cérébrale ; mais je suspends ici le cours de mes emprunts, qui peut-être ne seront pas les derniers, pour ramener avec moi le lecteur dans l'île de Léon.

---

## L'ILE DE LÉON.

---

### La Prison de San-Carlos.

Le quartier San-Carlos.—Le choix des places.—Je me case.—Occupations et plaisirs.—Les ombres chinoises et les Fantoccini.—La comédie dans la prison.—Le gai docteur.—Les soldats espagnols.—Ferdinand VII et Napoléon.—Un combat en amène un autre.—Le parloir.—La quête des nouvelles.—L'accueil fraternel.—Notre enthousiasme pour les marins de la garde.—Je rencontre un Parisien.—Nous recevons des malades.—Nous leur donnons des soins.—Les vieux matelots.—Le pétilat.

Nous ne vîmes de l'île de Léon que ce que nous avions pu en apercevoir pendant nos promenades sur le tillac des pontons, c'est-à-dire les maisons dont elle est couverte, et quelques habitans que la curiosité attirait sur notre pas-

sage. Le quartier *San-Carlos*, où l'on nous enferma, est une des plus belles casernes qu'il y ait en Europe : on pourrait y loger au moins dix mille hommes ; il est situé dans la nouvelle ville, détaché au centre d'autres édifices à l'usage de la marine. Sa structure est un carré parfait, dont le milieu est occupé par une vaste cour, sur laquelle règnent des galeries en arcades qui se répètent à chaque étage. Plusieurs pavillons, destinés à loger les officiers, dépendent de ce bâtiment immense.

Dès que nous fûmes arrivés, on nous dit : *Voilà, entrez*; et tout aussitôt, comme un troupeau nombreux que les chiens poussent au bercail, nous nous précipitâmes péle-mêle dans notre nouvelle demeure. Chacun se casa à sa fantaisie, car on n'avait fait aucune espèce de préparatifs pour nous recevoir. Quel contraste des soutes des pontons où nous étions étouffés, avec ces grandes salles vides que l'on mettait maintenant à notre disposition ! Là nous ne trouvions que les quatre murs ; mais du

moins nos poumons étaient à l'aise, et nous avions de l'espace pour nous retourner.

Nous fîmes promptement fixés sur le choix des places. D'abord, nous nous installâmes provisoirement le mieux qu'il nous fut possible; nous nous arrangâmes ensuite avec plus de régularité, et nous suspendîmes nos hamacs comme à bord des vaisseaux. Nous étions plus de quatre mille, et plus de la moitié des salles resta vacante.

Au moment de notre entrée, une douzaine d'amis et moi nous avons été assez heureux pour nous emparer d'une petite chambre à l'extrémité d'une longue salle; nous nous y maintînmes, et là, loin du bruit que nous n'aurions pu éviter au sein d'une réunion plus considérable, nous nous disposâmes à reprendre quelques études que la nécessité de combattre, et plus tard notre séjour à bord des pontons, avaient interrompues.

Chacun de nos officiers eut son logement séparé dans un pavillon couronné d'une magni-

fique terrasse qui leur servait de promenade, et d'où les regards pouvaient embrasser un horizon de plusieurs lieues.

Le lendemain de notre entrée on nous distribua du pain, et l'on fit la solde, qui s'élevait à 12 *cuartos* par jour, environ sept sous un denier ; le traitement des officiers était plus élevé en proportion du grade. Certes, pour dépenser une si modique somme, surtout dans l'île de Léon, où les vivres sont toujours hors de prix, il ne fallait pas se lever matin. Cependant, tout mince qu'était notre revenu quotidien, il tenta l'esprit de spéculation des petits marchands du pays. Un boucher obtint l'autorisation de dresser son étal dans la caserne, sous une des galeries du rez-de-chaussée. D'autres boutiques s'établirent à côté de la sienne, et sous la porte d'entrée : on y vendait des légumes et des fruits, des patates, des aubergines, des pommes d'amour, des figes, des olives de Séville ou d'Alcala-de-Guadayra, des raisins secs, appelés *passas*, des *guindas*,

sortes de bigarreaux , et quelques autres objets que pouvaient se procurer les prisonniers qui avaient de l'argent.

Nous ne fûmes plus condamnés à sécher sur pied faute d'un peu d'eau : des pompes qui correspondaient à plusieurs vastes citernes , nous en fournissaient en abondance, soit pour cuire nos alimens , soit pour nous entretenir dans un constant état de propreté. Les premiers jours on n'en finissait pas de se laver et de se nettoyer. Nous étions vraiment comme le poisson qui a retrouvé son élément : ce qu'il y avait de sombre dans les physionomies se dissipa peu à peu ; les visages n'avaient plus l'air maladif et dolent ; la gaiété revenait avec la santé. Dès-lors , on chercha à l'envi à se créer des occupations et même des plaisirs. On ouvrit des salles d'armes , où l'on démontrait tous les genres d'escrime , la pointe , la contre-pointe , l'espadon , le bâton , la canne , et le fléau. C'était surtout dans ces trois dernières sortes d'exercice que les matelots se signalaient.

Il se forma aussi des écoles de danse, et bientôt après nous eûmes des bals, où la plus laide des vivandières était recherchée et fêtée comme la plus belle des princesses. Puis on monta des spectacles. Nous eûmes d'abord les Ombres chinoises : le fameux magicien *Rotomago* y figurait comme de coutume ; mais ce n'était plus le Rotomago des enfans, tel qu'on le voit chez Séraphin. Il était tantôt roi, tantôt pape, et par la vertu de sa baguette s'opéraient des métamorphoses de l'espèce humaine en chambellans, en pages, en hérauts d'armes, en ducs, en comtes, en marquis, en soldats. Rotomago pape faisait des rois, des cardinaux, des archevêques, des évêques, et tous les ordres de moines mâles et femelles, qui apparaissaient successivement dans leur costume et avec leurs attributs les plus grotesques. *La Tentation de saint Antoine* était le sujet burlesque par excellence du répertoire ; les imaginations de Callot y étaient surpassées par des imaginations plus plaisantes encore. Ces souvenirs de la pa-

trie, que, loin de leur pays, les Français aiment tant à se retracer, se trouvaient dans les feux pyriques, qui dessinaient la perspective des principaux monumens de la France.

Les *Fantocctni* se reproduisirent à leur tour, et nous pûmes assister au drame des *marionnettes*, dont le directeur était un sous aide-major de régiment, devenu aujourd'hui l'un des médecins les plus distingués. C'était lui qui composait les pièces que l'on représentait devant nous, et dans lesquelles Polichinelle était presque toujours l'acteur le plus comique et le plus goûté.

Le spirituel docteur prétendait avec raison qu'en égayant ses compagnons d'infortune, il restait fidèle à sa mission, qui était de contribuer à leur santé : il faisait la médecine de l'esprit, qui souvent est si salutaire pour le corps.

On ne se figure pas les gros rires que faisaient éclater les réponses et les gambades de Polichinelle amené devant le saint tribunal de l'in-



quisition ! et comme il était couvert d'applaudissemens , lorsqu'après avoir rossé Arlequin familier , son dénonciateur , et dispersé à grands coups de pieds la procession de l'auto-da-fé , il jouait ses juges à tête ou pile ; lorsque s'étant placé à califourchon sur le tas pyramidal qu'il en avait formé au-dessus du bûcher , il entonnait , dans cette attitude triomphale , son chant de victoire , dont le refrain , calembourg , ou allusion , était , *ah ! quelle pile !* Aussitôt accourait le diable qui voulait tout emporter , et une troupe de Dominicains qui cherchaient à s'emparer de Polichinelle . Mais des tambours battaient la charge ; de tous côtés , des bataillons français , baïonnette en avant , se précipitaient sur la scène , le Diable et les Dominicains ne savaient plus où se cacher : Polichinelle était délivré à la satisfaction générale . Les Espagnols se livraient à la joie , les danses commençaient , et dans le fond du théâtre on apercevait en transparent , au milieu d'une auréole de gloire , la figure de Napoléon assis

dans un char que guidait le génie de la civilisation, son flambeau à la main.

*Polichinelle devant l'inquisition* faisait fureur : il eut je ne sais plus combien de représentations consécutives. On donna ensuite *le Maniaque supposé*, ou *le Déluge universel*, hydrolico-tragi-comédie-parade, avec tableaux, ouvertures et changemens de décors à vue. Cette fois, l'intrigue était plus compliquée, et je serais fort embarrassé d'en faire une complète analyse. N'importe, je vais essayer de donner une idée de cette production tout-à-fait originale.

L'orchestre exécutait une cacophonie des plus bizarres ; c'était un mélange de motifs facétieusement tristes, ou d'une jovialité des plus triviales. Pendant cette baroque ouverture, derrière la toile on entendait des chants d'ivrogne, de voix aiguës de querelleurs, et tout l'affreux vacarme d'une rixe de cabaret. Le rideau se levait, et les spectateurs avaient sous les yeux le désordre d'une orgie de guinguette ; des filles,

des sacrépan, des pompiers, des faubouriens, des soldats de la garde de Paris, verts et rouges, des tables brisées, des tabourets renversés, des coups de poings, des bouteilles lancées, et de lubriques horreurs que n'interrompait point ce tapage.

Sur la droite se voyaient des saltimbanques, des bateliers, et des banquistes de toute espèce, menant grand bruit sur leurs tréteaux : on y annonçait avec emphase et avec des détails à pouffer, la galerie de figures en cire du célèbre Curtius ; une ménagerie d'animaux rares et curieux ; et pour cette fois seulement, à la demande du public, une représentation extraordinaire de *gli Pupinapolitani*. Tout cela se passait non loin des hauteurs de Montmartre, entre deux moulins à vent ; et tout près du télégraphe on découvrait un énorme bateau en construction.

C'était l'Arche de Noé. Après divers incidens, plus ou moins comiques, car nous ne devons pas nous montrer très-difficiles, le déluge com-

mençait, la barque voguait, et quand la noyade était terminée venait le dénouement. Une fille de Noé avait sauvé son amant, fils d'un maréchal ferrant, et cet amant avait sauvé son père. L'arc-en-ciel paraissait, et, en suivant sa courbe, sous les traits de Mercure, un commissaire que les gens de la guinguette avaient auparavant berné à outrance, revenait tenant à la main un immense baromètre, dont l'aiguille était sur ces mots, écrits en gros caractères : *Beau fixe.*

Ce n'était là qu'une débauche d'esprit, mais nous avons besoin de ce gros sel pour faire diversion à de pénibles pensées. Les impressions qu'il produisait étaient si heureuses, qu'aujourd'hui je me rappelle encore le dialogue de cette pièce comme si j'y étais. La scène finale peut être un échantillon des facéties qui excitaient notre gaité. Je la place ici comme la seule halte qui ne soit pas sérieuse, au milieu de ces pages, où de long-temps je n'aurai que de tristes réminiscences à offrir.

— Mon maître, disait en arrivant le commissaire, est satisfait de voir qu'il y a encore de la vertu sur la terre; il a été touché de l'action d'un bon fils, et, en faveur de ce dévouement, il pardonne à tout le genre humain.

— Mais on fait queue à la Morgue, observait Noé; il n'y a plus de place dans les filets de Saint-Cloud, tout le monde est noyé.

— En vérité?

— C'est comme je me fais l'honneur de vous le dire.

— C'est égal; célébrons la clémence de mon doux maître. Vite un ballet! il nous faut un ballet!

— Que ne demandez-vous plutôt une résurrection!

— Est-ce que par hasard nos danseuses de l'Opéra auraient péri?

— Elles sont toutes à fond.

Arlequin, qui s'était glissé furtivement dans l'arche, et qui, pendant la bourasque, s'était

tenu tapi dans un coin, en sortait avec ses marionnettes.

— Eh bien ! eh bien ! que vois-je ? s'écriait Mercure avec surprise, que vois-je ? le directeur des pupi-napolitani ! des *Fantoccini* ! reprenait-il. Voilà justement notre affaire : allons , dansez, amusez-vous. Cependant, une minute, papa Noé ; une noce, deux noces n'ont jamais rien gâté : nous marierons le fils du maréchal avec votre cadette, cette jolie blonde... , et ce gaillard-là, en montrant Arlequin, avec la plus brune de vos filles ; ils nous feront des petits négrillons, car des nègres il en faut ; il nous faut du sucre, c'est toujours une douceur.

Noé donnait son consentement.

Au même instant on entendait la voix de Polichinelle, qui, s'étant sauvé dans un de ses sabots, faisait en dansant sa bruyante entrée. Je me suis conservé, disait-il, pour perpétuer la race des bossus...

— Ah ! oui, la race des bossus, répétait le

commissaire ; on n'y avait pas songé. Papa Noé , s'il vous reste une fille , il se présente un troisième parti...

Fi donc ! se récriait une petite mijaurée ; je veux un mari plus droit que monsieur.

— Il n'y en a plus , objectait Mercure ; vous le prendrez , ou....

— En ce cas , je l'accepte , disait-elle ; mais , allez , c'est bien malgré moi. Et elle donnait sa main à Polichinelle , qui s'efforçait de la consoler.

— Sois tranquille , lui disait-il , je ferai en sorte de me redresser , et de te rendre heureuse , s'il ne faut que cela.

Mercure donnait le signal de la danse , et aussitôt toutes les marionnettes de sauter.

Le ballet se terminait par un menuet de Cassandre et de la mère Gigogne , dont les jupes , comme on sait , sont la véritable arche de Noé : il en sortait une population tout entière. Alors Polichinelle , sur le devant de la scène , et après

les trois saluts d'usage, faisait ainsi son compliment :

« Messieurs, témoins de l'inépuisable fécondité du cotillon de madame, vous traiterez peut-être encore de folie l'entreprise du papa beau-père ; mais je dois vous avertir que notre bateau nous servira, nous y tiendrons l'auberge de la Galiotte, ou, si vous le préférez, du Sabot-Navigateur. Vous y trouverez toujours du goujon frit et de la matelote ; venez-y, et si vous êtes satisfaits, il n'y a pas de carte à payer ; l'honneur de votre présence, et nous ne demandons rien de plus. » Des bravos et des applaudissemens à tout rompre, couvraient ces derniers lazzi, et le rideau tombait.

Ces divertissemens n'étaient guère en harmonie avec les mœurs des habitans de l'île de Léon, et sans doute le saint-office ne les aurait pas soufferts, s'il eût été possible que nous eussions quelque démêlé avec sa juridiction ; mais dans notre prison nous étions chez nous, et aucun étranger n'était admis aux représenta-



tions, qui avaient toujours lieu en famille, et pour ainsi dire à huis - clos. Cette précaution de tenir porte close n'était pas tout-à-fait inutile, car les soldats espagnols qui nous gardaient entraient fréquemment dans le quartier, soit pour s'y promener, soit pour nous vendre quelque denrée. Ce n'étaient pas eux qui étaient à craindre, ils étaient généralement si stupides; mais à la faveur de l'uniforme, il pouvait se glisser quelque personnage moins inepte, avec la mission de nous espionner. Quoiqu'il en fût, les soldats eux-mêmes n'étaient pas précisément sans malice. Un matin, c'était environ vers les dix heures, nous en vîmes entrer deux portant chacun un panier qu'ils paraissaient tenir fermé avec le plus grand soin : deux de leurs camarades les accompagnaient. Ils se dirigèrent gravement vers le fond de la cour; nous ne savions ni où ils allaient, ni ce qu'ils voulaient; leur air et leur démarche nous intriguèrent. Tout à coup, avant d'arriver aux arcades, ils s'arrêtent, s'accrou-

pissent et ouvrent les paniers, d'où ils tirent deux coqs, le premier, superbe, richement emplumé et redressant fièrement la crête; le second, étique, presque nu, et comme humilié de se sentir en si piteux état.

« Eh ! les autres, les autres, c'est un combat de coqs, venez donc ! » Les prisonniers s'appellent; ils accourent et forment le cercle. Les Espagnols mettent en présence, les deux bipèdes ailés, ils les excitent, et dès que l'action est engagée, ils déclarent insolemment que le coq maigre, que les cruels avaient dépouillé, est *Napoléon*, et son adversaire, leur bien aimé roi *Ferdinand VII*.

On pense bien que ce pauvre Napoléon fut frotté d'importance.

Tant que dura la lutte entre les deux champions, nous primes l'allusion avec plus de patience qu'on n'aurait pu en attendre de Français; mais lorsque les soldats espagnols, avec de gros et bruyans éclats de rire, s'avisèrent de proclamer la victoire de Ferdinand, et la dé-

faite de Napoléon qu'ils accablaient de leurs injures, il n'y eut plus moyen pour les spectateurs de se contenir. Quelques - uns des plus courroucés ramassent des pierres et les jettent sur Ferdinand. Il faut le tirer à l'oie ! crie-t-on de toutes parts. Oui, oui, à l'oie. Les pierres volent encore. Quel outrage ! c'est un crime de lèse-majesté. Les Espagnols, profondément irrités par cet attentat horrible, tirent leur baïonnette ; ils menacent de punir les audacieux. On rit de leur colère, et une grêle de projectiles plus abondante que la première ne cesse de pleuvoir sur l'auguste monarque des Espagnes et des Indes. Les soldats de plus en plus furieux, s'élancent sur le cercle en brandissant leurs armes ; mais on les enveloppe aussitôt, on les saisit : déjà ils étaient désarmés, et l'on se disposait à leur administrer la correction militaire, quand un détachement de la garde arriva pour les dégager.

Depuis ce jour, défense fut faite aux soldats espagnols de pénétrer dans la prison et de com-

munique avec nous. Nous ne fûmes donc plus témoins de leurs jeux, et nous n'eûmes plus à craindre qu'ils troublassent les nôtres. Ils ne nous apercevaient plus que de loin, à travers les barreaux d'une grille que l'on avait fait construire sous le vestibule, en dedans de la porte principale, qu'il leur était interdit de franchir.

Cet endroit était une sorte de parloir, où nous venions quelquefois dans l'espoir de recevoir quelque bonne nouvelle des armées françaises; mais on ne nous en donnait que de bien tristes; et ce qu'il y avait de plus affligeant, c'est qu'à travers les mille contes absurdes qu'on nous débitait, nous ne pouvions nous empêcher de démêler un fond de vérité. Les conséquences de la malheureuse capitulation de Baylen se déroulaient dans une série de revers qu'on nous exagérait, nous n'en doutions pas; mais il nous restait démontré que cette capitulation avait été un fatal début, et nous appréhendions que le reste ne s'ensuivit.

Ces braves soldats de Baylen , ils se seraient si vaillamment battus ! je les ai entendus exprimer leurs regrets et leur indignation , et cependant alors ils n'imaginaient pas qu'au mépris de la foi des traités , on se dispenserait de les renvoyer en France. On a vu dans quelle détresse la plus grande partie de cette armée se mourait à bord des pontons ; comme il n'y avait pas eu assez de vaisseaux pour les contenir , les derniers convois étaient venus grossir notre nombre. Dieu sait si nous leur fîmes un accueil fraternel ! si nous fûmes empressés d'aller au - devant d'eux ! Il y avait si long - temps que nous n'avions vu des troupes françaises ! l'aspect des uniformes nous réjouit le cœur ; il semblait que nous nous conussions tous , que nous nous fussions tous aimés , et que nous nous retrouvions après une longue absence : nous pleurions comme des enfans ; mais ceux vers qui nous entraînait une prédilection bien réelle étaient les marins de la garde. Tout ce que nous étions de jeunes

matelots , nous les entourions avec un sentiment qui tenait de la vénération , nous craignions de les importuner , et cependant nous brûlions de les interroger et d'apprendre d'eux des détails qui nous intéressaient. Ils nous racontèrent leurs campagnes d'Allemagne , la révolte de Madrid , ainsi que l'affaire de Baylen , dont ils déploraient les résultats , moins à cause d'eux , que pour le déplaisir que l'empereur avait dû en éprouver.

L'empereur ! ils pensaient sans cesse à lui ; mais dans leur esprit , Napoléon et la France étaient inséparables : Rien ne va qu'où il est , disaient-ils ; pour bien faire il faudrait qu'il pût être partout. Eux qui l'avaient vu de près nous rapportaient une foule d'anecdotes dont il était le héros ; ils nous citaient avec orgueil et souvent avec attendrissement les paroles qu'il leur avait adressées en maintes circonstances. Nous qui , pour la plupart , ne l'avions jamais vu , et qui partagions leur admiration pour lui , nous

les écoutions avec avidité. L'attention était éveillée au plus haut degré; nous étions tout oreilles.

— Quel homme! nous écrivions-nous parfois, lorsque le récit du narrateur nous transportait.

Et rarement il arrivait aux exclamateurs de ne pas être rembarrés par de plus attentionnés qu'eux, qui tremblaient de perdre un mot, une syllabe de ce qui se disait, ou qui étaient pressés d'en connaître la fin.

— Taisez-vous donc! n'interrompez plus!

Telles étaient les injonctions qu'ils faisaient; et ils cherchaient à se rapprocher du marin de la garde, en l'exhortant à continuer; puis, de peur qu'on ne lui eût fait perdre le fil de son discours, ils reprenaient tout haut la dernière période : « Vous nous disiez donc que l'empereur, car c'était toujours de l'empereur qu'il s'agissait.... Oh! Napoléon, nous ne rêvions que Napoléon!

— Sont-ils heureux, disions-nous, de l'avoir vu, de l'avoir entendu ! il leur a parlé !! il leur parle souvent ! et beaucoup d'entre nous, moi tout le premier, disaient en eux-mêmes : Ah ! si j'avais un jour le bonheur d'entrer dans ce beau corps des marins de la garde ! Et quelques-uns de ceux qui formaient ce vœu, j'étais encore de ce nombre, se désolaient de n'avoir pas une taille qui pût les recommander.

Notre enthousiasme pour les marins de la garde était un reflet de celui que nous inspirait le guerrier qui les avait appelés auprès de sa personne. Il nous porta à les rechercher de préférence, mais sans nous empêcher de seconder avec zèle les soldats des autres corps dans leur installation. Les marins de la garde d'ailleurs n'avaient guère besoin de notre secours, à moins que ce ne fût pour quelques indications : en toute occasion ils étaient des gaillards à se tirer d'affaire tout aussi bien que nous, pour ne pas dire mieux. Quant aux autres prisonniers, c'était différent ; la plupart



étaient de jeunes soldats, des conscrits à qui il pouvait être très-utile d'avoir en aide l'expérience des anciens.

Ceux qui rencontraient parmi nous un compatriote de leur village, de leur ville, de leur département, ou simplement de leur province, ou d'une province voisine de la leur : on sait que la dénomination de *pays*, si usitée dans la troupe, est une des plus larges, et qu'elle s'étend en proportion de l'éloignement ; ceux-là, dis-je, étaient sûrs d'être choyés ; on était aux petits soins pour eux... Moi, je ne fus pas content que je n'eusse découvert un Parisien. Celui auquel jé m'attachai était de Paris : c'était le nommé Bancelin, alors fourrier de dragons, aujourd'hui architecte dans notre ville natale. Je l'emmenai dans notre chambre ; je lui dressai un hamac, et nous nous liâmes d'amitié jusqu'à notre débarquement à Cabrera, où, nos positions étant changées, j'eus le regret de ne plus le voir.

Cette partie de l'armée de Dupont, qui était avec nous à San-Carlos, s'accommodait d'autant

plus facilement de son sort, que, sauf la liberté dont nous étions privés, notre existence était supportable. Et puis ces nouveaux compagnons de notre captivité avaient appris de nous à quel malheur ils avaient échappé, lorsque les Espagnols, ne pouvant faire autrement, s'étaient décidés à ne pas les envoyer sur les pontons. Ils étaient en outre informés des souffrances inouïes de leurs camarades par les rapports des médecins qui venaient les visiter, et qui avaient seuls la permission de communication à l'extérieur. Ils savaient comme nous qu'ils étaient dans une situation affreuse, et qu'au milieu de toutes les privations, sous les atteintes de la malpropreté et de la misère, la mort les fauchait à tour de bras. En pensant à eux, personne n'eût osé se plaindre, l'on ne s'appitoyait que sur eux. Aussi nous sentîmes-nous presque pénétrés de reconnaissance pour les autorités espagnoles, lorsqu'il se confirma dans la caserne, qu'elles allaient enfin prendre des mesures afin d'arrêter les progrès de la mortalité.

On a vu comment les pontons furent tout à coup transformés en hôpitaux : comme il importait avant tout de diminuer l'encombrement, plusieurs des vastes salles de la caserne San-Carlos furent destinées à recevoir des malades. Il ne tarda pas à nous venir plusieurs centaines de ces malheureux ; mais les brutes qui les transportaient les jetaient là comme des chiens. C'était pitié que de les voir gisant à terre sous les galeries du rez-de-chaussée, où on les déposait à leur arrivée. Nous venions auprès d'eux, nous leur parlions, et ils n'avaient plus même la force de tourner sur nous un regard, de reconnaître des frères, des Français comme eux, tous dévoués à les secourir. Les marins en prirent un grand nombre qu'ils chargèrent sur leurs épaules, et, les ayant couchés dans leurs hamacs, ils leur prodiguèrent les mêmes soins que ces enfans auraient pu attendre de leurs mères : la plupart étaient si jeunes !

Beaucoup d'entre eux n'avaient besoin que

de propreté et de respirer un air salubre. On leur enleva les haillons dont ils étaient couverts, les effets dont ils pouvaient encore faire usage furent échaudés, et bientôt, grâce au printemps qui en sait plus qu'Hippocrate, on les vit reparaître frais et bien portans au milieu des autres prisonniers, dont les exercices étaient pour eux une bienfaisante distraction.

Ces exercices ne commençaient pas ordinairement avant quatre heures de l'après-midi ; jusqu'alors la chaleur étant excessive, la cour était déserte. On se tenait dans les salles ou sous les galeries, où les vieux matelots allaient et venaient la plus grande partie du jour. L'habitude de se promener sur le pont des navires pendant leur quart, l'activité perpétuelle à laquelle ils sont astreints par le service de bord, leur avaient fait un besoin de se mouvoir sans cesse. Ils parlaient de leurs voyages ; ils discutaient sur le mérite des officiers, avec lesquels ils avaient été embarqués ; ils racontaient aux plus jeunes des événemens de mer

et des anecdotes de gaillard d'avant; ils initiaient les soldats de terre à des usages et à des mœurs qui les étonnaient : la cérémonie du bonhomme Tropicque n'y était pas oubliée ; puis, sur le tapis, il y avait aussi force aventures avec des négresses qui étaient charmantes, avec des Malabares, avec toutes les beautés et toutes les nuances des Deux-Indes, dont ils vantaient les délices. Mais dès que le soleil avait suffisamment perdu de son ardeur, tout le monde affluait dans la cour : aussitôt se formaient les jeux de barres, du cheval fondu, du rat, du palet, etc.

Souvent il arrivait qu'au milieu de ces scènes animées, il s'en présentait de plus animées encore : c'était, par exemple, quand deux matelots, ayant jeté bas, vestes et chemises, étalaient les muscles de leurs bras nerveux en se mettant en garde pour le pugilat. A peine les avait-on aperçus, on accourait de toutes parts, on entourait les champions, on les encourageait alternativement pendant les indécisions

du combat , et lorsque la victoire entre les deux boxeurs n'était plus douteuse, on les séparait. Peut-être blâmera-t-on ces assauts à coups de poings, ainsi que le plaisir presque anglais que nous prenions à en être témoins; mais si l'on réfléchit que les matelots sont continuellement exposés à des dangers de toute espèce, on concevra que ces combats sont en quelque sorte une des nécessités de leur métier : ils contribuent puissamment à les rendre souples, agiles et braves, à les aguerrir à la douleur, et à les accoutumer à ne pas perdre le sang-froid pour une contusion. Les matelots sont les Spartiates de notre civilisation. Au surplus, nous ne laissons jamais parvenir la lutte jusqu'à l'acharnement, et dès que, d'un côté ou de l'autre, la colère se montrait, nous nous hâtons de mettre le holà.

---

---

CHAPITRE VI.

L'ILE DE LÉON.

La Prison de San-Carlos.

La manie du jeu. — Les rafalds et le faubourg de la grille. — Les maîtres d'armes et les banquiers. — Une émeute. — Deux matamores assommés. — La populace veut nous massacrer. — Cruelle anxiété. — Nous nous préparons à soutenir un siège. — Fermeté du gouverneur. — Le fanfaron Andalou.

DEPUIS que nous avons associé les arts à nos récréations, le spectacle offrait dans la soirée un délassement aux prisonniers qui avaient su se faire une industrie, ou s'occuper d'un travail, quel qu'il fût ; mais il y avait les

oisifs, et chez ces derniers s'éveilla la passion du jeu, qui est toujours poussée à la fureur, lorsqu'elle est la seule qui puisse trouver une issue. Chaque soir, des tables de jeux étaient dressées dans les salles, et ceux dont la bourse était la mieux garnie s'instituèrent les banquiers de ces établissemens, qui produisirent les plus funestes effets. Bientôt on vit, comme dans les prisons d'Angleterre, une quantité de *rafalés*, qui, après avoir joué jusqu'à leur dernier morceau de pain, anticipaient indéfiniment sur leur subsistance à venir. Ces malheureux parvinrent à un tel degré de dégradation, qu'on les repoussait de tout côté; c'était au point qu'étant exclus de toutes les chambrées, ils furent obligés de se réfugier dans une salle qu'on leur assigna, et d'où ils ne sortaient plus. Les uns appelaient cette espèce de maladrerie le *faubourg de la grêle*, d'autres, le *paradis terrestre*, parce que ceux qui l'habitaient étaient nus comme nos premiers parens.

Un autre inconvénient de ces tripots fut de



jeter le trouble dans la prison. Les bénéfices que faisaient les banquiers, excitèrent la convoitise des chenapans et des maîtres d'armes. ils se liguèrent, et prétendirent qu'à eux seuls appartenait le droit de tenir les jeux. On ne le leur contesta que faiblement, et les banquiers consentirent à ne plus être que les fermiers de ce singulier monopole. Ils devinrent donc les tributaires de chenapans, qui dès-lors vécurent fort à l'aise du revenu que leur avait procuré leur audace. Mais de sa nature, le privilège est envahisseur, il est insatiable : les chenapans élevèrent de nouvelles et plus exorbitantes prétentions qu'ils appuyèrent par des menaces. Alors on commença à réfléchir sur leur usurpation ; on murmura contre les exacteurs ; on les mit au défi de faire la loi plus long-temps. Ils répondirent avec arrogance, espérant en imposer. L'émeute vengeresse gronda, elle se grossit, ils l'insultèrent ; elle marcha en masse sur eux, et deux de ces matamores reçurent à l'instant même le châtement qu'ils s'étaient attiré : ils

furent assommés à coups de pavés. Les autres ne durent leur salut qu'à une prompte fuite : ils allèrent se cacher, et peu s'en fallut que pour en faire justice on ne les arrachât de leur retraite. Toutefois ceux qui avaient pris parti contre eux finirent par s'apaiser, et ils purent reparaitre sans danger ; mais qu'ils avaient l'oreille basse !

Cet épisode de guerre intestine fut heureusement le seul : il y eut bien quelques duels, mais sans suites fâcheuses. En général, le plus parfait accord régnait parmi les prisonniers : cela était d'abord, parce qu'il est rare qu'entre Français il en soit autrement ; ensuite, parce que le scandale de notre désunion, à supposer qu'elle eût lieu, aurait pu enhardir les Espagnols à se porter à des violences contre nous. Ils n'eurent pas besoin de cet encouragement.

Un soir on fait circuler dans les salles l'avis que toute la populace de Cadix et de *la Isla* s'avancent en armes, et qu'elles se dirigent vers le quartier, dans le dessein de nous massa-

crer. A cette nouvelle, chacun s'émeut, et pâlit comme si l'on venait de lui signifier son arrêt de mort ; tous les esprits sont frappés de stupeur ; la consternation est générale. Combien de prisonniers regrettèrent alors les pontons, où, du moins, disaient-ils, on ne serait pas venu les prendre à l'abordage !

Regretter les pontons ! que l'on juge de leur effroi. Ceux-ci erraient dans les galeries sans savoir où ils allaient ; puis, l'œil hagard, le visage effaré, ils s'arrêtaient tout à coup au milieu d'un groupe qu'ils interrogeaient, et qui ne répondait qu'en leur renvoyant les mêmes questions : Viennent-ils ? viennent-ils ? — Êtes-vous bien sûrs qu'ils viennent ? Ceux-là, plantés comme des termes à l'endroit où l'annonce de l'événement, dont nous étions menacés, les avait surpris, ne bougeaient plus ; mais cette foudroyante impression d'une aveugle terreur fut prompte à se dissiper. *Défendons-nous, et qu'ils ne nous aient pas vivans !* devint le cri unanime.

De la terrasse qui couronnait le pavillon des officiers, on pouvait voir ce qui se passait au-dehors : on y courut, et on acquit la certitude que les rapports alarmans qu'on avait reçus n'étaient point exagérés. Plusieurs officiers vinrent, et nous exhortèrent à vendre chèrement notre vie, dans le cas où les Espagnols pénétreraient dans la prison. Telle était aussi la résolution que nous nous étions faite, depuis que l'épouvante du premier moment avait fait place à l'énergie et au sang-froid. Nous posâmes une vedette sur la terrasse, et de distance en distance, afin d'établir les communications entre le pavillon et le grand quartier, nous postâmes d'autres vedettes qui devaient nous tenir au courant de la marche du rassemblement : il approchait et se grossissait de plus en plus. En attendant, nous faisons les préparatifs pour soutenir le siège. Les bancs, les tables, les boiseries, les portes des chambres qui n'étaient pas occupées, nous employâmes tout à nous barricader. Tout ce que nous

avons de fourneaux, de bouteilles, de poteries, nous le réunîmes pour le lancer à la tête des assaillans, et nous montâmes des pavés dans nos chambres, que nous commençâmes à décarreler, afin de ne pas manquer de munitions. Pour s'armer tout était bon, chacun prenait ce qu'il trouvait. Nous fûmes bientôt prêts, et je dois dire que nous nous serions promis quelque succès de notre résistance, s'il ne nous fût resté la crainte que toute cette populace, à bout de ses efforts, ne s'ingérât d'incendier la caserne, et de nous ensevelir sous ses décombres : nous ne nous soucions pas d'être grillés, et l'idée de faire un auto-da-fé de six mille Français (nous étions alors six mille) pouvait fort bien venir aux Espagnols.

Enfin, il était six heures du soir quand ils se présentèrent : nous entendions les vociférations ; nous distinguons des voix de forcenés, qui criaient : *Muerte a los Franceses !* et une foule d'autres voix confuses et plus sourdes, dont le sinistre accompagnement ressemblait

au bourdonnement souterrain des flots de la mer. *Muerte a los Franceses!* répétait-on, et les rugissemens de cette canaille allaient en augmentant; c'étaient aussi des trépignemens de pieds à faire trembler la terre, et un cliquetis d'armes continuel : on eût dit que déjà l'on battait en brèche les murailles de notre prison. Tout à coup, après un intervalle presque silencieux, le bruit redouble, on pousse des hurlemens de rage.

Nous ne savions que penser de ce surcroît d'irritation : c'était le dépit d'avoir rencontré un obstacle.

En effet, le gouverneur de l'île de Léon, informé à temps des dispositions de la populace, s'était hâté de renforcer la garde de la prison, et il était accouru de sa personne avec deux pièces d'artillerie. Ce qu'il fit pour arrêter cette tourbe d'assassins, nous ne le vîmes pas; mais nous l'avons appris, et voici comment les choses se passèrent.

Le gouverneur attendit de pied ferme le ras-

semblement, et quand il crut ces enragés assez près de lui pour qu'il pût s'en faire entendre, il monta sur un canon, et leur déclara qu'il était là pour les empêcher d'aller plus loin, en ajoutant que s'ils ne voulaient pas se disperser, il était tout disposé à les y contraindre.

Mais les têtes étaient échauffées, sa harangue fut mal accueillie, et ce redoublement de colère, qui avait porté au comble notre inquiétude, était le résultat de cette opposition imprévue.

Cependant un de ceux qui marchaient à la tête des autres, s'avancant de quelques pas, fit signe qu'il voulait parler : celui-là était un de ces *Majos*, fanfarons de l'Andalousie, dont les habitans eux-mêmes sont réputés les gascons de l'Espagne; il s'arrêta, se posa, recommanda de se taire à la troupe d'hommes et de femmes qui le suivaient, releva sa *montera* qui, à son gré, lui tombait trop sur les yeux, et après avoir jeté par le nez et par la bouche deux ou trois bouffées de la fumée de son cigare :

— Seigneur gouverneur, dit-il, avec une prononciation gutturale et grasseyante, prétendriez-vous par hasard nous traiter comme des Galiciens? Nous sommes venus, et il prenait de plus en plus le verbe haut et menaçant, pour qu'on nous ouvre les portes ou pour les enfoncer : il y a six mille Français là-dedans.

— Oui, répliqua le gouverneur, six mille prisonniers sans armes ; ils sont sous la sauvegarde de l'honneur castillan, malheur à qui voudrait toucher à un cheveu de leur tête ! N'êtes-vous pas honteux de vous présenter en si grand nombre ?

— En ce cas, interrompit le bravache, qu'on me laisse entrer tout seul, et à ces six mille je ferai voir ce que vaut un caballero comme moi.

— J'y consens, répondit le gouverneur ; entrez seul.

Le formidable caballero parut un peu déconcerté de ce que le gouverneur le prenait



au mot ; cependant il se remit promptement.

— J'ai réfléchi, reprit-il avec un malin sourire ; j'ai réfléchi qu'il y a dans San-Carlos de la garde de ce damné Napoléon , et chacun de nous serait bien aise d'en avoir un morceau ; n'est-il pas vrai, vous autres, que vous ne m'abandonneriez pas votre part ?

— Non, non, point de pardon aux soldats de Satan ! Mort aux Français ! ! qu'on nous livre les Français ! nous le commandons.

— Et moi, cria le gouverneur, au nom de Ferdinand VII et de la Junte suprême qui le représente, je vous somme de vous retirer.

Il se fit un sourd brouhaha de murmures et de huées, pendant lequel il ordonna aux soldats de charger leurs armes.

Parmi ces fanatiques, des femmes se faisaient remarquer par leurs clameurs atroces : deux surtout, une vieille et une jeune, excitaient à désarmer la garde. Le gouverneur commanda de les arrêter ; les soldats s'empressèrent d'obéir : ils s'emparèrent des deux femmes. Aussitôt il se

fit un mouvement dans la populace, qui se précipita pour les enlever, en renouvelant le cri de *mort aux Français !* auquel elle ajoutait : *Mort au gouverneur ! à mort le Josephinos !*

Le péril était imminent : le gouverneur n'ayant plus aucun espoir de ramener le calme, et ne pouvant plus tenter l'effet de ses exhortations dans cette bagarre, déclara qu'il allait descendre et faire mettre le feu aux pièces. Les plus acharnés ne virent pas plutôt la lance allumée, que, venant à s'écarter, ils laissèrent un espace vide devant la batterie.

— Ah ! cria tout à coup le gouverneur, vous avez peur de la mitraille ; eh bien ! lâches que vous êtes, persistez, et vous verrez si je ne vous fais pas mitrailler. J'aperçois ici un tas de Galiciens, qui feraient bien mieux d'aller porter leur eau, ou de rester sur le port à faire leur métier de portefaix ; et croyez-vous que je sois homme à me laisser intimider ! Vous ne vous comportez pas comme de bons et francs

Espagnols. Que font avec vous tous ces gitanos, race perfide, sans feu ni lieu, sans foi ni loi, rebut de l'espèce humaine, opprobre de la nation qui les souffre ? Vous, Espagnols, ne rougissez-vous pas de vous mêler à ces bâtards du monde, qu'aucune patrie ne voudrait reconnaître, à ces voleurs, la terreur des chemins et des campagnes ?

En ce moment, un cri prolongé *de mort aux Français !* se fit encore entendre. Le gouverneur s'interrompit un instant, puis, de toute la force de ses poumons, il reprit : « Si vous êtes tant avides de sang français, que ne vous rendez-vous aux armées ? les champs de bataille vous offriront une belle occasion d'en répandre glorieusement ; faites-vous soldats de notre roi pour défendre la plus sainte des causes. Quant à moi, je vous réitère que, si vous persistez à vouloir violer un asile qui doit être sacré, je vous recevrai à coups de canon, soyez-en sûrs ; je saurai défendre ce poste aux risques de ma vie, dont je fais volontiers le sacrifice à l'honneur de la na-

tion ; et avant de pénétrer dans la prison , il vous faudra me passer sur le corps.

L'énergie de cette allocution , jointe aux démonstrations militaires les plus significatives , détermina les mutins à renoncer à leur projet : le plus grand nombre finit par se retirer en poussant des cris confus et des murmures. Il ne restait plus de l'attroupement qu'un noyau, au milieu duquel péroraient les meneurs ; mais il vint à passer un troupeau d'ânes : ils se mirent à le poursuivre en frappant dessus , et en hurlant à tue-tête avec de gros éclats de rire : *Arrai , arrai , Napoléon !* Dès ce moment les abords de la caserne furent déserts , sauf les allans et les venans , qui jetaient de temps en temps un coup d'œil sur les fenêtres , et qui accéléraient le pas quand les sentinelles leur criaient de passer au large.

Cette tourbe s'était bien promis de revenir : toutefois elle n'en fit rien ; et comme il paraissait certain que nous en étions quittes pour une alerte , nous défîmes joyeusement nos bar-

ricades et nos munitions de guerre retournèrent à la cuisine. Dans la prison tout fut remis sur le pied de paix, et la sécurité revint parmi nous.

Cependant nous n'aurions pas été fâchés de nous trouver ailleurs que sous la main d'une population dont le ressentiment pouvait se réveiller tôt ou tard; et si le gouverneur de Cadix venait à être changé, qui nous répondait que son successeur déploierait la même fermeté? Ces appréhensions nous portaient à souhaiter vivement de quitter San-Carlos.

Enfin, le 4<sup>er</sup> avril 1809, il y eut grande rumeur à la caserne : le bruit s'était répandu que nous allions être embarqués, les marins de l'escadre de Rosily pour être transportés aux îles Canaries, et les soldats du corps de Dupont aux îles Baléares.

Ces derniers avaient encore l'excessive bonhomie d'imaginer qu'on allait tenir à leur égard les articles de la capitulation, en vertu de laquelle ils avaient déposé les armes; ils suppo-

saient qu'après avoir relâché à Majorque, ils ne tarderaient pas à revoir la France. Moi, qui le croyais comme eux, j'enviais leur sort, et bientôt je pus m'estimer heureux de le partager. Ce fut un chasseur à cheval qui m'en fournit les moyens. Cet homme était malade, et vu le mauvais état de sa santé, il pensait ne pas survivre à la traversée : peu lui importait alors de devenir la pâture des requins sur la route des Canaries ou sur celle des Baléares ; cela lui était complètement indifférent. Il était résigné à mourir, du moins il le disait ; et peut-être aussi, dans la persuasion que les Espagnols seraient de mauvaise foi jusqu'au bout, n'apercevait-il aucun motif de préférer un lieu de captivité à un autre. Quoi qu'il en fût, nous convînmes ensemble de faire un troc : il accepta mes vêtements de marin, en échange de son uniforme, que j'endossai sur-le-champ. Ainsi travesti, je franchis sans difficulté la grille de la caserne, et je fus reçu comme soldat de l'armée Dupont, sur le transport n° 9, à bord duquel étaient le

général Dufour, les marins de la garde, un grand nombre de sous-officiers, et une trentaine de femmes, la plupart vivandières de l'armée. Nous étions là pressés comme à bord des pontons, et peut-être encore plus ; mais quelle différence de situation ! quel autre avenir prochain s'ouvrait devant nous ! Nous allions être rendus à notre patrie, et ma pauvre mère que je n'avais pas vue depuis si long-temps, il me semblait déjà la serrer contre mon cœur : j'éprouvai la joie d'essuyer ses larmes et de l'embrasser. Ce songe était délicieux !

**DEUXIÈME PARTIE.**

---

**L'ILE DE CABRÈRA.**



---

## CHAPITRE VII.

---

# L'ILE DE CABRÉRA.

---

### Le Débarquement.

La traversée. — Aspect de Cabrera. — La grotte de l'Evêque. — Les torches funéraires. — Les explorations. — Etrange découverte. — Robinson ou Martin. — Les conjectures. — Le chapelot de biscuit et les flatteurs. — La soif et un filet d'eau. — Les combats à la fontaine. — Le sort des indolens. — Un abattis dans la forêt. — La montagne de crève-cœur. — Nos barraques s'écroulent. — La chasse aux rats et les oiseaux de passage. — Les chèvres introuvables. — Comment nous traitons Robinson. — La venue du sergent et les deux jumeaux.

Le lendemain de Pâques, 3 avril, nous mîmes à la voile sous l'escorte de plusieurs navires de guerre anglais. A peine étions-nous sortis de Cadix, qu'il s'éleva une tempête qui, ayant dispersé les bâtimens, jeta les uns dans

Gibraltar, et les autres dans Malaga. Nos soldats voulurent mettre l'occasion à profit : ils ne pouvaient s'éloigner d'un rivage si renommé pour ses vins, sans s'être donné le plaisir de les goûter. La plupart d'entre eux, rêvant un retour imaginaire dans leur patrie, se défirent de leurs objets d'équipement pour se procurer quelques verres de cette liqueur : courroies, schakos, souliers, tout y passa.

Le convoi se rallia et fit route vers Majorque. En moins d'un mois de navigation, nous fûmes devant Palma, capitale de cette île. Mais nos espérances de débarquement furent déçues : il vint un nouvel ordre d'appareiller, et définitivement on nous conduisit à Cabrera, île déserte, île stérile, île d'épouvantable mémoire. C'est là, c'est au pied de cet amas élevé de montagnes et de roches tranchantes que, le 9 mai, nous arrivâmes au nombre de cinq mille cinq cents.

Cabrera, la plus petite des Baléares, est située à sept lieues au sud de Majorque, par le

59° 5' 50" de latitude, et le 40° 5' de longitude du méridien de Paris. Cette île peut avoir une lieue environ du sud à l'ouest, autant du nord à l'est, et à peu près cinq quarts de lieue de l'est à l'ouest. On prétend que les Majorquins y entretenaient autrefois une grande quantité de chèvres, et qu'elle doit son nom à cette particularité.

Dans son pourtour qui est assez dégagé, Cabrera a deux baies principales : l'une au nord, l'autre au sud ; il en est de moins étendues formées par de petits caps.

Son port, situé au nord-nord-ouest, n'est pas grand ; il pourrait néanmoins contenir une quarantaine de bâtimens marchands, et en raison de la profondeur de ses eaux, quelques-uns de haut bord. Il offre un refuge assuré durant les orages. Son entrée, qui est un goulet dont l'ouverture est tournée vers Majorque, est placée entre deux montagnes escarpées. Au sommet de celle de gauche, en regardant l'île, est une espèce de château-fort,

vieil édifice en ruines , que l'on dit avoir été construit par les Maures. A peine pourrait-on y loger une trentaine de soldats. Dans toute l'île on ne trouverait pas vestige d'autre habitation.

Plusieurs grottes , creusées naturellement dans le roc, offrent des retraites qui furent souvent visitées par les Arabes et les pirates que les bourrasques si fréquentes dans ces parages , forcèrent à relâcher dans cet endroit.

L'une de ces grottes , celle de l'ouest , est d'une étendue considérable. C'est celle qu'on nomme la caverne *del Obispo* (de l'Evêque). On y rencontre un grand nombre de stalactiques et de stalagmites , formées par l'infiltration des eaux. A la lueur des flambeaux on peut y parcourir des salles immenses couvertes de cristallisations qui brillent comme des pointes de diamans. Cette grotte , selon la disposition de l'esprit , ressemble ou à un palais de fée ou à un repaire de brigands. Une autre crypte souterraine est célèbre par la catastrophe qu'y éprouva

l'un des principaux personnages de Gilblas. La description que Lesage en fait est assez exacte.

Rien de si rare à Cabrera que la terre végétale; cependant çà et là elle présente entre les rochers quelques lambeaux de sol qui semblent susceptibles de culture.

Le débarquement s'effectua sans tumulte, et c'est à peine si d'abord on s'occupa de l'aspect de ce désert, où nous savions d'avance qu'il n'y avait pas un seul habitant.

Respirer l'air à discrétion, voilà ce qu'il y avait de plus pressé. Le séjour dans les bâtimens était insupportable; c'était à qui sortirait le plus promptement de ces antres fétides, et sauterait sur le rivage pour se remettre du mal de mer.

Les colonnes, en tête desquelles étaient les sous-officiers, s'écoulèrent dans plusieurs directions; mais les masses que formaient les première et cinquième légions, ainsi que le 121<sup>e</sup> régiment, se répandirent et campèrent au fond du port dans la principale vallée.

Bientôt après on se mit en quête par petits pelotons, qui paraissaient et disparaissaient en se dispersant; les cris de ralliement se croisaient, se confondaient, et de loin en loin dix échos qui se répondaient, les multipliaient à l'infini. Au bout d'une heure, ce ne fut plus qu'une procession d'hommes, portant des broussailles dans leurs bras ou des fagots sur leurs épaules : tant bien que mal, chacun se préparait un abri provisoire.

Le soir, mille feux brillèrent de tous les points du camp : spectacle étrange et mouvant, qui dut amuser nos gardiens en vedette sur le pont des bâtimens qui nous avaient amenés ! Pour nous, c'étaient des torches funéraires que nous allumions sur nos tombeaux !

Le lendemain on se mit à faire de plus amples explorations; on parcourut l'île dans tous les sens : ce n'étaient toujours que des pierres, du sable, des cailloux, de noirs sapins ou des broussailles ; il n'y avait pas là vestige d'hommes : c'était une Thébaïde horrible, et pourtant, au

milieu de ce désert, qui ne semblait peuplé que de lézards, et que l'on eût pris pour un refuge de reptiles, il y avait un champ de blé. Quelle ne fut pas notre surprise en le voyant : Cabréra n'est donc pas inhabitée, nous disions-nous ; il y a ici quelqu'un, peut-être un ermite, un anachorète, un grand pécheur, ou un saint personnage. L'idée de Robinson vint aux marins, et chacun de chercher, d'appeler le solitaire.... On ne le trouva pas.... Un âne se montra : « Ah ! voilà son lama, dirent les marins, qui pensaient toujours à Robinson ; puisque la bête est si près, il est probable que le maître n'est pas loin.... » La bête était un âne, ou plutôt l'ombre d'un âne, tant il était étique : il n'avait que la peau sur les os.... Il secoua sa queue, se prit à braire, s'approcha de nous avec un mouvement affectueux de ses longues oreilles, et vint successivement poser son front sur la poitrine de plusieurs. Sa voix avait retenti d'un bout de l'île à l'autre ; tout le monde accourut. Un âne ! s'écriait-on, et un

champ de blé ! on n'en revenait pas. Était-ce un songe ? Il y avait dans cette apparition quelque chose de fantastique, qui faisait qu'on ne pouvait y croire. On garda l'âme, qui n'avait pas de maître, et l'on en prit soin. Les uns le nommèrent *Martin* ; pour nous, nous l'appelâmes *Robinson*. A qui avait appartenu cet âme, car il n'était pas tombé du ciel ? Sans doute à celui ou à ceux qui avaient ensemencé le champ de blé.... Quels étaient-ils ? Nous supposâmes que ce devaient être des pâtres, des chevriers, qui étaient là avec leurs troupeaux, et qu'on avait contraints de déguerpir brusquement peu de temps avant notre arrivée. On faisait encore d'autres conjectures ; mais je reviens à notre installation, que je n'ai pas achevé de raconter.

Les officiers logèrent au château. Quant à moi, ce fut près de la grève, et au fond de la baie, que je fixai mon séjour, en compagnie d'un nommé *Turpin*, qui était aussi marin, et de trois autres prisonniers.

Mieux avisés que la plupart de nos compa-



gnons d'infortune, durant la traversée nous avons obtenu, au moyen de misérables échanges, une partie des vivres de quelques soldats malades qui ne pouvaient consommer leur ration. Nous étions donc, en débarquant, possesseurs d'une certaine quantité de galettes de biscuit que nous avions trouées par le milieu, et enfilées avec une corde. Munis de ce précieux chapelet, dont en bons dévots nous nous promettions de compter chaque jour les grains, nous fûmes bientôt entourés de flatteurs qui nous offraient leurs services, nous félicitaient de notre prévoyance, et nous citaient comme modèles à ceux qui survenaient. Ces cajoleries réussirent à quelques-uns : nous distribuâmes généreusement plusieurs galettes; mais il faut l'avouer, ces largesses qui plaisaient tant à notre vanité, nous nous les serions probablement interdites, si nous avions pu nous douter de la misère qui nous attendait.

La faim ne devait pas être notre premier besoin; c'était d'abord la soif comme à bord des

pontons. Or, dans l'île il n'existe qu'une seule fontaine dont l'eau soit douce, limpide, sans saveur, et propre à la cuisson des légumes ; mais elle est très-peu abondante, et sujette à tarir. Chaque compagnie y envoya des hommes de corvée afin de faire sa provision. On fut étonné de ne pas les voir revenir : c'est qu'en arrivant près de la fontaine ils l'avaient trouvée assiégée par une foule haletante, et que pour prendre leur rang à la queue qui s'était déjà établie, ils avaient été obligés de faire le coup de poing : peu s'en fallut qu'en cette occasion on ne s'entr'égorgeât. On n'entendait de partout que gémissemens et imprécations. Un filet d'eau pour environ six mille hommes ! manquer d'eau sur un rocher nu, sous un ciel de feu ! Quel avenir ! Si ce filet ne pouvait suffire à notre soif de tous les jours, comment nous procurer de l'eau pour nos autres nécessités ?

Force fut de préposer un gardien à cette fontaine pendant le jour ; pendant la nuit, ce n'était qu'une perpétuelle procession d'hom-

mes attendant avec une constance inouïe que leur tour de boire arrivât. Pour que cette disette fût moins affreuse, il aurait fallu, ou que par miracle une seconde source jaillît de quelque autre coin de l'île, ou que cette énorme réunion d'infortunés fût réduite de moitié. Le miracle ne s'opéra pas ; mais, par l'effet de la barbarie des Espagnols, la réduction ne devait guère tarder à avoir lieu, et cela n'étonnera pas après la série des vicissitudes par lesquelles avaient passé ces cinq mille hommes que l'on déportait maintenant dans une solitude où l'on n'eût pas abandonné des forçats ! N'oublions pas que la plupart étaient dans un état de nudité presque absolu, que les organisations les plus robustes avaient déjà été fortement ébranlées, et qu'à ce degré d'épuisement où il n'y a plus que le moral qui puisse suppléer au défaut de forces physiques, ils avaient perdu le dernier stimulant : l'espoir de revoir la patrie. Combien d'entre eux, à l'aspect sinistre des rochers de Cabrera, exprimèrent le regret

que la mer ne les eût pas engloutis, elle dont la tourmente orageuse n'avait cessé de les menacer pendant trente-six jours qu'avait duré le trajet ! Ils arrivaient découragés ; et puis ils avaient si mauvaise opinion des Espagnols ! leur première idée fut qu'en les déposant à Cabrera on avait eu l'intention de les faire périr de faim.

Aussi quel ne fut pas leur étonnement lorsqu'ils virent venir de Majorque les barques qui nous apportaient des vivres. On nous donna à chacun à peu près vingt-quatre onces de mauvais pain et quelques poignées de fèves : c'était là notre provision de quatre jours, provision hélas ! bien modique, si l'on considère que nous allions vivre au grand air et sous un climat où, pour des corps épuisés, les déperditions de tous genres étaient nombreuses. Les officiers furent mieux traités. Comme on mesurait l'appétit sur le grade, ils reçurent une ration de pain double de la nôtre, de la viande, du lard, des légumes secs et deux bouteilles de

vin. Quant à nous, la hiérarchie ne permettait pas que l'on fût aussi libéral envers notre estomac : nous dûmes nous arranger de façon à ne pas manger plus de six onces de pain toutes les vingt-quatre heures. Six onces ! il y avait là tout au plus pour un coup de dent. Il est vrai qu'il nous restait les fèves ; mais, comment en tirer parti ? Les uns essayèrent de les faire griller sur des charbons : elles étaient détestables ; d'autres, ils étaient en petit nombre, ayant conservé de petits bidons en ferblanc, s'avisèrent de faire macérer leurs *gourganes* dans de l'eau, espérant ainsi venir à bout de les attendrir ; mais cette eau, ils ne pouvaient la prendre à la fontaine : ils allèrent la puiser à une source saumâtre qu'on avait inutilement cherché à rendre potable. Il fallait voir, quand une fois les fèves étaient dans le liquide, avec quelle impatience découvrant et recouvrant le bidon à toute minute, ils en pressaient la cuisson, et quand, après de longs intervalles, ils portaient à leur bouche quelques-unes de ces fèves, et qu'ils les

trouvaient toujours aussi dures : *C'est donc l'âme du diable!* s'écriaient-ils en les jetant avec dépit. Plusieurs eurent la constance de les faire bouillir pendant quatre heures, et lorsqu'ils les retirèrent elles étaient tout aussi coriaces qu'auparavant. Enfin, on prit le parti de les croquer dans leur état naturel, et de laisser à son estomac délabré la peine de cuire et d'élaborer cet aliment d'une si difficile digestion. Toutefois, lorsque nous pûmes établir des relations avec les Espagnols, ceux qui avaient quelque argent parvinrent à se procurer les moyens d'assaisonner ce mets grossier.

La joie avait été grande dès qu'on avait aperçu les barques; le cri, *on ne nous abandonne pas!* avait été spontané et général : c'était un cri d'allégresse, il partait de l'âme. Mais on ne sut pas plutôt comment on entendait nous nourrir, que tous les funestes pressentimens se réveillèrent. Six onces de pain! murmuraient les prisonniers, autant nous tuer tout de suite. Et beaucoup d'entre eux, trop affamés pour

faire les réserves du lendemain; consommèrent en une seule fois ce qui était destiné à les sustenter pendant quatre jours. On avait beau leur recommander de modérer leur appétit et leur représenter que s'ils ne le faisaient pas, ils seraient ensuite réduits à jeûner : — Tant-pis ! répondaient-ils, nous en serons quittes pour nous serrer le ventre.

Une distribution quotidienne les aurait mis à l'abri de cette voracité, qui les laissait ensuite dans la plus déplorable pénurie : on les sollicita d'y consentir; on les pressa également de se former par escouades de 12 à 15 hommes qui vivraient en commun, et prendraient leurs repas à des heures fixes; les sous-officiers seuls adoptèrent ces mesures d'ordre et de régularité, et ils s'en trouvèrent bien. Les autres persistèrent à vouloir vivre isolément, chacun pour soi et à sa guise.

S'ils se montraient ainsi récalcitrons, ce n'était pas par esprit d'indépendance, mais uniquement parce qu'ils étaient convaincus qu'un

peu plus tôt, un peu plus tard, quoi qu'ils fissent, ils étaient dévoués à périr misérablement. Cette persuasion produisit une telle insouciance qu'ils repoussaient tout ce qu'on pouvait leur proposer pour leur conservation. — Mourir aujourd'hui, mourir demain, quand il n'y a plus qu'à souffrir, le plus tôt est le mieux, disaient-ils lamentablement. Il y avait là des officiers dont les avis et les conseils auraient pu diriger cette masse; mais l'excès et la communauté d'infortunes avaient presque détruit toute subordination, et l'on refusait de s'associer pour des efforts de salut. C'est ainsi qu'un des soins les plus importants, celui de nous construire des retraites, fut long-temps négligé; et lorsqu'on s'en occupa, l'on ne mit pas dans le choix des lieux toute l'attention qu'il eût été convenable d'y apporter.

Sous nos frères cabanes en branchages, nous étions garantis de l'humidité de la nuit, et le jour nous pouvions défier un soleil dont les ardeurs sont rarement tempérées par des nua-



ges. Mais d'abondantes pluies survinrent ; elles transpercèrent la feuillée qui nous couvrait , et pour ne pas être constamment inondés, il fallut songer à nous bâtir des habitations plus solides. Les indolens et les apathiques trouvèrent plus commode de se réfugier dans des grottes froides et humides , où presque tous périrent. Ceux, au contraire, à qui il restait quelque énergie , se mirent en devoir de rassembler des matériaux, afin d'élever promptement les nouvelles demeures. La pierre ne nous manquait pas : nous l'avions sous la main. Il n'en était pas de même des pièces indispensables pour la charpente ; nous ne pouvions les tirer que d'un bois touffu de sapins vigoureux qui , situé à l'extrémité Est de l'île, était assez éloigné de l'endroit où nous voulions asseoir notre camp. Jusqu'alors nous étions allés y chercher des fagots pour la cuisson de nos alimens : maintenant il s'agissait de faire un abattis de gros arbres, et de les transporter à bras à travers un espace où les obstacles

étaient multipliés. Dès qu'il fut bien décidé qu'on se mettrait à l'œuvre, les plus entreprenans et les plus robustes donnèrent l'exemple. Nous n'avions pas d'outils ; nous en fîmes : avec des cercles de vieilles barriques on parvint à fabriquer des scies ; la nécessité fit improviser des coins en pierre ; nous tressâmes des câbles avec tous les brins de chanvre que nous pûmes rassembler ; nous nous forgeâmes des cognées , et quand tout cela fut prêt, nous partîmes pour notre expédition.

Ce fut la moindre besogne , que de jeter bas quelques troncs de sapins , et de les débarrasser de leurs branches ; pourtant, durant cette fatigante opération qui dura plusieurs jours , que de sueur s'amoncela sur nos fronts et sur nos poitrines ! que de *ha, ha* il fallut pousser pour venir à bout de coucher ces géans de l'île ! Des travailleurs qui sont à jeun , et qui n'ont pour se restaurer que quelques gouttes d'une mauvaise eau panée , sont de bien tristes travailleurs. Les arbres une fois abattus, il s'a-

gissait de les enlever ; ce fut là le moment critique : comment mouvoir ces pesans fardeaux ? Les petites forces font les grandes quand il y a de l'ensemble et qu'elles sont habilement dirigées ; malheureusement nous étions si faibles ! Il était tout naturel que les marins fussent les chefs de la manœuvre ; ils la commandèrent, et l'on se mit en train de les seconder. Cependant quelle entreprise ! Rien qu'à considérer les difficultés, les bras tombaient aux plus résolus. — Ah ! si nous avions là une rivière dont le courant pût nous dispenser de cette tâche, disaient-ils, en se regardant piteusement entre eux !

— Oui, c'est cela, répliquaient les marins ; la Seine ou le canal de Briare ! vous n'êtes pas dégoûtés, vous autres ! — Si seulement il n'y avait qu'à faire rouler du haut en bas ! — Ça vous arrangerait, n'est-ce pas ? Mais c'est du bas en haut. Allons ! du courage ! et ensemble : *haut-hisse* ! — et l'on se décidait à gravir une montagne si escarpée, qu'elle en était pres-

que verticale, et à force de répités répétés, de haltes, de reprises, d'essouffemens, on arrivait à la cime, où, tout hors d'haleine, l'on soupirait, en se reposant, un énorme *nous n'en pouvons plus*. A la descente, il suffisait de retenir : on respirait.

Mais il y avait une seconde montagne, puis une autre, et encore une autre ; c'était désespérant. Cependant on en gravit plusieurs... la plus élevée restait à franchir... Oh ! pour celle-là on ne la voyait jamais qu'avec effroi, on s'arrêtait devant elle, on hésitait ! — Eh bien ! enfans, demandaient les marins, espérez-vous coucher là ? Voyons, il faut appareiller. Alors on se rémuait lentement ; on se passait la main sur le front, comme gens qui s'éveillent, et l'on abordait avec une mollesse bien pardonnable le tronc qu'il fallait soulever. — Ferme ferme ! criaient les marins, les autres sur la corde, et ne larguez pas. Le tronc restait immobile, ou bien le mouvement d'ascendance se ralentissait. — Misère de Dieu ! tenez

bon dessous ! il faut qu'il monte, ou qu'il dise pourquoi ! Eh ! vous coulez, vous autres ! — Il nous entraîne. — Passent dix, vingt hommes au bout pour le soutenir avec leurs épaules. — Mais encore une fois ça nous *échigne*, ça nous coupe les doigts ! — C'est égal, allez toujours... Soutenez, soutenez, garçons ! vite embecquez vos bouts de bois et soulagez !... Empêchez-le donc de dévaler. — Eh ! en bas, vous ne faites donc rien ? — C'est vous, plutôt. Sont-ils nous ces chrétiens-là ! — Hale, hale dessus ! — Eh ! tonnerre, poussez. — La corde n'est pas seulement tendue ! — Ahi ! ahi ! ça nous emporte. — Vous voulez donc nous faire écraser ? Tenez bon, plus qu'un coup de collier, et c'est tout... *haut-hisse !...*

On se précipitait pour un dernier effort ; mais à celui-ci les pieds glissaient, et il ne se relevait tout meurtri qu'à vingt toises de l'endroit où il était tombé ; celui-là examinait ses mains écorchées et couvertes de sang ; un autre criait ses reins ; un quatrième se plaignait d'avoir la jambe cassée. Il

s'en trouvait aussi qui, ayant épuisé dans un choc trop violent le peu de vigueur qu'ils avaient, s'appuyaient haletans le poing sur le côté; et plusieurs, en proie à une défaillance, gisaient évanouis sur le roc.

Les marins, qui étaient toujours les derniers à se lasser, essayaient de renouer la partie; jurons, prières, exhortations, emportemens, ils employaient tout pour y parvenir. On revenait à la corde, mais en se faisant tirer l'oreille.— Cette fois, disaient les marins, vous verrez que nous nous entendrons mieux : montrons que nous avons encore de la moelle. Puis, quand ils avaient placé tous les servans, qu'ils avaient à chacun assigné sa fonction et son poste, à ces mots : Ensemble, garçons! succédait un *haut-hisse* gradué, dont le rapide *crescendo* faisait présager le succès. Mais tout à coup la corde rompait : Gare, gare! c'était à qui s'écarterait et sauterait en arrière avec le plus de promptitude pour laisser passer l'arbre, qui, presque du sommet de la

côte, au milieu de mille accidens, roulait de bords en bords comme une avalanche jusqu'au fond de la vallée où l'on n'était plus tenté d'aller le rechercher.

D'autres fois, ce n'était pas la corde qui rompait, mais le courage nous abandonnait : arrivés à mi-côte, nous n'avions plus la force d'aller plus loin ; les plus déterminés y renonçaient. — On murmurait : c'est fichant ! être venus jusque-là ! s'être donné tant de mal pour avoir un si bel arbre, et se voir obligés de le laisser ! Mais tous nos regrets n'y pouvaient rien : nous le laissions sur cette montagne qui avait reçu de nous le nom de *Crève-cœur* : il y est encore ; sans doute il y sera long-temps ; et si quelque voyageur, quelque naufragé aborde dans l'île, il se dira, en voyant cette trace de notre séjour : Est-il possible ? une armée française ! des soldats de Napoléon ! ils étaient donc bien faibles ! à quel affreux état de misère et de souffrance étaient-ils donc réduits ! Cinq mille hommes n'ont pas pu !....

Cinq mille !... deux mille avaient déjà disparu ; les autres n'étaient plus que des spectres.

L'abattis terminé, nous commençâmes à élever nos baraques. Nous avions du sable ; mais pour composer un ciment, il ne nous vint pas à la pensée de faire de la chaux : nous employâmes une terre argileuse, si peu liante et si peu propre à donner de la solidité à nos constructions, que les murs furent bientôt percés à jour, et plusieurs fois, quand redoublèrent les pluies qui étaient cependant très-rare, les torrens, en se précipitant sur le flanc des rochers, détruisirent nos habitations. Nous remédiâmes à cet inconvénient autant que possible, et à un autre non moins grave, en fabriquant des nattes, afin de fermer les ouvertures nécessaires ; mais le plus grand embarras fut d'imaginer une couverture qui nous garantît d'être mouillés : jamais nous ne pûmes réussir à empêcher l'infiltration de l'eau. Cela était d'autant plus fâcheux, que long-temps nous n'eûmes pour nous reposer que le sol nu,



et quelorsque, par la suite, on nous accorda un peu de paille, il s'y engendra des puces en telle quantité, que plutôt d'être dévorés tout vifs, nous préférâmes renoncer à cette litière. Après les puces ce fut le tour des rats, qui sont énormes : ces hôtes parasites nous incommodaient beaucoup. On leur donna la chasse, d'abord afin de s'en délivrer, et plus tard pour s'en nourrir. Nous trouvâmes que c'était un excellent gibier, et nous finîmes même par nous plaindre de ce qu'ils n'étaient plus assez nombreux.

Chaque jour des hommes se détachaient pour aller explorer les diverses parties de l'île. Ils y découvrirent des grives; bientôt il n'y en eut plus une seule : elles ne firent que passer; d'autres oiseaux, notre industrie nous rendit promptement maîtres de tous ceux qui hantaient ces parages. Enfin, quand il n'y eut plus ombre de gibier, on s'attaqua aux lézards verts et gris qu'on mangeait aussi : je ne sais le reptile, si révoltant que fût son aspect, qui eût pu obtenir grâce de notre dégoût.

A Cabrera, sur ce point du globe, sur cette crête desséchée, à peine grande comme Paris, nous étions la nuée de sauterelles qui s'est abattue sur un arbre, où il n'y a plus à ronger que quelques feuilles éparses. Cependant nous ne nous rebutions pas, nous cherchions sans cesse : nous avons tout parcouru, tout visité ; il ne restait pas un coin, une caverne, un trou que nous n'eussions fouillés, et nous ne pouvions nous figurer que de cet abominable repaire il ne surgît pas tout exprès pour nous quelque ressource ignorée encore. Tout à coup le bruit se répand qu'on a vu des chèvres sur la montagne, et aussitôt chacun de se mettre à la poursuite des chèvres. Il n'est sorti de piège qu'on n'inventât, qu'on ne tendît : des soldats passèrent plusieurs mois à se morfondre dans l'espoir d'en attraper. Peine perdue ! Elles étaient trop agiles et trop défiantes ; ou peut-être, bien qu'on prétendit les avoir aperçues tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, n'existait-il maintenant dans l'île qu'un seul

quadrupède, notre âne, bonne et paisible créature qui servait à tout, et qui, traité comme nous, recevait comme nous sa pitance.

Ce cher Robinson, il était notre enfant gâté : et comme il s'était civilisé avec nous ! Il faisait de rudes corvées, quand il lui fallait transporter l'eau d'une extrémité à l'autre de l'île ; mais il en était bien récompensé. Les soldats ne découvraient pas un brin d'herbe, qu'ils ne le cueillissent pour Robinson, aussi avait-il ses oreilles droites ; son poil, exactement peigné, était devenu luisant ; et lui n'était plus maigre à faire peur ; chacun aidait à sa toilette, chacun lui donnait ; chacun le flattait de la main. Et qu'il était sensible à ces caresses ! qu'il était intelligent ! qu'il était affectueux, notre ami Robinson ! L'appelaient-on : aussitôt, par un mouvement de queue, il prouvait qu'il avait compris. S'il était de service, il ne se détournait pas de son chemin ; sinon il venait tendre à nos baisers sa longue figure, dans laquelle il y avait tant de calme et

d'aménité. On le trouvait toujours d'une humeur égale comme un philosophe. Il était docile, n'avait point de caprices, ne mordait jamais, et toutes ses ruades se bornaient à quelques gambades pour rire : cela nous faisait plaisir. Robinson est gai, disions-nous, tant mieux ! au moins il y a quelqu'un d'heureux à Cabrera ! Pour nous, il était quelqu'un ; et si un jour nous quittions l'île, nous nous promettions bien de ne pas l'y abandonner. « Sois tranquille, tu viendras avec nous, nous te ferons une haute paie, et tu auras de l'avoine autant que tu voudras. » Il nous écoutait gravement en ouvrant de grands yeux ; quelquefois il répondait par une incongruité à ces témoignages de notre amitié. Si bien élevé qu'il soit, quel âne est sans défaut ? Cet écart, qui était encore du comique de caserne, excitait notre hilarité. « Il a dit *brisquet* ! Il ne l'a pas dit ; criait-on de tous côtés. Par ici, Martin ! allons, viens, ne sois pas honteux. » Il était étonné, étourdi ; il regardait ébahi et comme confus ; il ne savait auquel entendre.

Chaque soir Robinson était plus ou moins le sujet de toutes les conversations ; on l'attendait, et l'on s'entretenait de lui. Enfin, sa voix répétée par les échos retentissait au loin. « Ah ! disait-on, voilà Robinson qui a fini sa journée ; il sonne le couvre-feu. » On rentrait dans les baraques, et il ne tardait pas à faire sa tournée ; il les visitait toutes, comme pour nous souhaiter la bonne nuit. Le lendemain, dès l'aurore, il sonnait le réveil, et alerte et fringant ; il se remettait au travail. Souvent il revenait harassé, et pouvant à peine jeter un pied devant l'autre : n'importe, il avait à s'acquitter d'un devoir, et il ne se couchait pas avant de nous avoir montré sa tête. On le saluait alors d'un *bonsoir, Martin !* et à qui voulait le retenir on recommandait de ne pas le tourmenter. « Ne voyez-vous pas qu'il est fatigué ? faisait-on observer à l'importun ; allons, vieux, va dormir, ajoutait-on, tu l'as bien gagné ; » il se retirait tranquillement, et malheur à qui se fût avisé de maltraiter Robinson, le vérita-

ble propriétaire, le doyen, l'ancien de l'île, le premier, le seul être sociable que nous y eussions rencontré; on se fût battu pour lui comme pour les beaux yeux d'une maîtresse, et l'on n'en doutera pas, quand j'aurai déclaré que l'on n'agita jamais, sans s'échauffer, la question de savoir à qui il appartiendrait au moment de notre délivrance, dont la pensée nous souriait encore par intervalle. Si nous n'eussions été plus sages que les Grecs et les Troyens, sa possession, comme celle d'Hélène, aurait pu devenir le sujet d'une sanglante dispute, et peut-être, pour un nouvel Homère, la matière de quelque chant sublime.

Mais nous avions parmi nos vivandières la veuve d'un sergent; à bord des pontons, cette femme s'était consacrée jour et nuit au service des malades; depuis elle avait accouché pendant la traversée, et elle allaitait deux intéressans jumeaux, ce qui ne l'empêchait pas de saisir avec empressement toutes les occasions de se rendre utile aux prisonniers lorsque le mauvais état de

leur santé exigeait des soins. Ce fut en faveur de cette femme généreuse et encore belle que nous nous désistâmes de nos prétentions : on décida à l'unanimité que Robinson serait la haquenée des deux fils du sergent ; c'était la vétérançe que nous lui réservions , douce condition , et qui devait lui plaire, porter un berceau et sentir sur sa croupe se poser de jolies petites mains enfantines ! Ce fardeau lui serait léger , et quand ils dormiraient , les deux anges , oh ! il n'y avait pas de risque que quelque distraction l'exposât à troubler leur sommeil , car Martin était attentif , et il avait le pied sûr.—Mais pendant que nous rêvions un meilleur sort pour cet excellent serviteur , nos misères ne faisaient que s'accroître.

---

## L'ILE DE CABRÉRA.

---

### Le Séjour et l'Hôpital.

La pêche, triste ressource. — Le conseil d'administration. — Ventre affamé n'a pas d'oreille. — Il nous arrive un aumônier. — Tableau de notre nudité. — La soif de plus en plus horrible. — Inutiles expédients pour l'apaiser. — Deux envois d'eau. — Un coup audacieux. — Nous en sommes punis. — La mortalité partout. — L'hôpital. — J'y entre. — Une tempête. — Scènes déchirantes. — Le pauvre soldat. — On brûle les morts. — On embarque nos officiers. — Je vais avec eux à Palma. — Mon retour. — Les petits pâtés de l'aumônier.

Nous nous mîmes à explorer le rivage, dans l'espoir que la pêche serait peut-être plus avantageuse que la chasse. Quelques poulpes, qui à la cuisson devenaient coriaces comme du cuir, et divers coquillages assez clair-semés, furent d'abord tout ce que nous en pûmes recueillir :



les rochers sur lesquels ils étaient attachés furent promptement dépouillés. La crevette se présentait assez fréquemment : nous en mangeâmes pour tromper notre faim ; mais sa saveur saline avait toujours pour effet d'augmenter notre soif , et l'on sait que la disette d'eau était pour nous une raison bien puissante d'éviter tout ce qui était propre à nous altérer : nous renoncâmes donc à la crevette, nourriture d'ailleurs très-peu substantielle , et nous ne l'employâmes plus que pour nous servir d'amorce. Nous prîmes des poissons , mais si peu , que si nous ne nous fussions pas trouvés dans une situation à regarder comme une bonne fortune tout ce qui venait s'ajouter aux vivres qu'on nous donnait avec tant de parcimonie , ce ne serait pas la peine d'en parler. Enfin tous ces supplémens que nous ne cessions de chercher, se réduisaient à bien peu de chose : d'ailleurs, pour se les procurer, il fallait se morfondre ; on se rebuta de si pénibles efforts, dont on ne retirait presque aucun fruit.

Pas de baigne sur le continent où les criminels soient aussi misérables que nous l'étions. Lorsque nous n'avions que ce qui était strictement nécessaire pour ne pas périr d'inanition, et que le souci du lendemain ne pouvait être écarté sous peine de mort, il devenait indispensable de créer une autorité qui nous soumit à des lois d'ordre et de prévoyance. Au milieu de ces circonstances critiques, il se forma un conseil d'administration composé d'officiers et de sous-officiers, lesquels entreprirent de régler tout ce qui était relatif à notre existence. Sous ce rapport, le conseil ne parvint pas à rendre de grands services, puisque, ainsi que je l'ai déjà dit, on était généralement opposé à la distribution quotidienne des alimens, et qu'à cet égard les prisonniers n'entendaient pas raison : *Ventre affamé n'a pas d'oreille.* Mais le conseil tâcha de se mettre en relation avec les autorités espagnoles, et, afin d'avoir un intermédiaire capable de les recommander auprès d'elles, il commença par leur faire la

demande d'un ecclésiastique, dans le sein duquel les prisonniers pussent trouver quelques consolations. On nous envoya de Palma *el señor Damian Estebrich*, qui vint parmi nous avec la joie d'un saint homme à qui il est agréable de remplir une mission apostolique. C'était sa piété qui l'amenait, non qu'il fût une espèce de Vincent de Paule ou de Fénelon, il s'en fallait de beaucoup : *el señor Damian Estebrich* n'était qu'un prêtre espagnol, assez ignorant, et pourtant au fond encore bonhomme, quoique fanatique. Sa présence à Cabrera ne nous fut pas inutile. Au moyen de quelques semblans de religion, et en disant comme lui, les chefs qui le voyaient habituellement surent capter sa confiance ; il appuya leurs réclamations auprès de la junte de Palma, et le succès de plus d'une requête qu'on adressa à cette junte, ne fut dû qu'à son intercession ; mais jamais, malgré les instances les plus vives et les plus réitérées de la part de cet aumônier, nous ne pûmes obtenir qu'il

fût établi des magasins, afin d'assurer notre subsistance dans le cas où le mauvais temps empêcherait les barques de mettre en mer ; jamais non plus on ne nous accorda aucun vêtement, et cependant, à notre descente dans l'île, la plupart des prisonniers étaient sans souliers, et n'avaient que des hail-lons qui ne les couvraient plus. Cela ne fit que croître et embellir, et il vint un moment où l'on put nous classer en presque nus et nus, absolument nus.

Nous n'avions plus mine de soldats : antérieurement usés par les dalles des prisons, les rares uniformes qui se montraient encore n'avaient plus de couleur ; ce n'était qu'un composé de pièces et de morceaux, tenant à peine ensemble, et tellement barriolés, qu'il fallait deviner à quelle arme ils appartenaient ; ils offraient une image assez fidèle de notre réunion, où tout allait véritablement à l'abandon, sans aucun lien d'unité, chacun tirant à

soi, oubliant les autres, et quelquefois s'oubliant lui-même.

Mais le tourment le plus horrible, celui qui dominait toutes nos misères, c'était la soif : on ne savait comment se désaltérer, on se roulait dans la bouche de petites pierres, ou des débris de coquillage ; durant des heures entières on mâchait une salive épaisse et rare dont on cherchait à rafraîchir son palais brûlant, et si ensuite on en était avare, la gorge serrée et douloureuse se refusait à la laisser passer. Il n'y avait que la natation qui tempérât pour un moment cette cuisante ardeur ; mais tout en nous baignant la soif nous taait. Les Espagnols se décidèrent enfin à envoyer des ouvriers pour creuser un puits dont nous ne retirâmes que des secours insuffisans, et bientôt après ils prirent le parti de nous expédier de temps à autre, avec la barque au pain, une seconde barque chargée d'eau. Elle vint deux fois. A son troisième voyage, neuf

marins de la garde l'épièrent : dès que les barriques furent à terre , à un signal convenu ils s'élançèrent ensemble , et sans laisser aux Espagnols le temps de se reconnaître , ils se rendirent maîtres de la barque dans laquelle aussitôt ils s'éloignèrent rapidement au bruit des acclamations de tous les prisonniers qui faisaient des vœux pour qu'on ne pût pas les atteindre ; et en effet les canonnières , alors sous voile à l'est de l'île , n'ayant pas été averties à temps , ne les atteignirent pas. Hélas ! à compter de ce jour , il ne vint plus d'eau , et tous nos malheurs recommencèrent.

Tant de privations que nous avions essuyées , le malaise présent , l'affreuse chaleur du jour , la fraîcheur des nuits , l'accablante uniformité d'une misère toujours la même , les souvenirs de la patrie et l'ignorance du temps qu'on devait passer dans ce triste asile , finirent par altérer les plus robustes tempéramens , et par enfanter mille maladies. Dès les premiers mois de notre arrivée , il s'était déclaré de nom-

breuses ophthalmies occasionnées par la vivacité non interrompue de la lumière solaire ; maintenant nous étions assaillis de nouveau par tous les fléaux qui avaient fait de si grands ravages à bord des pontons : c'étaient encore la dysenterie , le scorbut , les fièvres gastriques , auxquels n'échappaient que ceux qui , ayant eu l'adresse ou le bonheur de sauver quelque argent pouvaient se procurer auprès des marins espagnols un peu de vin et des végétaux frais. Les uns étaient emportés en peu d'heures , on ne les plaignait pas , d'autres et ceux-là ne voulaient plus parler , se traînaient languissans , jusqu'à ce que , dans une prostration complète de leurs forces , ils tombassent pour succomber. Bientôt on releva des morts partout , dans les baraques , dans les lieux écartés , sur la côte , sur les montagnes , et jusque dans le milieu du camp. La mortalité faisait de tels progrès , que notre aumônier crut pour l'acquit de sa conscience , devoir en donner avis à la junte , qui mit à notre disposition quel-

ques tentes. On les dressa au sud-ouest de l'île, à peu de distance de la fontaine d'eau douce, et de l'endroit où se faisait la distribution des vivres. Ces tentes adossées à des rochers, et sous chacune desquelles on jetait quatre ou cinq malades, furent décorées du nom d'hôpital.

A peine étaient-elles élevées, que je tombai malade, comme pour en faire l'inauguration. On m'y porta les jambes traînantes, et je fus installé dans l'une de celles qui occupaient la hauteur sur la pente de leur emplacement. Là, nos chirurgiens (1) s'empressèrent de nous prodiguer les soins qui dépendaient de leur zèle; mais leur pharmacie était si pauvre, qu'ils n'avaient guère la possibilité de varier les médicamens : c'était toujours le kina et l'acide sulfurique, qui, étendu dans de l'eau, quand on en avait, était notre unique tisane, je dirais presque notre panacée univer-

---

(1) Ils étaient au nombre de cinq : c'étaient MM. Valin, Joly, Pelletier, Cruzel et J.-A.-J. Thillaye, tous sous-aides.



selle. Quel régime ! deux cents malades alors frappés d'affections différentes, et tous traités de la même manière, par l'eau acidulée, que nos chirurgiens voulaient bien appeler une limonade, et nous *une selle à tous chevaux*.

Notre sort était cruel dans cet hôpital, il fallait encore que les élémens vinsent l'aggraver.

Les tentes n'étaient pas debout depuis trois jours, et elles regorgeaient des prisonniers qu'on y avait apportés, quand tout à coup, pendant la nuit, éclata le plus terrible des orages ; des torrens d'eau descendaient avec impétuosité des montagnes, c'était comme un déluge, ils se grossissaient sans cesse, et devenaient de plus en plus rapides. Nous entendions ce bruit, il grandissait autour de nous, il s'approchait : c'étaient d'énormes cascades qui s'élançaient, qui bouillonnaient avec fracas, au milieu des déchainemens d'un vent qui sifflait et rugissait ; la foudre grondait ; il semblait que l'île tout entière fût sur le point de s'abîmer, que toutes les vagues de la mer dus-

sent passer sur elle et la submerger..... Enfin les ténèbres se dissipèrent et le calme revint.

Étonné de ce silence, et plus encore de revoir la lumière, car il me semblait avoir été mille fois englouti, je fis en sorte de me traîner hors de notre tente..... O Dieu ! elle était seule !... seule elle avait été épargnée grâce à l'épaulement qui la garantissait. Ces nappes d'eau qui se précipitaient, qui avaient pris leur cours le long des rochers, avaient tout entraîné, tout balayé dans le choc de leur passage. Les tentes, les paillasses, les malades, tout avait été jeté au loin par la débâcle : c'était un spectacle à fendre le cœur. Pauvres infortunés ! qu'on apercevait épars, roulés dans le sable et dans la fange au pied de la colline ou sur le penchant, ceux-ci morts, ceux-là expirans, quelques-uns gémissans encore, et grelottans ; car ils étaient trempés et transis ; d'autres poussant des cris aigus, parce que dans ce violent trajet ils s'étaient rompu quelque membre, déchiré les chairs contre quelque angle de rocher, ou

fait de douloureuses contusions. Mon premier mouvement fut de joindre les mains, et de détourner la vue d'un tableau aussi affligeant. Mais la compassion ramena malgré moi mes yeux sur ce désastre. J'appelais mes camarades, je voulais les engager à voler avec moi au secours de nos frères. Hélas ! je me soutenais à peine, et je me faisais illusion sur leurs forces : plusieurs ne m'entendirent pas, tellement ils étaient abattus, absorbés ; pas un d'eux ne réussit même à se mettre sur son séant.

Cependant la nouvelle d'un événement si funeste avait jeté l'alarme dans le camp : les prisonniers étaient accourus ; ils allaient et venaient sur ce terrain, tournant et retournant les corps, cherchant à reconnaître un ami dans des traits défigurés, essayant de relever ceux en qui ils croyaient remarquer un reste de vie, afin de les indiquer aux chirurgiens, et au milieu d'eux circulait aussi, son crucifix à la main, son bréviaire sous le bras, notre aumônier, qui était arrivé sur le lieu de cette scène affreuse,

comme l'ange trompette du jugement dernier, comme le messager des vengeances célestes, pour souffler parmi nous l'esprit d'une sainte terreur.

« Pécheurs, criait-il, en poursuivant de son viatique ceux dont les chirurgiens s'occupaient de panser les blessures, reconnaissez le doigt de Dieu ; hâtez-vous d'implorer votre pardon. — Eh bien oui ! c'est le doigt de Dieu ! lui disait-on ; mais pour Dieu, au nom de Dieu, laissez-nous tranquilles. » Le prêtre n'en insistait pas moins. A la fin, la patience échappait. « Eh ! f.....-nous la paix ; vous ferez votre affaire après ; » et cette rebuffade, qu'il s'était attirée par ses obsessions, ne le décourageait pas. Dans la catastrophe qui nous consternait, il avait trouvé un trop beau texte pour ne pas donner carrière à la folie ascétique de son patriotisme espagnol. On venait de découvrir presque enfoui dans les débris de l'alluvion un jeune soldat dont le scorbut avait détruit la moitié de la face. Chacun exprimait

sa surprise de ce qu'il était vivant ; on regret-  
tait que cette épouvantable nuit n'eût pas été  
pour lui la dernière. Pendant qu'on enlevait  
avec précaution l'épaisse couche de sable dont  
ce visage était couvert, el señor Damian Este-  
brich, sans crainte d'interrompre les soins  
qu'exigeait la position de ce malheureux, s'ap-  
procha du groupe, et, frappant sur l'épaule  
des assistans, non moins stupéfaits que doulou-  
reusement émus, il commença de débiter son  
homélie. « Encore une fois, au diable, retirez-  
vous, lui disait-on ; nous n'avons que faire de  
vous ici. »

Mais non, il fallut que ce missionnaire de  
malheur achevât : d'une voix lugubre et stu-  
pidement prophétique, il prononça que dans  
cette circonstance Dieu avait tout fait ; que ce  
Dieu tenait un orage tout prêt pour ceux qui  
oseraient murmurer contre sa juste colère ;  
que nous étions des réprouvés, des impies. Il  
fit intervenir dans ce sermon les noms de So-  
dôme, de Gomorrhe, des Philistins, des Moa-

bites, des Ammonites ; il passa en revue tous les châtimens de la Genèse, et quand il vit qu'au lieu de l'écouter, on demandait à cor et à cris de la charpie et du linge pour envelopper la tête du soldat, il régagna lentement sa demeure, en se signant et en lisant son bréviaire.

On était délivré de la présence de ce prédicateur inopportun ; mais l'on cherchait toujours du linge : personne ne put en procurer. Il n'y avait pas un lambeau de chemise à arracher pour le soulagement de ce soldat, et pourtant il vécut encore en ce pitoyable état plus de deux mois, conservant un appétit qu'il était difficile de satisfaire, et présentant quelquefois dans l'ensemble des symptômes de sa maladie une diminution d'intensité qui probablement aurait abouti à la guérison, si nous eussions été placés dans des conditions moins défavorables.... Long-temps avant qu'il mourût, son profil, dont les os mis à nu étaient presque blancs, n'était plus que celui d'une tête

de mort... Il marchait ainsi, et nous ne le voyions jamais sans nous demander : N'y a-t-il pas de l'inhumanité à laisser exister un être aussi souffrant ? — « Ah ! disaient ses camarades, quand ils passaient à côté de lui le plus rapidement possible, que celui qui lui mettrait du plomb dans la cervelle lui rendrait un fameux service ! »

Dès que les tentes furent relevées, on y réintégra les malades qui en avaient été emportés par la tempête. Ce ne fut que le bien petit nombre que l'on parvint à rendre à la santé ; les autres succombèrent assez promptement. Durant la première quinzaine, il mourait de douze à quinze individus par jour, et cela seulement dans l'hôpital : personne ne voulait se charger de les enterrer. Pour prévenir les dangers de l'infection, on brûlait les corps ; mais il fallut renoncer à cette méthode : outre que ce spectacle était affreux, souvent la combustion n'était pas complète, et l'on retombait dans l'inconvénient des émanations putrides. On fut donc forcé de revenir à l'usage

d'enterrer, et cette fois chacun sentit qu'il était de l'intérêt de tous de se conformer à la nécessité. La difficulté du transport fit choisir pour la sépulture un endroit peu éloigné de l'hôpital : on l'appela la Vallée des Morts ; elle se remplit bientôt : mais les fosses, à raison de la nature du terrain, et surtout à cause du manque d'outils convenables pour les creuser, avaient peu de profondeur : aussi, par les fréquentes averses qui tombaient, était-on souvent obligé de recouvrir les cadavres.

Chaque jour ajoutait au délabrement de nos personnes, à leur dénuement, à leur détresse ; à chaque minute, pour ainsi dire, la pénurie dans tous les genres devenait plus intolérable ; les officiers envoyaient pétitions sur pétitions, protestant et pour eux et pour nous contre un traitement aussi barbare. On n'écouta leurs plaintes qu'en ce qui les concernait : plusieurs bâtimens vinrent les prendre pour les conduire à Mahon et à Palma.

Je n'étais pas homme à négliger cette oc-



casion : toujours malade et presque mourant, je me glissai avec un marin nommé Lestrade parmi les soldats attachés au service des officiers, et me laissai tomber dans un canot. Un de mes anciens camarades, le jeune Cambernon, aspirant de marine, me tendit la main, et j'arrivai à Palma ; mais au bout de quarante jours, la fraude fut découverte : un matin, à mon grand désappointement, on vint me prendre à l'hôpital où j'étais entré, et la barque au pain me rejeta à Cabrera.

Lestrade y fut ramené en même temps que moi. A notre retour nous n'avions plus de baraque, et il nous aurait fallu bivouaquer. Lestrade sut si bien faire, il *caponna* si bien l'aumônier, qu'il nous permit de loger au château : nous devînmes ses hôtes ; mais cela dura peu. *El señor Estebrich*, qui, comme beaucoup de gens de sa robe, était gourmand à l'excès, avait une armoire où il serrait maintes friandises ; une fois il oublia d'en emporter la clé, et Lestrade, alléché sans doute par l'odeur,

ne put s'empêcher d'y donner un coup d'œil... Des biscuits, des petits pâtés ! voilà ce qu'il vit. Il n'y tint pas, il fit raffle du tout ; et comme il était bon vivant, j'en eus ma part. Ce brave Lestrade ! je l'aperçois encore venant à moi avec sa provision ; il y avait long-temps que nous ne nous étions trouvés à pareille fête : aussi fîmes-nous un excellent repas... Mais en tout, c'est la fin qu'il faut considérer : Lestrade, qui était un farceur, toujours jovial en dépit du sort, le disait ; mais il jouait sur le mot, et *el señor Estebrieh*, qui n'entendait pas la plaisanterie, nous expulsa sans miséricorde.

---

## L'ILE DE CABRÉRA.

---

### La Barque au pain.

*Isolément des prisonniers entre eux. — Voilà la barque au pain ! — Grande joie. — Deux quarts en soups, un quart à la main. — Les oiseaux de mauvais augure. — La barque est en retard. — On fait la motion de manger Robinson. — Le 25 février 1809. — Cent cinquante prisonniers meurent de faim. — Cruelle détermination. — Je mange du treffe. — La patate vénéneuse et la fausse oseille. — Joie — Retour de nos officiers. — Le palais royal. — Nous avons un théâtre. — Une demi-aisance. — Elle cesse tout à coup. — Les hommes de bois. — Essais de culture. — Les plaisanteries de notre aumônier. — Un petit commerce. — J'améliore ma condition. — Les chercheurs de sel. — Les sèves monnaie. — Le mépris de la vie. — L'île aux lapins.*

Plus notre séjour se prolongeait dans l'île, plus il y avait d'isolement entre les prisonniers. Il n'y avait plus que l'attente toujours si impatientement désirée de la barque aux vivres, qui pût donner l'idée de nous rapprocher. Elle de-

vait revenir le quatrième jour après son départ. Alors, dès le matin, souvent il n'était pas jour, on voyait tous les prisonniers se succéder par petits pelotons sur le chemin qui conduisait du camp au château et à la cambuse.

Une fois au haut de la montagne, on pouvait, par un temps clair, distinguer l'entrée du port de Palma. Là, les yeux tendus, en proie à la plus grande anxiété, on voyait s'écouler les heures. Le premier qui apercevait une voile se dirigeant vers l'île, donnait le signal par un cri de joie. — Voilà la barque au pain ! la voilà ! et ce cri, descendant de peloton en peloton, arrivait au camp, qui y répondait en masse par une longue exclamation ; et quand elle entrait, cette barque, on se pressait pour la saluer, on dansait, on sautait, on chantait, on se livrait à mille folies, c'était un délire. On courait à la distribution, et chacun, en recevant sa part, ne manquait pas de dire avec un soupir, moitié contentement, moitié tristesse, car dans ce qu'il signifiait il y avait du lendemain : — Allons,

nous ne mourrons pas encore aujourd'hui !

L'instant d'après des fumées s'élevaient dans l'air : de loin on eût dit d'un village dont les fortunés habitans faisaient à l'âtre les préparatifs de quelque bombance. Cependant l'eau bouillait ; on tenait son pain , qui pour la plupart du temps était déjà moisi , on le regardait , on en faisait scrupuleusement quatre parts égales : pour aujourd'hui , demain et les deux jours suivans ; « aujourd'hui , se disait-on , je me contenterai de la soupe : » on mettait un des morceaux dans le bidon , et c'était le pot-au-feu ; puis , dès qu'il y était , on se laissait raisonner par son estomac : « deux morceaux ce n'est pas trop , et puis quand on n'a rien mangé la veille , il est bien juste qu'on se récompense le lendemain : » alors un second quart allait retrouver le premier. Enfin la soupe était dressée. On avalait le bouillon : c'était de l'eau , rien que de l'eau , et encore quelle eau ! mais le bouilli ne pouvait se manger sans pain ; « allons un quart de plus ; » le troisième quart y passait , et l'on

en faisait sauter les miettes. Ce repas terminé, et il n'avait pas été long, on tournait, on retournait le quart restant, on ne le considérait plus qu'avec une sorte de remords, et pour ne pas s'exposer à l'entamer, on se sauvait bien vite de sa baraque. Dehors, on rencontrait les camarades : en s'abordant, la question était toujours : « Eh bien ! comment cela s'est-il passé ? as-tu bien dîné ? — Oh ! je me suis fait une fière bosse : deux quarts en soupe, un quart à la main. — Et moi, deux quarts à la main, un quart en soupe. » Et en entendant la demande et la réponse, ceux qui avaient été plus ménagers, ne manquaient jamais de dire : — « A présent, vous êtes de frais cocos ; six onces de pain pour trois jours : il faudra vous brosser le ventre, et encore qui sait si au bout du temps la barque arrivera ! — Taisez-vous donc, leur répliquait-on, vous êtes des oiseaux de mauvais augure ; et quand elle n'arriverait pas, je me suis fait une bosse... »

Mais la prédiction ne se réalisait que trop

souvent. Une première fois, le temps contraria si bien la marche de la barque, qu'elle fut en retard de quatre jours. L'île alors retentit de cris d'angoisse ; des scènes de désespoir eurent lieu. Quelques prisonniers firent la motion de manger notre cher Robinson ; on la repoussa avec horreur. Notre aumônier, qui était tout en Dieu, ordonna des prières ; on lui répondit par des malédictions.

Le 25 février 1809 nous attendîmes vainement que la barque parût, et les jours suivans ne firent qu'empirer notre malheureuse situation. Elle devint affreuse ; ceux à qui il restait encore un peu de force, se traînaient sur les pieds et sur les mains jusqu'au sommet des rochers pour tâcher de voir si quelque voile ne blanchissait pas à l'horizon. La journée se passait et ils n'avaient rien aperçu. Bientôt le chemin qui menait au camp fut couvert de nos camarades qui y étaient tombés exténués de besoin : Arrive-t-elle ? demandaient ceux qui pouvaient encore proférer quelques mots ; d'autres ve-

naient de rendre le dernier soupir ; beaucoup étaient en proie au plus profond abattement. Tout à coup une espèce de frénésie s'empara de ceux qui étaient les moins faibles ; ils étaient furieux : « Périr pour périr, disaient-ils, faisons un coup ; » et dans la fermentation de leur cerveau ils parlaient d'enlever à l'abordage les deux canonnières qui nous gardaient. C'eût été tenter l'impossible ; car les Espagnols , prévoyant les effets de notre désespoir avaient pris leurs précautions, et ils étaient en mesure de déjouer toute attaque de notre part. Le délire ne fit que s'accroître ; tous étaient agités d'une fièvre brûlante : il y en eut qui expirèrent dans des convulsions horribles ; des symptômes de rage se manifestèrent chez plusieurs : la pierre , le bois , ils voulaient tout dévorer ; on ne pouvait sans danger approcher d'eux pour les secourir.

Dans cette fatale circonstance , plus de cent cinquante d'entre nous étaient morts de faim , et l'on ne voyait plus rien à manger que Ro-



binson. Le sacrifice en fut fait après quelque opposition et une discussion assez longue : il en coûtait d'en venir là. Nos chefs ordonnèrent de tuer notre âne qui nous avait pourtant rendu de si grands services. On le mit à mort : cruelle exécution, et que nous déplorions tous ! Hélas ! oui, ce pauvre âne, on le mit à mort : il me semble encore le voir. Il venait là si paisiblement ! Il tomba, et de sa dépouille on fit *quatre mille cinq cents morceaux* ! Chacun de nous eut pour sa part, à peu près trois quarts d'once de sa chair dont on fit du bouillon.

Le 4<sup>er</sup> mars, le lendemain de la mort de l'infortuné Robinson, le petit nombre de ceux qui ont pu encore ramper jusqu'au sommet de la montagne, annoncent enfin l'arrivée de la barque aux vivres. A cette nouvelle le vertige cesse ; on éclate en transports, ceux même qui étaient absorbés déjà dans le néant de l'agonie, se remuent comme des cadavres par l'effet d'une secousse galvanique. On se lève, on marche avec une joie frémissante,

en riant convulsivement, et en tendant les mains vers la plage.

La barque ne fut pas sitôt amarrée, que l'on distribua à chacun un pain : il y en eut qui l'engloutirent et qui périrent victimes de cette avidité. Un jour plus tard les Espagnols n'eussent trouvé personne de vivant, et c'était là ce que voulait le peuple de Palma, qui, s'étant jeté sur les barques au moment de leur départ, en avait enlevé par deux fois les vivres qu'on nous destinait. La haine que les Majorquins portaient aux Français, telle était la cause du retard que nous avons éprouvé. Parmi ceux qui résistèrent à cette épouvantable famine, quelques-uns s'étaient soutenus en mangeant des orties cuites dans de l'eau salée; moi, je mangeai du trèfle; plusieurs firent bouillir une espèce de plante marine qui avait la saveur acide de l'oseille, mais dont on ne pouvait avaler quelques cuillerées sans éprouver immédiatement après dans l'estomac la sensation d'un fer chaud; d'autres se nourrirent d'une racine

tuberculeuse qui avait quelque apparence de la pomme de terre, mais qui était d'une âcreté insupportable (1). La santé de ces derniers en fut considérablement altérée : ce tubercule que, dans l'ivresse de la découverte nous avions appelé *une patate*, était un poison.

On ne pouvait nier que la mort de notre âne n'eût racheté la vie à peut-être tout ce qui restait de prisonniers ; mais de ce que nous ne l'avions plus, il résulta un bien grave inconvénient : nos malades, dont il avait été jusque-là le pourvoyeur à la fontaine, furent réduits à boire une eau saumâtre et vaseuse. Il est aisé de sentir quels maux dut produire un pareil régime.

Dans une position aussi affreuse que la nôtre, nous ne pouvions manquer de tourner nos regards vers la mer avec l'assiduité de gens qui n'attendent que d'elle leur salut. Un matin,

---

(1) Cette plante, que l'on trouvait sous les rochers, est très-voisine du genre *Colchicum* ; mais elle ne lui appartient pas. (Note empruntée à une thèse du docteur Thillayc, imprimée en 1814).

nous découvrons plusieurs bâtimens avec pavillon espagnol; ils s'approchent, et nous ne doutons pas que, en vertu de quelque cartel d'échange, on ne vienne nous chercher : nous en sautions de joie. Bientôt les bâtimens entrent dans le port ; cruel désappointement ! c'étaient les officiers qu'on ramenait de Palma. Le peuple de cette ville avait voulu les massacrer, et ils n'avaient échappé à sa fureur que par les soins vigilans des autorités, et notamment du commandant de la place, le général Reding, qui, pendant qu'ils étaient assiégés par la multitude, eut l'heureuse idée de faire percer le mur de leur quartier, et de les faire filer par cette brèche ouverte sur le rivage où on les avait embarqués immédiatement. Leur retour produisit une vive sensation : la douleur était sur leurs visages. Nous nous pressâmes autour d'eux, et ce fut à qui leur offrirait ses services pour les aider à se construire des baraques.

Le camp prit alors un aspect moins sombre ;

des cantines, des salles de spectacle et de danse furent établies. On appela cet amas de cahutes le *Palais-Royal*. Nous plaçâmes notre théâtre dans une citerne. Des pièces rédigées de mémoire furent apprises et mises en scène, ce qui nous attira la visite de nos gardiens. Cette fois, le drame n'était plus joué par des marionnettes ; les acteurs étaient vivans : nous avions notre Talma, et même notre Brunet. On sin-geait les premiers sujets de Paris, et nous trouvions que cela était parfait. Seulement nous n'avions pas d'actrices ; de toutes les femmes qui partageaient notre captivité, il n'y en avait pas une à qui l'on pût confier un rôle. Le genre de dissipation que procurait le théâtre produisit le meilleur effet ; chacune de ses illusions nous rapprochait de notre patrie ; mais ce ne fut guère que pour ceux qui avaient été élevés au sein des villes que ce moyen de distraction fut efficace : les autres étaient taciturnes, se refusaient à toute espèce d'exercice, et recherchaient les lieux écartés pour se désoler à leur

aise. Plusieurs musiciens, nos compagnons d'infortune, avaient été assez heureux pour sauver des instrumens ; d'autres parvinrent à s'en procurer, et nous eûmes bientôt des concerts réglés dans lesquels on exécutait plusieurs de nos airs nationaux qui nous électrisaient toujours : dans le sentiment qu'ils éveillaient, il y avait la France et Napoléon. Enfin on institua une loge maçonnique, qui rendit plus fréquens les rapports de mutuelle bienveillance.

Le Palais-Royal devint comme le centre de notre colonie ; des Espagnols de l'équipage des canonnières vinrent en ce lieu fonder deux ou trois établissemens ; on y tenait des galettes de biscuit, du vin, des ognons, de la poterie, des pimens et des caroubes. Tout cela était vendu vingt fois sa valeur ; mais enfin, quand on avait de l'argent, on s'estimait encore heureux de pouvoir acheter ces objets ; et puis alors nous n'étions plus aussi dépourvus de notre nécessaire. Cette demi-aisance, cette possibilité de vivre sur ce roc pelé, et dévoré par les feux

du soleil, n'étonnera pas, si l'on songe que, malgré les funérailles de près de trois mille de nos camarades, les Espagnols n'avaient pas cessé d'envoyer le même nombre de rations. Cet énorme excédant fut réparti entre les chefs de corps, qui seuls dressaient les états de situation. Tout le monde était intéressé à garder le secret; mais notre bon temps passa vite : nos ennemis s'avisèrent de faire un nouveau recensement, et plus tard des revues périodiques dans lesquelles le même individu trouvait quelquefois le moyen de s'escamoter et de reparaitre, afin de compter pour deux. Ces revenans étaient ce que nous appelions des *hommes de bois*.

Le soldat français ne peut rester oisif : quand il n'est pas malade, il faut qu'il cherche, qu'il remue, qu'il invente, et qu'au besoin il tente l'impossible; or, l'impossible était de défricher une île toute de rochers et de cailloux; c'était encore de trouver un engrais et surtout d'arroser. Aussi les semences se contentèrent de poindre, et une fois fanées et flé-

tries, des flots d'eau saumâtre ne purent les engager à lever la tête, ou si quelqu'une s'en avisa pendant la nuit, le soleil du lendemain vint la rôtir. Il fallut renoncer à ces essais, que plus tard on reprit pourtant avec plus de succès; mais notre aumônier s'était adjugé l'unique coin de terre qui fût véritablement propre à la culture : il y faisait venir du coton; il se proposait aussi d'y semer du lin pour nous faire des chemises à tous, disait-il avec un ton de grossière raillerie. Un jour on se vengea de ses duretés en lui volant des raves énormes : dès ce moment il se fit de plus en plus un malin plaisir de nous désespérer. Un prisonnier lui disait-il, à ce vilain grêlé de camard : « *Padre*, croyez-vous que nous soyons encore ici pour long-temps? — Vous en sortirez, répondait-il avec sa figure chaffouine et en faisant ses petits yeux, quand ces arbres porteront des fruits; » et il nous montrait des drageons de figuiers qui s'élevaient à peine de terre... D'autres fois il nous condamnait pour l'éternité : « *Vous quit-*



*terez Cabrera quand ma canne fleurira*, c'était encore son mot.

Le quartier de la fontaine dont l'eau nous suffisait à peu près depuis que nous étions moins de monde, était le seul un peu vivant; c'est là qu'une petite industrie prit naissance: on y tenait débit de paniers d'osier, de cannes, de tabatières sculptées, de couverts de bois. Tous ces menus ouvrages étaient transportés par la barque au pain, et avec le produit de leur vente, les prisonniers qui les fabriquaient purent de temps en temps se procurer un verre de vin à la cantine. Je sus comme ces derniers améliorer ma condition: j'enseignais à lire aux cambusiers, ce qui me valut un supplément de deux pains par mois et quelques autres petites douceurs.

C'était à qui se créerait une ressource quelle qu'elle fut. On ne nous donnait pas de sel pour assaisonner nos alimens: eh bien! il y en eut qui se firent marchands de sel, et où allaient-ils le chercher? à plus de 600 toises de

haut, sur la cime de rochers à pic que la lame avait couverte pendant les tempêtes. Pour l'appât de quelques fèves, qui étaient alors notre monnaie courante, ces intrépides y grimpaient en fourrant les pieds et les mains dans les fissures, et ils en redescendaient de la même manière quand ils avaient fait leur provision d'un sel très-blanc, provenant de l'eau, dont l'air et le soleil avaient opéré la vaporisation. Dans ces ascensions, plus d'un se rompit le cou, sans que les autres en fussent découragés. On tenait généralement si peu à la vie! Enfin, il n'y avait pas de péril auquel on craignît de s'exposer, dès qu'il s'agissait de satisfaire les exigences présentes d'un estomac dans lequel on aurait introduit du poison avec la certitude d'en mourir; et par le fait on en introduisait, puisque, malgré l'effet bien constaté des patates vénéneuses, on s'obstinait à en manger.

A peu près à une demi-lieue au sud-est de Cabrera, existe une autre île qui nous présen-

tait l'aspect d'une touffe de bois incessamment battue par les ressauts et les bouillonnemens tumultueux d'une vague écumante, sur un fond de rochers à fleur d'eau. Nous ne pensions pas qu'il prît jamais à aucun de nous la fantaisie d'aller dans cet endroit. Cependant un dragon nommé Coutant, homme déterminé s'il en fut, et des plus habiles nageurs, se mit en tête de faire le trajet : il parvint dans l'île, et après avoir percé un épais fourré de broussailles, il reconnut qu'elle était pleine de gibier ; l'hirondelle de mer, et surtout le lapin, s'y montraient à foison. Il en tua un grand nombre, seulement avec un bâton, et revint bientôt, traînant à la remorque le produit de sa chasse posé sur une espèce de radeau en roseaux qu'il s'était attaché au corps.

Coutant eut des imitateurs : tout ce qu'il y avait de bons nageurs voulut à son tour descendre dans l'île. Les premiers à la visiter furent ceux d'entre nos malheureux camarades que nous appelions les *Tartares*, parce qu'ils mangeaient

en vingt-quatre heures leurs rations de quatre jours, et que n'ayant point de camp spécial, ils rôdaient sans cesse cherchant à assouvir leur faim. Plusieurs périrent dans le trajet, mais les plus entreprenans de cette troupe nomade qui menait la vie du désert, n'en firent pas moins habitude d'aller tendre des collets dans l'îlot, que nous nommâmes l'*Ile-aux-Lapins*. Souvent il leur arriva d'y être surpris par une grosse mer et d'y rester une semaine entière, sans autres vivres que le gibier cru qu'ils avaient pris.

---

CHAPITRE X.

L'ILE DE CABRÉRA.

Les tentatives.

Magnifique projet. — Un complot. — Le chantier clandestin. — Nous sommes trahis. — Les officiers enlevés — Les marins de la garde lapidés. — Embarquement des officiers pour l'Angleterre. — Grande consternation. — La fête de l'Empereur. — Un banquet à Cabrera. — Les tisons ardents. — Mon ami Cotillard. — Il n'y a pas place pour moi. — Les adieux. — J'écoute.

TANDIS que les uns ne songeaient qu'à la chasse, d'autres, et j'étais de ce nombre, n'étaient préoccupés que du désir de recouvrer leur liberté. Une première évasion avait eu lieu, nous projetâmes d'en tenter une seconde, mais conçue sur un plan plus vaste. Un jour les

barques arrivèrent tard et durent remettre leur départ au lendemain. Elles étaient mouillées près des canonnières. On tint conseil dans la baraque des marins de la garde, puis ensuite à la cambuse où l'on était plus à l'aise pour délibérer. Entre une trentaine que nous étions, il fut arrêté que pendant la nuit on irait couper les bosses des chaloupes des barques : c'était Bonnet, fourrier des marins, un autre et moi, que l'on avait chargés de cette expédition. L'opération terminée, nous devions en silence amener les chaloupes, y embarquer le plus grand nombre possible de nos affidés, armés soit d'instrumens tranchans, soit de bâtons, puis en dix coups d'aviron arriver sur la canonnière la plus proche, sauter sur le pont et surprendre l'équipage endormi. Une fois maîtres de cellé-ci, nous nous emparions de la seconde, nous donnions la chasse sur les côtes à toutes les barques de pêcheurs que nous pouvions rencontrer, et nous revenions avec cette escadrille rendre nos frères à la li-

berté. Alors quel triomphe !, quelle joie ! En trois jours nous touchions les côtes d'Espagne occupées par les Français !

Cette belle illusion nous tint en haleine une grande partie de la nuit. Vingt fois nous fâmes sur le point de nous mettre à l'eau ; mais toujours on entendait un bruit de voix dans la barque au pain ; bref, ce bruit qui cessait et qui reprenait dura jusqu'au jour : nous dûmes alors abandonner notre entreprise et rentrer dans nos baraques.

Cependant les idées d'évasion fermentaient de plus en plus : je n'en dormais pas. Plusieurs officiers, sous-officiers et marins de la garde résolurent de construire un canot qui pourrait contenir une vingtaine d'hommes : on voulut bien me faire participer à ce projet. M. Géro-dias, l'un des officiers, devait présider au travail. On abattit des arbres, on les laissa sur place quelque temps, puis on profita de la nuit pour les équarrir et les transporter au nord-est de l'île, dans une grotte que nous avions découverte,

et qui était très-propice pour l'espèce de chantier que nous allions établir.

Deux des marins de la garde, dont l'un se nommait Mantelet, je ne me rappelle pas le nom de l'autre, étaient les plus experts en ce genre de construction; ils se mirent à l'œuvre avec une telle ardeur, qu'en peu de jours le canot fut sur le point d'être terminé. Rien ne semblait plus désormais s'opposer à notre délivrance, et nous faisons déjà en idée de joyeux adieux à Cabrera, lorsqu'un matin, une douzaine d'Espagnols s'étant glissés à pas de loup dans la grotte pendant que nos officiers y étaient, fondent sur eux le pistolet au poing, les saisissent et les entraînent avant qu'ils aient eu le temps de songer à faire la moindre résistance. Nous eûmes la douleur de les voir arracher de ce lieu sans pouvoir les secourir : nous étions sans armes, et dans cette cruelle position, le seul parti à prendre était de nous dérober par une prompte fuite à la colère des Espagnols. Le lendemain les officiers furent embarqués



sur les canonnières, et nous n'en entendîmes plus parler.

Plusieurs autres tentatives d'évasion eurent lieu de distance à distance ; toutes échouèrent, parce qu'on y avait mis trop de précipitation. Un jour, la barque au pain, ayant été contrariée par le gros temps, était en retard de quarante-huit heures : enfin elle arriva ; mais la mer était tellement agitée, que dans l'impossibilité d'entrer dans le port, il fallut aborder dans une baie voisine. Nous étions au moins deux mille affamés sur les rochers, attendant qu'on débarquât les vivres. Déjà l'on commençait à les descendre à terre, et avec cette impatience qu'aiguillonne la faim, nous hâtions de nos vœux le moment de la distribution, quand sur la barque nous aperçûmes une vingtaine de marins de la garde qui, après s'être débarrassés des Espagnols, se dépêchent de hisser les voiles. Quel émoi pour les prisonniers en voyant leur pain et leurs fèves prendre le large ! Ce ne fut qu'un cri. En même temps, une grêle de

pierres qu'ils lancent, sans discontinuer, de toute la force de leurs bras, tombe sur les fugitifs. Jamais bombardement ne fut mieux nourri : les malheureux, tous blessés plus ou moins grièvement, n'eurent que le temps de chercher leur salut dans les flots, et de regagner terre à la nage, au milieu des plus grands dangers ; plusieurs furent assommés à coups de rames : les Espagnols ne les épargnèrent pas. A nos yeux, nos camarades n'avaient eu qu'un tort, celui de n'avoir pas attendu que la barque fût vide ; on pardonna à ceux qui s'échappèrent, et la distribution continua.

Peu de temps après cet événement, arriva l'ordre d'embarquer pour l'Angleterre les officiers et les sous-officiers : ils mirent à la voile le 29 juillet 1840 ; il ne resta avec nous qu'un lieutenant, M. Vial, qui devint le commandant du camp.

Ce départ jeta tous les prisonniers dans la consternation. On savait que les officiers seraient en Angleterre sur parole, qu'ils y joui-

raient de toutes les commodités de la vie ; — et nous, pauvres diables, disaient les soldats, nous serons ici jusqu'à ce que le dernier ait descendu la garde. Ne valons-nous pas les officiers? Comme on nous traite! Les galériens qui sont à la chaîne sont cent fois mieux! Oh! cela se voit, ils veulent que nous laissions notre peau à Cabrera! — On n'entendait partout que ces plaintes sinistres. La perspective de l'avenir était bien noire. Cependant nous étions plusieurs qui ne perdions pas l'espérance. A la vérité, nous ne comptions que sur nous-mêmes pour sortir de l'abîme; mais nous y comptions bien : y avait-il quelque découragement, nous nous reconfortions les uns les autres, et nous étions ensemble le plus souvent possible : nous mettions en commun tout ce qui pouvait nous survenir de peines et de plaisirs.

Au bas de la montagne sur laquelle est situé le château, et tout près de la cambuse, était une baraque des plus grandes et des

mieux construites ; c'était celle des marins de la garde. Nous habitions là, et je doute qu'il y ait au monde un endroit où le nom de l'empereur ait été plus souvent prononcé. Dans le voisinage on remarquait une petite tonnelle destinée à nous donner de l'ombre sans nous priver de l'air pendant les heures brûlantes de la journée. Nous y venions causer, et c'était encore de Napoléon. Juillet à peine commençait et nous nous disions : « Voilà sa fête qui approche ! nous sommes bien malheureux, n'importe, il nous faut la célébrer et que rien n'y manque. — Oui, oui, reprenait-on encore avec enthousiasme, il n'y a pas de misère qui tienne, nous fêterons la Saint-Napoléon ; il faut qu'il y ait gala ce jour-là, que nous puissions manger notre content, et boire à la santé de l'empereur ! et vive l'empereur ! mille dieux !...

Aussitôt on convient de faire ses préparatifs. A partir du 15 juillet chacun mettra de côté cinq fèves par jour, on s'y est engagé, et les

cinq fèves sont religieusement prélevées sur la ration. L'estomac a beau demander, on se ferait scrupule de toucher à cette épargne... Enfin, au bout d'un mois complet de ces privations qu'on s'est imposées avec tant de plaisir, le grand jour arrive.. le beau 15 août!

Au soleil levant tout le monde est sur pied; la baraque est appropriée de bonne heure. Nous nous rasons pour nous donner un air de toilette, puis nous nous pressons les mains mutuellement avec une effusion de cœur sans pareille; c'est aujourd'hui la fête de l'empereur! nous dansons, et en chantant nous courons orner notre tonnelle de guirlandes de feuillage que nous avons faites la veille.

Cependant on dispose le festin; c'est sous la tonnelle qu'il aura lieu... Déjà le couvert est dressé: sur un simulacre de table, grossier assemblage de quelques ais vermoulus, fume la gamelle qui contient les cent cinquante fèves de chacun, avec la ration du jour. On se laisse servir en faisant des cérémonies comme dans un

banquet d'apparat, mais l'on mange plus joyeusement. On parle de l'empereur, de Paris, de la France, de la parade du Carrousel, des cent et un coups de canon, des illuminations, du feu d'artifice, des danses, des distributions, et des spectacles gratis. On parle avec une chaleur d'illusion qui s'accroît sans cesse : « La santé de l'empereur ! crie un camarade en se levant. — C'est cela, répète-t-on, un bon coup à la santé de l'empereur ! » Au même instant on fait circuler les cantaros pour que chacun se verse à boire, et bientôt après les convives étant debout, une main au front en signe de respect, l'autre armée de mauvais gobelets en fer et de tessons, les bras se tendent comme pour entrechoquer des verres, et à la santé de l'empereur nous buvons une première rasade... c'était de l'eau douce que nous avions réservée pour cette occasion solennelle. Oh ! jamais toast ne fut porté avec un sentiment aussi vrai, aussi vif, aussi profond ! En nous asseyant nos yeux étaient mouillés de larmes. Il fallut un moment pour

nous remettre de notre émotion. « Allons, maintenant, qui attaque le lapin, dit un des marins ? et le lapin était un pauvre petit chat, qui s'était trouvé là à point nommé comme l'agneau de la Pâque, pour faire le rôti; les parts en furent bien minces, mais il était exquis! nous bûmes encore de l'eau que nous baptisions du Champagne, et toujours à la santé de l'empereur..... A force d'illusion et d'enthousiasme nous étions dans l'ivresse. Aux éclats bruyans de notre joie, on nous eût pris pour des fous. Rire et chanter à Cabrera! mais c'était la fête de l'empereur! Nous allâmes nous coucher satisfaits... Nos cœurs volaient vers la patrie...

Un soir, je me promenais loin du camp, avec quelques camarades, lorsque dans une baie située à l'est-sud, nous aperçûmes des tisons éteints entre plusieurs pierres qui semblaient avoir été disposées pour recevoir une marmite. Ce fut pour nous un indice que les pêcheurs majorquins descendaient quelquefois

à terre, et il nous vint la pensée de les surprendre; mais après avoir souvent passé des nuits entières à les épier, nous en fûmes pour nos fatigues et pour nos veilles. Mes camarades ne se soucièrent plus de faire le guet, et moi je les laissai perdre le souvenir de notre observation sur le rivage, mais sans renoncer à en faire mon profit.

Il s'écoula encore près d'une année : l'horreur du séjour de Cabrera était à son comble. Dans cet intervalle de temps, je me prêtai, sans trop d'espoir de succès, à l'idée d'une nouvelle évasion sur un canot. Ce fut un de mes camarades, nommé Cotillard, qui m'avait engagé à m'associer à ce projet. Le canot devait recevoir six personnes; mais quand il fut à la mer, il n'en put contenir que cinq, et il faisait eau... Il fallait qu'un de nous restât : j'étais venu le dernier; je m'exécutai de la meilleure grâce qu'il me fut possible. Cotillard pleurait; il me prit la main : — « Vous le voyez, me dit-il, vous ne pouvez partir, j'en suis désespéré....



— Allez, répondis-je, et soyez heureux ! Partez, vous n'avez pas de temps à perdre. Je vous ai parlé souvent de ma mère ; vous savez son adresse à Paris : allez la voir, donnez-lui de mes nouvelles, et ne lui faites pas un tableau trop affreux de ma position ; elle en mourrait... Adieu, adieu, mon ami.—Et vous, dit-il, en me sautant au cou, du courage !...

Je les suivis des yeux jusqu'à ce que l'obscurité et l'éloignement les eussent fait disparaître. Alors je me couchai à plat ventre pour dé mêler au moins le bruit de leurs avirons, bientôt je cessai de l'entendre... leur départ resta inaperçu, et ils arrivèrent heureusement à Barcelonne.

---

---

CHAPTER XI.

---

L'ILE DE CABRÉRA.

---

*Les Pêcheurs majorquins.*

Nouvelles connaissances. — Un complot. — Le sergent-major Alleigne. — Secrets préparatifs. — Le jeune volontaire. — La pince enlevée. — Nous forgeons un grappin. — Les veilles inutiles. — Chut! Chat! — Le caporal Leroy, notre espoir. — Le grappin est lancé. — Nous mettons à la voile. — On nous donne la chasse. — Périls imminents. — Vaincre ou mourir. — L'abordage est inévitable.

Vers le mois de juin 1844, il y avait alors plus de deux ans que j'étais dans l'île, je fis la connaissance de quelques prisonniers amenés récemment de la Catalogne. Parmi ces derniers, était un sergent-major, militaire intrépide s'il

en fut jamais : il était Lyonnais, et se nommait Alleigne. Ce nouveau compagnon de captivité me mit en rapport avec des hommes non moins déterminés que lui. Je ne doutais pas de leur hardiesse ; mais avant de m'ouvrir à eux, je voulais pouvoir compter sur leur discrétion. Dès que je m'en crus assuré, je leur fis part du projet que j'avais formé depuis longtemps de m'emparer d'une barque de pêcheurs. Je leur en démontrai la possibilité ; ils l'adoptèrent avec transport, bien que l'exécution leur parût chanceuse, et ils me confièrent le soin de les diriger.

Un lieu de rendez - vous fut assigné, et chacun jura sur l'honneur de garder le secret.

L'île ne présentant aucune ressource pour une agression, les pêcheurs majorquins devaient se croire à l'abri d'un coup de main de la part des prisonniers français. D'ailleurs, pour être encore plus tranquilles à cet égard, ils tenaient leurs barques à distance, et n'approchaient de la côte qu'avec précaution.

Il fallut donc rêver à quelque expédient : celui d'un grappin que je proposai fut accepté ; mais où se procurer ce grappin ? où avoir du fer, où le trouver ? et à supposer que nous en eussions, comment l'approprier à l'usage que nous en voulions faire ?

A cette époque, notre aumônier, toujours occupé d'étendre ses cultures, faisait miner un rocher qui le gênait. Pendant la nuit nous enlevâmes une des pinces qui servaient à ce travail : une fois en possession de cet objet, qui était essentiel, un boulet de canon trouvé dans l'île nous tint lieu d'enclume, et nous eûmes bientôt fabriqué un soufflet avec la peau de nos sacs. Notre grappin fut forgé *grosso modo* ; divers chaînons solidement rivés y furent adaptés dans une longueur de huit pieds, et nous y ajoutâmes tout ce qu'il fallait de corde pour atteindre celle des barques qui viendrait raser la côte de plus près.

En ma qualité de marin, je fis observer à mes camarades que pour une semblable entre-

prise, une certaine provision de vivres et d'eau était indispensable : cette proposition faillit tout gâter... Nos rations étaient si chétives ! Cependant comme en cas d'insuccès on devait retrouver cette réserve, on souscrivit à tout, et au bout d'une quinzaine de jours nous nous jugeâmes en état de tenir la mer. A la fin de juin nous avons fait nos dispositions les plus importantes.

Dans la première nuit de juillet 1814, nous transportâmes en silence nos vivres et notre grappin, et, parvenus à la côte de l'ouest, où les barques venaient le plus fréquemment, nous cachâmes le tout dans des trous de rochers. Notre coup de main ne pouvait s'effectuer que pendant la nuit, car il fallait non-seulement tromper l'œil des pêcheurs espagnols, mais encore celui de nos compagnons d'esclavage ; notre misère était si grande que, dans l'espoir d'obtenir quelques fèves de plus, un de ces infortunés aurait bien pu nous dénoncer : plusieurs exemples de ce genre nous rendaient timorés et méfiants.

Le lendemain nous retournâmes au poste pour y épier l'arrivée des bateaux ; pas un ne se montra.

Pendant près de trois semaines nous continuons ce manège pénible. Une fois des bateaux se trouvent à notre proximité : nous sommes tentés d'en finir ; mais l'obscurité n'était pas assez profonde : je me ravisai bien vite et insistai pour qu'on n'entreprît rien. Selon moi, nous ne devons agir qu'à coup sûr : j'eus le bonheur de persuader mes compagnons et les emmenai aussitôt, dans la crainte de quelque observation de leur part, et pour n'être pas tenté moi-même de revenir sur ma décision.

Il s'en fallait que nous fussions à notre aise, épuisés que nous étions par les veilles de la nuit, par la mortelle lieue qu'il y avait à faire soir et matin pour aller et revenir à travers de hautes montagnes, dont les pierres anguleuses nous déchiraient les pieds, et surtout par le manque de nourriture, depuis que nous nous étions fait la loi rigoureuse de ne consommer qu'un quart

de nos rations : aussi était-il à craindre qu'à la longue nous ne perdissions courage.

Le 16 juillet, nous approchions du rendez-vous. Il devait être neuf heures. Un de nos compagnons, parvenu le premier au haut de la montagne, se retourne, et se penchant, il nous crie à voix basse : « Avancez... deux bateaux... vite, vite ! » C'est à qui aura franchi le plus tôt l'espace qui nous sépare de lui : nous grimpons comme des chamois. O joie ! ô bonheur ! les deux bateaux sont là sous nos yeux... Respirant à peine et n'osant remuer, nous nous prenons les mains, nous semblons nous dire : « Allons-nous devenir libres, après tant de malheurs et de souffrances ? » — Chut, chut ! pas de bruit... Quelques-uns prétendent à voix basse qu'il faut s'arrêter pour tenir conseil.

« Comment donc ! réplique Alleigne, est-ce une plaisanterie ? Ne savons-nous pas depuis long-temps ce que chacun doit faire ? Faudra-t-il encore une répétition ? Descendons, descendons... Cette occasion ne se représentera

jamais. — Oui, oui, répétons-nous ensemble; il n'y a plus à reculer... Allons, allons!

Et nous descendîmes la côte avec les plus grandes précautions. La moindre pierre en roulant pouvait éveiller l'attention des pêcheurs et anéantir notre espérance.

Le temps était superbe, le ciel étoilé, le vent frais et favorable. Arrivés au bas de la côte, à l'endroit de notre embuscade, nous fîmes nos dispositions dans le plus grand silence. Le poste de chacun fut assigné.

Des épreuves vingt fois réitérées ayant eu lieu quelques jours auparavant, Leroy, caporal de grenadiers au 121<sup>e</sup>, le plus vigoureux d'entre nous, s'était trouvé en même temps le plus adroit. C'est lui qui devait lancer le grappin. Je le prends à part; je tâche de lui donner de la confiance: il me dit qu'il est sûr de son fait. « En tout cas, lui recommandai-je, n'opérez qu'autant que la réussite vous paraîtra infaillible; s'il n'en était pas ainsi,



je soutiens qu'il vaudrait mieux attendre encore.

Nous étions quatorze.

Six, à la tête desquels était le brave Alleigne, devaient se ranger sur la corde pour haller le bateau dès que le grappin y serait tombé. Quatre (j'étais de ce nombre) devaient, armés de pierres, effrayer les Majorquins par un feu de file, et sauter à bord dès que la distance le permettrait. Quatre autres, enfin, devaient rester sur la rive pour arrêter les Espagnols qui, sans cette précaution, soit qu'ils fussent jetés par nous à la mer, soit qu'ils s'y jetassent d'eux-mêmes, pouvaient, après avoir gagné terre à la nage, gravir la montagne, et de là, donner l'éveil aux canonnières mouillées dans le port.

Nous attendions dans une extrême anxiété. Bientôt l'un des deux bateaux change de direction et double une pointe de rocher : nous le perdons de vue. Déjà la moitié de notre espoir nous est échappé, il semble qu'on nous arrache

l'âme; cependant l'autre reste : il s'éloigne, se rapproche, dévie légèrement tantôt à droite, tantôt à gauche. Nous sommes sur les épines, nous tremblons, nous nous rassurons, et nous tremblons encore... au moindre mouvement du bateau tout notre sang s'arrête ou il circule de nouveau; le cœur nous battait d'espoir et de crainte.

Enfin, vers onze heures et demie, je juge que l'instant est venu. Tous mes hommes sont à leur poste. Inquiet, agité, je regarde de tous mes yeux celui qui tient dans la main toutes nos espérances; je le vois s'apprêter, affermir ses pieds sur la roche glissante; et nous, l'oreille attentive, courbés comme si un poids dont la chute doit nous écraser fût suspendu sur nos têtes, nous écoutons.... Une demi-minute, qui nous parut un siècle, s'écoula... Le grappin est lancé : nous aurions voulu le retenir. Nos poitrines étaient serrées. Un pressentiment... Mais un bruit de fer se fait sur le pont : les Majorquins poussent des

cris, le grappin est arrivé !... On tire promptement sur la corde ; la barque vient, et nous nous précipitons , jetant des pierres , sautant à bord ; heurtant ; bousculant , renversant tout ce qui veut nous résister. Les Espagnols , saisis d'épouvante, se blottissent le long du plat-bord. Ils étaient six , et nous n'étions encore que quatre : ils s'en aperçoivent , et s'élancent armés de tout ce qu'ils ont pu trouver sous leurs mains. Chazé ; l'un de nous , est blessé à la jambe ; mais Alleigne et un autre sont accourus , et la fureur triple nos forces : en un clin d'œil le pont est balayé ; trois des Majorquins sont jetés à la mer ; les autres se précipitent par l'écoutille au fond du bateau où nous les tenons prisonniers. « A vous ! crions-nous à ceux qui gardaient la côte... à vous ! trois hommes à la mer ! » On les guettait , on les saisit à leur arrivée à terre , on les brusque , on les force de se rembarquer. Pendant ce temps , quatre de ceux qui avaient tiré sur la corde s'étaient portés à quelques pas de là , et revenaient à

toutes jambes avec les vivres et notre petit baril d'eau.

Maintenant que le coup était fait, il était urgent de quitter la côte. Le pont du bateau était couvert de lignes, de filets, de paniers et d'une foule d'ustensiles propres à la pêche : nous les faisons disparaître, et dès qu'il est débarrassé, je me hâte de monter le gouvernail, de mâter et de hisser les voiles : cela fut bientôt fait. Alors, à l'aide de quelques avirons, vite, vite, nous nous éloignons pour pouvoir prendre le vent, et m'orientant sur les étoiles, car nous n'avions point de boussole, je mets le cap au nord, direction qui devait nous conduire entre Barcelonne et Tarragonne. Le vent était sud-est, nous ne pouvions le désirer plus favorable.

Une fois au large, nous songeâmes à nos prisonniers. Etourdis du coup, ils avaient peine à s'en remettre et nous regardaient faire. Pour lier conversation avec eux, nous les obligeâmes à se déshabiller et à échanger leurs vê-

temens contre nos haillons. Trois de leurs défroques étaient mouillées : c'étaient celles des pêcheurs que nous avions jetés à la mer, et au nombre desquels était le patron de la barque, homme d'une cinquantaine d'années. Heureusement leurs grosses capotes et leurs bonnets étaient restés sur le pont, et nous nous en servîmes pour braver la fraîcheur de la nuit.

Dès ce moment tout fut commun entre nous, excepté la gaiété que nous éprouvions, et que nous les dispensâmes de partager. Il fallut, quelque envie que nous eussions de ne point insulter au malheur de ces pauvres gens, que cette joie se manifestât par des cris, des bonds de plaisir, des applaudissemens; nous embrassâmes Leroy, nous lui pressions les mains, nous l'appelions notre sauveur, nous lui demandions s'il n'avait pas craint... — Ah! f..... répondait-il, j'étais bien sûr de mon affaire, j'avais trop bien pris mes dimensions. Et on le félicitait de nouveau; nos extravagances recommençaient, nous ne nous possédions plus :

nous allions revoir la patrie, retrouver des frères d'armes, reprendre notre uniforme, respirer un air libre, et savourer une ration entière de pain et de viande... Quelle transition subite, inespérée, de toutes les horreurs de la misère à tous les charmes de la liberté! Et nos gesticulations, nos exclamations n'avaient pas de fin. Plusieurs faisaient de la main une croix sur l'île: « Va-t'en, peste de Cabrera! île maudite! rocher du diable! va-t'en, disions-nous, tu ne nous rattraperas pas... Adieu, adieu pour jamais, horrible séjour!... Vive la liberté! vive la France! vive l'Empereur!... Toutes nos peines sont donc finies!

Il y avait environ trois quarts d'heure que nous venions de laisser derrière nous l'exécrable île, lorsqu'un incident vint modérer cette délirante allégresse. — Patron, patron! me crie l'un de ceux qui étaient sur l'avant, nous allons aborder un bâtiment! — Évitez, évitez. — Nous sommes perdus, disent les autres avec effroi. — Non, non, pas de bruit, et laissez faire. Je n'é-

tais guère plus rassuré qu'eux : n'importe, je commande à tous mes hommes de baisser la tête ; je mets la barre dessous ; nous venons au vent, et nous reconnaissons le brick anglais qui croisait devant l'île ! Dans le plus grand silence, nous passâmes presque sous son beaupré : grâce aux bonnets et aux capotes des Majorquins on dut nous supposer Espagnols ; et nous en fûmes quittes pour la peur. Alors nous nous réjouîmes de nouveau. — Enfants, leur dis-je, encore une de parée... Bon espoir !

Cette alerte nous rendit plus circonspects : j'ordonnai que chacun à son tour veillât sur l'avant ; afin d'être prévenu à temps de ce qu'on apercevrait. Nous continuâmes paisiblement notre route jusqu'au jour.

Le lendemain matin nous étions par le travers de Palma. Le vent faiblit à tel point qu'il fallut avoir recours aux rames ; nécessité très-fâcheuse, attendu que nous n'étions que trois marins : nous devions être quatre, et, à notre grand étonnement, nous vîmes qu'il nous man-

quait un jeune novice qui se trouvait la veille au rendez-vous , et qui avait aidé à amener la barque. Était-il des nôtres sur le pont pendant la lutte ; et y avait-il péri ? Nous interrogeons les Espagnols, et afin d'obtenir d'eux la vérité, nous leur déclarons que même dans le cas où l'un d'eux l'aurait frappé et renversé à la mer, nous regardions cet acte comme très-légitime ; mais tous se défendirent de ce soupçon, de manière à nous persuader. Nous présumâmes donc qu'au moment de s'embarquer , ce jeune homme augurant mal de l'entreprise , s'était décidé à rester. Chacun de nous fit alors des vœux pour qu'il n'eût pas ébruité notre fuite.

Le vent était tout-à-fait tombé... Je fis placer nos deux marins aux avirons de derrière , et les soldats à la suite ; ce qui donna beaucoup de facilité à ceux-ci pour se guider sur les premiers, et régler leurs mouvemens d'après eux. Ainsi armés de huit avirons, nous voguâmes tant bien que mal toute la journée. Sur le soir nous étions harassés, nous n'en pouvions plus ; ces



pauvres soldats, qui n'étaient pas habitués à un si rude métier, se plaignaient d'avoir les bras et les reins brisés. Je les encourageais; mais si le calme se prolongeait, je ne savais pas ce que nous deviendrions. Heureusement le vent ne tarda pas à s'élever. Cette brise favorable soulagea nos rameurs, et nous fit faire beaucoup de chemin.

A la pointe du jour nous aperçûmes derrière nous deux bâtimens qui paraissaient venir avec une effrayante rapidité... Après quelques instans d'une scrupuleuse attention, nous les reconnûmes : c'étaient les deux chaloupes canonnières, gardiennes des prisonniers de l'île. Elles nous donnaient la chasse... Chacun comprit le danger qui nous menaçait; il fallut redoubler d'efforts et ramer en désespérés.

Le souvenir de l'île et de ses horreurs décida la manœuvre. « Surtout de l'ensemble, m'écriai-je, c'est le moyen de ménager nos forces et de faire du chemin. Les soldats ramèrent si bien, que des matelots de dix ans de

navigation n'eussent pas mieux fait, et après deux heures d'incroyables efforts, pendant lesquelles, je crois, il ne fut pas dit un mot, nous eûmes le bonheur de voir nos chasseurs perdre complètement leur avantage.

Rien de nouveau jusqu'au lendemain trois heures de l'après-midi : droit devant nous était un gros navire. Nous crûmes reconnaître une frégate anglaise. Quel parti prendre ? faire fausse route ? nous ne le pouvions guère, déjà nous manquions d'eau, et nous avions hâte d'arriver. Mes compagnons étaient consternés ; je l'étais moi-même : car cette fois la circonstance était des plus critiques. Ce fut à qui me donnerait un conseil : ce n'était pas le moyen de s'entendre. Je demandai qu'on voulût bien s'en rapporter à moi, et que chacun fût prêt à exécuter la manœuvre. Alors je laissai arriver vent arrière ; nous étions déjà grand largue ; je me dérangeai de notre route. La frégate avait ses amures à babord ; nous allions au devant l'un de l'autre, mais à une grande portée de

canon , je mis la barre à tribord ; la barque vint au vent , et nous courûmes une petite bordée bâbord amures. Peu d'instans après la frégate mit de nouvelles voiles dehors et fit quelques manœuvres comme dans l'intention de nous joindre : c'était ce que je voulais savoir. Soudain je fais mettre bas les voiles et démâter afin d'être plus difficilement aperçus ; j'ordonne de ramer vigoureusement , et notre bateau n'en marche pas moins avec une grande rapidité. Nous sentions que la frégate nous suivait ; et Cabrera était aussi derrière nous ! nous étions résolus à nous laisser couler plutôt que d'y retourner. Cependant le danger était imminent : la frégate était bonne marcheuse , et contre notre gré , le soleil tardait à baisser. Nous invoquions les ténèbres. Enfin elle vint , cette nuit que nous désirions si ardemment ; elle vint , on nous perdit de vue , et nous reprîmes notre route.

Le 20 juillet , au point du jour , nous vîmes la terre , et nous poussâmes des cris de bon-

heur. Dans l'élan de notre gaîté nous nous amusâmes à donner la chasse à une barque espagnole que nous aurions sans doute capturée ; mais comme en fuyant devant nous elle se rapprochait du littoral, nous l'abandonnâmes pour ne pas nous compromettre. Vers le milieu du jour, le sergent-major Alleigne prétendit reconnaître les environs de Tarragonne, et à demi-lieue de la côte, je laissai arriver vent arrière.

Avant notre départ de l'île nous avons bien entendu dire que Tarragonne était au pouvoir des Français ; mais il importait de nous en assurer. A l'aide d'un mouchoir blanc, d'une cravate noire et d'un morceau de chemise de laine rouge, nous eûmes bientôt fait un pavillon national. Nous le hissâmes au bout de l'une de nos vergues lorsque nous fûmes par le travers de la ville. L'instant d'après sortit du port une embarcation un peu plus grande que la nôtre, ayant en poupe grand pavillon français. Notre joie était extrême. — On vient nous re-

connaître, disons-nous, enfin nous allons voir des compatriotes!

La barque approche; ce sont des soldats espagnols; ils nous crient: « Qui êtes-vous? d'où venez-vous? » Et nous les voyons nous coucher en joue. Nous voilà tous plongés dans la stupeur. Plus moyen d'en douter, nous sommes venus nous jeter à la gueule du loup. L'abordage est inévitable: « Al-lons, du courage, dis-je à mes camarades, c'est ici qu'il faut vaincre ou mourir. » Tous jurent de vendre chèrement leur vie. Ils se saisissent à la hâte et en tumulte de tout ce qui peut devenir une arme, et nous fermons les écoutilles sur nos prisonniers. « Tout le monde à plat-ventre sur le pont, commandai-je, et ne bougez pas que je ne vous donne le signal; alors à l'abordage, et qu'en dix minutes, ils soient à nous. » Nos tranches étaient grandes, mais nous étions bien résolus. Resté seul de bout, je gouverne avec la plus grande précaution et me dispose à aborder l'ennemi;

deux minutes après : « *Enfans, m'écriai-je, relevez-vous !... Nous sommes sauvés !... Les Espagnols avaient conservé l'attitude hostile. mais sur leurs bonnets rouges je venais d'apercevoir la cocarde tricolore. Pleinement rassuré. « Nous sommes Français !* criai-je aussitôt à celui qui m'avait hélé plusieurs fois. — Français ? répéta-t-il. — Oui... prisonniers français échappés de Cabrera. » Comme j'achevai ces mots, nous étions bord à bord. La reconnaissance se fit, de notre part en bruyans éclats d'allégresse folle, et de la leur en applaudissemens.

On se tendit les mains d'un bord à l'autre, et le capitaine me fit passer un bidon de fer-blanc rempli d'eau-de-vie, qu'il m'invita à faire circuler. Puis après cette politesse, le corsaire prit le large, vira de bord et alla rendre compte de sa mission. Nous le suivîmes et fîmes notre entrée dans le port de Tarragone aux cris mille fois répétés de : *Vive l'empereur !*

A notre descente sur le môle, nous fûmes reçus par le commandant de la place, par les officiers de l'état - major, et par une foule de sous-officiers et de soldats, qui nous sautaient au cou, et nous interrogeaient; tous voulaient nous emmener avec eux; mais il y avait des formalités à remplir. .

Procès-verbal fut à l'instant dressé au bureau de la douane par ordre du commandant Anpée, qui nous fit apporter sur la jetée des mannes pleines de pain, de la viande et des *cantaros* de vin. Nos corps maigres et noirs déposaient assez des misères que nous avions éprouvées. Cependant, plutôt que de manger avec avidité, comme on s'y était attendu, nous nous mîmes à raconter tous à la fois et avec une précipitation confuse, les mauvais traitemens que nous avaient fait subir les Espagnols. Le contentement nous ôtait l'appétit: nous n'avions qu'une soif ardente que le vin n'était pas propre à apaiser. On s'empressa de nous faire donner de la limonade.

A cette époque, il n'y avait pas vingt jours que Tarragone, après un siège de deux mois, avait été prise d'assaut ; et cette ville était encore un théâtre de décombres sanglans. L'aspect de malheur qu'elle présentait fut pour nous un sujet de tristes réflexions : elle était presque sans habitans. Le commandant nous ayant laissé la liberté de loger où nous voudrions, nous choisîmes une maison sur le bord de la mer pour être plus à portée de veiller sur notre bateau. Le lendemain nous nous rendîmes à l'entrepôt de la douane pour y visiter nos prisonniers qu'on y avait enfermés. Nous les trouvâmes dans le plus grand abattement et dans les larmes : ces malheureux, presque tous pères de famille, sanglotaient en parlant de leurs femmes et de leurs enfans. Ce tableau douloureux nous fit mal. Touchés de leur situation, nous courûmes sur-le-champ chez le général gouverneur de la place, afin d'intercéder pour eux. Il écouta notre prière, et nous donna sa parole qu'il les ferait conduire à Mataro, bourg



situé entre Tarragone et Barcelonne, dans une partie du littoral occupée, tantôt par nos troupes, tantôt par les Espagnols. « De là, ajouta-t-il, ils trouveront aisément à s'embarquer pour leur pays. » Le général tint sa promesse : Les Majorquins furent renvoyés : quant à leur bateau, il fut vendu à notre profit pour la somme de 1,900 fr. En ma qualité de chef de l'entreprise, on voulut me faire une part double; mais je m'y refusai.

L'un de mes premiers devoirs était certainement de signaler l'état de détresse dans lequel nous avions laissé les prisonniers français à Cabrera : j'adressai à cet égard au maréchal Suchet un rapport circonstancié, qu'il fit peu de temps après parvenir à Paris, en y joignant cette lettre d'envoi :

## ARMÉE D'ARAGON. — ÉVÉNEMENT DE MER.

*A Son Altesse Sérénissime le Prince de  
Wagram et de Neuchâtel.*

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur d'adresser à V. A. S. le rapport intéressant de quelques prisonniers français, qui, avec des peines infinies, sont parvenus à s'échapper de la petite île de Cabrera.

Votre Altesse y remarquera l'état de misère et de dénûment dans lequel le gouvernement espagnol y laisse nos prisonniers, et le nombre de ceux qui y gémissent encore.

Je lui recommande le sieur Ducor, timonier de la marine militaire, chef de l'entreprise, et rédacteur du rapport, qui a donné

des preuves d'une grande présence d'esprit, de beaucoup d'intelligence et de courage.

J'ai l'honneur d'être,

MONSEIGNEUR,

De Votre Altesse Sérénissime,

Le très-humble et très-  
obéissant serviteur,

*Le Maréchal d'empire,*  
Comte SUCHET.

Almenara, sous les murs de Murviedro,  
9 octobre 1811.

Ce fut à Almenara, où j'avais suivi, en qualité de secrétaire, M. Loustoneau, sous-inspecteur aux revues de l'armée d'Aragon, que je vis le maréchal. Je lui avais écrit pour le prier de vouloir bien me donner une destination; et à peine avait-il reçu ma lettre qu'il m'envoya chercher. Après qu'il m'eut interrogé longuement sur la situation des Français prisonniers à Cabréra, il me

dit qu'il saisirait la première occasion de les échanger , et il me demanda où je voulais aller. — Monseigneur , lui répondis-je , auprès de ma mère que je n'ai pas vue depuis onze ans ; on disposera ensuite de moi comme on l'entendra. — C'est bien , dit-il ; j'espère que vous aurez plus que vous ne demandez. Je me retirerai. Le lendemain , un aide-de-camp me remit une lettre du maréchal au prince de Wagram , et un ordre pour le chef d'état-major , Saint-Cyr Nugues , de me délivrer une feuille de route , avec des moyens de transport jusqu'à la frontière.

Alors les guérillas infestaient tout le pays : il était impossible de voyager isolément ; mais on livra la bataille de Murviedro , et pour rentrer en France , je profitai de la première colonne des huit mille prisonniers que notre armée y avait faits. Bientôt j'arrivai à Paris , et je volai chez ma mère , qui fut ravie de me voir ; mais elle ne fut pas surprise : elle avait eu le pressentiment de mon retour ; c'était sans

douté l'effet de ses conversations avec Cotillard, mon ancien compagnon d'infortune à Cabrera, celui avec qui j'avais été sur le point de m'évader. Ce bon camarade, qui s'était acquitté de ma commission auprès d'elle, l'entretenait dans l'espoir qu'un jour je m'échapperais comme lui.

J'appris qu'il était sous-officier dans les Mairins de la garde : j'allai le trouver ; il fut étonné de me voir : il était aussi content que moi. — Ah ! que ta mère a dû être heureuse, me dit-il ! Eh bien, les autres, que deviennent-ils là-bas ? — Ah ! mon ami, lui répondis-je, cela va de mal en pis ; sur huit mille Français qu'on y a déposés en deux fois, il y en a plus de *quatre mille de morts* ; le reste ne vaut guère mieux. — Pauvres diables ! Nous y avons passé... Allons, ne parlons plus de ça. Mais, à propos, ajouta-t-il, nous avons ici un autre Cabrérien, M. Boniface ; il s'est sauvé d'Angleterre : c'est lui qui commande la sixième compagnie qu'on organise en ce moment, il faut que je te conduise

près de lui, il sera charmé de te voir. » Nous allâmes donc chez le capitaine Boniface, qui m'accueillit fort bien, et me demanda si je voulais entrer dans sa compagnie. Entrer dans les Marins de la garde! c'était depuis trop longtemps mon ambition, pour qu'on ne devine pas ma réponse. Le lendemain, je fus présenté à l'amiral Gantheaume qui avait le commandement supérieur du corps, et le surlendemain j'avais endossé l'uniforme. Alors je ne m'inquiétai plus de la protection du prince de Neuchâtel, à qui j'avais fait remettre la lettre du maréchal Suchet, mais dont je n'avais jamais pu obtenir ni audience ni réponse.

Mon séjour à Paris ne fut pas long; peu de mois après j'étais sur la route du Nord, satisfait de ce que nous allions entrer en campagne, mais avec la mort dans le cœur de n'avoir pu faire mes adieux à ma mère; car selon la coutume de la Garde, nous étions partis à l'improviste pendant la nuit...

## DEUXIÈME LIVRE.

**TROISIÈME PARTIE.**

---

**LA RUSSIE.**



**MARCHE**

**DE**

**LA GRANDE ARMÉE**

**EN AVANT ET EN RETRAITE.**

Nous eûmes promptement franchi l'intervalle qui sépare le Rhin du Niémen. La garde et toute l'armée étaient heureuses : en traversant la France orientale, elles n'avaient reçu que des encouragemens. — Allez, nos enfans, disaient les habitans aux soldats ; allez

vaincre, marchez à la gloire. — Oui, répondaient-ils ; ne vous inquiétez pas, sous peu nous vous enverrons des drapeaux, des canons, et des prisonniers pour faire la moisson. »

Il y avait confiance, enthousiasme, ardeur : chacun était pressé d'arriver. En passant fièrement dans l'Allemagne dont on consommait les produits, on avait jeté, répandu, prodigué son argent ; on avait beaucoup dépensé et généreusement payé : les Allemands n'étaient-ils pas nos amis ? Oubliant toute vieille rancune, ou plutôt étonnés, comme hors d'eux-mêmes, et emportés par le mouvement universel, ces bons peuples nous avaient accompagnés de leurs vœux.

La Pologne nous appelait. Nous connaissions les Polonais, nous les aimions ; ils étaient parmi nous en grande renommée de vaillance : dans tous les régimens on s'entretenait de leurs prouesses. Nous nous faisons une fête de délivrer leur pays ; nous allions où jamais armée européenne n'avait pénétré. La grandeur

de l'entreprise , l'agitation de l'Europe qui y coopérait , l'appareil imposant d'une réunion de quatre cent mille fantassins et de quatre-vingt mille cavaliers ; tant de bruits de guerre, de sons belliqueux , exaltaient toutes les imaginations.

Napoléon proclame que la seconde guerre de Pologne est commencée. Bientôt nous laissons derrière nous le fleuve russe, et déjà nos cavaliers sont forcés de couper les seigles verts, et de dépouiller les maisons de leurs toits de chaume pour nourrir leurs chevaux. Nous ne rencontrons point d'ennemis , et de toutes parts, sous un ciel que nous ne connaissons encore que par ses orages, le jour nous montre un sable aride, des déserts, de mornes et sombres forêts. Nous courons après une bataille , nous la demandons. Les Russes fuient sans cesse ; où s'arrêteront-ils ? Sans doute quand leurs corps épars se seront ralliés, ou lorsqu'ils seront revenus du premier mouvement d'épouvante d'une invasion soudaine. Tel était notre espoir jusqu'à

Wilna qu'ils nous abandonnèrent. Au-delà de cette ville, quelle que fut notre vitesse, à peine apercevions - nous leurs arrière - gardes : nous pensions les atteindre, nous précipitions notre marche, enfin nous voyions leur camp : ils avaient pris position : à demain la victoire; le jour venait : ils avaient disparu; il ne restait pas même vestige de leurs bivouacs.

Chaque soir, nous nous croyions à la veille d'un engagement; chaque matin, il n'y avait plus d'adversaires devant nous. — Ils se sont donc évaporés ! disaient les soldats ; vont-ils nous faire user nos trois paires de souliers ? » L'armée entière les accusait d'être des lâches, et dans tous les rangs, on n'entendait que des propos où l'on tournait en dérision leur courage tant vanté. L'impatience de les joindre était si grande que, ne trouvant jamais à la satisfaire, on était courroucé contre eux ; et cette animosité s'augmentait encore du mécontentement que faisaient éprouver la fatigue et les privations. En se retirant, les Russes enlevaient.

tout, fourrages, vivres, bestiaux ; ils ne laissaient rien après eux, pas même de l'eau, car ils coupaient les cordes des puits. Dans les villages, notre avant-garde se jetait avidement sur ce qui leur avait échappé, et quand arrivaient les corps du centre, ce passage avait tout épuisé.

Comme l'Empereur nous avait fait distribuer à chacun des vivres pour vingt jours, le premier besoin qui se fit sentir ne fut pas la faim, mais la soif. Dans les plaines qui se déroulaient devant nous, pas le moindre ruisseau où il fût possible de se désaltérer. Pour se procurer de l'eau, il fallait nécessairement s'écarter de sa colonne : alors, en tâtonnant, cherchant à travers les champs et les forêts, on parvenait quelquefois à en découvrir ; mais souvent, après une longue et pénible exploration, il fallait y renoncer et se harasser pour rejoindre. Combien de fois ne me suis-je pas jeté à plat ventre sur la route pour humer dans les pas des chevaux

un liquide dont la seule teinte jaunâtre me ferait aujourd'hui soulever le cœur !

Malgré ce début de misères, on ne se ralentissait pas : il y avait de l'émulation ; on s'excitait ; et quand , courbé sous son fardeau , on cheminait plié en deux , la tête en avant , il n'y avait plus de lassitude dès qu'on entendait ce nom magique l'*Empereur* ! répété pour signaler son approche. Alors , dans les rangs de la vieille garde , on se faisait passer ces mots : — raidissons le jarret , et puis de la queue à la tête de la colonne , ce cri partait : *allume, allume...* : ce qui voulait dire d'allonger le pas , afin que l'Empereur ne pût croire que l'on était fatigué.

On poussa ainsi jusque devant Vitepsk. Là , après un engagement partiel , où nous avions eu l'avantage , nous vîmes l'armée russe se déployer. — Ah ! cette fois , disions-nous , ils vont accepter la partie.

Après une marche longue et d'autant plus pénible , que nous portions jusqu'à soixante-

quinze livres (1), les soldats avaient passé la nuit à s'approprier, et le 27 juillet, le lever d'un magnifique soleil nous surprit dans la brillante tenue d'un jour de parade : les armes étaient étincelantes, les panaches flottaient ; la joie, le ravissement, se peignaient sur tous les visages ; la gaiété était générale ; les plus sévères se permettaient le quolibet : les grenadiers, qui se rappelaient le camp de Boulogne, nous hélèrent. — *O de la chaloupe, O ! — Holà ! —* Eh bien, c'est fameux, marins ! branle-bas partout. Tout le monde sur le pont... Nous les tenons enfin... On était dans l'ivresse, tant l'on était persuadé qu'un combat décisif allait être livré : mais ce n'était encore qu'une illusion : dès le lendemain 28, on n'aperçut plus l'armée russe !

Les soldats sentaient qu'ils n'auraient de repos qu'après l'avoir détruite, et cette persuasion les

---

(1) Le poids des vivres que nous avons reçus et celui de nos armes.

soutenait dans leurs efforts pour la contraindre à se mesurer avec eux. Les marches de dix, douze, quatorze heures, ne nous effrayaient pas... Le soir, la proximité de quelque village, d'un ruisseau ou d'un étang bourbeux, déterminait le point où l'on s'arrêtait. Aussitôt on s'occupait de se procurer des vivres : des hommes de corvées s'éparpillaient par petits détachemens : ceux-ci pour fouiller les alentours et tâcher de découvrir quelque ressource ; ceux-là pour aller chercher de l'eau ; d'autres pour couper du bois dans la forêt voisine, afin d'alimenter le feu que les hommes de cuisine avaient déjà allumé, en attendant ce que la fortune réservait à la *marmite*. Heureux les premiers arrivés dans ces espèces de maraudes ! leur lot était toujours le meilleur ; mais la plupart du temps il n'y avait d'aubaine pour personne ; et c'était à qui maudirait les Russes et leur infâme pays !

Le jour on avançait, et la nuit se passait en excursions sur les deux côtés de la route, afin de découvrir des subsistances : Quand les co-



gnats (1) revenaient chargés (chaque escouade avait le sien), on était content; mais il n'était pas rare qu'après une course de plusieurs lieues, les pourvoyeurs rentrassent à leur compagnie tout aussi affamés que leurs camarades qui étaient là à les attendre avec impatience. Ne rester qu'un jour sans manger, était ce qu'il y avait de moins extraordinaire; on ne s'en étonnait plus, et l'on se consolait par la pensée que ces privations auraient bientôt un terme: aussi la gaieté se maintenait-elle; et parmi les troupes, c'était à qui déploierait le plus de célérité: on marchait à l'envi les uns des autres; mais le plus puissant des stimulans était toujours la présence de l'Empereur. Un jour, en passant auprès de nous, il nous adresse cette question:—Marins, combien filez-vous de nœuds? — Sire, cinq nœuds, lui fut-il répondu; mais nous allons bientôt en filer huit... Et tout aussitôt le bataillon de crier:—Largue les perroquets! hors

---

(1) On appelait cognats les petits chevaux russes.

les bonnettes ! haut et bas ! allume, allume !...  
L'Empereur se mit à rire, et poussa en avant.

A mesure que nous nous enfoncions dans la vieille Russie, notre détresse devenait plus grande : l'armée ennemie, en se retirant, brûlait et dévastait tout ; le peu de biscuit et de farine qu'on nous avait distribué fut promptement consommé, et la marche des convois avait été si mal calculée, qu'il fut impossible de renouveler nos petites provisions. Dès-lors, on soupira après les villes comme on avait soupiré après une bataille. Au milieu de ces épreuves d'une campagne la plus rude qui eût été faite encore, beaucoup de jeunes soldats expiraient de fatigue et de besoin : plusieurs se donnèrent la mort. Les anciens, qui étaient habitués de longue date aux vicissitudes de la guerre, et qui savaient qu'elle refuse aujourd'hui ce qu'elle donnera demain à profusion, ne se laissaient pas aussi facilement abattre : ils allaient toujours ; mais que de jurons, d'imprécations, de blasphèmes leur arrachait une situation qui

n'était pour eux comparable à aucune de celles dans lesquelles ils avaient pu se trouver. — Scélerat de pays ! disait un jour à côté de moi, un grenadier de la vieille garde; rien à tortiller.... au moins, en Égypte, il n'y avait pas encore trop d'affront, on pouvait décrocher les mausettes des chameaux. — Et qu'y trouviez-vous ? lui demandai-je. — Eh bien ! des fèves.

Quelquefois, en pénétrant bien avant dans les forêts, nous surprenions le bivouac d'un village : c'étaient des femmes, des enfans, des vieillards, les uns assis, les autres couchés sur des peaux de mouton ou sur des pièces de toile, au milieu d'un cercle de petites voitures qui portaient tout ce qu'ils possédaient au monde. Du blé, quelques sacs de farine, des baquets de beurre, du bétail en petite quantité, quelques volailles qu'ils avaient tuées, et qui étaient suspendues aux ridelles des chariots, composaient tout l'avoir de ces pauvres gens. Nous arrivions: ils avaient beau prier, supplier, se mettre à genoux, nous enlevions tout, et c'était à leur

tour à mourir de faim. Quand des mères, leurs enfans à la mamelle, se jetaient à nos pieds, en pleurant, en gémissant, nous détournions la vue : notre cœur était déchiré ; mais l'impérieuse nécessité nous défendait de céder à la compassion.

Les villes trompèrent encore notre attente : Smolensk, où nous comptions que les Russes nous abandonneraient des magasins abondamment pourvus, n'était plus, quand nous y entrâmes, qu'un amas de décombres et de ruines fumantes... Plus d'habitans : des cendres et du feu, voilà tout ce qui restait après que l'ennemi eut évacué cette ville. Les jardins qu'elle renferme n'avaient pas échappé aux ravages de l'embrasement, et nous pûmes cueillir les pommes cuites sur les arbres.

Le 6 septembre, veille de la bataille de la Moskowa, notre compagnie commença à manger du cheval ; nous en fîmes de la soupe avec une eau verdâtre, puisée dans un étang où plusieurs chevaux pourrissaient le ventre en

l'air. Après le combat, les sacs des morts furent visités; mais on n'y cherchait d'autre butin que du biscuit.

Jusqu'à Moscou, Mojaïsk, que les soldats nommèrent *la ville aux choux*, fut le seul endroit dont l'armée gardât un bon souvenir, parce qu'elle avait pu y faire ample curée de ce légume qui croît en grande quantité aux alentours.

Enfin, le 14 septembre, au bruit joyeux des fanfares de la victoire, nous entrâmes dans la ville sainte, dans la vieille et riche capitale de l'Empire, dans la cité aux mille coupoles d'or : mais elle était déserte et triste comme un tombeau, et bientôt elle fut pour nous un enfer, où nous nous agitions afin de trouver notre vie au milieu des flammes qui la dévoreraient. Cet événement donna aux soldats le pressentiment d'une terrible catastrophe. L'un disait à son camarade : — Tu vois ce feu-là, eh bien ! je ne t'en dis pas davantage. Un autre : — *Quel déchet ! si la ville entière brûle, nous voilà bien calés pour notre hiver. — Oh !*

*il nous en cuira d'être entrés en Russie*, s'écriait un troisième. Et déjà bien avant d'avoir arrêté des incendiaires, les vieux soldats exprimaient leurs soupçons par ces mots : — *Il y a là-dessous quelque coup de chien ; après les avoir battus, est-ce que c'est nous qui la gouverons ?* Malgré nos efforts, poussés souvent jusqu'à la témérité, la ville entière brûla, et tous les funestes pressentimens commencèrent à se réaliser.

Après de fatales hésitations, Napoléon se vit contraint de songer à la retraite, que l'on nous présenta d'abord comme une marche vers le gouvernement de Kalouga, où un territoire fertile nous offrirait de bons quartiers d'hiver ; mais à la suite d'un combat meurtrier à Malojaroslawetz, il fallut changer de direction. Dès ce moment commencèrent les embarras, les souffrances, la misère, et le froid qui prenait chaque jour un nouveau degré d'intensité. — Ça va mal, disaient les soldats. — Comment ! s'écriaient-ils en apercevant Mojaïsk ; est-ce que nous voilà encore revenus dans la

ville aux choux? Eh oui! c'est elle, misère de Dieu.... nous ne sommes pas blancs.... nous ne risquons rien de nous serrer le ventre..... Qu'allons-nous devenir sur cette gueuse de route, où tout est brûlé, pillé, ravagé? autant nous fusiller tout de suite. »

En partant de Moscou, on nous avait donné quelques rations de farine, avec lesquelles nous faisons de la bouillie; mais au bout de dix jours de marches et contre-marches, il n'en restait pas une cuillerée dans nos havresacs. Quarante nuits sans repos se succédèrent; la neige, les glaces, les Cosaques, la famine, les combats, furent nos tourmens durant quarante jours. Pendant que nous étions aux prises avec tant d'éléments de destruction, et que chaque heure voyait tomber couchés par les frimas ou par la faim, des milliers de nos camarades qui ne se relevaient plus; pendant que tout périsait autour de lui, hommes, artillerie, chevaux, bagages, Napoléon cherchait encore à nous persuader, et peut-être se le persuadait-il lui-

même, qu'il lui était possible d'accomplir avec nous sa vaste entreprise. Quand, appuyé sur une branche de sapin, avec sa capote grise comme le ciel du pays, ses gros gants et sa toque de velours vert, bordée d'astracan, il marchait sur le verglas entre deux files des grenadiers et des marins de sa garde, tant de sérénité et de constance se peignaient sur son front de César, qu'il nous faisait douter de sa mauvaise fortune et de la nôtre. A Krasnoë, au moment où il se portait de sa personne au-devant des Russes, il remarqua près de lui un grenadier qui frappait fortement la terre de ses pieds. « — Tu as donc bien froid ? lui dit-il. — Sire, comme vous dites, pas mal comme ça. — Tu n'es pourtant pas au bout ; il faut que tu ailles à Saint-Pétersbourg. — Alors, Sire, pour marcher en avant nous retrouverons de la chaleur. »

Quelle épouvantable retraite ! c'étaient toujours des combats à soutenir, des marches forcées à faire, et d'horribles privations à sup-



porter. Sans cesse le vent du nord nous fouettait au visage les flocons de neige qui venaient tout ensemble du ciel et de la terre d'où il la soulevait en épais tourbillons. Le soir, lorsqu'on avait atteint un village, un hameau, ou au moins quelques maisons pour loger l'état-major, c'était là qu'on établissait des bivouacs sans abri, où il ne fallait pas moins de deux heures pour allumer le bois vert qu'on était allé couper dans les forêts. A peine ces feux brillaient, les cantinières emplissaient leurs bouilloires où elles faisaient du café qu'elles vendaient jusqu'à cinq francs la tasse; ceux-ci pétrissaient avec de la neige un peu de farine, ou fabriquaient des galettes qu'ils faisaient cuire au feu devant lequel ils étaient assis, en les tenant appuyées sur la pointe de leurs pieds; ceux-là qui avaient été assez heureux pour assister à la chute d'un cheval qu'on avait éventré, jetaient sur les flammes quelques lambeaux de cette chair saignante; d'autres faisaient dans leurs bidons, de la bouillie de seigle ou de son,

dans laquelle ils mettaient une cartouche pour remplacer le sel. Puis, auprès d'eux il y avait en grand nombre ceux qui, n'ayant rien à manger, voyaient ces apprêts avec douleur ; et derrière, la foule des retardataires égarés, errant de bivouacs en bivouacs, cherchant, appelant pendant seize heures de ténèbres, pour retrouver leur régiment, leur bataillon, leur compagnie, implorant partout l'approche de quelque feu, et ne l'obtenant jamais. Désespérés, ils finissaient par s'accroupir en dehors du cercle compacte de ceux qui se chauffaient, et quand nous quittions la place, ils étaient gelés. Ces haltes nocturnes qui commençaient dans la neige et se terminaient dans la boue, ruinèrent promptement notre chaussure et nos vêtements, qu'il était difficile de ne pas brûler, lorsque le visage penché sur les tisons sans crainte de nous enfumer, nous entrions dans la flamme pour échapper au froid. Dans ce désarroi de misères, quelques industries se produisaient encore : des soldats, intrépides pour

la maraude, confectionnaient des galettes et des petits pains, qu'ils se hâtaient d'apporter sur la grande route, où on les leur achetait au poids de l'or.

Trompés dans notre attente à Smolensk, où nous supposions à tort qu'on avait formé des approvisionnementns considérables, nous passâmes outre avec douleur, et nous atteignîmes enfin les bords de la Bérésina. Au delà, disait-on, on avait tout préparé pour nous recevoir: Minski regorgeait de vivres qu'on y avait amenés, et pour arriver à cette ville, nous allions traverser un pays où nous pourrions du moins nous procurer le nécessaire. On se précipita pour passer le fleuve, afin d'entrer dans cette terre promise, et tous ceux qui ne périrent pas dans les flots par l'éroulement des ponts, reprirent sur l'autre rive une nouvelle série de tribulations et de malheurs. Séduits par l'espoir de rencontrer quelque village et d'y apaiser la faim qui les tourmentait, officiers et soldats se répandirent à droite

et à gauche de la route dans toutes les directions. Bientôt on vit le gros de l'armée, par cette fluctuation continuelle d'allans et de venans, tendre sans cesse à se dissoudre et à se recomposer ; on ne pouvait se maintenir en état de suivre le mouvement de retraite et de faire bonne contenance, qu'au moyen de ces écarts dont les plus énergiques étaient seuls capables. On allait à la maraude pour soi et pour les autres ; mais au milieu de cette calamité inouïe, les soldats qui étaient encore sensibles à l'honneur, ne s'éloignaient jamais de la colonne sans avoir jeté un coup d'œil sur le noyau de leur régiment où se trouvait le drapeau ; si les rangs étaient clairs, on restait : le devoir l'emportait sur le besoin ; et ce n'était qu'à la dernière extrémité qu'on se décidait à perdre de vue son aigle, même pour un instant : car dans les moindres excursions pour se procurer quelques vivres, il y avait toujours le péril de la vie ou de la liberté.

---

## CHAPITRE PREMIER.

### La Marande.

La faim. — Je vais à la découverte avec un camarade. — Le village en feu. — La chasse au bétail. — Nous avons un cochon. — L'échange impossible. — Une nuit dans une grange. — Fatale rencontre. — Mon camarade se rend. — Fuite et combat. — Je reçois trois coups de lance. — Je suis prisonnier. — Je retrouve mon camarade. — Reproches que je lui adresse. — Nouveaux compagnons d'infortune. — Le vieux capitaine et le jeune chirurgien. — La colonne en marche. — L'armée russe défile devant nous. — Injures et consolations. — Je m'échappe. — Scènes de misère.

C'ÉTAIT le 29 novembre, jour où l'Empereur quittait les bords de la Bérésina; je me trouvais à une centaine de pas en arrière de ma compagnie, et je marchais au milieu d'un groupe de soldats de toutes armes, lorsqu'un marin que je connaissais à peine, bien que nous fussions du même corps, vint à moi : — Vous n'auriez

pas, me dit-il, vingt francs à me prêter? voilà un soldat qui vend des petits pains, il faut que j'en achète un, et il est temps de s'y prendre; c'est à qui en aura: on se les arrache. — Mon camarade, lui répondis-je, vous vous adressez mal; depuis Smolensk je n'ai plus une obole. — Gredin de sort! s'écria-t-il, faut-il que je n'aie pas vingt francs! eh quoi! vous n'avez pas le sou? » Je lui protestai de nouveau que j'étais sans argent. — Ah! dieu de dieu! comment donc faire? Depuis avant hier je ne me suis descendu qu'une soupe de son dans l'estomac, elle est déjà bien loin; je suis perdu si je ne mange aujourd'hui. — Eh! mon camarade, lui répliquai-je, nous sommes tous logés à la même enseigne; quel est celui qui n'a pas faim? Croyez-vous que je sois bien restauré, moi? — Eh bien, me dit-il, si vous voulez venir à la découverte, nous trouverons peut-être aussi de quoi faire du pain et du biscuit; vraiment, je suis exténué, je n'en puis plus. — Soit! lui dis-je, allons à la décou-

verte, mais la compagnie est déjà loin, et pour peu que nous nous écartions, il nous sera bien difficile de la rattraper. — Bah! bah! nous mangerons, et ce soir ou cette nuit nous aurons tout le temps de rejoindre avant qu'on ait quitté le bivouac. — Eh bien! allons. »

Nous entrons dans le premier chemin de traverse qui s'offre à notre gauche, et au bout de deux heures, nous dirigeant sur des fumées nous arrivons près d'un village dont la flamme dévorait les dernières maisons; là il n'y avait plus ombre d'habitans, mais nous y voyons une centaine de maraudeurs de l'armée, occupés à chasser à coups de fusils et de baïonnettes, le bétail qu'on avait abandonné. Aussitôt nous nous mettons à faire comme eux, et au bout de quelques instans nous parvenons à tuer un superbe cochon noir. La capture était magnifique; nous nous en applaudissons; et pour en tirer immédiatement parti, nous le traînons dans une grange, au milieu de la-

quelle un grand feu est allumé. Quelques-uns des maraudeurs s'y réchauffent. — Qui veut du cochon ? leur demandons-nous, du cochon pour du pain ou du biscuit ?... Al-lons, ne parlez pas tous à la fois, me pris-je à dire ; car personne ne répondait... C'est que chacun avait ample provision de viande, et qu'il n'y avait pas d'amateur pour l'échange proposé. Il était donc évident que notre repas se bornerait à la simple grillade de porc frais. Nous en avions coupé une que nous dévo-râmes. Mais tout mangeant, nous consul-tions le ciel ; il faisait un temps affreux, le froid était excessif ; la neige tourbillonnait en gros flocons et la nuit approchait ; elle pro-mettait d'être des plus obscures. Tant de cir-constances contraires ébranlèrent notre réso-lution de nous remettre en route sur-le-champ ; et puis après une excessive fatigue il y avait encore la tentation d'un brasier dont la bienfaisante chaleur délassait nos membres ; enfin, tout nous invitait à un repos que



nous n'avions pas goûté depuis Moscou. Pourtant nous avons peine à nous y laisser aller : d'abord il y avait le danger d'être surpris par des Cosaques pendant notre sommeil, ensuite, une fois endormis après tant de nuits agitées, pouvions-nous répondre de nous réveiller au point du jour ? Je ne manquai pas de signaler à mon compagnon tous les inconvéniens qu'il y aurait à prolonger notre halte. — Hélas ! m'objectait-il, je suis dans un tel état de souffrance que je ne pourrais faire un pas. Cette maudite dysenterie m'a enlevé toutes mes forces. Si vous saviez comme je suis faible ! — Eh bien ! nous irons lentement, lui dis-je. — Vous voulez donc que nous nous perdions dans ces forêts de sapins où il fait aussi noir que dans un four ? Si encore nous avions pour nous guider les traces de nos pas, mais elles ont disparu sous la neige ; et quand cela ne serait pas, il faudrait de bons yeux pour les reconnaître. » J'insistai de nouveau pour qu'il se décidât à venir ; il me fut impossible

de l'y résoudre. — Je suppose , ajoutait-il à ses raisonnemens , que nous soyons assez heureux pour atteindre l'armée , nous arriverons éreintés ; et au moment où elle se mettra en marche il faudra nous arrêter de nouveau . » Je réfléchis que cela pourrait bien se passer ainsi que le prévoyait mon compagnon , et tout bien examiné , nous restons , mais résolus à partir de bonne heure . Quelques-uns des maraudeurs ronflaient déjà auprès du feu ; nous voulons comme eux mettre le temps à profit , et nous voilà couchés à plat ventre , nos fusils entre les jambes et la tête sur nos sacs .

Dans cette position , je dormais avec l'inquiétude d'un homme qui craint de s'oublier ; aussi n'était-il pas jour encore , que prenant mon camarade par la tête je le secouai vigoureusement . — Allons , allons , en route ! lui criai-je . Il se leva à regret , mais je le pressai , et nous sortîmes sans nous inquiéter des autres ; car chacun était là pour son compte , ne prenant avis que de soi , dès qu'il s'agissait de sa

conservation personnelle. Nous emportions à peu près un quart de notre cochon : il nous coûtait d'abandonner le reste ; mais un plus lourd fardeau aurait excédé la mesure de nos forces. Nous prîmes un autre sentier que la veille, et qui nous semblait plus court : selon nous il devait en deux heures nous conduire à la grande route. Bientôt nous entendons un coup de canon, puis un second coup, et après un court intervalle plusieurs autres coups se succèdent rapidement... Ce bruit me met la joie au cœur. — Doublons le pas, dis-je à mon camarade, les Français ne sont pas loin. Et en continuant de le stimuler, je vais en avant pour lui donner l'exemple. Le malheureux s'arrête. — Venez donc, venez donc ! lui criai-je. Je l'exhortè, je l'appelle, j'essaye de ranimer son courage. — Et f..., me répond-il, si vous êtes si pressé, plantez-moi là ; croyez-vous que tout le monde ait vos jambes ? Il y avait dans ces paroles un ton d'amertume et de douleur qui me toucha. J'attendis et je repris son bras. Alors il rejeta

sa brusquerie sur les souffrances que lui causait sa cruelle indisposition.

Obligés à de fréquentes stations nécessitées par l'état de faiblesse de mon pauvre camarade, nous cheminions lentement ; cependant nous avançons, et nous allons arriver à la grande route, quand, en face de nous, sur une éminence, nous apercevons un peloton de cavalerie. — Voilà des lanciers polonais de l'arrière-garde ! me dit mon compagnon. — Ça, des lanciers ! répondis-je, après avoir examiné attentivement... Armons vite nos fusils, et retranchons-nous dans la forêt ; ce sont des Cosaques... Et sans perdre de temps, je me mets à battre en retraite ; je crus que mon compagnon me suivait ; il était bien débile, mais j'imaginai qu'en présence du danger il aurait un moment d'énergie. En courant du côté des sapins je me retourne, je lui fais signe de venir. — Non, me répond-il, je ne puis aller plus loin. — Camarade, un effort ; et je courais toujours. — Non, impos-

sible. — Au moins défendez-vous. — Inutile, il vaut mieux ne pas résister ; je ne puis qu'être pris.—Eh bien! fais-toi prendre, dis-je en moi-même.

Le coup d'œil des Cosaques avait été aussi prompt que le nôtre : déjà ils sont en train de nous charger ; mon compagnon se rend ; quant à moi, je me sens un surcroît de vigueur que je devais peut-être à l'intensité du froid. Opiniâtré à vivre, furieux d'un obstacle qui m'empêche de regagner les miens, je continue de me diriger vers la forêt, mais sans trop me presser : dans un instant aussi critique, il importait que je ne fusse pas hors d'haleine. Trois Cosaques galopent à mes trousses : j'entends les pas de leurs chevaux et le terrible *hourra*. Parfois leur cri sauvage m'entre dans les oreilles, parfois aussi il est moins rapproché ; et ne voulant pas regarder en arrière, je suppose, ou que leurs lances les embarrassent, ou qu'ils font un circuit afin de me couper la retraite. Nul doute

qu'avec plus de vitesse sur un terrain qui leur présentait des difficultés, je ne fusse parvenu à les lasser, et qu'ils n'eussent fini par renoncer à se donner tant de peine pour un seul homme. Mais la crainte qu'ils n'aient fait un détour pour me devancer, me préoccupe. Je me retourne tout à coup, et m'étant posté derrière un gros sapin, je prends la résolution d'attendre. Aussitôt paraît le plus acharné des trois Cosaques; il va fondre sur moi. Cependant je le couche en joue; il s'arrête et se penche pour éviter mon feu. Le coup part, et j'ai la satisfaction de le voir glisser lentement la tête la première: le cheval alla seul à quelques pas de là: j'aurais été tenté de m'en emparer; mais les deux autres Cosaques viennent à toute bride, et non loin d'eux j'en aperçois un troisième, puis un quatrième, qui se hâtent de les joindre. Je quitte alors mon embuscade, et, précipitant ma course, je m'efforce avec rage d'arracher ma baïonnette engagée dans mon fournement. Par mal-

heur plus je m'enfonce dans la forêt, plus les arbres sont écartés, et je commence à être serré de près; pour surcroît, le tronc abattu d'un énorme sapin se présente devant moi comme une barrière; je veux le sauter, et en prenant mon élan, mon pied entre dans un trou recouvert par la neige: mes genoux fléchissent, je chancelle, et pendant que mon fusil franchit l'obstacle, les bras en avant, mon sac par-dessus ma tête, je tombe lourdement et viens me briser la poitrine contre le sapin malencontreux. Je suis perdu, je le sais, et je fais un dernier effort, afin de recevoir au moins la mort en face. Je vais me retourner, mais il m'arrive trois coups de lance: le premier me déchire le haut de l'oreille, le second me perce le cou au-dessous de la nuque, et le troisième, qui probablement aurait été paré par mon sac, s'il ne se fût dérangé de sa position, me fait une blessure au milieu du dos. Je me crois à ma dernière heure. Les Cosaques me font signe de me relever, je me remets sur mes pieds

comme je puis , et quoique à peine en état de me traîner , je comprends qu'il faut marcher devant eux.

A quelque distance de là , ils descendirent de cheval , et s'occupèrent de me dépouiller : ils faillirent se battre pour le partage du butin. Pendant cette opération , je pouvais voir à trente pas de moi le corps sans vie de mon premier agresseur. Ils le voyaient aussi , et je présumais qu'ils voudraient le venger ; ils ne parurent même pas songer que ce fût un des leurs. Tandis que j'étais dans leurs mains brutales , j'eus vingt fois la pensée qu'ils allaient me laisser nu : nu par un froid de vingt-deux degrés ! Alors , autant me tuer ! A certains gestes , il me sembla qu'il était question de m'ôter jusqu'à ma chemise... Pourtant ils ne me l'enlevèrent pas. Un pantalon , dont le devant était brûlé , de mauvaises guêtres sans sous-pieds , et des souliers dont les semelles me quittaient , n'étaient guère de nature à tenter leur avidité : ils me les laissèrent. Hélas ! à la veille du mois



de décembre, sous un ciel des plus rigoureux ; c'était avec ces lambeaux usés qu'il me faudrait braver les frimas ! heureusement un long gilet à manches en futaine rouge, que je m'étais fait dans un bivouac auprès de Moscou, et que je portais sur la peau, avait échappé à leur investigation.

Dès qu'ils se furent adjugés tout ce qui était à leur convenance, ils me poussèrent violemment pour me remettre en route. Je me soutenais à peine : le sang qui coulait de mes blessures inondait ma chemise ; la neige que je foulais en était teinte. C'est dans cet état que je sortis de la forêt sous la conduite de mes quatre Cosaques, dont l'un s'amusait à siffler, en se servant du fer de sa lance comme d'un aiguillon qu'il me tenait aux reins ; tandis qu'un autre fourrait dans son sac le quartier de porc qui devait me sustenter pendant la retraite jusqu'à Wilna.

Arrivé au point d'où je m'étais séparé de mon camarade, je l'y retrouvai triste, inquiet :

il me regarda avec douleur. Je remarquai qu'il avait encore sa capote ; seulement on l'avait désarmé et débarrassé comme moi de son sac et de sa petite provision de lard. — Si vous vous étiez défendu, lui dis-je avec humeur, nous ne serions prisonniers ni l'un ni l'autre : on n'est jamais assez faible pour ne pas tirer un coup de fusil. — Il fut presque insensible à mes reproches, et le teint hâve de son visage, ainsi que la contraction de ses traits, montraient assez qu'il était en proie aux tourmens de son affreuse dysenterie. Je n'insistai pas, et puisque nous devions encore souffrir ensemble, je m'appliquai à le consoler.

Les Cosaques nous firent descendre une pente assez rapide. Chemin faisant, je trouvai un pied de botte qu'on avait abandonné sur la route ; mes conducteurs ne m'empêchèrent pas de le ramasser, et il me servit à remplacer le plus mauvais de mes souliers. De la hauteur, nous avions pu découvrir dans le bas un groupe assez considérable d'individus adossés à une

petite chapelle : c'étaient aussi des prisonniers. Ces malheureux, auxquels on nous réunit, étaient dans un tel dénuement, les figures livides de la plupart d'entre eux portaient tellement l'empreinte de la misère, que je me figurais voir des spectres de Cabrera venus tout à coup de leurs rochers brûlans au milieu d'un désert de glace. Là, plus de distinction : grenadiers, cavaliers, marins, on aurait pu nous croire tous du même régiment, car la chemise était presque l'uniforme général. Il n'y avait d'habits dans cette troupe que ceux qui étaient troués, ou qui s'en allaient par morceaux, et encore les Cosaques les inspectaient-ils souvent d'un œil indécis. Officiers ou soldats, notre sort se confondait dans une épouvantable égalité de dénuement. Pauvres officiers ! habitués à plus d'aisance que nous, ils sentaient bien plus vivement les atteintes de la commune adversité. Leur détresse faisait peine, et bien que la nôtre ne fût pas moindre, nous les prenions en compassion. Presque tous étaient

résignés : ils s'étaient laissé dépouiller sans trop de façon ; quelques-uns avaient même aidé les Cosaques , afin d'être plus vite débarrassés de leurs rudes attouchemens. Un seul avait regimbé : c'était un capitaine dont les cheveux avaient blanchi sur les champs de bataille ; il invoquait les lois de la guerre , et nous prenait à témoins de l'outrage fait à ses épaulettes , qu'il réclamait avec un accent de rage et de désespoir. Le vieux guerrier ne cessait de se plaindre en invectivant les Cosaques , comme s'il espérait les faire rougir. Mais toute cette colère n'aboutit qu'à lui valoir quelques bourrades sur la tête et dans l'estomac. — Tuez-moi ! criait-il ; égorgez-moi , barbares , assassinez-moi , lâches que vous êtes ! — Il appelait la mort avec des injures : il finit par l'implorer ; mais ils ne lui firent pas la grâce qu'il demandait. Près de lui un jeune chirurgien à qui ils n'avaient laissé que le chapeau d'uniforme , la chemise et de vieilles bottes tellement usées , que les pieds passaient au travers , était debout , n'ayant ni

la force ni la volonté de faire un pas. En vain les Cosaques s'acharnèrent à l'y contraindre. Immobile et morne, il ne disait mot : les coups de poings et de hampes de lance ne purent le faire changer d'attitude ni de visage ; enfin un coup de pied dans le ventre le jeta assis par terre ; un profond soupir fut son unique plainte... Il baissa son chapeau sur ses yeux, et bientôt nous le vîmes tomber à la renverse.....

Après ces horribles préludes, on nous forma confusément en une espèce de colonne : nous étions environ quatre-vingts ; un cosaque irrégulier était chargé de nous conduire ; il fermait la marche. A nous voir tourbillonner devant un seul homme, on eût dit des moutons bêlans, courant pêle-mêle, et se devançant les uns les autres pour esquiver le fouet du boucher.... Il nous menait le long de la lisière de la forêt, et nous dirigeait sur le centre de cette Russie, objet de toutes nos terreurs... Quel avenir ! Ceux-ci dévoraient leur effroi sans rien dire ; ceux-là poussaient des gémissemens et se la-

mentaient ; nous étions tous plongés dans la tristesse. Nous ne tardâmes pas à avoir un spectacle bien affligeant : l'armée ennemie défilait sur la grande route ; son état de prospérité était comme une insulte à notre misère. Quel contraste avec nos soldats ! quels hommes ! quels chevaux ! comme tous étaient frais et robustes ! En avant , en arrière , rien n'y manquait ; ils traînaient avec eux l'abondance , et dans quel ordre tout cela marchait ? Le climat ne pouvait-il donc rien sur eux ?

Pendant qu'ils passaient, il nous fallut subir les huées et les menaces de ces habitans de la neige : les noms de Moscou et de Paris , avec d'autres paroles que nous ne comprenions pas , mais dont l'expression à la fois ironique et courroucée de leurs figures nous indiquait assez le sens , sortaient de leurs bouches. Persuadés , d'après les bulletins russes , que les Français avaient brûlé leur vieille capitale , ils nous disaient ou semblaient nous dire qu'ils allaient à Paris en faire autant.

Nous marchions dans un morne silence, moins occupés de nos souffrances physiques, quoiqu'elles fussent excessives, que de notre humiliation. Cependant nous étions loin de prévoir que nos ennemis pussent jamais se faire jour jusqu'aux frontières de notre patrie. Le nom de Napoléon, qu'ils accompagnaient toujours d'horribles juremens, ranimait notre espoir, et quand ils prononçaient *Paris, Paris*, en nous-mêmes nous leur répondions *Wilna*. C'était là, pensions-nous, que finirait leur bonheur, et que recommencerait le nôtre ; et puis l'hiver, ce terrible auxiliaire des Russes, ne durerait pas éternellement. L'empereur avait encore des ressources, et nous ne doutions pas qu'il ne leur fit payer cher cette insolence de barbares trop fiers d'un succès dont ils n'étaient redevables qu'aux élémens qui s'étaient déchainés contre nous avec tant de fureur. Nous étions sûrs que bientôt la chance tournerait, et dans les vœux de notre patriotisme, dans notre confiance sans bornes

au génie de l'homme que nous avons vu toujours plus grand que les circonstances , nous leur promettions l'une de ces défaites qui écrasent , et dont on ne se relève pas. La Pologne en armes , les nouveaux et nombreux bataillons qu'enverrait la France ; la Prusse , l'Autriche , la confédération du Rhin , à la voix puissante de Napoléon , un monde entier se précipiterait pour arrêter cette irruption. Sur les bords du Niémen ou sur ceux de la Vistule , il y aurait encore de beaux champs de bataille et de grandes victoires , non plus inutiles , mais décisives... Napoléon frapperait un grand coup... il triompherait. Cette idée était pour quelques-uns d'entre nous , comme le rayon d'un soleil auquel ils se réchauffaient ; mais on se disait ensuite : il vaincra , nos frères combattront , et nous n'y serons pas ! On regrettait avec amertume cette gloire future , et l'on se consternait de nouveau des clameurs que l'on entendait. Quel dépit ne ressentis-je pas des vociférations injurieuses de ces Russes ; avec quel esprit de rage



je m'enfonçai dans ce pays de malédiction ! A l'instant même je résolus de me dégager à quelque prix que ce fût des mains d'un ennemi in-traitable; mais pour cette tentative j'avais besoin d'un compagnon. A deux on se consulte , on s'éclaire sur les moyens à prendre , on veille alternativement , et dans l'intimité du malheur on s'entend à demi-mot. J'essayai de recourir au camarade qui déjà m'avait abandonné. Je ne pouvais croire qu'il ne lui restât pas encore une étincelle de ce feu qui donne la vie à l'âme : je m'informai donc de son état , et m'excusai auprès de lui de quelques expressions dures à son égard ; enfin je lui proposai de nous évader dès que nous en trouverions l'occasion. Emu de ma proposition, il l'adopta avec transport, et cette occasion , que je désirais bien ardemment, se présenta plus tôt que je ne l'espérais.

Nous suivions sur les flancs de la forêt un sentier qui bordait la grande route : je m'aperçois qu'à quelque distance de nous ce sentier

forme un coude. — Au détour, dis-je à voix basse à mon compagnon. — Nous pressons le pas, et bientôt nous nous trouvons avoir dépassé la tête de la colonne. Parvenus au tournant : nous nous mettons à courir de toutes nos forces, et fuyons au hasard, sans oser regarder derrière nous. Au bout de cinq minutes, épuisés, hors d'haleine, nous nous arrêtons : personne n'avait suivi nos traces, et le plus grand silence régnait. — Eh bien ! dis-je à mon compagnon d'infortune, nous voilà encore libres ! Vous voyez qu'il faut que l'esprit commande au corps. Notre situation n'est pas brillante ; mais enfin ce n'est pas pour cette fois que nous irons en Sibérie. Ne nous arrêtons plus que nous n'ayons rattrapé notre arrière-garde ; marchons toute la nuit ; avec de la persévérance nous arriverons : j'en ai le sentiment.

Cette idée si consolante, de nous retrouver le lendemain au milieu de nos frères d'armes, nous abusait sur nos forces. Il fut décidé que

nous laisserions une demi-lieue entre la grande route et nous, et qu'ensuite, faisant un demi-tour nous la suivrions parallèlement. Un obstacle vint nous arrêter tout court; c'était une petite rivière large de quelques pieds seulement, mais profonde, et qui n'était pas entièrement gelée. Après l'avoir quelque temps côtoyée pour chercher un passage, nous ne trouvâmes qu'un arbre grossièrement équarri qui servait de pont, et sur lequel nous nous plaçâmes à califourchon, car il était luisant de glace. Mon camarade était en avant et moi en croupe. A chaque mouvement, affaibli par d'horribles douleurs d'entrailles, il s'arrêtait et s'appuyait sur les mains; moi, je penchais ma tête sur son dos: dans cette position, mes blessures n'étant pas tirillées comme pendant la marche, saignaient librement, et je souffrais moins: cahin-caha nous arrivâmes sur l'autre bord.

Un sentier frayé qui avait à peu près la direction que nous nous proposions de prendre,

nous conduisit à un village : il était temps, car nous tombions de fatigue et de besoin. Durant toute la route, nous n'avions cessé, mon compagnon de gémir et moi de grincer des dents. Que n'aurais-je pas donné alors pour sentir mes blessures sous l'abri d'un morceau de linge ! car déjà le contact et le frottement de mon gilet de laine les avaient enflammées, et je ressentais d'intolérables cuissons.

Pendant que nous nous disposions à explorer le village où nous comptions si bien nous refaire, et que nous nous étonnions de ne point y rencontrer d'habitans, deux Cosaques, qui rodaient sans doute aux alentours, viennent à nous tout en causant et sans interrompre leur conversation : ils nous font signe d'arrêter. Dans l'impossibilité de fuir, nous obéissons ; ils s'approchent, et après un regard dont il était facile de s'expliquer l'intention, ils ne paraissent pas décidés à descendre de cheval ; nous respirons ; mais le diable les tente ; ils se

ravisent , ils mettent pied à terre , et les voilà qui nous tâtent , nous fouillent et nous retournent avec brutalité... La capote de mon camarade y passa ; ils la lui arrachèrent sans pitié ; mais comme elle ne pouvait servir qu'à un seul , l'autre , pour s'indemniser , nous distribuâ des coups de fouet ; et quand il nous en eut assez donné , tous deux enfourchèrent leurs montures et décampèrent au galop. Nous avons été vigoureusement étrillés. Mon pauvre camarade ne mettait plus de bornes à ses lamentations. Je n'eus pas le courage de les lui reprocher. Il fallait que nous fussions vraiment dans un état bien piteux , pour que les deux Cosaques eussent dédaigné de nous prendre.

Le baume qu'ils avaient appliqué sur mes plaies n'était pas de nature à les cicatrizer : mais le vide de mon estomac fit pour un moment diversion au mal qu'elles me causaient. Je me mis avec mon compagnon à parcourir le village , et nous acquîmes bientôt la triste conviction que les maraudeurs nous y avaient de-

vancés. Du chenevis et des épluchures de betteraves, furent les seules choses que nous parvînmes à découvrir. Nous fîmes donc fort maigre chère, et ce repas terminé, notre œil errait encore avec avidité à l'intention de quelque aubaine. Nous ne vîmes plus rien à mettre sous la dent. Mon camarade qui était déjà transi avec sa capote, l'était bien davantage depuis qu'il ne l'avait plus. En marchant il trouva un havresac de soldat français : — Ah ! s'écria-t-il dans l'élan de sa joie, quel bonheur ! mon ami, je suis sauvé ! Aussitôt il enfila ses bras dans les bretelles du sac de peau, et je le vois tressaillir du plaisir de sentir son dos garanti. — A présent, me dit-il, je ferais cent lieues ! Vous n'imaginez pas combien je suis à mon aise. Je lui témoignai le désir que cela pût durer, et ayant déchiré un morceau de ma chemise, je le priai, puisqu'il se trouvait si bien, de m'aider à nouer autour de mes reins cette loque en charpie : une fois pansé j'en éprouvai un notable soulagement.

Notre halte ne pouvait être longue. Il fallait partir; mais quel chemin prendre? Le sentier dans lequel nous nous étions engagés traversait le village. Il avait été assez droit jusque-là : nous le prenons de nouveau; mais bientôt il fait mille sinuosités, et nous voilà tout-à-fait incertains sur notre direction. Nous n'en continuons pas moins de le suivre; le jour baisse cependant, et l'approche de la nuit nous met dans de mortelles inquiétudes. A droite, à gauche, de tous côtés nos regards plongent dans l'espace, et lui demandent un refuge contre le froid, qui à chaque instant augmente d'intensité : point d'habitation. Nous voyons les ombres se rembrunir de plus en plus; nos cœurs se serrent, et sans nous être dit une seule parole, nous nous montrons du doigt la lisière d'une forêt. Je commençais à perdre courage. Toutefois, quelques minutes de repos m'ont rendu à ma résolution: elles ont fait l'effet contraire sur mon camarade. Je parle d'aller en avant; il me répond qu'il ne bougera pas,

qu'il ne veut pas bouger. J'insiste, il persiste. — Eh bien, je vous déclare, lui dis-je alors, que vous resterez seul ici, et que je m'en vais. — Comme vous voudrez. — Allons, repris-je plus doucement, ne vous laissez pas abattre comme cela. — Ah! si vous saviez comme je suis malade! — Venez donc, venez, dis-je encore. — Ah! de grâce ne me tourmentez plus, je n'irai pas. Je vis qu'il était en proie à un affaïssement et qu'il fallait le remuer; je le saisis par le bras, je l'entraîne, et il se met en marche. A peine une heure s'est écoulée, qu'à notre grande satisfaction nous apercevons, malgré l'obscurité, quelques maisons autour desquelles se déroule la forêt.

Timides et circonspects, nous n'avançons qu'à pas de loup. Vaines précautions! La neige en craquant sous nos pieds, a donné l'alerte à je ne sais quelle vedette ou sentinelle; un cri de *qui vive?* moitié allemand, moitié russe, nous arrête comme un coup de foudre et suspend notre respiration. Très-près de nous



on a prononcé distinctement ces mots : *Fran-sous - capout* , accompagnés de quelques piétinemens de cheval. Cédant à cet instinct de fuite que nous avions déjà : — A la forêt , à la forêt ; dis-je tout bas à mon camarade, nous y sommes bientôt , et afin de dérouter l'ennemi , nous brouillons nos traces de cent façons.

Après bien des circuits , nous nous arrêtâmes haletans au pied d'un gros sapin , seul asile qu'il nous fût permis d'espérer. Nous y étions dans une situation des plus déplorables : de part et d'autre , ce n'étaient que soupirs , doléances et malédictions ; de désespoir , je tordais mes bras , j'en frappais le sapin , je voulais m'y briser la tête. C'est au pied de cet arbre que nous attendîmes le jour , presque nus , sans feu , par un froid excessif. Qu'elle fut affreuse cette nuit ! c'est l'une des plus cruelles que j'aie passées de ma vie. Dix fois je me dressai sur mes jambes pour froter , agiter mes membres , et rappeler la chaleur aux extrémités ; je trépignais , je me démenais comme un forcené ; dix fois aussi

je voulus prendre ma course, et j'invitai mon camarade à me suivre ; mais il était dans un état de torpeur qui le paralysait et lui ôtait presque la voix. A chacune de mes interpellations : — Attendons, attendons le jour, me disait-il tout bas. Et comme je voulais qu'il se réveillât, prétendant que ce sommeil pouvait être mortel... — Monami, répondait-il, je ne suis capable de rien ; mais si vous me quittez, vous êtes bien sûr que je serai mort demain... Et m'indiquant du doigt son côté gauche : — Mettez-vous là... mettez-vous donc là... que je vous sente... Ah ! ne me quittez pas ; tenez, voyez... ce n'est pas ma faute... Je dors... je suis gelé... je suis f....

Je n'avais pas l'intention de l'abandonner : pour mieux l'en convaincre, je me couchai dans la position qui lui convenait, et le pressai de mon corps. Sa main fit un mouvement pour me saisir ; mais ses doigts gelés n'en purent venir à bout : il s'endormit profondément, et moi, à tous risques, j'essayai de faire comme lui.

Ce fut avec terreur que je me réveillai : je sortais comme du tombeau , car la neige n'avait cessé de tomber, et mon camarade avait, en partie, disparu dessous. Me mettant à genoux pour le débarrasser et m'assurer de son souffle : — Allons, mon ami, allons, lui dis-je, partons. Point de réponse; sa figure était tournée du côté opposé. J'y passai, pour mieux juger de son état, et là, à plat ventre, je regardai ses yeux; ils étaient entr'ouverts : — Eh ! bien ! mon cher, eh bien ! — C'est fini... je ne puis... — Allons donc ! un peu de courage ! Et je le pris par-dessous les bras pour l'aider à se relever. Les contorsions de son visage exprimaient son impuissance et ses regrets. Ses membres étaient tellement raidis, qu'ils se dressaient ensemble et tout d'une pièce; et quand je l'eus appuyé contre l'arbre, son attitude me fit frémir : il glissa lourdement, et moi avec lui. Alors mon cœur battit avec violence : était-ce un tribut que je payais à l'humanité ? était-ce égoïsme et pressentiment d'un sort plus affreux, mainte-

nant que j'allais me trouver seul ? C'est ce que je ne saurais résoudre.

Ma douleur était des plus vives ; je me jettai sur lui, je le pressai contre moi, et le tutoyant pour la première fois, je le conjurai de réunir ses efforts aux miens pour se mettre debout. Il leva la tête, essaya quelques mouvemens :—Ah ! je ne puis... mais... ne me quitte pas... En proférant ces paroles entrecoupées, ses lèvres s'ouvraient à peine. — Mon ami, lui dis-je, nous ne pouvons cependant pas rester ici plus longtemps sans nous sacrifier. — Ah!... ah!... mon Dieu... J'étais parvenu à le poser sur son séant. — Nous sommes perdus si nous ne fuyons à l'instant même... — Il ne paraissait plus m'écouter ; sa tête vaguait à droite et à gauche... de sa bouche béante ne sortaient plus que quelques sons agonisans, au milieu desquels il articulait pourtant encore ces mots : *Ne me quitte pas*, qui me déchiraient l'âme... Témoin depuis Smolensk de tant de trépas de ce genre, je vois que son arrêt est prononcé, et qu'il n'a plus que quelques

instans à vivre. Les momens sont précieux ; le temps que je passerai à le voir mourir ne peut que m'être funeste, sans aucune utilité pour lui, je le sais ; mais ce douloureux *ne me quitte pas* me retient encore, quand j'entends des hennissemens. Alors, prenant sa main dans la mienne, et détournant la tête, je lui dis adieu, et le quittai en marchant avec rapidité.

A cent pas de là, je ne puis m'empêcher de jeter un regard sur mon malheureux compagnon : il est encore dans la même position ; son cou est tendu de mon côté ; ses yeux saillans, et comme détachés de leur orbite, semblent venir à moi... Ils sont là fixes comme un reproche vivant qui me ramène en arrière. Je me surpris à rétrograder.... mais aussitôt m'efforçant de repousser toute impression de pitié, je me retournai vivement, et décidément je m'éloignai.

---

---

## CHAPITRE II.

---

### Le Petit Suisse.

Je cherche à m'orienter. — Des Français et des alliés. — Ils me forcent d'aller au bois. — Le petit Suisse, mon nouveau compagnon. — Comment nous marchions. — Inspiration funeste. — Espoir en défaut. — Nous mendions. — Encore un Cosaque. — Ma lutte contre lui. — Je le mords. — La lance précipitée et le cheval en fuite. — Nous nous fourrons dans une meule de foin. — J'explore les alentours. — Bonne surprise et contre-temps. — Nous sommes roués de coups. — Des enfans nous déchirent avec leurs ongles. — Intervention d'une femme. — Nous restons sur la place. — L'heure d'angoisses. — *26 degrés de froid.* — Cruel désespoir : nous pleurons. — Encore la meule de foin. — Mon sommeil et les souffrances du petit Suisse. — Le convoi. — Nous allons implorer la pitié des Cosaques. — L'épisode unique. — Le bon Cosaque et la mauvaise gospodina. — Il panse mes blessures et nous donne à manger. — Il s'appelait Paulowiski.

Je marchai quelque temps sans trop savoir quelle direction je tenais. Il me fut impossible de retrouver le chemin sur lequel nous étions la veille. Je cherchai à m'orienter; mais le soleil, qui n'avait paru que faiblement le matin, était caché, et le temps s'obscurcissait : j'allai donc

au hasard, comme un navigateur sans boussole et battu par la tempête. Enfin, j'arrivai à une route à peu près tracée ; et bien qu'elle coupât la ligne que je croyais devoir suivre, ma joie fut extrême. Assez loin devant moi, entre les arbres, s'élevait de la fumée. Après m'être avancé avec circonspection de sapin en sapin, je vis un groupe, et je pensai pouvoir me risquer. C'étaient six malheureux prisonniers accroupis devant un misérable feu sans flamme. Aux lambeaux de leurs uniformes, j'eus bientôt reconnu des Français. Je m'approche du cercle, je cherche un intervalle et veux pénétrer : — Où est ton bois ? me dit l'un d'eux, en levant sa tête d'entre ses genoux. — Je n'en ai pas, mais je puis en aller chercher tout à l'heure. — C'est tout de suite qu'il en faut ; et je suis forcé d'y aller à l'instant même. Mon absence ne fut pas longue. Je présentai quelques broussailles ; cette chétive offrande ne parut pas les satisfaire : cependant je suppliai avec tant d'instances, promettant de re-

tourner au bois après m'être un peu réchauffé, qu'ils ne répondirent rien. Alors je me faufilai entre deux épaules qui me repoussaient autant qu'elles pouvaient, et, en dépit de l'opposition, je m'y maintins. Une fois là, nous nous fîmes réciproquement plusieurs questions. Ils me dirent que la veille, comme ils rôdaient dans des masurés abandonnés, ils avaient tous été surpris et dépouillés par les Cosaques. Je leur demandai s'ils savaient où menait la route qui était devant nous, et à quelle distance ils présumaient que devait être notre arrière-garde. — Si elle est à quatre lieues d'ici, me répondirent-ils, c'est tout au plus; et c'est précisément cette route qu'elle suit. — Ah! si je pouvais la rattraper! m'écriai-je. — Tu ne pourras pas, les Cosaques sont partout; plus de trente se sont déjà succédé depuis ce matin, et nous avons été *pillés*, *repillés*, et *repilleras-tu*. — Quoi qu'il en soit, leur dis-je, j'essayerai; il faut absolument que je rejoigne l'armée, ne fût-ce qu'à Wilna, où l'on doit s'arrêter et



former la ligne. — Toi, tu rattraperas l'armée, comme je mange, me dit un prisonnier !— Ah ! oui, reprit un second, il ira à Wilna... Vas-y donc à Wilna, vas-y réclamer un pain de munition : on t'attend pour le mettre au four... Et un troisième ajouta :—Cet autre qui se figure qu'il rejoindra !... Il faut que tu crèves, mon camarade, toi comme tout le monde ; ta patrie aujourd'hui, c'est la neige.

Un seul de ces individus gardait le silence : c'était un jeune homme blond, doué d'une de ces physionomies heureuses qui séduisent au premier abord. A peine un léger duvet couvrait son menton ; il n'avait pas vingt ans : on l'appelait *petit fourrier*, et à quelques débris écarlates de son uniforme, je reconnus qu'il appartenait à l'un de nos régimens suisses. Son visage avait une teinte de fraîcheur bien extraordinaire pour les circonstances au milieu desquelles nous vivions. Au passage de la Bérézina, cet enfant avait reçu une balle dans l'épaule ; le plomb était encore dans la plaie ; et sa

blessure le faisait horriblement souffrir ; pourtant il était le moins abattu de tous ceux que je voyais là, et j'en conclus sur-le-champ qu'il était du petit nombre de ceux que la misère n'avait encore dégradés ni au moral ni au physique. — Fourrier, lui dis-je, voulez-vous que nous marchions ensemble ? vous n'êtes pas sans doute dans l'intention de rester ici toute la journée ? — Non certainement, et j'irai très-volontiers, me répondit-il ; attendez que j'aie fini, et je suis à vous. (Il s'occupait en ce moment de faire griller sur une petite plaque de fer-blanc un peu de seigle et quelques graines de chanvre.) — Voilà qui est fait, me dit-il après avoir mangé, quand vous voudrez ; et nous nous mêmes en route. Les cinq autres ne firent pas le moindre mouvement pour nous suivre : dans l'état d'inertie où nous les laissâmes, il est probable que ce feu fut leur dernier bivouac.

Maintenant, dis-je à mon nouveau camarade, il faut chercher quelques maisons, afin

de nous y procurer un peu de nourriture , car je n'ai rien pris depuis hier matin ; et , après la nuit atroce que j'ai passée, j'ai besoin de recouvrer des forces. — D'accord, me dit-il ; je ne serais pas non plus fâché de faire un déjeuner plus solide que celui dont vous venez d'être témoin. Nous cheminions les mains fourrées sous nos aisselles , le menton dans la poitrine , et la figure cachée jusqu'aux yeux par nos avant-bras. Après avoir parcouru ensemble une centaine de toises, nous quittons la route, et nous nous engageons dans un sentier qui nous semblait offrir moins de chance pour la rencontre des Cosaques. L'on jugera si nous fûmes bien inspirés....

Ce sentier conduisait à la cime d'un coteau , d'où il dominait d'immenses plaines de neige. Parvenus au point culminant, nous promenons nos regards tout autour de nous, et nous apercevons un village. A l'aspect de la fumée qui s'élève presque de chaque toit , nous éprouvons une émotion de bonheur. Un village habité,

quelle bonne fortune ! Chacune des conséquences que nous tirons de ce fait nous est des plus favorables : cet endroit aura sûrement échappé aux maraudeurs des deux armées. Là, sans doute, règne l'abondance, et l'on y est humain, parce qu'on n'a pas encore connu les cruelles exigences de ces troupes vagabondes, dont la vie est jetée au hasard ; nous y trouverons des âmes compatissantes ; on nous donnera un morceau de pain, et peut-être ne nous refusera-t-on pas d'autres secours qui ne nous sont pas moins nécessaires.

Nous sommes résolus à aller implorer la commisération des habitans : triste métier, sans doute, et d'un apprentissage difficile à des hommes qui, deux jours auparavant, même au sein du malheur, savaient parler en maîtres : telles sont les vicissitudes de la guerre. Le sort en est jeté, nous mendierons... Nous convenons de frapper à toutes les portes : mon compagnon à celles de gauche, moi à celles de droite. Hélas ! nous avons parcouru la moitié du vil-

lage que nous n'avions encore rien recueilli. Notre aspect effrayait, et la porte nous était promptement fermée avec un *niema niette*, ce qui signifiait : *il n'y a rien*. Ces rebuffades ne firent qu'aiguillonner notre tenacité. — Allons toujours, disions-nous, et demandons bien humblement ; tâchons de rencontrer une femme ; montrons-lui nos blessures : si elle est mère, pourra-t-elle ne pas avoir pitié de nous?... — Oh ! oui, si elle est mère, prononçait le petit Suisse, dont une larme vint mouiller la paupière... Oh ! oui, une mère... j'ai la mienne... Il n'a pas le temps d'achever. — Grand Dieu ! nous sommes perdus, encore un Cosaque !...

Celui-là venait de tourner la dernière maison du village. Il nous a vus. Si je pouvais me cacher ! mais son cheval fend l'air ; déjà arrêté en face de moi, il me fait un signe des plus impératifs. J'hésite ; il élève la voix et l'accompagne d'un geste menaçant : je suis contraint de me rendre, et je m'approche de lui comme un pauvre chien battu ou qui craint de l'être.

A son gré je ne vais pas assez vite : levant le bras avec un *hourra* de tonnerre, il me sangle autour des reins un coup de fouet qui heureusement ne touche pas mes blessures ; je deviens pourpre de douleur et de rage.

Il m'apostrophait de cent manières, faisant grincer ses dents à se démonter les mâchoires, et répétant toujours *Moskowa ! Skine ! Skine*. En vain m'escrimai-je à répondre du ton le plus piteux : « *Cosako pobrali* (les Cosaques m'ont tout pris). Ce cri de détresse ne l'apaise pas : il me somme de venir plus près, je crois alors qu'il va m'enlever, non-seulement mon gilet de laine, mais mon pantalon ; j'en frémis, et j'essaie encore de lui faire comprendre que j'ai déjà été pillé, mais il faut obéir. Tenant sa bride dans la main gauche, le corps penché sur son cheval, et la hampe de sa lance posée à terre, il se met à me fourrager à l'entour du cou, dans la poitrine, sous les aisselles. L'inutilité de ses recherches le jete dans un accès de fureur épouvantable. Le bas de mon

pantalon qu'il ne pouvait atteindre lui paraissait suspect. Pour prévenir de nouvelles violences de sa part, je lui fais signe que je vais l'ôter, et aussitôt je me mets à l'œuvre avec une docilité qui l'enchanté. Toutefois, feignant d'éprouver quelques difficultés, je me déshabille le plus lentement possible. Pendant que je suis courbé, le Cosaque impatienté se baisse pour voir ce qui peut me gêner. Sa figure était à la hauteur de la mienne. En le voyant dans cette position, une idée soudaine me fait tressaillir. Par un imperceptible mouvement; je cherche à découvrir où peut être mon compagnon, et à l'angle d'une maison j'aperçois une tête. C'était la sienne... Il était en vedette. —Bon, il me voit, ne balançons plus. Rassemblant mes forces, je me retourne, j'enlace vivement mes bras autour du cou du Cosaque, je tire à moi, je l'entraîne, il tombe, et l'un de ses pieds reste engagé dans l'étrier.—A moi! à moi! je crie, je trépigne, je veux tout faire en même temps; je saute sur sa lance, mais il la retient

par un bout, et nous nous la disputons un moment... Cependant mon compagnon accourt; mais tout en se hâtant péniblement, il cherche une pierre, un bâton; il ne trouve rien dont il puisse se faire une arme. En attendant je fais les plus grands efforts pour contenir le Cosaque, mais les mouvemens de son cheval et les siens dégagent son pied. Je suis terrassé à mon tour. A bout de mes forces, je lutte encore, mais sans entrevoir aucun moyen de salut.—Prends, prends sa lance, criai-je au petit Suisse! Et il alla la précipiter au bas de la colline.

Depuis qu'il avait ressaisi l'avantage, le Cosaque ne m'épargnait pas: des horions vigoureux m'arrivaient si dru, si serrés, qu'exaspéré et n'ayant plus d'autre défense, je le mordis à plusieurs reprises. Enfin m'attachant à sa barbe qu'il avait longue comme celle de nos sapeurs; je la tins et la secouai rudement: mais il se releva, et comme sa main n'avait pas quitté son fouet, il put m'en frapper tant qu'il lui plut. Ce furent ses adieux... Sans doute ils ne se



seraient pas bornés là, s'il n'eût été obligé de courir après son cheval qui s'était échappé pendant le combat. Le petit Suisse me dit qu'il était déjà bien loin. Quoi qu'il en soit, nous jugeâmes qu'il était prudent de déguerpir, car le Cosaque ayant retrouvé sa monture, pouvait bien s'aviser de revenir sur ses pas. Nous nous éloignâmes en suivant une direction opposée à celle qu'il avait prise.

J'avais le cœur gros de douleur et de rage ; tous mes muscles frémissaient. Devais-je continuer ma route dans cet état ? C'eût été vouloir mourir dans la neige ! Le petit Suisse, qui venait de faire une reconnaissance, me montra à peu de distance des maisons une meule de foin ; nous nous traînâmes jusque-là, et j'y pratiquai avec effort une ouverture : nous y fourrâmes la tête, ensuite les épaules ; puis à force de nous trémousser, nous parvînmes à y entrer entièrement, au risque d'y perdre la respiration. Quelle douce chaleur nous ressen-

times ! c'était un lit d'édredon , et nos pauvres membres s'y dégourdirent à moitié.

Il y avait bien une heure que nous étions dans notre cachette , quand l'horrible faim m'en fit sortir pour aller à la découverte. Sans m'écarter de la meule j'en fais le tour , afin de m'assurer si le voisinage n'offre pas quelque ressource. O Dieu ! j'ignore encore ce que c'est , mais à vingt pas , sur plusieurs rangées de perches abritées , auxquelles des pieux servent de support , je vois quelque chose qui me semble être le produit d'une récolte qu'on laisse sécher au grand air. Je reviens auprès du fourrier : — Bonne nouvelle ! lui dis-je , suivez-moi. Aussitôt il quitte son trou , et l'œil ainsi que l'oreille au guet , nous nous glissons auprès du séchoir. Je ne m'étais pas trompé , c'était une récolte , c'étaient des fèves !... Nous nous jetons dessus , et tout mangeant , nous faisons notre provision dans le devant de notre chemise. Il y avait nécessité de se presser ; quelqu'un pouvait venir et nous surprendre :

pour aller plus vite en besogne, j'em'élance après un bouquet de cosses , je le tiens, je tire ; mais j'entraîne avec moi la perche , qui de chute en chute arrive à terre avec fracas. Effrayés par cet accident qui a pu donner l'éveil à quelque ennemi de la maraude , nous voulons promptement regagner notre refuge , quand soudain des voix courroucées se font entendre , et derrière nous accourent deux vigoureux paysans armés d'énormes bâtons. A peine les avons-nous aperçus, que nous sommes roués de coups. Une de ces atteintes m'abat dans la neige. La douleur m'arrache un cri : je crois avoir l'épaule gauche cassée, et tandis que j'essaye de me retourner pour me mettre dans une attitude suppliante et implorer miséricorde, mon malheureux camarade tombe à la renverse sur moi.

Au bruit de cette scène, des enfans étaient accourus ; ils s'approchèrent , et les petits monstres , bien certains que nous étions dans l'impuissance de nous défendre , se font un

horrible jeu de nous déchirer avec leurs ongles ; ils nous fouillèrent aussi jusque dans les moindres replis de nos chemises , et n'y laissèrent pas une fève. Pendant que nous étions sous la griffe de ces vautours, des femmes, qui d'abord les avaient regardés faire avec assez d'indifférence, commencèrent à parler et à gesticuler très-vivement. Je ne sais ce que put dire l'une d'elles, mais à notre grand étonnement, nous vîmes les enfans se retirer, et les deux assommeurs abaisser leurs massues. Profitant de cette trêve, j'enfile à la hâte quelques mots de polonais ; je montre le sang qui coule de mes blessures et surtout de celles du petit Suisse, qui était dans un état à exciter la compassion des cœurs les plus durs : on ne voulut rien voir. Les femmes nous rendirent quelques fèves et les hommes nous ordonnèrent de nous éloigner promptement. Hélas ! nous étions toujours étendus sur la place où ils nous avaient jetés bas, et personne ne nous aidait à nous relever. Nous en vîmes

pourtant à bout , mais ce ne fut pas sans y avoir employé toutes nos forces et tout notre courage.

Maintenant où aller ? que devenir , moulus , brisés comme nous l'étions ? Après deux assauts terribles , nous faudra-t-il encore passer la nuit dans la forêt ? Nous en prenons le chemin en faisant les plus douloureuses réflexions.

L'espace à parcourir était d'environ deux portées de fusil , jamais nous ne pûmes nous décider à gagner les premiers sapins. — Quand le diable y serait , dit le petit Suisse , je retournerai dans ma meule , je veux encore m'y coucher : ils feront de moi tout ce qu'ils voudront. Vous le voyez , je suis à moitié mort ; un peu de chaleur me ferait tant de bien !... Obligé de soutenir avec sa main gauche son épaule fracassée , le pauvre jeune homme traînait un fardeau bien lourd : il était plié en deux. — Votre intention est de retourner , lui dis-je ; eh bien ! soit ; mais attendons qu'il fasse nuit , afin de n'être pas aperçus. Le froid

était des plus vifs : en me reportant à la date précise de cette époque, je vois qu'il était au moins de vingt-six degrés ! Vingt-six degrés de froid pour des Français presque nus, pour des hommes tout couverts de blessures, de contusions, pour des êtres faibles, qui n'ont dans l'estomac que quelques fèves crues, quel supplice ! Une heure d'angoisses durant laquelle j'eus le temps de me désoler avec les idées les plus noires, s'écoula avant que l'obscurité vint nous délivrer. Ah ! mon Dieu ! me disais-je, par quelle fatalité me suis-je éloigné de ma compagnie ! Se peut-il une situation plus affreuse ? Pourquoi chercherai-je à prolonger ma vie ? Est-ce que je dois revoir la France ? La France... elle est à cinq cents lieues de moi ! Non, je ne la reverrai plus ! c'en est fait ! tout est fini !... Sous le coup du néant qui me menaçait, je pensai à ma mère... d'abondantes larmes se glacièrent sur mes joues.

En me voyant pleurer, le petit Suisse, cet enfant si patient, si résigné, à qui ses douleurs

n'avaient jusqu'alors arraché que quelques gémissements, se prit à pleurer aussi. Par un effet contraire, son émotion fit cesser la mienne. Ce n'était pas par des sanglots que nous pouvions nous tirer de l'horrible position dans laquelle nous étions. —Allons, lui dis-je,—et sans proférer une seule parole nous gagnons la meule de foin, où nous fûmes heureux de retrouver notre gîte, et de nous y blottir de nouveau.

Je m'endormis, et ce sommeil de plomb m'aurait probablement mené jusqu'au jour, si les souffrances du petit Suisse ne l'avaient vingt fois interrompu. Dans un moment de veille, je songeai aux fèves que nous avions payées si cher, et, à force d'y songer, l'idée me vint d'y revenir : elles devaient être à la même place. Enhardi par la faim et surtout par l'obscurité, je rôde, j'arrive, je touche.... point de fèves, du moins sur les perches d'en bas. Or, risquer d'atteindre à celles du haut, c'était vouloir renouveler la scène du matin, et je n'avais garde.

Le jour parut, et nous abandonnant encore une fois au hasard, nous nous mîmes en route dans la direction de la forêt. Quelques hommes armés se montrèrent dans le lointain; nous nous cachâmes pour les voir passer, et bientôt à leur uniforme bleu, à la flamme rouge de leurs bonnets d'astracan, nous n'eûmes pas de peine à reconnaître des Cosaques réguliers : ils étaient huit, tous tenant leurs chevaux en lesse, et marchant à pied derrière des chariots chargés de farine qu'ils escortaient.

Le convoi ayant défilé, nous le suivîmes de loin. — Marin, me dit le petit Suisse, après que nous eûmes parcouru une assez grande distance sans le perdre de vue, il me vient une idée : Si nous osions les aborder; ceux-là ne sont pas des Cosaques comme les autres : avez-vous fait attention qu'il y en a deux de décorés? Sans doute ils nous feront l'aumône d'un morceau de pain; d'ailleurs, au point où nous en sommes, qu'avons nous à craindre? C'est la vie ou la mort qu'il faut leur demander. J'ap-



prouvai sa résolution, et nous doublâmes le pas ; ~~mais tantôt nous comptions~~ sur leur humanité, tantôt nous en désespérions. Ces fluctuations de notre esprit accéléraient ou ralentissaient notre marche ; et la nuit approchait que nous n'étions pas parvenus à les joindre. Ils s'arrêtèrent alors à l'entrée d'un village, où nous les vîmes allumer leur feu et camper. Une fois qu'ils furent bien installés, nous risquâmes quelques pas vers eux, et nous tâchâmes d'expliquer nos besoins. Les premiers auxquels nous nous adressâmes ne comprirent rien à notre pantomime, ou plutôt, s'agitant, allant, venant, tripotant pour faire leur cuisine, ils étaient trop occupés pour nous répondre. Cependant, comme ils ne nous repoussaient pas, nous nous mîmes à notre aise, et sans plus de façon nous allâmes nous accroupir devant le feu.

Ce qui va suivre est un épisode unique, et qui peut-être n'a pas eu son pareil dans cette retraite.

Pendant que nous nous chauffions auprès

de plusieurs grosses bûches de sapin , vint un Cosaque, grand, sec et maigre ; il avait une physionomie si farouche , qu'à son aspect nous ne pûmes nous empêcher de reculer. Il s'approcha de nous militairement , et débita avec une extrême volubilité quelques phrases dont il nous fut impossible de saisir le sens. C'était sans doute des questions qu'il nous adressait. Impatienté de ne pouvoir se faire comprendre, il eut un mouvement de dépit qui nous inquiéta. Mais au même instant il donna à ses traits un caractère de bienveillance, et s'apercevant que les vêtemens de mon camarade étaient teints de sang, il témoigna le désir de voir sa blessure, et nous fit signe de le suivre. Il nous conduisit à la cabane la plus proche dont il se fit ouvrir la porte. Une femme se présenta ; il lui ordonna d'arranger sur-le-champ un lit de paille, et de faire chauffer de l'eau ; puis il sortit, en nous indiquant qu'il allait revenir. La Gospodina murmurait entre ses dents : elle disposa néanmoins

quelques brins de paille ; mais elle oubliait l'eau qu'elle devait faire chauffer, et nous n'osions pas trop lui rappeler cette recommandation expresse du Cosaque. Lorsqu'il rentra , il nous demanda par un geste rapide si nous avions mangé. Notre réponse fut un mouvement négatif de la tête. Sans doute il avait aussi exigé de la Gospodina qu'elle nous donnât à souper, car il l'appela, et la tança vertement sur sa négligence ou sur son refus. Alors elle lui montra un petit baquet dans lequel étaient des fèves, et sembla lui dire que c'était là tout ce qu'elle possédait. Nous n'en crûmes rien. Le Cosaque fit du bruit, et menaça, mais sans résultat ; tout ce qu'il put obtenir fut qu'elle fit chauffer de l'eau. Il s'absenta encore ; quelques minutes après il nous apporta un morceau de hure dans lequel nous mordîmes en affamés bien qu'il fût à peine cuit. Pendant que nous mangions, ce bon Cosaque nous regardait d'un air de satisfaction, et en même temps avec la main il nous

retenait, afin de nous obliger à modérer notre appétit.

Notre repas terminé, il parla de nouveau à la Gospodina, et, par l'échange de leurs gestes, nous jugeâmes qu'il s'agissait de nous panser : il lui demandait des morceaux de vieux linge ; mais elle de se débattre, et de répondre *niema niette* ; ce qui, on ne le sait que trop, signifiait *je n'ai rien*. Alors ce digne soldat l'ayant saisie par le bras, la força de fouiller dans tous les recoins de sa cabane ; mais la perquisition fut vaine. Irrité de tant d'opiniâtreté, il tire son sabre : la paysanne pousse un cri d'épouvante, et nous, persuadés qu'il va frapper, nous tombons à ses pieds, en le conjurant d'apaiser ce trop généreux courroux. *Vous ne me connaissez pas*, telle fut l'expression d'un sourire que nous interprétâmes aisément : ce brave homme n'avait voulu que l'effrayer.

La Gospodina tremblait de tous ses membres ; cependant, comme elle n'en était pas plus empressée, il ôta son uniforme, se dépouilla de sa

chemise, la coupa avec son sabre pour en faire des bandes, et se mit à panser nos blessures. Durant cette opération, il parlait beaucoup, entremêlant son discours animé de mots polonais et allemands; mais si ce jargon était intelligible pour nous, ses actions révélèrent assez la noblesse de ses sentimens. Il s'étudiait surtout à nous faire comprendre qu'il faisait la guerre depuis plus de vingt ans (il pouvait en avoir quarante), qu'il avait assisté à plusieurs grandes batailles, et qu'il savait comment on doit en user après la victoire envers le courage malheureux. Il porta la main sur ses décorations comme pour nous indiquer que ces témoignages non équivoques de sa bravoure lui imposaient de nobles devoirs. Nous ne pouvions qu'applaudir à tant de générosité; il dut lire dans nos traits l'expression de notre vive reconnaissance. J'aurais voulu lui dire : — Camarade, crois que ton bienfait ne s'effacera jamais de notre mémoire; tu n'as ici que nous deux pour témoins de ton humanité touchante; car cette

femme est incapable de l'apprécier ; mais dis-nous ton nom, que nous puissions l'apprendre à nos frères d'armes.

Il était à genoux, mais bientôt cette position le fatiguant, il s'assit par terre, et plaça entre ses jambes le petit Suisse qui lui présentait le dos ; il lava, nettoya l'épaule avec un soin et une attention extrêmes ; et, ayant l'air de prendre mon avis, il semblait parler d'extraire, à l'aide d'un mauvais couteau, la balle qui était engagée dans les chairs. Il essaya d'écarter doucement les bords de la plaie ; mais le petit Suisse ayant poussé un cri involontaire, il s'arrêta tout court, et appuyant sa tête sur celle du blessé, il lui demanda pardon de l'avoir fait souffrir. Ce fut alors que, saisi d'admiration pour une aussi tendre sollicitude, je pris une de ses mains que je serrai fortement dans les miennes. Recueillant dans mes souvenirs tout ce que je pouvais savoir de polonais, de russe et d'allemand, je voulus parler, mais mon émotion était trop vive : mes yeux s'étaient remplis

de larmes.—*Daubré, daubré, camarade!*— Bien, bien, camarade, me dit-il, en se dépêchant d'achever le pansement, pour lequel il paraissait craindre de n'avoir pas le temps nécessaire. Quand ce fut mon tour, il examina mes blessures. Le bon Cosaque appuyant le pouce sur l'extrémité de son petit doigt, m'indiqua qu'elles avaient à peine quelques lignes de profondeur, et qu'elles se fermentaient d'elles-mêmes : il fallait donc que les fers de lance, dont j'avais été atteint fussent émoussés, ou que les coups portés de trop loin eussent été amortis par mes vêtements.

Il était encore à nous prodiguer ses soins, quand un de ses camarades appela du dehors : *Paulowski!* voilà comment j'appris son nom. Il se retira en emportant nos bénédictions.

Nous pensions ne plus le revoir ; mais le lendemain de très-bonne heure il revint ; et voulut visiter l'appareil qu'il avait mis sur nos blessures. Il nous apportait deux morceaux de soukari (biscuit des Russes) de quelques onces,

nous exprimant le regret de ne pouvoir faire davantage; et il partit, nous souhaitant, avec un air d'incrédulité, des imitateurs de sa conduite généreuse.

O brave Cosaque ! l'empire de Russie n'a pas ton pareil !





---

### CHAPITRE III.

---

## La Chambre des morts.

Les Cosaques nous servent de guides. — L'éternel spectacle. — Tableau de misères. — Ce qu'est devenue la grande armée. — Les prisonniers déchirent leurs habits. — La nuit redoutable. — Les velléités du petit Suisse. — Sa docilité. — Le souvenir de mes lectures. — Je lui dois la vie. — Les à-comptes de la mort. — Nous courrons. — Le mougick et la tête de veau. — Mon compagnon n'est pas physionomiste. — Ses idées de suicide. — La petite ville. — Nous enlevons le feu d'un mourant. — Manque de foi. — L'homme mort et vivant. — La pensée d'un cheval. — Aurais-je le poing coupé? Nous pivotons. — Encore une nuit terrible. — Les femmes sous les morts. — Les bras dans le pantalon. — La chaise de poste et le général russe. — Plaintes des prisonniers. — Je parle en leur nom au général. — 250,000 prisonniers! — Cruelles réflexions. — Nous voulons encore rejoindre. — Ce que je trouve sur un mort. — J'ai une chabraque. — Le désert qui marche — Les bras qui s'agitent en l'air. — Un enfer. — Le moxa rongeur. — Le pieds et les chaussures brûlés. — L'incendie. — Comment nous éveillons les dormeurs.

A PEINE notre protecteur était parti que la scène de la veille nous faisant craindre la vengeance de la Gospodina, sans plus tarder nous plaçâmes, comme de coutume, nos bras sur nos poitrines, et les mains engagées sous nos aisselles, nous reprîmes notre route. Cette fois

nous marchions encore à la suite de nos Cosaques, qui nous servaient de guides à leur insu, puisque l'armée russe qu'ils allaient joindre s'avavançait sur les traces de la nôtre. Malgré l'obscurité d'une nuit qui n'était pas entièrement dissipée, nous les voyions de loin. Mais bientôt le ciel se couvrit, la neige tomba en abondance, et nous n'entendîmes plus que les pas des chevaux.

Le grand jour amena son éternel spectacle : des sapins, de longues plaines blanches, des feux éteints, et des débris de toutes sortes. Vingt fois dans cette cruelle journée nous rencontrâmes des essaims de prisonniers allant à la débandade, dans des directions diverses. Nous en croisâmes plusieurs qui se laissèrent dépasser sans nous regarder : c'étaient toujours des têtes enfoncées dans leur poitrine, ou tellement empaquetées de chiffons ou de lambeaux d'uniformes, qu'elles n'avaient plus forme humaine; j'interrogeais, on ne répondait pas, et quand machinalement je me retournais, je voyais

des figures maigres et allongées, des visages terreux et noircis par la fumée, avec les yeux hagards et la barbe hérissée de givre et de glaçons. C'étaient aussi des liens de toute espèce, retenant ou remplaçant de mauvaises chaussures; des moitiés, des tiers, des quarts de capotes, des pantalons brûlés à la hauteur des genoux; puis une hideuse bigarrure de peaux de mouton noires et blanches arrachées aux dos des chevaux; des morceaux de fourrure, derniers échantillons du butin de Moscou; des bribes de mouchoirs de toutes les couleurs, des fractions de jupons de femmes ou de toiles goudronnées provenant des fourgons, et sur lesquels se dessinaient des Couronnes, des Aigles, des Grenades, des N majuscules. A l'aspect de tant de gens ainsi accoutrés, on eût dit d'une troupe de relaps espagnols recouverts du *sarbanito*, et dévolus à l'inquisition: ceux-là ne devaient pas mourir par le feu... Toutes ces ombres erraient pêle-mêle à travers d'immenses forêts de sapins, dont les branches pliaient

sous le poids des neiges amoncelées : c'étaient là les soldats de la Grande Armée !...

Au sein de ce troupeau de malheureux plusieurs avaient encore l'uniforme et le sac sur le dos ; mais personne ne leur enviait cette parure , car ils devaient en être dépossédés à la première rencontre. Ils-y comptaient si bien eux-mêmes , qu'ils se hâtaient de déchirer leurs habits et leurs capotes , pour qu'ils ne tentassent pas la rapacité des Cosaques.

Nous ne redoutions rien autant que la nuit : dès que le jour baissait, nous précipitions notre marche, souvent au grand regret du petit Suisse; car lorsque nous apercevions çà et là dans la neige quelques feux allumés, il avait toujours le désir de s'arrêter. — Si nous nous reposons ici, lui disais-je, nous sommes morts. — Vous croyez? — Oui, je vous le garantis. — Eh bien! me répondait-il, ne nous reposons pas; et il ne manquait jamais alors d'accélérer le mouvement, au moins pour quelques minutes. Venait-il à se ralentir, je le lui faisais observer. — Vous vous

relâchez, mon camarade.—Savez-vous, Marin, me répliquait-il, que vous êtes infatigable ; avec vous, c'est toujours en avant. Dans mon enfance, j'avais lu je ne sais plus dans quel livre que quand il arrive aux religieux du Saint-Gothard d'être saisis par un froid très-vif, ils se frappent les jambes avec de longs bâtons. Depuis notre désastreuse retraite, ce souvenir était devenu pour moi une règle d'hygiène. Persuadé qu'il était essentiel d'activer la circulation du sang, je ne cessais de me tremousser ou de frictionner mes membres ; et je ne doute pas que je n'aie dû à cette précaution d'avoir pu traverser ces bivouacs de glace où l'on comptait toujours au moins autant de morts que de vivans, où sur dix de ces derniers, la moitié au moins avaient le nez et les oreilles gelées. Et combien peu il en est revenu de ceux-là ! car une fois que la mort avait mordu par un bout, il était rare que le reste ne lui appartint pas.

• Nous courions donc jusqu'à ce que nous eus-

sions rencontré quelques maisons. Ce jour-là, vers les trois heures du soir, nous approchions d'un village, si l'on peut donner ce nom à quatre huttes rassemblées sans motif dans un même endroit; lorsque non loin de là dans une espèce d'enclos, nous aperçûmes un paysan qui était occupé à nettoyer une tête de veau. — Marin, me dit le petit Suisse, ce mougiok m'a tout l'air d'une bonne pâte d'homme. Nous ne lui avons pas pris ses fèves, si nous nous adressions à lui, peut-être aurait-il à nous donner quelque chose de mieux que des coups de bâton. — Essayons, répondis-je; et nous abordâmes le mougiok aussi humblement qu'il se puisse faire... A notre vue, il resta un moment interdit, mais il se remit promptement, et comme nous lui exprimions le besoin que nous avions d'un abri; il se dirigea rapidement vers sa cabane. C'était, selon nous une invitation à le suivre; cependant il nous restait de l'incertitude sur ses dispositions, et nous hésitions lorsque tout à coup le mougiok qui

était rentré chez lui, en sort armé d'une hache qu'il brandit en courant sur nous; aussitôt nous primes la fuite, et il ne put nous atteindre.

... Pendant que nous nous éloignons à toutes jambes, intérieurement nous nous promettons de revenir dans un moment plus propice... — Fourrier, demandai-je au petit Suisse, dès que nous pûmes un peu reprendre haleine, vous me paraissez souffrir plus que de coutume. — Je n'ai jamais autant souffert qu'aujourd'hui. — Allons, mon ami, du courage; la nuit approche, nous retournerons sur nos pas, et si nous ne trouvons pas mieux nous nous enterrerons dans quelque fumier. — Ah oui! du fumier, c'est bien bon; mais je souffre comme un damné... Voulez-vous que je vous dise, Marin, trop c'est trop, à la première occasion je suis résolu d'en finir; ah! si j'avais un fusil je vous jure que je n'irais pas... loin. Maudit pays où l'on n'a pas même la ressource de s'achever. Se noyer? impossible les rivières sont gelées. Se précipiter? il n'y a pas de précipice. Alors il leva la tête, et me désignant



des yeux un sapin des plus élevés : — ~~Celui-là~~, reprit-il, ferait bien mon affaire ; mais suis-je en état d'y grimper ? et quand même je le pourrais, vous verriez que la neige qui l'entoure ferait matelas, et que je ne réussirais qu'à me casser l'autre épaule... J'en ai, Dieu merci, bien assez comme ça...

Pour que ces idées de suicide dont je m'efforçais de le détourner lui fussent venues, il fallait que nous fussions bien malheureux, lui qui était d'un caractère si doux et d'une patience si angélique ! — Marin, me disait-il du ton le plus affectueux, si quelque chose m'attache encore à la vie, c'est la pensée que je vous laisserais seul dans l'affreuse position où nous sommes. — Je le vois encore ce cher enfant, toujours prêt, toujours tombant d'accord de ce que je proposais. A peine j'avais dit *partons*, déjà il était en route, se tenant derrière moi, marchant dans la trace de mes pas, et suivant, sans dire mot, tous les zigzags que je lui faisais faire.

Ainsi que nous en étions convenus, nous

nous disposons à regagner les maisons, quand, chemin faisant, nous apercevons à notre gauche des feux peu éloignés les uns des autres : ils devaient être à une demi-lieue. Alors, changeant de résolution, nous nous dirigeons de ce côté, et bientôt nous sommes sur la grande route. Nous la suivons, et elle nous conduit à une petite ville que nous nous décidons à traverser. Parvenus à l'autre extrémité, nous retrouvons ces feux que nous avons perdus de vue quelques instans : c'étaient des bivouacs russes. De loin nous en avons compté cinq. A la flamme du premier, qui était le plus rapproché des maisons, se dégelait tant bien que mal une vingtaine d'hommes. Aux haillons qui les couvraient, nous reconnûmes des Français. Certains d'être repoussés si nous arrivions sans bois, nous rôdâmes aux alentours, et emportâmes les débris du feu le plus voisin, qui réchauffait inutilement cinq cadavres. Un seul être semblait remuer encore :

nous l'invitâmes à nous suivre.... Il préféra expirer là comme les autres.

Nous tisons à la main, nous nous présentons, aussi fiers que le permettait la circonstance. Les rangs s'ouvrent, mais pour notre bois seulement; et chacun de reprendre sa place. Nous nous récrions avec force; c'était un manque de foi et d'humanité. — Au moins rendez les tisons, disait le petit Suisse. Ces réclamations, quelque justes qu'elles fussent, n'émeurent personne; on se chauffait, et l'on ne nous écoutait pas. Cependant nos récriminations continuaient: à la fin elles devinrent si véhémentes, que deux des soldats nous dirent de nous asseoir sur un camarade qui, assuraient-ils, était mort depuis une demi-heure; et comme nous allions avec confiance vers le corps qui nous était désigné: — Asseyez-vous dessus si vous voulez, observa son voisin; mais je vous avertis qu'il respire encore. — Bah! bah! il n'en vaut pas mieux. — Je vous ré-

ponds qu'il vit, reprit le voisin. — Eh bien ! en ce cas, dit l'un des soldats qui nous avaient parlé, qu'ils restent debout si ça les arrange; pour moi je ne bouge pas. — Ni moi. — Ni moi.» Il y avait accord unanime pour ne pas bouger. Dans l'incertitude où nous étions de l'état de cet homme à la fois mort et vivant, ainsi qu'ils le prétendaient, nous nous assîmes, avec les plus grandes précautions. Le corps fit un léger mouvement, mais je le jure, ce fut le seul.... Pendant que nous nous étions levés pour le tirer un peu de côté, il exhala son dernier souffle et nous reprîmes notre première position.

C'était beaucoup que de pouvoir dégorger un peu nos membres, mais entre deux besoins des plus pressans, point de répit pour nous. Avions-nous fui le froid pour quelques instans, la faim, l'abominable faim nous contraignait à nous livrer de nouveau à cet implacable ennemi. Depuis quelques minutes j'avais remarqué à cinquante pas un objet dont je ne pouvais me

rendre compte ; je m'y traînai : c'était une panse de cheval entr'ouverte, et déjà débarrassée du cœur, des poumons et des autres principaux viscères. J'appelai à moi le petit Suisse, et avec beaucoup de peine nous l'amènâmes près du feu pour en attendrir l'extérieur, car elle était entièrement gelée. Au fur et à mesure nous en détachâmes les intestins, et nous pûmes en remplir la moitié de mon schako.

Au moment où se terminait cette opération, un cavalier russe accourait au galop. Il arriva avec grand fracas, descendit de cheval et prit triple place au feu en nous renversant à coups de pieds les uns sur les autres. Il peigna d'abord sa barbe avec ses doigts, se secoua, puis ayant mis sa tête entre ses genoux, il nous regarda alternativement avec une stupidité sauvage. Il était presque en face de moi, et sans doute la clarté du feu lui fit apercevoir à mon doigt un méchant anneau d'or, tellement enfoncé dans les chairs, que jus-

qu'alors il avait échappé à tous nos détrousseurs. Il m'ordonne de le lui donner ; aussitôt je songe à le satisfaire ; mais je tremble que mes efforts ne soient inutiles ; déjà, en d'autres circonstances, j'avais vainement tenté de l'arracher pour l'échanger contre un morceau de pain, ou une bouchée de biscuit. Qu'on juge de ma frayeur ! j'ai beau tourmenter, mordre, mouiller le maudit anneau, il ne vient pas. Impatienté, le Cosaque s'élance de sa place, me saute sur le bras, et s'y prend brutalement de toutes les manières sans pouvoir réussir. L'articulation est horriblement enflée, il le voit : l'anneau ne passera pas. Maintenant qu'il en est convaincu, il ne peut plus accuser ma mauvaise volonté... Savez-vous ce qu'il va faire ? Le monstre ! mettant toute sa vigueur à m'étreindre le poignet, il tire son sabre et s'apprête à me couper un doigt, deux doigts, la main entière ; mais je lui échappe, je rassemble toutes mes forces, je tiraille mon doigt en véritable forcené, je le dépouille, j'arrache l'an-

neau, je le lui donne, et je continue à me chauffer.

La soirée s'avancait et le silence commençait à régner autour du bivouac. A mon grand étonnement j'avais remarqué que plusieurs prisonniers entraient dans une bicoque située en face de notre feu ; la plupart en sortaient presque immédiatement, mais quelques-uns restaient. Je voulus voir ce qui s'y passait, et je l'aurais fait plus tôt si je n'avais cru cet endroit occupé par des Russes. Selon moi, on devait être là plus à l'abri du froid qu'à notre bivouac où l'on était gelé et brûlé, et devant lequel il fallait incessamment pivoter sur soi-même pour éviter l'excès des deux contraires.

Le petit Suisse me suivit. Arrivés à la maison, nous entrons sans obstacle, puisqu'il n'y avait pas de porte ; mais il m'était impossible de rien voir à l'intérieur, tant l'obscurité y était profonde. Après avoir appelé deux ou trois fois sans obtenir de réponse, j'avance avec quelques précautions, les bras tendus en avant

pour défier l'abordage ; mais mes pieds se heurtent contre un objet qui me fait perdre l'équilibre et j'entraîne avec moi le petit Suisse qui me tenait par le milieu du corps, et qui jette des cris affreux. Nous sommes sur des cadavres... Et d'abord nous n'osons remuer : mais bientôt des gémissemens arrivent de tous côtés. Je fais quelques pas, et je touche des jambes, des bras, des visages. Enfin je parviens à rencontrer le mur ; glacé de terreur, je m'y arrête adossé... A peine je suis là, quelque chose de moite et d'horriblement froid vient se coller contre ma figure. — Va-t'en ! va-t'en ! criai-je en repoussant l'objet qui m'a causé cette pénible sensation. J'entends comme une marche chancelante ; on soupire, un corps tombe...

—Grand dieu ! Marin, où êtes-vous ? me crie le petit Suisse. Je veux le guider de la voix ; mais il lui est impossible de venir. — Je suis là, j'y reste, me répond-il. Nous gardons chacun notre position, et je n'entends plus que des



plaintes : elles n'eurent pas de cesse pendant cette nuit terrible.

Il y avait bien quinze heures que nous étions dans cette demeure funèbre, quand le jour vint l'éclairer. Tout autour de moi ce n'étaient que cadavres ou moribonds : il y en avait plus de quarante. Deux femmes, probablement deux vivandières dont l'une presque nue, s'étaient glissées contre cet amas, au milieu duquel elles avaient voulu pénétrer afin de se réchauffer. La première que je vis était tout près de moi ; je jugeai que c'était elle qui, pendant la nuit, était venue humer mon haleine, et que j'avais brusquement repoussée. Je vis encore une autre femme ; elle était couchée sous un mourant, les bras dans la ceinture de son pantalon : elle les y avait plongés jusqu'au coude pour y chercher un reste de chaleur....

Je m'élançai bien vite au seuil de cette chambre des morts, et prenant la main de mon

pauvre camarade qui n'avait pas quitté la place où il était tombé.—Sortons, sortons, lui dis-je ; allons mourir plus loin.

Une fois hors de ce gouffre, je m'arrêtai, car avant de partir il fallait choisir une direction. Le temps était horriblement noir ; une vapeur glaciale descendait jusqu'à terre, et nous pénétrait jusqu'au os. Mon œil fatigué, par l'éclatante blancheur de la neige, cherchait en vain quelque autre objet qui pût le reposer. Je tournai mes regards vers l'endroit où la veille j'avais traversé une ville. Je concevais l'espoir de m'y rendre ; mais ce que j'avais pris pour des rues habitées, n'était qu'un amas confus de décombres. La ville, dont j'ignore le nom, avait été la proie des flammes... Mort, ruines, néant ; mon imagination ne réfléchissait que cela. Jamais mon âme ne fut plus sombre ; mille terreurs venaient l'assiéger. A côté de moi était mon pauvre camarade, tout recoquillé dans sa peau, et qui frissonnait d'une manière convulsive. Il attendait le signal du départ ; mais

pour qu'il marchât, il fallait que j'eusse fait le premier pas.

L'ennemi venait d'abandonner son bivouac, et déjà une foule de prisonniers s'en emparaient. Au loin, nous entendons un bruit de voiture et celui du craquement de la neige; bientôt après, devant l'affreuse maison où nous avons passé la nuit, vient s'arrêter une chaise de poste, de laquelle nous voyons descendre, enveloppé de son ample manteau, un général russe, qu'accompagne un jeune officier. Aussitôt les prisonniers les entourent : de toutes parts ce sont des plaintes qu'ils exhalent avec la dernière amertume.— Vous n'avez donc que de la neige à nous faire manger? disent quelques-uns de ces infortunés. — C'est atroce, c'est abominable! s'écriaient plusieurs autres; vous violez indignement toutes les lois de la guerre. — Venez-vous pour passer la revue des morts? demandaient tristement les moins exaspérés. Votre conduite est infâme, ajoutaient-ils, mais

patience , patience , le jour des représailles arrivera. Pendant ces murmures et ces apostrophes, dont plusieurs étaient proférées sourdement, j'allai droit à l'officier supérieur, et, portant la main à mon schako : — Général, lui dis-je, va-t-on enfin s'occuper de nous, et nous donner du pain ? cette insouciance pour le sort de tant de malheureux est l'effet d'une politique barbare. — Que dites-vous ? me répond-il vivement, notre armée n'a pas plus de vivres que la vôtre ; et pensez-vous qu'on puisse s'occuper dans ce moment de 200,000 prisonniers ? C'est un malheur, un très-grand malheur ; mais il faut que vous subissiez la conséquence de l'imprudence de votre chef. — 200,000 ! oh ! général, votre calcul est exagéré. ( Je ne pouvais ajouter foi à ses paroles. ) — Oui, reprit-il, et c'est plus de 250,000 que je devrais dire. — S'ils sont dans le même état que ceux qui remplissent cette maison, répliquai-je, la victoire qui les a mis en votre pouvoir ne vous a pas coûté cher, et vous serez bientôt dégagé

de tout soin envers eux. — J'en conviens, le climat et la saison ont fait autant que nous ; mais les résultats n'en tournent pas moins à notre avantage. — Sans doute, repris-je ; mais on verra plus tard.... En ce moment, le jeune officier vint interrompre ce colloque. Alors, le général se retournant vers moi : — A quel corps appartenez-vous ? — Aux Marins de la garde. — Et qu'avez-vous fait de votre uniforme ? Cette question absurde, si elle n'était pas ironique, me révolta. — Mon uniforme ! Quoi ! vous paraissiez ignorer l'esprit de vengeance et de rapine qui anime vos soldats, et surtout vos Cosaques, qui ne sont que de lâches pillards. — C'est vrai, c'est vrai ; mais que voulez-vous... Il faut tâcher de vous rendre à Minski ou à Wilna, où doit être notre armée : des ordres concernant les prisonniers ne tarderont pas, sans doute, à y arriver, et vous serez moins malheureux. Il monta dans sa voiture, et disparut.

Depuis Moscou jusqu'au passage de la Bérésina, j'avais été témoin des pertes immenses de

notre armée ; mais je ne pouvais me persuader qu'elles fussent aussi considérables que venait de le dire cet officier général. Toutefois cette incertitude était poignante ; je cherchai à m'en distraire, et bientôt l'espoir de rejoindre nos débris, sinon à Wilna , du moins sur le Niémen, vint ranimer mon courage.... D'après nos suppositions, les bords du fleuve étaient notre pis-aller : c'était de là se figurait-on que le printemps ramènerait la victoire. A ce rêve brillant succédaient des réflexions qui me tuaient. Pourquoi, me disais-je, les Russes nous laissent-ils ainsi errer à l'aventure ? On ne songe pas même à nous recueillir : nous pouvons nous diriger où nous voulons... Ils sont donc bien sûrs que nous ne leur échapperons pas ? Sans doute ils comptent sur leur climat pour se débarrasser entièrement de nous... Mais je chassai ces pressentimens. — Suivons toujours les Russes, disais-je au petit Suisse ; car si leur armée est arrêtée ou repoussée par la nôtre, nous en aurons connaissance par leurs mou-

vemens ; et peut-être , à travers les forêts , trouverons-nous le moyen de rejoindre nos frères d'armes.

Avant de nous mettre en route , nous fîmes l'inspection des bivouacs , fouillant , furetant partout. Les places étaient nettes ; mais , en retournant un corps couché à plat-ventre , nous trouvâmes sous lui trois petites pommes de terre gelées ; elles s'étaient échappées de sa chemise , où il y en avait encore deux que nous prîmes : c'était sa provision. J'en fus le gardien , et nous en mangeâmes chacun une avec un peu de viande qui était en réserve dans mon schako.

En remuant la neige avec nos pieds , quelque chose de lourd m'arrêta ; je tirai à moi..... O bonheur ! c'était une chabraque en peau demouton , je passai mes bras dans les deux trous destinés à recevoir les arçons de la selle ; et au bout de quelques minutes j'eus presque chaud. Je sentais mes blessures à l'abri du givre : j'en pleurais de joie.

Nous n'avions pas fait un quart de lieue, que déjà nous avons été rencontrés et fouillés par une douzaine de Russes qui s'étaient succédé de distance en distance, et qui, ayant perdu leur temps à nous demander de l'argent, s'en étaient vengés selon leur coutume, en nous donnant des coups de poings, des coups de pieds, des coups de fouet. C'est au milieu de ces assauts que nous marchions, nous soulageant par toutes les imprécations que peuvent suggérer la colère et le désespoir.

C'était quelque chose d'effrayant que cette immense solitude de neige qui se déroulait devant nous, surtout si nous venions à la comparer au peu d'espace que nous avons parcouru dans une heure, dans deux, dans quatre, et même dans un jour... Mais au-delà de cet horizon qui circonscrivait un vide mortel, il y avait sans doute une ville, des villages, des hameaux, qui n'avaient pas encore été dévastés; c'était là-bas le soulagement de nos maux, le terme de nos misères, la vie enfin. Nous



allions, mais où?... Ce fatal désert marchait... Alors nous revenions sur nos pas, harassés, désespérés, hurlant de faim et de froid; et, errant comme des insensés sur les cendres encore tièdes des bivouacs éteints et jonchés de morts.

Ces courses employèrent toute notre journée : la nuit approchait. — Marin, me dit le petit Suisse, ne voyez-vous rien? il me semble apercevoir quelque chose sur notre droite. J'examine attentivement, et au loin dans une confusion d'inexplicables mouvemens, je crois reconnaître des bras qui s'agitent en l'air, en faisant vaciller je ne sais quoi que je ne puis définir.... Nous avançons de ce côté, et bientôt les objets deviennent plus distincts.... C'est une centaine de prisonniers allemands, qui s'étant arrêtés sur l'emplacement d'un hameau incendié, s'acharnent après les solives carbonnées d'une grange.

Nous arrivons, et nous pénétrons avec eux sous cet abri qui était ouvert partout. Au

centre, un feu est allumé; ils y jettent les pièces de bois qu'ils ont arrachées, et tout le monde s'assied sur le vaste cercle de paille qui l'entoure... La place était plus que suffisante, on nous y souffrit; chacun se réjouit à la vue des flammes. Mais tout-à-coup, ce fut comme une scène de l'enfer, une véritable danse de démons, se ruant les uns sur les autres, sautant, se démenant, hurlant et ne sachant plus de quel côté se tourner pour présenter le dos au tourbillon de fumée et d'étincelles, qu'un vent violent soufflait et chassait dans tous les sens.

La bourrasque s'apaisa : on apporta de la nouvelle paille, il y en avait en abondance : nous nous étendîmes tous dessus, les épaules en faisceau et les pieds au feu. Là comme ailleurs, il y avait les dangers de cette position. Le feu dévorait les chaussures et les jambes de plusieurs qui s'étaient endormis; ils les agitaient sous eux, mais le sommeil était plus fort que les cuissons qu'ils ressentaient : il était invincible..... Quelques - uns même ne bou-

geaient pas plus que s'ils fussent morts ; et ces haillons de drap , de vieux linge , dont leurs pieds gelés étaient enveloppés , devenaient un moxa rongeur qui pénétrant dans les chairs , faisait éclater les muscles et les tendons. Quel horrible repos nous avions ! Et pourtant il fut encore troublé....

Une clarté soudaine se fait de toutes parts ; la grange est embrasée : — *Alerte , alerte , fourrier !* Je tire à moi le petit Suisse ; deux ou trois autres sont debout ; comme moi ils jettent des cris : mais impossible de réveiller nos compagnons. Alors pour dernier avertissement, en nous échappant, nous sautons à dessein sur leurs corps et sur leurs visages.

Quelques-uns se remuèrent , et se traînèrent à quatre pattes : vingt au moins périrent.... C'est seulement aujourd'hui que je les compte : dans ces affreux momens, chacun ne songeait qu'à sa propre conservation, et le malheur des autres était un spectacle plus fatigant que douloureux. Pour le petit nombre de survi-

vans , cette nuit terrible se passa à combattre alternativement l'excès de la chaleur et l'excès du froid par un flux et reflux continuel devant l'incendie.

---

#### CHAPITRE IV.

---

### Les Juifs de la Pologne.

Indécision du petit Suisse. — Nous reprenons courage. — Les torsades de paille. — Fia de deux prisonniers échappés à l'incendie. — Les jambes en l'air. — Étrange détermination d'un malheureux. — Les gigotemens. — Le bœuf gelé. — A coups d'ongles, à coups de dents. — La cave aux pommes de terre. — Nous en faisons le siège. — Les tisons et les pierres. — Paroles de paix. — La capitulation. — Ils n'osent manger. — Un Polonais mourant. — Le charbon sous les lèvres. — Un petit feu. — L'enfant juif. — Ses parens nous lapident. — Jo suis martyrisé. — Cruauté d'une femme. — L'étreinte ! — Je perds connaissance. — Ma chabraque. Je pense à ma mère. — Où est le petit Suisse ?

LA veille, en prenant notre part de ce feu, nous nous étions bien promis de n'y demeurer qu'une heure ou deux ; mais cette nouvelle température si douce, si pénétrante, avait pour la première fois fait broncher ma résolution. Le petit Suisse que je consultai sur ce que nous

devions faire , répondait toujours : — Mon Dieu, Marin, c'est comme vous voudrez; vous savez bien que si vous partez, je vous suivrai... Est-ce que vous voulez partir? Il voyait que j'hésitais, et il ajoutait, comme se parlant à lui-même : — Ah ! que cette flamme fait de bien à ma blessure!... Au moins si on meurt ici, on meurt ayant chaud. C'était encore ce qu'il répétait le matin, et quand les flammes moins ardentes eurent permis d'en approcher, il me vint à l'idée qu'il voulait terminer là sa déplorable existence, et c'est ce qui fit que je repris mon courage à deux mains. Craindrais-je de m'exposer au froid, aujourd'hui que je suis garanti par une bonne chabraque? —Allons, allons, fourrier, levons-nous ! et je lui donnai l'exemple.

Il ne comptait pas sur cette prompte décision de ma part, pourtant il se leva, mais lentement et avec peine. J'entourai ses pieds et les miens avec des torsades de paille, et, après ces préparatifs de départ, nous tournâmes la

grange pour traverser les ruines du village qui était derrière. De tous côtés, dans les maisons, ce n'étaient que des morts ou épars ou amoncelés. Deux prisonniers, échappés comme nous à l'incendie, nous apprirent qu'ils s'étaient mis en route au point du jour, mais que le froid étant trop cruel, ils retournaient au foyer pour y mourir.... Le petit Suisse eût volontiers fait comme eux ; mais je marche, et il me suit.

Bien que toutes ces scènes de désolation glissent sur notre âme, tant nos yeux en avaient l'habitude, à quelques pas de là nous nous arrêtons stupéfaits ; nous avons un spectacle étrange : une moitié de corps, les jambes en l'air, se remuait au-dessus d'un amas de fumier. Nous regardons immobiles... bientôt les cuisses entrent, puis les genoux ; enfin il n'y a plus en dehors que les pieds. Ne sachant trop ce que cela veut dire, je m'avance, j'en saisis un ; mais il s'agite violemment : c'est la secousse de dépit de quelqu'un qui se sent retenir contre son gré. Je suis forcé d'abandonner le pied, il s'en-

fonce à son tour, et tout a disparu... Telle avait été pourtant la détermination d'un malheureux pour mourir un peu chaudement. Quel suicide!.. fallait-il souffrir pour se résoudre ainsi à s'enterrer viv! Pas de récit qui puisse rendre et faire sentir la réalité de ce que nous éprouvions. Une nuit dans les déserts de Russie pendant l'hiver de 1812!... Ah! mes membres craquent et se disloquent à cet horrible souvenir.

En arrivant à l'extrémité du village, nous crûmes reconnaître sous la neige le corps d'un animal; nous le découvrîmes : c'était un bœuf qui avait péri pendant l'incendie. Nous l'examinions avec des yeux avides; mais quel moyen employer pour en avoir un morceau, car il était gelé? Nous essayâmes d'abord avec une pierre, puis avec nos ongles, ensuite avec nos dents; inutiles efforts, il fallut y renoncer. Tandis que nous étions encore là, à contempler avec un regret mortel cette dépouille qui pouvait nous rendre la vie, un soldat vient droit à nous. Il portait quel-



ques pommes de terre dans sa chemise, et allait chercher du feu pour les faire cuire. Nous lui demandons où il se les est procurées, et du doigt il nous indique sur la route une habitation isolée. — Il y en a encore, nous dit-il ; mais dépêchez-vous ; ils sont plusieurs dans la cave, qui vont tout rassembler. Un quart-d'heure après, nous étions à l'entrée de cette cave. Aussitôt j'y descends par un escalier tortueux et rempli d'une épaisse fumée. Parvenu aux dernières marches, je baisse la tête et j'entrevois un camarade qui, un tison à la main, l'agitait violemment. Il m'a aperçu :

— Queréclames-tu ? me dit-il ; on n'entre pas. — Et pour quelle raison ? — Remonte, te dis-je. Et il agitait sa torche de plus belle. J'essaye d'abord de le fléchir ; mais n'en pouvant venir à bout, je me tourne vers le petit Suisse. — Tâchez, lui dis-je tout bas, de ramasser quelques pierres, et nous allons les bombarder. Puis réfléchissant qu'il n'a qu'un bras valide, je feins de prendre mon parti, et ayant l'air de céder,

je me retire, en disant au mauvais camarade :  
— Allez, vous êtes plus cruel que les Russes !

Il n'était pas facile sous un pied de neige, de nous approvisionner des projectiles dont nous avions besoin. Après avoir long-temps cherché, nous réussissons néanmoins à nous procurer quelques pierres, alors nous redescendons tout doucement l'escalier ; mais les propriétaires de la cave ont l'oreille au guet : un craquement sous nos pieds leur a donné l'éveil ; l'homme au tison se présente, et ayant monté quelques marches, il me lance sous la barbe sa bûche enflammée. — Cette fois, mon garçon, lui criai-je, en le menaçant de la plus grosse de mes pierres que je tenais à deux mains, je n'ai pas peur de toi, et si tu ne recules je t'assomme.

Au même instant, arrivent deux nouveaux adversaires, également armés de tisons qu'ils agitent de toutes leurs forces. Ne voulant que les effrayer, au lieu de jeter ma pierre, je la fais rouler, et de bonds en bonds, elle

va tomber au milieu d'eux sans blesser personne.

Je supposais qu'ils me sauraient gré de les avoir ménagés; loin de là, ils persistent dans leur opposition. — C'est bien, dis-je au petit Suisse; en me retournant vivement pour renouveler mes munitions; en garde, mon ami, et cette fois c'est pour tout de bon. Nos trois bras sont levés en face des tisons; mais avant d'engager le combat, je veux encore porter des paroles de paix.

— Laissez-nous nous asseoir et nous chauffer un peu, c'est tout ce que nous vous demandons. Je me gardai bien de leur parler de pommes de terre. — Et du bois, me répliquent-ils, en avez-vous? — Non, mais que vous importe; nous nous tiendrons derrière. — Ah bah! qu'ils descendent, dit une voix qui venait du fond de la cave. Alors on nous permit d'entrer, mais à la condition que nous ne resterions qu'une heure. Nous voilà dans le souterrain, ne voyant rien d'abord, remerciant les cama-

rades, et nous tenant éloignés du feu pour remplir le premier article du traité.

Bientôt à la faveur de l'obscurité, nous pûmes promener nos mains dans le voisinage, espérant y trouver quelques pommes de terre. — *Hein ?* faisais-je au petit Suisse... — *Rien*, répondait-il. Insensiblement nous gagnons un peu de terrain, et palpons à la sourdine. Notre récolte fut hélas ! bien minime ; elle pouvait tenir dans le creux de la main : c'étaient huit à dix pommes de terre de la grosseur d'une noisette. Je les glissai dans ma chemise et il fallut s'en contenter. — Ah ça ! dit l'un d'eux, il y a une grande heure qu'ils sont ici. — C'est juste, crièrent les autres, il faut qu'ils partent à la minute. — Eh bien ! dis-je, puisque nous allons nous retirer ; souffrez au moins que nous approchions un peu de votre feu. — Non, non, partez ; fut le cri général. — En ce cas, vous nous arracherez de ce lieu, ou nous ne sortirons pas.

Je savais bien pourquoi ils avaient tant à cœur notre départ : il leur tardait de toucher à

leurs provisions, qu'ils tenaient soigneusement cachées : ils voulaient manger, et notre présence les gênait. Sentant comme eux l'aiguillon de la faim, mais sans avoir les mêmes craintes, je fouillai dans mon schako, et y prenant une portion de ces intestins que nous avions fait dégeler, je la jetai sur le brasier, en les suppliant de nous permettre de faire griller ce peu de nourriture. Eux de se récrier, et de prétendre que nous allons éteindre leur feu : c'en était fait de notre rôti; mais nous priâmes si lamentablement, que, malgré leur impatience pour nous congédier, ils attendirent que les intestins fussent à moitié cuits.

Obligés de céder à la force, nous décampons, et nous sommes encore sur cette route parsemée de nos dépouilles, hâtant nos pas vers l'Occident, détournant nos regards de ce tableau douloureux, mais le retrouvant sans cesse et avec des couleurs plus attristantes. Ici, c'étaient des pièces de canon abandonnées, et auprès, les chevaux qui les avaient traînées, les

uns morts d'épuisement, les autres traversés de part en part par des boulets ; tous éventrés et déchiquetés par nos soldats, qui s'en étaient disputé les lambeaux ; là , des caissons, et leurs munitions, renversés sur le bord de la route ou dans les fossés ; et puis , quelle traînée de cadavres !..... C'est par cette avenue de désolation que nous arrivâmes à une ville : c'était, je crois, Malodeczno. N'en pouvant plus, nous nous arrêtons pour y chercher un abri.

Une partie des maisons est encore habitée ; quelques juifs vont, viennent sur une petite place carrée ; mais nous n'osons les aborder, et nous nous réfugions dans une mesure aux trois quarts découverte. Là, gisait sur le ventre, les deux bras en avant, un prisonnier polonais : sa tête semblait osciller faiblement ; nous croyions même l'entendre murmurer quelques plaintes. Il n'était pas mort, l'infortuné !... Nous nous avançons et nous le voyons promener ses lèvres décolorées sur un petit charbon presque éteint. J'essaye de le relever, et je le soutiens

pendant que le petit Suisse tâche de rallumer quelques branches mouillées ; mais comme il est trop lent à mon gré, je dépose mon fardeau, et au moyen d'une mauvaise planche que je parviens à fendre sur l'angle du mur, j'organise un petit feu. Il flambait déjà, quand un enfant vient à passer : c'est un fils de juif. Il pouvait avoir une dizaine d'années : se voûtant le dos, clopinant, singeant nos doléances et nos contorsions, insultant à nos misères par mille grimaces, il s'approche... l'infâme !... il pisse sur notre feu... ensuite il l'écrase et le disperse avec une maligne joie.

Suffoquant d'indignation, j'avais fait un geste, et je m'efforçais de me relever, quand ce misérable enfant jette des cris aigus, et nous menace d'appeler si nous ne sortons sur-le-champ... Ah ! que la misère avilit l'âme et conseille de lâchetés ! Les deux genoux en terre, je priai, je conjurai cet enfant d'avoir pitié de nous ; il n'en devint que plus arrogant encore ; il grinçait des dents, il écumait, et il sortit, en

faisant signe que nous le reverrions bientôt. Et en effet, il ne tarda pas à revenir, accompagné de deux grands scélérats de juifs et d'une jeune femme, qui s'élançèrent sur nous comme des bêtes féroces : sans pitié pour nos gémissemens, ils nous traînent sur la place, où ils nous lapident et nous martyrisent la figure à coups de poings et de talons de botte. Nos cris ne faisaient qu'augmenter leur fureur. Le Polonais venait d'expirer dans leurs mains.... quant au petit Suisse, il parvint à leur échapper, ou plutôt ils l'abandonnèrent : je le vis se sauver derrière une maison.

Pendant que les deux hommes me tenaient renversé, et qu'ils me secouaient avec un acharnement inconcevable, l'idée me vint qu'ils en voulaient à ma chabraque. Le cœur me battit violemment. — Oh ! disais-je en moi-même, il me faudra donc geler cette nuit... Alors, rassemblant toutes mes forces pour tenir mes bras croisés, je me pelotonnai comme un hérisson, et me laissai rouler, bien décidé à me faire



tuer sur place. Mon obstination triomphait, et probablement mes deux juifs se seraient lassés, l'un de me tirailler par les cheveux, l'autre de me déchirer le visage, quand la jeune femme, qui connaissait mieux les côtés faibles de l'humanité, eut recours à un acte de barbarie... L'étreinte porta au cœur... ma tête tomba, mes bras s'ouvrirent, et quand je revins à moi, j'étais dépouillé : plus de chabraque, plus de petit Suisse, plus d'espérance. Oh ! juifs de la Pologne !...

Dans l'état où ils m'avaient mis, je ne sais comment je parvins à me relever. Mon schako brisé était à deux pas de moi : dès que je pus le ramasser, mon premier soin fut de m'assurer s'il contenait encore notre nourriture : elle y était. La neige, qui tombait à flocons pressés, remplissait l'atmosphère, et l'obscurité bornait ma vue. Entouré de maisons, je n'osais entrer dans aucune, et j'appelais la mort à mon secours. Dans ce moment horrible, je

pensai à ma mère. O ma mère! ma mère! je ne vous reverrai donc plus!... Je sentis mon cœur se gonfler; je poussai des sanglots, et mes larmes coulèrent. Ma mère!... répétais-je encore quelques minutes après; tout à coup éprouvant comme une espèce de moiteur, je me retrouvai la respiration plus libre, et mon sang parut se remettre en mouvement.

Ce souvenir m'avait soulagé. Je songeai à mon pauvre camarade, et me dirigeai du côté où je l'avais vu s'enfuir, ou plutôt se traîner. Il n'y était plus... Je l'appelai long-temps.—Fourrier! fourrier! où êtes-vous?... Fourrier! dites-moi donc où vous êtes? Point de réponse. Cependant il ne pouvait être loin; il m'entendait sans doute, mais peut-être n'avait-il plus la force de parler... Je le cherchai, j'appelai de nouveau : ce fut en vain. Pour se dérober et mourir, s'était-il enseveli dans quelque coin... Je cherchai encore... Qu'est-il devenu?... Sa blessure était incurable.... Malheureux enfant! toi que

j'ai vu si-héroïque ! que n'ai-je su ton nom ! je le proclamerais pour la consolation et la gloire de ta famille ! •

Cette perte cruelle me fit sentir plus vivement ma détresse, en même temps qu'elle ajouta à mes terreurs. Je la déplorai ; mais ma douleur céda à un instinct de conservation, et je me hâtai de quitter ce bourg inhospitalier.

FIN DU PREMIER VOLUME.

---

# TABLE

## DU PREMIER VOLUME.

---

INTRODUCTION.	Page	1
---------------	------	---

### PREMIÈRE PARTIE. — L'ESPAGNE.

CHAPITRE I <sup>er</sup> . Les pontons.	51
II. Récit du docteur.	67
III. Suite du récit du docteur.	89
IV. Fin du récit du docteur.	109
V. La prison de San-Carlos.	133
VI. La prison de San-Carlos.	163

### DEUXIÈME PARTIE. — L'ÎLE DE CABRÉRA.

CHAP. VII. Le débarquement.	183
VIII. Le séjour et l'hôpital.	215
IX. La barque au pain.	235
X. Les tentatives.	253
XI. Les pêcheurs majorquins.	267

**TROISIÈME PARTIE. — LA RUSSIE.**

<b>La grande armée en avant et en retraite.</b>	<b>301</b>
<b>CHAP. I<sup>er</sup>. La maraude.</b>	<b>313</b>
<b>II. Le petit Suisse.</b>	<b>347</b>
<b>III. La chambre des morts.</b>	<b>375</b>
<b>IV. Les Juifs de la Pologne.</b>	<b>403</b>

---

## ERRATA.

Page 60, ligne 3, *au lieu de* gavatchio, *lisez* : gavachos.

190, ligne 17, *au lieu de* les officiers logèrent au château,  
*lisez* : les officiers se logèrent auprès du château.

120, 203, 204, *au lieu de* haut hiasse! *lisez partout* : ô hiasse!

349, ligne 14, *au lieu de* c'est précisément cette route qu'elle  
suit, *lisez* : ce chemin conduit précisément à la route qu'elle  
suit.

# AVENTURES D'UN MARIN

DE LA GARDE IMPÉRIALE,

**Prisonnier de guerre**

SUR LES PONTONS ESPAGNOLS, DANS L'ILE DE CAERERA,

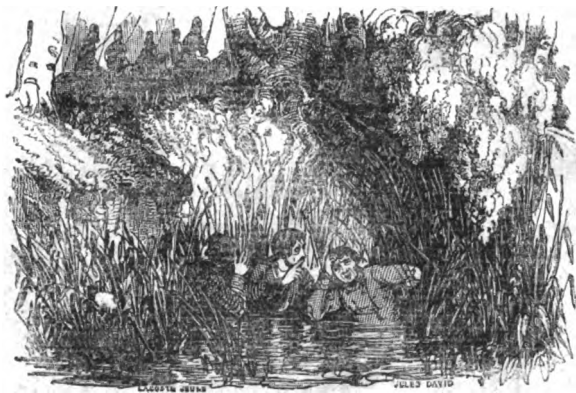
ET EN RUSSIE.

POUR FAIRE SUITE A L'HISTOIRE DE LA CAMPAGNE DE 1812.

**PAR HENRI DUOOR,**

SOLDAT DE LA GRANDE ARMÉE.

2



**AMBROISE DUPONT, ÉDITEUR,**

16, RUE VIVIENNE.

1833

**SUITE**

**DE LA TROISIÈME PARTIE.**



Les traces de la grande armée.

Mon embuscade. — L'inventaire d'un sac de Cosaque. — Je le surprends. — Je suis terrassé par un coup de botte. — Je m'évanouis. — Les fruits de l'opiniâtreté. — Je vis de la table des Cosaques. — Mon camarade de lit sans le savoir. — Grande imprévoyance. — J'en suis cruellement puni. — Les amusemens d'un Tartare. — Dois-je me-laisser geler? — Le vertige. — L'à-propos d'une chute. — Résolution désespérée. — Je chasse le sommeil à coups de poing. — L'expédition périlleuse et les quatre morceaux de biscuit. — Je m'installe au feu des Russes. — J'inspecte leurs baraques. — Je reviens sur mes pas. — J'appelle encore le petit Suisse. — La dépouille du Polonais. — Je la déchire avec mes dents. — Cause de la destruction de notre armée. — Le soleil des Russes. — J'ai peur qu'il n'y ait plus que moi d'être vivant au monde. — Je doute de tout. — L'attitude des morts : le Canonnier debout à sa pièce. — Deux cabanes remplies de morts et de mourans. — Le prisonnier sans visage. — Wilna! Wilna! — Signification de ce mot.

ME voici seul encore une fois, sous ce ciel de plomb, au milieu des vapeurs épaisses et noires dont cette atmosphère lugubre est chargée. Je suis seul, et cet isolement m'accable. Ces souffrances qui étaient partagées, ce froid mor-

tel qui m'entoure, qui me pénètre, maintenant il me semble que tant d'éléments de dissolution, que toutes ces horreurs d'un climat implacable, se concentrent, s'amoncellent, et ne pèsent plus que sur moi... J'ai le fardeau de la terre et du ciel... O malheur ! Je cherche mon âme d'homme ; elle s'est amortie ; toutes mes facultés s'absorbent, la pensée ne m'appartient plus, je n'ai plus de cerveau, plus d'intelligence, plus de cœur ; je sens que je me dégrade... Bientôt il n'y aura plus en moi de vivant que le principe abject de l'animalité... Pourtant il me reste la conscience de l'état auquel je suis réduit. En proie à cette démoralisation, à cette gangrène qui s'en empare et la dévore, mon âme périra donc avant mon corps !... Pour la sauver je me demande des inspirations de courage ; je voudrais provoquer une crise. A vingt-quatre ans, tomber, s'ensevelir sous la neige ! perdre, enfouir là tout un avenir de jeune homme ! mourir loin de la patrie !... Ne plus revoir ma mère !...

Je me ranime un peu... Peut-être n'est-ce que pour décheoir de nouveau, pour avoir encore des laeurs d'énergie, pour ramper et m'étonner ensuite, pour m'avilir et me relever. Oh ! si je ne ploie je m'anéantirai ; je succomberai si je garde le sentiment de ma dignité... Mon Dieu ! pourvu que, comme tant d'autres que j'ai vus au sein de cette calamité sans exemple, je ne devienne pas une bête immonde !.. Qui peut prévoir ce que je deviendrai ? car je suis sorti du bourg où le petit Suisse a disparu, et je marche...

Je vois briller des feux ; c'est sur eux que je me dirige ; c'étaient des bivouacs russes.

Masqué par un fourgon et par une pile de madriers de sapins, j'avançai timidement et m'arrêtai à quelque distance derrière deux soldats, dont l'un dormait d'un profond sommeil, tandis que l'autre, assis, paraissait très-affaîré ; son ombre, qu'alongeait la clarté résineuse, faisait les plus étranges mouvemens.

Appuyé contre les pièces de bois, de là je tendais mes mains à la flamme, je les frottais en silence ; mais la chaleur ne venait pas jusqu'à moi. Pour tâter de cette flamme délicieuse il fallait quitter mon embuscade, et c'était risquer d'être aperçu... Mais mon pis-aller était une gourmande ou deux, et sans doute elles me feraient moins de mal que le froid qui me transperçait les côtes.

Je m'approche, et je suis à deux pas de mon Russe. Son sac était entr'ouvert, il en retire un habit bleu ciel magnifiquement brodé, des épaulettes de colonel, puis diverses pièces de linge. Pour mieux juger de la valeur d'une chemise, il la déploya, en mesura la longueur sur son bras, et voulant la remettre dans ses plis, il s'y prit mal et recommença plusieurs fois. Impatienté, il en fit un tampon et le jeta devant lui avec humeur. J'étais immobile, car je me disais : si cet homme a attendu le sommeil de ses camarades pour faire ainsi la revue de ses richesses, il ne me pardonnera pas

de l'avoir surpris. Vingt fois je fus tenté de me retirer ; mais la peur me clouait là.

L'inspection allait toujours son train : il sortit encore une foule d'objets, entre autres deux jolis pistolets de poche ; enfin vint le tour d'une paire de bottes. Comme il leur cherchait une place, et qu'il n'avait plus d'espace devant lui, il se retourna pour la mettre derrière : alors il m'aperçut. Non, il n'est pas possible de rendre l'expression de la physionomie de ce Russe à ma vue soudaine, et surtout la fureur qui s'empara de lui. Il tenait encore à la main une des bottes, et il m'en décharge sur l'œil gauche un coup qui me terrasse... je n'ai que le temps de cacher mon visage dans la neige en poussant de sourdes plaintes et faisant des vœux pour que le barbare m'achevât. Dans cette position, je m'étais évanoui...

Quand je relevai la tête, le Russe était parti ; mais bientôt il revint avec plusieurs autres qui portaient des provisions pour leur repas. En voyant ces apprêts, je ne demandais plus la

mort. Comme un pauvre chien qu'on rosse et qui pardonne, j'étais à quatre pattes, et, par un grognement significatif, je cherchais à attirer l'attention de mes maîtres. Déjà ils sont accroupis en rond; moi, bravant tout, je viens présenter entre leurs épaules mon œil horriblement gonflé et ma tête hideuse, même pour des Cosaques. Ils me repoussent, mais du coude seulement et sans bourrades. Enhardi par cette tolérance, je conçois l'espoir d'obtenir une place au feu. Je fais le tour du cercle; mon opiniâtreté l'emporte; un rang s'est élargi, et bien que je ne sois pas sur le premier plan, je sens pourtant la chaleur.

Je songe alors à ma provision; j'en prends un morceau dans mon *schako*; et sans plus de façon je le jette sur le feu. Aussitôt le mot *chaigna* (cochon) circule. — Passe pour cochon, disais-je à part moi, pourvu qu'ils me laissent faire, et de l'air le plus piteux leur montrant cet objet de dégoût, je les mets à même de juger de ma misère.

Comme ils terminaient leur repas , le Russe qui était directement en face de moi , me jeta à travers la flamme un peu de gras de viande. Je le reçus dans mes mains , et j'éprouvai tant de bonheur , qu'avant de le porter à ma bouche , je l'examinai avec une sorte d'admiration et de respect. A l'imitation de celui-ci, un autre placé à ma gauche me fit signe d'attraper gros comme deux doigts de soukari (biscuit), qui , réuni à ma viande , me composa le meilleur repas que j'eusse fait depuis que j'étais prisonnier.

Les Russes s'étant retirés , à l'exception d'un seul qui se coucha sur de la paille à côté du fourgon , je me trouvai propriétaire du feu , et j'en pris à mon aise , cherchant les miettes de biscuit et me dégourdissant devant la flamme. Ils dormaient tous ; je crus devoir dormir aussi , et certes j'en avais plus besoin qu'eux. Celui qui s'était installé sur la paille avait selon moi un lit beaucoup trop large : je me mis tout doucement à côté de lui , et au

bout d'un quart d'heure j'étais parvenu à si bien tirer son manteau, que j'avais fini par en avoir la plus forte moitié. S'il se fût éveillé, sans doute il m'eût écrasé; mais je me fiaï à ses ronflemens, et puis j'avais l'idée qu'il pourrait bien me prendre pour un de ses camarades. A tout prix, il fallait que je dormisse : la place était bonne, et j'avais les pieds au feu.

En me couchant, j'aurais dû penser que cette place avait été réservée pour un autre que pour moi, et que cet autre viendrait la réclamer; mais le besoin de dormir, la misère, le froid, et cette félicité que je me forgeais d'un sommeil au coin du feu, m'avaient ôté toute prévoyance.

Je dormais donc, quand je me sentis retourné et secoué par quelqu'un qui, se penchant sur moi, cherchait à savoir qui j'étais. Épouvanté, je recule, et me relevant encore tout assoupi, je chancelle, je vais tomber; mais d'un bras vigoureux le Russe me remet



d'aplomb. Un fouet était accroché à la voiture; il court s'en saisir, et bientôt les coups se succèdent avec une effrayante rapidité. Je crie, je veux me retrancher derrière le fourgon; ce sauvage me poursuit à outrance. Je m'efforce de gagner la plaine pour atteindre la première maison du bourg; il m'y suit, et m'en fait faire plusieurs fois le tour. Prenant goût à ce jeu cruel, à chaque fois qu'il m'arrachait un cri, il riait aux éclats, puis il me relâchait un moment pour me rattraper encore et me flageller de plus belle. Après m'avoir ainsi pourchassé une grande demi-heure, fatigué sans doute de rire, de battre, de jouer en tigre avec moi, il s'arrêta enfin, et à tour de bras il me sangla son dernier coup de fouet. — Ah! grand Dieu! m'écriai-je, il n'en viendra donc pas un qui me brise la tête!

Ainsi, dans l'espace de quelques heures, j'avais perdu mon compagnon; j'avais été roué de coups, dépouillé, flagellé, stigmatisé, et je me trouvais tout nu dans la neige, les mains

et les pieds raidis ; mon corps seul conservait quelque chaleur ; mes dents s'entrechoquaient ; ma tête, énormément enflée, était plaquée de sang, et mon œil gauche sortait de son orbite. L'engourdissement gagnait tous mes membres ; je balançai si je lui laisserais faire de nouveaux progrès : c'était comme une asphyxie, j'avais des vertiges, j'allais tomber ; je m'appuyai contre le mur auprès duquel mon bourreau m'avait abandonné : de là je pouvais voir dans le lointain les feux des Russes ; mes yeux se fermaient, et je les voyais toujours.

—Allons vers eux, me dis-je... Il me sembla marcher, ou plutôt je ne marchais pas ; mais je me sentais avancer, et c'était comme une puissance invisible qui me poussait légèrement.... Bientôt un choc violent dissipa tout à coup cette hallucination. — Achevez-moi, criai-je. Je regarde autour de moi... personne, et je suis encore à la même place ; seulement mes pieds, cédant peu à peu au poids de mon corps, avaient glissé, et mon

imagination délirante avait fait le reste, jusqu'au moment où ma tête avait porté rudement par terre.

Sans cette secousse mon rêve se fût perdu dans le néant. Elle me ranima et me rendit un peu d'énergie pour me révolter de nouveau contre ma destinée. — Qu'ils le veuillent ou qu'ils ne le veuillent pas, allons, me dis-je, nous chauffer au bivouac des Russes; s'ils me repoussent, eh bien ! je me jetterai à plat ventre dans leur feu.

Cette résolution prise, je me dresse sur mes pieds, et me frappant la tête pour écarter le sommeil, je veux aller droit devant moi; mais je chancelais, je déviais comme un homme ivre; toute ma crainte était de ne pas arriver à temps et de tomber en route. Cependant chaque pas en avant me redonne un peu de courage et d'espérance, je vais tout près du premier bivouac, je m'arrête... j'écoute, je n'entends rien : point d'autre mouvement que celui de la flamme que le vent chasse dans tous les sens. J'avance un

peu, et puis encore après une seconde halte ; enfin je m'accroupis devant un gros tison , ne demandant au ciel qu'un seul quart d'heure de bon temps... J'avais déjà remarqué un sapin renversé, derrière lequel, une fois dégourdi, je pourrais me réfugier, et aviser à ce qu'il conviendrait de faire. Le quart d'heure s'écoula, et j'allai occuper ce poste d'observation ; là , à genoux, je comptai les feux , je comptai les hommes, et je cherchai à connaître la disposition du camp.

Chaque feu était à six pas en avant de l'ouverture des baraques, et en se plaçant à l'extrémité des longues pièces de bois qui l'alimentaient, on pouvait, à la clarté des flammes, voir aisément ce qui se passait à l'intérieur ; mais voir n'était rien, et surtout de si loin. Je me glissai à quatre pattes le long d'un feu, et alongeant le cou, je donnai mon coup d'œil. Les Russes étaient entièrement enveloppés dans leurs capotes ; à droite se trouvaient les armes et les ustensiles de cuisines. L'un d'eux dormait ; sa

tête était plus élevée que celles des autres, et son oreiller m'avait tout l'air d'être un sac de provisions.... Ah! mon Dieu! si c'était du biscuit!.... Puisque le ciel me voit, puisqu'il m'entend, ah! qu'il m'exauce! Il faut que j'essaye, il faut qu'en posant mes pieds dans ces intervalles de bras et de jambes, j'arrive à ce sac. Avançons!... attention!... silence!... Bien, comme cela!... appuyons-nous... Grand Dieu! ça craque.... Le cœur me bat.... Enfin je suis près du sac; le cœur me bat plus vivement.... Voyons, que je tâte..... un trou! oui.... passons deux doigts. Oh Providence! j'en ai un morceau.... A un autre! en voilà encore un... à un autre encore! le voici..... oh! j'en sens un bien gros!... je le tiens... ô Dieu! tout doucement... O bonheur!... bien, me voilà hors de la baraque. Ciel qui m'a protégé, je te rends grâce!

En me retirant, mon émotion était si forte que dans le court trajet pour regagner ma retraite, j'étais obligé de contenir les pulsations

de mon cœur avec mes deux mains. Enfin, je tombai derrière mon arbre; mais peu à peu je revins à moi, et coup sur coup, avec d'inexprimables délices, je dévorai deux dé mes morceaux de biscuit.

Le succès de ma périlleuse expédition avait réveillé mon courage : aussi ne tardai-je pas à abandonner ma cachette pour aller m'installer tout en face de mes Russes, à l'extrémité de leur feu. Assis, la tête sur mes genoux, je voulus dormir; mais mille douleurs m'en empêchèrent : brûlé par devant, gelé par derrière, je passai la nuit à tourner sur moi-même, jusqu'au moment où le bruit causé par le départ des Russes vint m'avertir que le jour allait paraître. Des cris se répondaient d'un bivouac à l'autre. Blotti derrière mon sapin, je fus témoin de leurs préparatifs; je vis emballer mon sac au biscuit; je crus voir passer à quelque distance de moi le misérable qui m'avait si bien étrillé la veille. Au bout de dix minutes tout était en marche, je les laissai défilier avec leurs voitures,

et dès que je jugeai la colonne assez éloignée, je fis à mon tour l'inspection dans les baraques, où je ne trouvai rien.

Pour rejoindre la grande route, il me fallait encore traverser le réceptacle de ces Juifs qui nous avaient si maltraités la veille... O Dieu! si j'allais revoir mon pauvre petit Suisse! Je me fis à cet égard une bien douce mais bien extravagante illusion : ce fut au point qu'en passant je le cherchai de nouveau et l'appelai longtemps.

Enfin, je sortis du bourg et j'entrai dans la plaine du côté de Wilna. La vue d'une maison isolée attira mon attention : elle était ouverte, et j'y pénétrai en trébuchant sur des cadavres dont elle était remplie. Au milieu de cette masse gelée, était un Polonais encore assez bien couvert. Il avait une toque rouge bordée en fourrure ; je m'en emparai, et elle me servit à remplacer mon schako, que je ne pouvais plus endurer depuis le terrible coup de botte du Cosaque qui m'avait entamé la

figure. Maintenant que mes oreilles étaient abritées, il fallait songer au reste du corps. J'employai toutes mes forces pour arracher la capote du Polonais, mais ses bras étaient comme des barres de fer, et jamais je ne pus les faire ployer. Je pris alors la capote par le bas ; profitant de l'échancrure de derrière, je tâchai de la déchirer afin de l'avoir en deux parties. Malheureusement j'étais si faible que je m'y repris à vingt fois sans en venir à bout.

A chaque instant je me reposais et je cachais mes mains sous mes aisselles pour les dégourdir un peu. Ne sachant comment m'y prendre, je mordis dans le drap, et en reculant, je secouai et tirailai tant, qu'il se détacha un premier lambeau. Par le même moyen j'en obtins trois ou quatre ; avec le plus large je m'enveloppai la tête, les épaules et la poitrine jusqu'aux coudes, afin que mes bras et mes mains qui le tenaient croisé par devant, ne fussent plus exposés au contact de l'air. Ma figure était presque cachée, il n'y avait que l'ouverture nécessaire pour voir



et respirer. Je destinai les plus petits morceaux à me garantir le bas des jambes ; je recueillis avec soin tous les chiffons, bandes et mauvais cordons qui me parurent propres à faire des ligatures. Mon pied droit était le plus malade, je le chaussai avec un soulier qu'il me fut impossible d'appareiller, et je sortis de cette tanière, après avoir entassé toute ma friperie dans le devant de ma chemise.

Comment jusqu'alors, mes pieds, mon nez, et mes oreilles avaient-ils échappé à la gelée ? Je le concevais d'autant moins, que déjà bien avant Smolensk, j'avais vu beaucoup de soldats moins misérablement vêtus que moi, avoir toujours quelque extrémité en décomposition. C'était ce froid meurtrier qui avait détruit un tiers de l'immense réunion d'hommes conduits dans ces climats ; c'est lui qui les faisait se ruer à tous les bivouacs, et qui, de concert avec le feu, leur rendait toute résolution de départ impossible. Ce feu, qu'on ne sentait pas d'abord, engageait ces malheureux à pousser leurs jam-

bes au milieu des charbons, comme le ferait un forgeron d'une barre qu'il veut faire rougir ; mais bientôt les vives douleurs amenaient les cris déchirans ; il n'y avait plus de salut : il fallait mourir là... Quelque souffrant que je fusse, j'eus constamment assez d'empire sur moi-même, pour ne pas céder à cette tentation d'une chaleur subite. Une fois arrêté, je ne m'approchais que par degrés, et en route, trotinant sans cesse, je faisais en sorte que la marche fût un violent exercice.—Le cœur est bon, me disais-je, marchons, ne mourons pas aujourd'hui ; demain il sera temps encore. Le lendemain je redisais la même chose, et je faisais du chemin.

Il faisait un froid sec. Le soleil se montrait, mais quel soleil ! dépouillé de ses rayons, il ressemblait exactement à un disque d'étain, et ne jetait d'éclat que ce qu'il en fallait pour donner à la neige de fatigans reflets : mes yeux affaiblis et éraillés par les feux des bivouacs, clignotaient sans cesse. Malgré cette incom-

modité, qui était encore le moindre de mes maux, j'avancçais, et il y avait environ deux heures que je marchais sur Wilna, redoutant la rencontre des Russes, quand tout à coup, sans transition aucune, et sans que je pusse me rendre compte de ce que j'éprouvais, cette crainte se changea subitement en stupeur de ne voir personne autour de moi. Le cœur serré, je m'étais arrêté : je mesurais ces immenses solitudes, et les voyant jonchées de cadavres, je me crus le seul être vivant au monde ; cette idée me fit peur...

Ces Russes que j'avais vus partir, les coups de fouet que j'avais reçus, la barbarie des Juifs, l'existence du petit Suisse, tout cela ne se présentait que comme un rêve à mon esprit malade. Je me tâtai ; je doutais de tout, même de moi !... Ma tête se perdait... Pour donner le change à mon imagination je m'appuyai contre un arbre, et je tins mes yeux obstinément fermés pendant deux minutes, persuadé que quand je les rouvrirais, j'allais rentrer dans la

réalité. Cette précaution me rendit à moi-même, mais sans m'ôter mon épouvante : j'avais la pusillanimité d'un enfant ; j'étais sous un charme inexplicable, et pour le rompre, il aurait fallu un roulement de tambour, quelque cri : *d'en avant!* ou bien encore le bruit éloigné du canon.... Mais tout ce fracas belliqueux avait cessé ; j'étais seul, tout seul dans ces plaines de neige. Quel champ de deuil !!! jamais je n'avais vu tant de morts, et pourtant le fer et le feu des Russes n'étaient pour rien dans toutes ces sépultures, le climat seul avait *donné!*

Chaque tronc d'arbre servait d'appui à une victime ; quelquefois quatre ou cinq cadavres y étaient groupés dans les attitudes les plus bizarres : les uns à quatre pattes, d'autres assis sur leurs talons ; ceux-ci les genoux au menton, et les mains croisées sur leurs jambes rapprochées de leur poitrine ; ceux-là, les bras sur leurs cuisses, la tête penchée, et ayant l'air de dormir ou de prendre leur repas.

Mais ce qui excita surtout ma surprise, un

canonnier était debout derrière sa pièce, le bras droit appuyé sur la culasse et faisant face à la Russie. Il avait encore son habit d'uniforme. L'armée ennemie avait défilé devant lui et l'avait respecté. Au milieu de cet océan de neige c'était comme un monument en commémoration de notre grand désastre. Je ne pus m'empêcher d'aller regarder de près ce soldat ; j'en fis deux fois le tour , et le considérant d'un œil stupide , je m'étonnai qu'il ne parlât pas... j'éprouvai bientôt un vif sentiment d'admiration : ses regards étaient tournés vers le ciel, et à voir la contraction de ses lèvres , on eût dit qu'il lui reprochait de trop s'opiniâtrer dans sa haine et dans sa vengeance....

Je m'arrachai à ce douloureux spectacle, et doublai le pas, dans l'espoir de rencontrer quelque créature humaine. Il me fallut bien du temps pour arriver à deux misérables cabanes situées de chaque côté de la route. Je comptais y trouver du feu et des prisonniers ; il n'y avait là que des cendres éteintes, des morts

et des agonisans. Dans la cabane de droite, deux pièces en étaient encombrées, j'y fourrai ma tête et n'entendis que gémir. Un de ces malheureux n'avait plus de visage. L'idée qu'il avait pu être dévoré, me glaça d'effroi ; je reculai avec horreur.... Je m'approchai en hésitant de la seconde cabane, elle offrait à peu près le même tableau. Dans un coin était une espèce d'auge, au fond de laquelle restait de la graine de chanvre : je me précipitai dessus, comme si quelqu'un eût pu me la disputer ; et j'en mangeai gloutonnement, n'en gardant que deux petites poignées que je mis en réserve dans mon bonnet.

Wilna ! Wilna ! ce mot sauveur que je ne cessais de répéter tout bas, soutenait seul mon courage ; il signifiait tout pour moi : pain, feu, viande, souliers, capote, charpie, billet de logement ; rien qu'à le prononcer, mon imagination se montait : je retrouvais la garde impériale ; je voyais l'armée française avec ses aigles, son artillerie, ses bataillons ; un im-

mense hôpital était ouvert aux malades ; j'entendais parler d'une revue prochaine, d'un renfort de deux cent mille hommes, ces illusions ravivaient mon cœur et retrempaient mon âme.

---

## CHAPITRE VI.

---

### Les Bivouacs.

Je me joins à des camarades. — On va faire du feu. — Je fais l'officier. — L'alarmante enquête. — On veut m'expulser. — Je résiste. — L'homme à la tringle de fer. — Il nous bat, et nous fuyons. — Nous retrouvons d'autres prisonniers. — Nous nous chauffons en seconde ligne. — Le cœur et le biscuit, ou l'échange difficile. — Je suis volé par un Bava-rois. — Sa place m'est accordée à titre de dédommagement. — Les picoteurs de chenevis. — Il nous manque un cadavre pour nous asseoir. — On se dispute les épaules d'un mort. — Nous n'avons plus de bois. — On me désigne pour la corvée. — Personne ne veut m'accompagner. — On m'interdit le feu. — Apostrophe à mes camarades de nuit. — Nous partons tous. — Grandes manœuvres pour enlever une solive. — Un camarade la repoit sur la tête. — Plus d'embarras que de besogne. — La postre qui dégèle. — Une heure de tranes. — Les paysans brûlent les prisonniers.

JE venais d'apercevoir quelques personnes dans l'éloignement, et bien que la neige commençât à tomber, je pus distinguer qu'elles s'agitaient dans la rue d'un village, ou plutôt d'un hameau. Au moment où j'atteignais les premières habitations, une douzaine de prisonniers



traversaient la route. L'un d'eux portait deux ou trois charbons sur une pierre plate, les autres suivaient avec de la paille. Voyant qu'on va faire du feu, je me joins aux camarades, et nous nous dirigeons ensemble vers la grange d'une résidence seigneuriale, dont on apercevait les ruines. Arrivé avec eux et pouvant me rendre utile, j'étais bien persuadé qu'ils ne me repousseraient pas.

Nous entrons dans la grange, et comme elle contenait une assez grande quantité de paille, j'en prends une bonne brassée et je l'apporte. Je fais l'officieux, l'empressé, bref je me donne beaucoup de mouvement. Un camarade éparpille ma paille sur les charbons, j'en conclus que je suis admis, et m'étant baissé je me mets à souffler à outrance. Jusque-là tout allait bien, on me passait de petits morceaux de bois que j'arrangeais artistement sur le foyer, et qui me donnaient l'avantage de me chauffer au premier rang. Mais bientôt l'on chuchotte. — D'où sort-il donc celui-là ? Ce n'est pas un des

nôtres. — Qui ? lui ! Mais , non , c'est vrai. — Et assez inquiet de ce qui allait résulter de cette enquête , je faisais la sourde oreille , quand un des prisonniers me touchant l'épaule : — Mais dis donc , toi qui souffles , tu n'étais pas avec nous là-bas ? — Bah... répliquai-je en levant la tête ; ah , par exemple , j'y étais un des premiers. (Plusieurs voix.) Non , non , non , ça n'est pas vrai , ça n'est pas vrai. (Moi , au plus mutin.) Je te soutiens que j'y étais... Et quand cela ne serait pas ! — Eh bien ! tu ne dois pas te chauffer à notre feu ; d'ailleurs , tu n'as pas de bois. Alors , me relevant : — Tais-toi donc , camarade ; tu n'as ni la volonté , ni la possibilité de faire le méchant , pas plus toi , que moi , ou que tout autre ; n'avons-nous pas assez de misère sans vouloir l'augmenter encore ? cette grange nous est commune ; de plus elle est vaste , la paille ne manque pas ; et il ne tiendrait qu'à moi de faire un feu à côté du vôtre.

Ce petit débat n'eut pas de suite : dès que la paille flamba , l'on n'y pensa plus , et je pus

profiter de sa flamme. Quelle jouissance, si elle avait duré ! Mais tandis que nous nous chauffons, une espèce de bourgeois, en habit-veste bleu et en chapeau rond, s'élançe comme un forcené dans la grange, en frappant sur nous avec une tringle de fer. Aussitôt nous nous levons, et nous fuyons, en jetant des cris. En moins de quelques secondes, la grange est évacuée : mais plusieurs d'entre nous sont blessés, et moi-même j'ai reçu un coup de tringle qui a failli me briser le bras gauche.

Cependant un abri nous était indispensable : nous prîmes notre essor vers une autre grange, où il y avait aussi des prisonniers ; ils étaient huit autour d'un feu. En nous voyant, tous se lèvent pour s'opposer à notre entrée ; mais nous les supplions tant, qu'ils nous permettent de nous tenir derrière eux.

Quelques-uns possédaient des vivres : un Bava-rois, qui tenait dans ses mains un quartier de cœur de cheval, exprimait en allemand le plaisir qu'il aurait à le manger avec un peu

de pain. Je suis à même de satisfaire son désir : après avoir long-temps balancé, je tire de ma chemise mon plus gros et dernier morceau de biscuit, et le lui montre, en lui indiquant que s'il veut me donner de sa viande, je lui donnerai de mon pain. L'échange lui convient : il ne s'agit donc plus que de s'entendre sur les quantités. Je lui demande de séparer la portion qu'il me destine, et pour lui donner l'exemple, je fais deux parts de mon bien, mettant toutefois en réserve la plus forte.

Nous sommes d'accord : resté à entrer tous deux en possession. Je lui présente d'abord ce qui doit lui appartenir, comptant que de son côté il est prêt à remplir les conditions du marché, et comme il ne s'empresse pas de le faire, je retire ma main : alors il avance faiblement la sienne, et je fais le même mouvement, mais avec précaution. Nous retirons, nous avançons tour à tour : ce manège se continue, et pendant quelques instans, entre le cœur et le biscuit, ce n'est qu'un rapide va-

et-vient. Le Bavarois, plus agile, touche le premier ; il a saisi le biscuit par la moitié ; moi je ne lâche pas : il faut que je tienne le cœur de la même manière, car les garanties doivent être réciproques. J'exige donc qu'il me le laisse prendre, et je le prends en effet ; mais, croyant qu'il me l'abandonne, de la main gauche je cesse d'employer ma force, et, de la droite, j'entr'ouvre un peu les doigts.... Adieu, cœur et biscuit.... L'un m'échappe, l'autre glisse.... Le Bavarois tient tout ; je jette un cri, je m'élançe : il était assis, je le culbute, je lui rappelle nos conventions, je le frappe, je le fouille, je veux le morceau promis ; mais lui, tombé d'abord sur le dos, est parvenu à se retourner, et pendant que je l'assomme de coups, il tord, et avale sans que je puisse l'en empêcher.

Suffoquant de rage, j'invoquai la justice des camarades. — Puisqu'il ne peut restituer, leur dis-je, au moins donnez-moi sa place au feu. On décida à l'unanimité que ce dédom-

magement m'était dû. Le Bavaois jura, pesta, tempêta ; mais il n'en fut pas moins obligé de déguerpir , et d'aller s'asseoir à l'écart. J'avais acquis de la sorte le droit de me chauffer... mais qu'il me coûtait cher !... Pendant l'action, mon bonnet ayant roulé à terre, la graine de chanvre qu'il contenait s'était répandue, et les spectateurs s'étaient mis de suite à la picoter : le peu qu'il m'en restait, je le réunis dans le creux de ma main, et, dans la crainte d'un nouveau malheur, je me hâtai de le manger avec mon dernier morceau de biscuit.

Ici, comme partout, les morts servaient de siège; mais il n'y en avait encore que trois, et nous étions une vingtaine : on attendait !.... Enfin l'un de nous expira, et il n'eut pas sitôt rendu l'âme, qu'on en vint aux coups pour se disputer la partie la plus exhaussée de son cadavre : c'était à qui ferait trébucher l'autre; enfin le plus fort dut l'emporter. La nuit s'avavançait; le cercle se rétrécit; toutes les épaules se rapprochèrent, et chacun essaya de dormir. Pour

ma part, je m'en acquittai assez bien. Ceux que leurs douleurs tenaient éveillés attisaient le feu, et les hommes du second rang y jetaient de la paille : mais cette paille vint à manquer et le bois aussi.

— Allons, allons ! un homme de corvée ! cria-t-on. Et l'on prétendit que c'était au dernier venu à aller à la provision.

— Tu sais bien que c'est toi... Oui, toi, là bas... me dit un camarade ; vas-tu encore dire que non ? Il m'était difficile d'en disconvenir ; je marquai donc la-meilleure volonté, seulement je réclamai un ou deux aides. Il y en eut au second rang qui s'offrirent à m'accompagner, mais ils prétendaient avoir besoin de se dégourdir les mains auparavant, et ils demandaient qu'on leur abandonnât le pourtour du feu pendant dix minutes. On ne s'y fia pas, car il était bien probable qu'une fois installés au foyer ils n'en bougeraient plus, dût-on les assommer sur place. Ce fut donc comme s'il ne s'était présenté personne. Au milieu de la

nuit, et par le temps qu'il faisait, on frémissait à la seule idée d'être dehors, ne fût-ce qu'un moment. Lorsque pour paralyser les mains, il suffisait du contact de l'air pendant quelques secondes, comment parvenir à ramasser et à tenir des fragmens de bois hérissés de neige et de glaçons ? Aussi, quand on avait pris bien de la peine pour en recueillir sa charge, souvent tout déboulait en route, et l'on ne pouvait plus se résoudre à relever le triste fardeau. Arrivait-on à bon port, on en avait pour une heure de contorsions et de trépignemens.

Après un moment de silence, on m'interpella de nouveau ; mais je déclarai positivement que je n'irais pas seul. — En ce cas, tu ne te chaufferas plus. Dix fois je suis repoussé du feu, et dix fois j'y reviens.

Une vive rumeur s'éleve. Je n'avais pas eu le temps de me cramponner à mon siège, lorsque l'un des plus vigoureux vient m'en arracher et me renverse sur le dos ; je lui émpoigne les jambes, et l'entraîne avec moi. La lutte



ne fut pas longue ; l'épuisement de nos forces nous mit tous deux hors de combat au même instant : ayant lâché prise ensemble, nous nous trouvâmes côte à côte par terre. On prétendit que j'étais le battu ; je fus assez généreux pour tendre la main à mon vainqueur, afin de le remettre sur ses pieds.

Le feu était presque éteint ; on ne criait plus, mais on gémissait. — Ah ! vous y voilà ! leur dis-je, vous vous lamentez maintenant. Comment espérez-vous qu'à moi seul je pourrais fournir assez de bois pour vous chauffer tous ? Vous faudra-t-il aussi quelqu'un pour aller chercher votre subsistance ? Si vous ne vous remuez, je vous prédis que vous mourrez là tous... Quant à moi, ce restant de chaleur me suffit ; il fera jour dans quatre ou cinq heures : mon intention est de partir ; je saurai souffrir jusqu'à ce moment.

— A la fin, c'est de la bêtise, dit quelqu'un du second rang ; eh ! parbleu ! partons tous ensemble, et qu'on fasse un grand feu pour tout

le monde. Ça y est-il, les autres? Voyons, pas de *lambinage*, allons, *ouste!* sinon nous sommes frits....

Chacun se consulte et consulte son voisin.— Irons-nous? n'irons-nous pas?—Allons, allons! crie une voix, point de paresse! Tout le monde se lève, et nous partons; il ne reste auprès du feu que les morts et deux agonisans. Nous défilons tristement, et nous cherchons long-temps parmi les maisons brûlées les débris de charpente les plus faciles à enlever. Enfin nous nous fixons à une poutre transversale qui était à plus de six pieds du sol, et semblait tenir faiblement. Deux hommes d'une force ordinaire l'auraient arrachée du premier coup; nous étions quatorze ou quinze, et nous désespérions de jamais pouvoir l'ébranler. Je me trouvais être encore le plus ingambe et le plus vigoureux; que l'on juge des autres!

— Ensemble, ensemble! criai-je alors, en aidant à la manœuvre; sur la pointe des pieds et tous les bras en l'air! mais à chaque

instant quatre ou cinq paires de mains rentreraient dans les ceintures.

Nous parvenons néanmoins à agir de concert, et un mouvement général assez bien exécuté fait crier la poutre. — Rangez-vous ! rangez-vous, elle se détache..... L'avertissement est donné, et l'un des camarades, qui avait fait un geste d'incrédulité, pousse des beuglemens horribles.... Il a reçu la poutre sur la tête. — Tant mieux ! tant mieux ! pourquoi n'a-t-il pas voulu se presser ! Ces mots sont toute la consolation qu'on lui donne ; et il beugle plus fort. — Se taira-t-il, le braillard ! Il nous assourdit et nous empêche de nous entendre ; allons ! voyons ! tais-toi.

Quand il vit qu'on s'apprêtait à emporter la poutre, et qu'on ne le secourait pas, il se mit à hurler de plus belle ; mais chacun de dire : — C'est bien fait ; il n'a que ce qu'il mérite. Pourquoi a-t-il volé le biscuit du camarade ? qu'il se débrouille comme il pourra, et l'on ne pensa plus au Bavaois ; car c'était lui.

Cependant nous agitant autour de la pièce de bois nous faisons plus d'embarras que de besogne : couverte de neige, luisante de glace par un côté, qu'elle était lourde pour nous ! Lorsque quatre la tenaient par un bout et quatre par l'autre, venait-elle à échapper aux premiers, le contre-coup démentibulait les bras des seconds, et il leur était impossible de la retenir.

Un bataillon de fourmis ne fait pas plus de cérémonies pour enlever un chalumeau de paille. — Tenez donc ferme, là-bas ! — Ça y est ; à vous ! — Enlevez. — Un moment ! ça glisse... aie ; aie, je lâche... patatras ! c'était à recommencer.

A la fin, on avisa aux expédiens : j'avais une forte bande de capote ; un autre présenta un bout de corde ; un troisième un mauvais mouchoir, un quatrième je ne sais quelle guenille. Nous passâmes tout cela sous la poutre à des intervalles égaux, et à huit, nous parvînmes à l'enlever. Nous relayant de cinq pas en cinq pas, nous atteignîmes la grange où nous n'eûmes pas même l'esprit de jeter la poutre en travers

du foyer. Presque morts, nous ne sûmes que cacher nos mains, nous recoquiller et gémir. Ce ne fut qu'au bout d'un grand quart d'heure qu'on se décida enfin à la poser sur le feu.

Sous les cendres de paille, à peine quelques braises brillaient encore; il fallait se hâter: nous nous jetâmes tous à genoux pour souffler. C'était à qui déploierait le plus de zèle; mais ce conflit de vent faisait voler dans tous les sens les cendres et les flamèches, et pour obtenir que les souffleurs se réduisissent au nombre nécessaire, on en vint presque à se quereller. Bientôt, en se fondant, la glace dont la poutre était couverte faillit rendre tant d'efforts inutiles: nous vîmes avec effroi le moment où notre feu s'éteindrait, et pendant une heure entière nous fûmes dans les plus grandes perplexités.

On ne se figure pas l'expression de bonheur qui anima tous ces visages de spectres, quand à la petite flamme bleue qui caressait les contours de notre solive, succéda une flamme plus

ardente qui la parcourut promptement. Cet admirable foyer suffisait pour échauffer toute la grange; mais les imprudens vinrent s'y précipiter comme des mouches : alors commencèrent les scènes ordinaires de désolation.

Nous étions aux trois quarts de la nuit; la grange était assez chaude, et pendant que les camarades se démenaient dans tous les sens, moi, je me dorlotais dans un coin, ne pouvant me rendre compte du bien-être que j'éprouvais. Ah! si dans ce moment j'avais eu quelque chose à mettre sous la dent!....

Bientôt on entendit au-dehors des gémissemens. — C'est le Bavaois, dit quelqu'un; ne le laissons pas entrer, les places sont prises; tant pis pour lui! Il va nous geler, serrons-nous. J'insistai comme les autres, et je criai aussi : — Empêchez qu'il n'approche. Cette cruauté pourra paraître inouïe; mais la misère avait desséché nos âmes. De ma part, ce n'était pas rancune; avec tout autre, ma conduite eût été la même; et d'ailleurs, dans ces affreuses cir-

constances , la douleur présente effaçait tout souvenir du passé même le plus rapproché : réduits à l'état des brutes , nous vivions , nous agissions comme elles.

Cependant le Bavarois venait de présenter sa tête à l'entrée de notre grange. Jamais il ne fut spectacle plus hideux : c'était une masse de sang et de neige. A peine entré il se rua sur nous , et il fallut bien que les rangs s'ouvrisent et qu'on lui fit place.

Au point du jour je me levai. — Qui veut m'accompagner ? demandai-je. Un seul s'offrit , et nous partîmes.

Nous sommes en route ; des cris d'alarme se font entendre. Un prisonnier vient à nous en courant. — Sauvez-vous ! sauvez-vous ! des paysans sont réunis derrière le village ; ils massacrent et jettent dans un grand feu tous ceux qu'ils rencontrent ; filons par-là , ou nous sommes perdus. Nous le suivons , nous rebroussons chemin ; mais déjà la retraite nous est coupée : deux paysans armés de fusils nous

barrent le passage, et n'ont pas de peine à s'emparer de nous. Encore une inspection : nous sommes tâtés et fouillés ; on nous enjoint de nous déshabiller. Mes deux camarades ne se le firent pas répéter ; mais moi, qui étais exploré à quelques pas de là par le moins vigoureux des deux rustres, je me rappelle l'expédient qui m'avait tiré des mains du Cosaque pendant que j'étais avec le petit Suisse. Je prétexte quelques difficultés : mon paysan veut m'aider, et je lui fais comprendre qu'il n'en est pas besoin. Alors il me regarde faire ; mais d'un coup d'œil j'ai mesuré la distance qui me sépare de la forêt.

Je prends mon temps ; je m'élançai sur lui, et lui fais faire la cabriole..... J'étais déjà loin, je fuyais à toutes jambes, quand un coup de fusil, puis un autre, sifflèrent à mes oreilles..... Je m'y attendais — Bon ! me dis-je, toujours en courant, qu'ils rechargent s'ils veulent, je leur donnerai de l'occupation.

Non-seulement j'étais hors de leurs griffes, mais encore j'étais dans mon chemin : la grande



route traversait la forêt ; je la rejoignis aussitôt que je me crus en sûreté. J'ignore ce que devinrent mes pauvres camarades. On nous avait menacés du feu : effectivement, à notre droite derrière les maisons, nous avons entendu d'horribles cris, et pu voir des tourbillons de fumée et d'étincelles. Serait-il vrai que les vivans fussent dévolus à ce brasier?...

---

## CHAPITRE VII.

---

### Dingt pieds carrés.

Les signes de détresse. — Une bonne figure. — Je me sens mourir. — Une vision. — Je raconte mes misères à un sapin. — La voix de ma mère. — Un grenadier de la garde. — Le terrible cavalier. — D'un coup de pied il tue un prisonnier. — Il brûle la cervelle à un second, et en blesse trois autres. — L'un d'eux expire. — Encore un feu. — Elle et Magloire mes nouveaux compagnons. — Ils sont Parisiens. — Les paysans et les boulets. — La lutte. — Je blesse un des paysans. — Smorghoni. — Une maison sur la place. — Le séjour de quatre cents hommes. — Les prisonniers allemands et le bain de sang. — La plus affreuse position qui se puisse imaginer. — Les Russes nous laissent sans vivres. — Les betteraves découvertes. — J'en ai une. — On nous ramène à l'intérieur de la Russie. — Je veux toujours m'échapper.

JE courais depuis long - temps le long de la forêt, quand l'extrême fatigue m'obligea d'y rentrer, et de m'asseoir au pied d'un arbre, tout près d'un autre, contre lequel je frappais mes pieds de toutes mes forces pour entretenir la circulation. J'étais là depuis quelques

instans : un coup de fouet retentit à mes oreilles ; bientôt j'entends un bruit de roues de voitures et des voix d'hommes. Je me relève, et m'étant rapproché de la lisière du bois, je vois une longue file de petites voitures, dont chacune était conduite par un Russe. — Ah ! me dis-je, des vivres !... Je vais m'asseoir là... Quand ces hommes passeront, je leur ferai des signes de détresse, et peut-être ils auront pitié de moi ; dans le cas contraire, cette forêt est mon refuge. Les voilà qui passent : les conducteurs des deux premières voitures ne m'ont pas aperçu ; tant mieux ! ils avaient des figures rébarbatives. Vient le troisième ; je crois démêler sur ses traits une disposition plus favorable : il siffle et flatte de la main un de ses chevaux. Oh ! pour le coup, c'est mon homme ; je vais l'aborder.

Il me voit venir et s'arrête ; déjà son attitude m'inspire des craintes : n'importe, je m'avance, et cherche à donner à ma contenance un air humble et digne en même temps. — Camarade ! lui dis-je, en lui montrant ma misère...

— *Camarate*, réplique-t-il ; et il me déploie à travers la face son fouet qu'il tenait en double.

— Ah ! grand Dieu ! m'écriai-je, et prenant à deux mains mon visage meurtri, je courus à mon arbré, auprès duquel je tombai.

Je sanglottais ; cet horrible coup venait de frapper sur mon œil gauche déjà malade ; j'étais comme anéanti : je disais des phrases sans suite ; la blancheur de cette neige, dont je ne pouvais détacher ma vue, portait à mon cerveau comme des vapeurs fantastiques qui brouillaient toutes mes idées, et faisaient tourner ma tête ; puis tout à coup un frisson inconnu gagna tous mes membres. Je cherchai à me l'expliquer ; ne le pouvant, je le laissai faire, je croyais me sentir mourir.... Que s'est-il passé ? Me suis-je évanoui ? ai-je dormi ? je n'en sais rien ; mais j'ai comme rêvé, et je me rappelle mon rêve.

Tout autour de moi je voyais circuler les voitures que je venais de rencontrer ; mais en diminutif, et comme on voit les objets en retournant une lorgnette ; rien de plus mignon,

de mieux découpé que ce petit attirail de voitures : elles, leurs chevaux, leurs conducteurs, tourbillonnèrent bientôt avec une telle rapidité, que tout sembla se mêler, se confondre, et ne plus former qu'un ruban nuancé de nos trois couleurs nationales. J'étais enfermé dans ce cercle magique. Je voulus l'arrêter dans son mouvement; mais il n'en tournait que plus vite, et glissait à travers mes doigts; enfin, toujours tournant, il s'enleva, et je le vis, tel qu'un aérostat, disparaître au plus haut des airs.

J'avais si bien vu ce que je viens de raconter, que trois ou quatre heures après je le voyais encore, non plus avec sa forme sphérique, mais comme un ruban tricolore qui courait devant moi sur la neige, et se dessinait sur le dos de ma main, quand je voulais m'en servir comme d'écran pour ne plus le voir. Si c'est au coup de manche de fouet de mon Cosaque que je dus cette vision, du moins elle a amusé mon esprit; et, sans être en aucune façon superstitieux,

je l'ai regardée comme un heureux présage.

J'anticipe un peu ; car à mon réveil j'étais perclu, et je désespérais de pouvoir me dresser sur mes jambes. Je tenais embrassé un sapin ; je lui racontais toutes mes peines, toutes mes misères ; et pressant mes lèvres contre son écorce, je m'écriai : — Adieu, ma mère !... adieu !... En cet instant il me sembla qu'une voix me répondait : — Eh ! malheureux, comment puis-je te serrer dans mes bras, si tu veux mourir au pied de cet arbre ! Allons, mon pauvre fils, du courage ; ta patrie est de ce côté ; viens, fais un pas vers elle ; le ciel aura pitié de nous... Viens donc si tu veux me revoir. — Oui, oui, ma mère, je le veux... Et séchant mes larmes, je marchai en me trémoussant du mieux qu'il m'était possible. Une heure après, j'avais secoué toutes mes idées noires, et je ne songeais plus qu'à ma conservation.

Ici la forêt cessa de border les deux côtés de la route ; et j'entrai dans une petite plaine qui était comme enclavée dans le taillis. Bientôt,

malgré la neige qui les couvrait, je crus distinguer dans le lointain quelques maisons. Du toit de la première sortait une épaisse fumée. J'approchai.

Je trouvai encore un hangar délabré et un feu allumé, entretenu par une dizaine de prisonniers qui ne me parurent pas si déguenillés que ceux que j'avais rencontrés jusqu'alors : un grenadier de la garde avait encore sa capote d'uniforme et son bonnet de police ; mais tous étaient noirs de crasse et de fumée, et là comme ailleurs les cadavres servaient de siège. Sans beaucoup de peine j'obtins une place au feu : je n'eus besoin que de pousser l'épaule d'un camarade, car personne ne parlait, et ce fut en vain que deux fois j'interrogeai mon voisin. Dans le fait, qu'avait-on à se dire ? Des soupirs et des plaintes interrompaient seuls ce lugubre silence.

Je faisais face à l'entrée, et ma vue se portait sur la route du côté de Borisoff. Un cavalier venait au grand galop ; je le montrai au gre-

nadier ; il n'augura rien de bon de cette visite : sans prévenir personne, nous sortons et allons nous cacher derrière la grange : quelques fentes nous permettaient de voir à l'intérieur.

Le cavalier arrive, descend avec grand bruit de son cheval, pose son manteau sur la selle, et un bras passé dans la bride, il va droit au feu. Aussitôt, saisissant le premier qui lui tombe sous la main, il s'apprête à le dépouiller. Celui-ci se débat, en cherchant à lui faire comprendre qu'il a déjà été fouillé, et qu'il n'a rien. Pour toute réponse, le cavalier lui lance dans le bas-ventre un coup de pied qui l'étend raide mort. Alors chacun veut fuir ; mais, sabre en main, le Russe barre le passage ; frappant à tort et à travers, il fonce sur les prisonniers, et les refoule dans un coin. Trois d'entre eux sont grièvement blessés : un quatrième veut s'échapper, et il est près de franchir le seuil, quand le terrible Russe se détourne, prend froidement ses pistolets, et lui fait sauter la cervelle.... Au même instant il ordonne aux



autres de se déshabiller , et , après les avoir visités de pied en cape , il continue son inspection sur les morts. Cette opération terminée , il essuya son sabre , et l'ayant remis au fourreau , il remonta tranquillement sur son coursier. En se retirant au petit pas , il chantait et se balançait , sans doute pour marquer la mesure... Oh ! la bête féroce !

Dès que nous l'eûmes perdu de vue , nous rentrâmes dans la grange et reprîmes notre place au feu. Deux des blessés , dont l'un avait le corps percé de part en part , expirèrent bientôt.

Ce misérable endroit et ses environs n'offraient aucune ressource : je demandai au grenadier s'il voulait marcher sur Wilna.— La nuit s'approche , lui dis-je , elle nous favorisera.

— Eh bien ! me répondit-il , marchons ; et nous quittâmes la grange.

Encore un feu dans le lointain , encore des prisonniers. Il était nuit close quand nous les joignîmes. Pour la première fois on ne me re-

buta pas; on se rangea même pour nous laisser approcher.

Nous nous informâmes réciproquement des circonstances diverses qui nous avaient fait tomber au pouvoir de l'ennemi; nous parlâmes de Wilna, de sa distance présumable, de la situation de notre armée et des cruautés des Russes: nous racontâmes, le grenadier et moi, le fait dont nous venions d'être témoins. Ce récit inquiéta nos auditeurs:—Quand finiront donc nos peines? disaient-ils; et chacun s'abandonnait aux plus tristes réflexions.

Parmi les prisonniers, je distinguai deux jeunes gens qui avaient à peu près mon âge, et qui paraissaient unis par les liens de la plus étroite amitié. Je sus bientôt qu'ils étaient, comme moi, enfans de Paris, et qu'ils servaient en qualité de vélites dans les chasseurs à cheval de la garde; ils échangeaient entre eux les noms d'*Élie* et de *Magloire*. Se rencontrer si loin de sa patrie, quand on est de la même cité, est toujours une satisfaction et souvent un soula-

gement, lorsque semblable rencontre a lieu au sein d'une commune adversité.

En voyant des Parisiens, j'oubliai un moment la Russie. *Paris, Paris*; ce mot que nous répétions, me causait une vive émotion; je me croyais transporté sur les bords de la Seine; illusion bien douce et qui s'évanouit, hélas! trop promptement. — Paris, disait Magloire avec un soupir, nous ne le verrons plus... N'est-ce pas, Élie? Et celui-ci détournant brusquement la tête, faisait un petit mouvement d'épaule, comme pour indiquer que cette conversation le fatiguait. Magloire, tout préoccupé de son chagrin, poursuivait, sans s'apercevoir qu'il augmentait le découragement de son ami, et que chacune de ses paroles de désespoir lui brisait le cœur. En effet, je vis pâlir le pauvre Élie qui était tout démoralisé.

— Camarades, me pris-je à dire, vous vous hâtez trop de jeter le manche après la cognée; jusqu'à présent j'ai pour le moins autant souffert que vous; mais que j'arrive à Wilna, et je

me crois sauvé. — Oui, observa Élie, malheureusement nous n'y sommes pas... et atteindre cette ville, c'est justement là qu'est la difficulté. — Eh bien ! répliquai-je, on tente de la surmonter ; que nous reste-t-il à parcourir ? tout au plus vingt lieues ; si nous en faisons la moitié, cette nuit ?

Ils se regardèrent et semblaient se consulter des yeux. — Voyons, repris-je, partons-nous ensemble ? — Oui, répondirent-ils. — En ce cas, dépêchons-nous. Le grenadier trouva qu'il était trop tôt : il resta.

Mes deux nouveaux compagnons n'étaient guère mieux vêtus que moi : un pantalon de couil, une veste d'écurie en drap et un sac de fantassin qui servait à leur garantir les oreilles et un peu les mains, tel était l'ensemble de leur costume ; ils n'avaient rien sur la tête. Les pieds de Magloire étaient entièrement nus : je lui conseillai de se les envelopper. — Et avec quoi ? me répliqua-t-il. — Je vous donnerai des liens, et vous sacrifierez les pans de votre chemise.

— Les pans ! depuis long-temps il n'y en a plus; ma pauvre chemise! je lui ai fait tant d'emprunts, que maintenant elle n'a plus que les manches, et sur le devant un peu de toile qui me garantit la poitrine...

— Eh bien ! cherchons un mort. Il ne fallait pas aller loin pour le trouver. Nous explorâmes sa dépouille; et quand Magloire se fut fait une chaussure, nous prîmes notre course par une nuit atroce. J'étais en tête, et je les entendais répéter tous les brusques mouvemens que je faisais pour tâcher de me réchauffer un peu.

Nous marchions avec la plus grande ardeur depuis près de deux heures. — Marin, arrêtons-nous, me dit Magloire; ils ne sont que deux, ils n'ont pas de fusils; ne nous quittons pas... C'étaient encore deux paysans qui s'avançaient, tenant chacun à deux mains un boulet avec lequel ils font le geste de vouloir nous assommer si nous ne les attendons. Élie, qui était le plus ingambe, s'enfuit, et nous nous laissons prendre; mais aussitôt il revient sur ses pas, et d'un choc

à l'improviste il fait glisser le boulet du paysan qui me tient. Celui-ci se retourne et saute sur Elie; mais moi, ramassant le boulet pendant qu'il terrasse notre camarade, je le lui lance dans les reins. Le paysan fait une contorsion de douleur, et se relevant furieux, il cherche à m'abattre sous lui dans la neige. Irrité de ce qu'en dépit de ses efforts j'ai toujours l'avantage, il tâche de rattraper son boulet, et il s'en emparerait si à chaque fois qu'il va le saisir, je n'avais la précaution de donner un coup de pied qui fait rouler le projectile: Enfin il nous lâche pour courir après; mais nous l'arrêtons par une jambe; il tombe et ne peut se dépe- trer de nos mains.

Magloire de son côté ne luttait pas moins glorieusement contre son adversaire qu'il avait aussi désarmé. Nous étions victorieux sur tous les points; mais nul doute que nous n'eussions fini par succomber, si un bruit de voitures n'eût inquiété les paysans. Ils s'enfuirent.

Cachés dans un fossé pour éviter l'œil des

conducteurs des voitures ; nous y attendîmes qu'elles nous eussent dépassés : alors nous les suivîmes de loin , et après une grande heure de marche, couverts de neige, poussés par un vent de glace qui nous perçait jusqu'aux os, nous entrâmes dans Smorghoni, cherchant, demandant de tous côtés du feu, du pain, un asile.

Il pouvait être huit heures du soir. — Par ici ! par ici ! nous crie un prisonnier qui traversait la place, par ici !.. dans la maison qui vous fait face... Les Russes doivent nous donner des vivres demain matin. Nous nous empressons de le suivre.

Chemin faisant il nous apprit que l'empereur avait quitté l'armée en cet endroit ; il nous dit aussi que les Russes avaient leur grand parc d'artillerie de réserve de l'autre côté de la ville ; qu'ils empêchaient les prisonniers de passer outre, et qu'ils faisaient refluer sur Smorghoni tous ceux qu'ils rencontraient au-delà marchant sur Wilna.

La maison où il nous conduisit était située sur la place. Nous arrivons, une foule énorme de prisonniers assiège l'entrée d'une chambre, le seul gîte qu'on leur destine. Nous voulons pénétrer; on nous presse, nous pressons, et nous parvenons à nous glisser dans ce gouffre, dont le hideux souvenir me fait frémir encore. Le froid était excessif; des voix furieuses ne cessaient de crier du fond: — Fermez la porte! Fermez la porte!.. et la chambre n'avait pas de porte.

A peine englobé dans cet entassement, je suis violemment séparé de mes compagnons; plaqué contre le mur, où je me fais un rempart de mes bras, j'y suis presque étouffé par des flots d'hommes qui se heurtent et se bousculent en tout sens.

C'était un concert affreux de juremens, de cris de douleur et de rage. Le poids qui m'opresse venant à s'alléger un peu, je cherche vainement un moyen de me garantir contre un choc nouveau, et je me laisse aller à ce flux et



reflux, qui enfin me jette contre le four(1); jem'y cramponne et veux gagner la plate-forme, mais les places étaient prises. Un, deux, trois hommes, poussés par d'autres roulent sur ma tête, et me voilà couché sur un lit de cadavres, enterré sous dix vivans qui s'efforcent de se remettre sur leurs jambes et me piétinent horriblement. C'en était fait de moi, je ne respirais plus, quand tout à coup, un flot venu de loin entraîne cette masse qui m'écrase; je mords, j'arrache, je me relève et vais me coller dans l'angle du four. C'est là que je restai toute la nuit que dura la tourmente, non pas en repos, mais au moins préservé de la mort.

Qu'on se figure plus de quatre cents hommes dans un espace d'environ vingt pieds carrés, Français, Allemands, Hollandais, Espagnols, Polonais, Italiens, presque tous ayant une partie du corps gelée, donnant et recevant des coups de pieds et des coups de poings; les plus

---

(1) En Russie comme en Pologne, toutes les maisons des paysans ont un grand four à droite ou à gauche en entrant.

faibles assommés par les plus forts, et les plus forts entraînés par la masse ; tous criant, piétinant, hurlant... — Ah ! mon pied ! — Ah ! ma main ! — Ah ! l'oreille. — Ah ! scélérat ! gueux ! brigand d'Allemand ; chacun se plaignant, jurant dans sa langue : c'était un chaos épouvantable...

Les rangs étaient si pressés, surtout dans le fond de la chambre, que les morts n'y trouvaient pas même de place pour tomber, et que poussés et repoussés, ils avaient l'air de porter leurs bras raidis en avant, et de se démenner comme les autres ; mais bientôt ils étaient renversés, foulés, pétris, et c'était à qui monterait sur leurs corps pour soulager ses pieds meurtris et trouver un peu de chaleur. Le dirai-je ! dans cette fureur de se réchauffer, et peut-être aussi pour assouvir une inconcevable soif de vengeance, des soldats allemands qui avaient conservé leurs couteaux ; tuaient ceux qu'ils reconnaissaient pour Français. Après leur avoir fait de larges ouvertures

dans le ventre, ils les poussaient à terre, et réchauffaient leurs pieds dans ce bain de sang... Je l'ai vu... Je dois le dire... Et des femmes, des vivandières, des hyènes... Oh ! assez, assez ! le lecteur ne supporterait pas ce récit... Elles avaient faim... Pauvre espèce humaine !...

Enfin le jour vint mettre un terme à ces horribles scènes. La faim fit désertier ce cloaque à un grand nombre qui alla fureter de tous côtés aux environs dans l'espoir de trouver un peu de nourriture, et ce fut alors qu'on put voir, mais non compter les victimes. La terre en était couverte à triple et quadruple rangs ; dans quelques endroits il y en avait cinq ou six l'un sur l'autre, et le pourpre de leur visage témoignait qu'ils avaient tous été frappés de la même mort. Malgré le froid, une odeur s'exhalait fétide de cette multitude de cadavres.

Quand la chambre fut en partie évacuée, ceux qui y restaient reconnurent l'absolue nécessité de la déblayer. Nous nous mîmes à l'œuvre, et faisant passer les corps par la fenêtre, nous en

comblâmes toute la distance qui se trouvait entre elle et le sol ; quand le monceau fut élevé au point de nous boucher le jour , nous fûmes forcés de nous arrêter.

En ce moment , ayant aperçu Elie et Magloire , je leur fis signe de venir à moi afin de nous retrancher dans un coin. Après nous être félicités de ne pas être du nombre de ceux que nous avons mis dehors , nous nous jurâmes de faire tous nos efforts pour ne plus nous séparer.

Quelques prisonniers ne tardèrent pas à revenir ; plusieurs serraient contre leur poitrine des betteraves préservées de la gelée. Cette découverte mit toute la chambrée en rumeur ; je m'informai du lieu qui les recélait , et je sortis un des premiers , suivi de mes deux compagnons. On m'avait dit : Allez dans la cave d'une maison , à l'angle de la place à gauche , en venant de la Bérézina. Nous y courûmes ; cinquante des nôtres y étaient déjà , marchant à quatre pattes , grattant , furetant partout ;

bientôt cent autres arrivèrent et nous tombèrent sur les épaules; mais j'avais mon lopin..... une betterave blanche, pesant au moins une livre et demie! Je laisse à juger de ma joie; je sortis. — Êtes-vous heureux, Marin! disait Élie. — Est-il heureux! répétait Magloire.... Et comme je mangeais gloutonnement devant eux, leur gosier avide répétait tous les mouvemens du mien. — Ah! un peu? presque rien! disaient-ils. Je leur en donnai à chacun un petit morceau, et nous regagnâmes la maison.

A la porte étaient des Cosaques et des paysans. Nous crûmes qu'on allait procéder à la distribution des vivres dont on nous avait parlé la veille, et nous doublâmes le pas; mais c'était bien de cela qu'il s'agissait! on venait tout simplement nous réunir pour nous ramener à l'intérieur de la Russie.

Cette nouvelle m'aurait ôté tout mon courage, si l'idée que nous serions prochainement secourus n'était venue le soutenir. Rétro-

grader pour retourner en Russie ! moi, qui m'étais flatté de l'espoir de rejoindre l'armée française ! Élie en pleura, Magloire blasphéma ; ce fut un chorus de récriminations et de gémissemens. Il fallut pourtant se résigner, mais en moi-même je disais : je m'échapperai...

---

---

## CHAPITRE VIII.

---

### La Colonne en marche.

On nous rassemble. — Nos flanqueurs. — Les Cosaques en tête et en queue. — La première journée. — Vingt hommes perdus. — Le hangar. — Fausse conjecture. — Inutile attente; point de vivres. — La distribution toujours différée. — Effets de la subite transition du chaud au froid. — Quelques-uns de nos camarades tués dans une grange. — Le danger de s'arrêter. — Les Cosaques expédiant les bœufs. — Une ouverture de prévoyance. — Je n'ai que le temps de rattraper la colonne. — Il faut mourir. — Les boutons d'uniforme et les petits paysans. — Les légumes enchérissent. — Nous nous entr'égorgeons. — Les minutes refusées. — Nos conducteurs commencent à s'écarter. — Les paysans tuent ceux qui ne peuvent pas marcher. — Quelque chose de dur et de bon. — Nos précautions pour manger un morceau de pain. — Le chamois qui puge. — L'auge renversée et le restaurant dérisoire. — Nous apercevons Minsk.

Lorsqu'on nous eût rassemblés au nombre d'environ trois cent cinquante, ce qui demanda une heure pendant laquelle nous restâmes sur la place, exposés à un froid assasin, la piteuse colonne que deux files de paysans flanquaient de distance en distance, se mit en marche,

ayant en tête et en queue deux Cosaques. On prit par la traverse à droite en sortant de la ville.

La première journée, cette traînée de mourans fit peu de chemin ; il était presque nuit quand nous arrivâmes dans un méchant village composé de quelques maisons, et situé sur une route qui paraissait être parallèle à celle que nous avions quittée le matin. Nous avons déjà perdu une trentaine d'hommes : la majeure partie ayant les pieds gelés n'avait pu suivre ; le reste était tombé d'inanition.

On nous fit entrer sous un vaste hangar, où nous fîmes grand feu sans qu'on nous en empêchât. Consignés là, sous la garde des paysans, nous comptions qu'on allait nous apporter des vivres. — Sans doute, disions-nous, les Cosaques sont allés faire une réquisition dans le village... on attendait avec une avide impatience ; mais rien n'arriva, et la nuit était bien avancée quand nous cessâmes d'espérer.



C'est alors que, délivrés de la peur des Cosaques, puisque nous étions sous leur garde, nous songeâmes à nous débarrasser de la vermine qui nous dévorait. Chacun se dépouilla de ses haillons, les retourna et les secoua sur les flammes. Ce moyen était expéditif; mais, pour qu'il ne fût pas illusoire, il aurait fallu brûler toute notre défroque, et abattre nos longues barbes ainsi que nos épaisses crinières.

Le lendemain, nos portes s'ouvrirent, et point de vivres.... Nous nous levâmes aussitôt, à l'exception d'une vingtaine. Les Cosaques les tatèrent avec le fer de leurs lances : ceux qui poussèrent un gémissement furent achevés.

Comme nous allions nous remettre en route, la subite transition du chaud au froid fut si intolérable pour quelques-uns, qu'ils retournèrent aussitôt dans la grange qu'ils venaient de quitter. Trois Cosaques les y suivirent, en poussant des cris de fureur, et cinq minutes après ils revinrent seuls.... On devine ce qui advint à nos pauvres camarades...

Pendant notre longue, lente et pénible marche, que de malheureux restés sur le chemin, les uns forcés de s'arrêter pour un besoin naturel; les autres pour rattacher les chiffons et les liens qui leur tenaient lieu de chaussure! Une fois assis ou accroupis, ils n'avaient plus la force de se relever : après d'inutiles efforts, ils tombaient sur le dos ou la face en terre, et demandaient la mort. Aussi les Cosaques d'arrière-garde, qui jusqu'alors ne s'étaient servis que du bois de leurs lances pour les activer et les obliger à rejoindre, jugèrent-ils plus à propos d'expédier les traîneurs; et je n'ose vraiment leur en faire un reproche : leur mort étant inévitable, ils leur épargnaient du moins une douloureuse agonie.

Moi aussi, je dus ce jour-là m'arrêter; mais dès la veille, après avoir secoué et rajusté mes guenilles, j'avais pensé que si j'étais forcé pendant la route de détacher un bouton, mes doigts gelés ne pourraient jamais le remettre dans sa boutonnière: j'avais donc fait au fond de mon

pantalon une ouverture de prévoyance, et bien m'en prit d'avoir songé à cette mesure qui devait au besoin abréger mes stations : elle me sauva la vie, car déjà un Cosaque venait sur moi la lance en arrêt, et je n'eus que le temps de rattraper la colonne.

Au prochain village, on nous répartit chez les habitans. Cette fois nous crûmes fermement qu'on allait nous distribuer des vivres. Dans cette douce attente, nous nous reposions, appuyés contre le mur d'une chambre assez bien chauffée. Mais non..... rien encore..... Notre cœur se serra. — Il faut mourir, me dis-je ; je ne saurais aller plus loin. Deux petits paysans entrèrent : nous les entourâmes, les suppliant avec tous les gestes de la pitié d'aller nous chercher des alimens ; mais sourds à nos prières, toute leur occupation était de nous regarder. Cependant l'un des deux s'étant approché d'un prisonnier, remarqua à sa veste un bouton d'uniforme, et témoigna par de grandes démonstrations de joie le désir d'en être pos-

esseur. Le camarade arracha le bouton, et lui exprima par signes qu'il le lui donnerait s'il voulait lui apporter quelque chose à manger.

Les deux enfans sortirent en sautant, et revinrent bientôt après avec une provision de navets et de carottes. Les échanges eurent lieu immédiatement : un bouton payait un légume ; mais à mesure que les provisions s'épuisaient, les petits paysans devenaient plus exigeans : il leur fallut deux et ensuite trois boutons ; encore faisaient-ils deux morceaux de ce qu'ils donnaient en entier l'instant d'auparavant. Je n'avais plus que deux boutons à l'aigle, les seuls qui retinssent mon pantalon ; j'allais en sacrifier un, mais on entourra et pressa si fort ces enfans, qu'effrayés, ils s'enfuirent, jetant en l'air ce qui leur restait. Alors on se rua les uns sur les autres, on s'arracha les morceaux, on se battit, et les Cosaques prirent plaisir à nous voir ainsi nous entr'égorger.

Nous étions tellement exténués que nos conducteurs doutèrent un moment s'ils pourraient

nous remettre en marche. Pour nous donner du courage, ils portèrent leurs mains à leur bouche, voulant par-là nous indiquer que nous aurions des vivres à la première étape, mais qu'il fallait faire un dernier effort pour les gagner. Si cette déclaration, qui ne faisait qu'entretenir un espoir toujours déçu, fut un aiguillon pour quelques-uns, le plus grand nombre en fut atterré. Nous avions eu une heure pour nous reposer ; mais bien peu l'avaient mise à profit. Cette halte terminée, on demanda quelques minutes pour restaurer sa chaussure, et les Cosaques répondirent en commençant à frapper. Nous étions entrés quarante dans le même logement ; il n'en sortit pas plus de vingt ! Magloire et moi nous eûmes beaucoup de peine à arracher à cette chambre chaude le pauvre Élie qui s'était déjà fait piquer deux fois par la lance des Cosaques. Les paysans traînèrent par les jambes ceux qui restèrent, et les mirent dehors malgré leurs cris ; mais là, aucun d'eux ne voulut bouger ; et ils se décidèrent à les tuer,

Quand toutes les maisons furent déblayées des prisonniers qu'elles renfermaient, on nous mit deux à deux, et l'on nous poussa en avant. Nous n'étions pas en tout quatre-vingts.

Les cruautés auxquelles jusque-là nous avions été en butte, se renouvelèrent tant que dura cette lugubre marche. Pour surcroît d'an-goisses, nous étions assaillis par des tourbillons de neige : à peine si nos conducteurs pouvaient trouver leur chemin. Aux approches de la nuit, ils signalèrent un village ; alors Magloire, Elie et moi, nous nous portâmes en tête de la colonne, afin d'être les premiers à l'abri ; et l'on nous déposa dans une assez grande maison de paysan.

Aussitôt je me dirigeai à tâtons vers un des bancs qui devait être le long des murs, car toutes les habitations des paysans russes se ressemblent. En m'asseyant, je pressai quelque chose de dur qui me gêne, et que j'écarte avec la main. Comment peindre la joie que je ressens, qui m'enivre, et dont j'ai tant de peine à contenir l'explosion ! Cet objet dur,

gros, lourd, je le palpe dix fois et crois rêver... C'était du pain !... oui, du pain ! — Dieu de bonté ! que vais-je faire ? Est-il bien à moi ? Ne va-t-on pas le réclamer ? Ah ! faites que non ! empêchez qu'un paysan ne vienne ! Oh ! qu'il l'ait oublié... qu'il soit à moi ; j'en donnerai, je le partagerai ; je jure de ne pas le manger seul.

Le moindre mouvement qui se faisait dans la chambre me donnait la fièvre. Je songeai à changer de place, et parvins à trouver le four, sur lequel je grimpai. Là, je baisai à plusieurs reprises mon cher quartier de pain qui pesait au moins deux livres, et je mordis dedans en silence, le broyant le plus sourdement possible. Hommes sensuels, je vous défie d'avoir éprouvé un ravissement égal au mien !... Vos mets les plus délicats eurent-ils jamais une saveur comparable à celle de mon gros bloc de pain noir ?

Fidèle à ma promesse, et cachant les trois quarts de mon pain dans ma chemise, j'appe-

lai Élie et Magloire. Ils suivirent la direction de ma voix, et réussirent à saisir ma main que je leur tendais du haut du four. Je les tirai à moi, et lorsque je sentis leurs têtes contre la mienne : — Montez, leur dis-je à l'oreille, montez, j'ai trouvé du pain. Ils grimpèrent alors, et quand ils furent à mes côtés : — Bien doucement, ajoutai-je, en leur appuyant un morceau de pain sur les lèvres, qu'on.... ne..... vous.... entende.... pas..... — Ah ! mon cher ami, disaient-ils, que c'est bon ! Et comprimant nos bouches dans le creux de notre main, nous savourions ce pain délicieux.

Les Cosaques avaient sans doute donné des ordres pour qu'on nous fit manger ; car le Gospodin et la Gospodina qui habitaient cette maison, vinrent mettre le feu au four ; ce qui nous obligea d'abandonner notre position. Ils y firent bouillir deux grandes terrines pleines d'eau et de capousta ( espèce de chou-croûte ). A la vue de ces apprêts, toutes les figures s'épanouirent, et l'on fit cercle autour



du four. Ces dispositions remontèrent aussi notre moral. Pour mes deux camarades et pour moi, le repas qui s'annonçait était comme un second service; cependant nous n'en comptions pas moins nos commensaux avec anxiété. — Ce brouet sera-t-il suffisant pour tant de monde? — Oh! oui, répondait Élie; tout le monde en aura. Marin, vous mangerez avant nous. — C'est trop juste, disait Magloire, et nous nous prenions les mains. Le passé n'était plus qu'un songe : désormais nous nous croyions en mesure de braver l'avenir.

Quand au bout d'une demi - heure on retira du four les deux terrines, un cri de bonheur partit de toutes les bouches. Les paysans venaient d'apporter une auge de bois qui probablement était consacrée à un tout autre usage : on y jeta les deux potées. Ce fut à qui se précipiterait sur cette auge. Les plus pressés y portèrent la main, et la retirèrent avec des grincemens de dents. On ne savait comment s'y prendre. — Des cuillers! criait-on de toutes

parts. La paysanne en distribua quelques-unes ; mais elles n'attrapaient que du liquide. On préféra donc la grande cuiller qui sert à boire de l'eau, et que les paysans russes et polonais tiennent ordinairement sur leurs seaux à l'entrée de leurs habitations.

D'abord il fallut remuer pour que chacun eût autant de matériel que de bouillon. Oh ! mystification abominable ! oh ! infamie !..... Quelques brins de choux et de betteraves nageaient dans une immensité d'eau !... C'était avec ce restaurant dérisoire que l'on prétendait nous conduire à Minski... Cependant la distribution eut lieu ; mais on ne restait pas moins d'une demi-heure pour avaler une cuillerée, car le liquide était bouillant. Harcelé par les cris d'impatience de ses camarades, celui qui tenait la cuiller se dépêchait de boire ; on lui poussait le coude : le malheureux se brûlait les entrailles et répandait la moitié de sa ration. Enfin, le liquide étant épuisé, toutes les mains se plongèrent pour saisir les parcelles légumi-

neuses, errantes et fugitives. L'auge se culbuta; et, sur la terre, que tous les pieds avaient foulée, nous nous disputâmes cette pâture.

C'est tout ce que nous eûmes de nourriture pendant les trois jours de marche qui nous restaient à faire pour arriver à Minski. A l'exception de Magloire, Elie et moi, les prisonniers de notre colonne ne surent pas quel goût avait le pain des villages que nous traversions. Partout nous en demandions. *Klieba, klieba*, disions-nous; toujours les paysans étonnés nous répondaient : *Niéma, niéma*. Et ils ne nous trompaient pas, car la plupart d'entre eux avaient été pillés, dévalisés, rançonnés, par toutes ces hordes qui s'éparpillaient et se croisaient dans tous les sens, sur les devants, sur les derrières et sur les flancs de l'armée russe. Les Tartares leur avaient tout pris.

Durant ce triste voyage, nous laissâmes partout des morts et des mourans; et dès le quatrième jour, un paysan seul aurait suffi pour nous conduire. Bien que chacun eût la précaution

d'envelopper ses pieds avant de se mettre en route, au bout de quelques heures, ces frêles chiffons se détachaient, et vouloir s'arrêter pour les rétablir, c'était se livrer à la lance des Cosaques. On préférait donc marcher pieds nus ; on arrivait, et le lendemain on ne se relevait plus.

Ceux qui, avec un tempérament robuste, avaient conservé assez de fermeté d'âme pour raisonner leur malheur, et assez d'énergie pour se prémunir contre tout ce qui pouvait l'aggraver, ceux-là seuls ne périrent pas. Le nombre en fut bien petit. Quant à moi, je sentais que j'avais la vie dure, et j'étais décidé à l'entretenir jusqu'à son dernier souffle. — Sauvons mes pieds de la gelée, me disais-je, et j'en réchapperai : aussi avais-je grand soin de la provision de ligatures de toute espèce que je portais dans le devant de ma chemise ; à défaut de ficelles et de cordes, je déchirais sur les cadavres des morceaux d'étoffe que je réduisais en lanières, et à chaque halte je pas-

sais une inspection sévère de ma chaussure. Magloire et Elie prenaient les mêmes précautions; mais ils avaient moins de force que de courage.

Enfin, lorsqu'après six jours de marche, vers les deux heures de l'après midi, nous aperçûmes Minski, nous n'étions plus que trente, reste de plus de trois cents !!!

---

## CHAPITRE IX.

---

### La Prison.

Attenté déçue. — Nous traversons Minski. — La prison. — Les scènes de Smorghoni se renouvellent. — On nous affame. — Six jours sans vivres. Les Juifs. — Leur caractère. — Ils se jouent de nos misères. — Promesses ironiques. — Les morts brûlés. — Les privilégiés dans la détresse. — Je dévore des glaçons. — Le morceau de glace et le morceau de biscuit. — Ce qui redouble mes angoisses. — Première distribution de vivres après six jours. — Attrappe qui peut, ou la gaffé des Russes. — Les pourvus et les dépourvus; contraste. — Comment nous réglons l'emploi de nos provisions. — Mes pauvres compagnons. — Ce que peut l'égoïsme.

A L'ASPECT de Minski, une lueur d'espérance avait pénétré dans nos cœurs. Nous pensions y trouver quelques ressources, ou tout au moins un peu de repos et de pain; mais, à notre grand désappointement on nous fit traverser plusieurs rues, puis la place, puis d'autres rues encore,

puis le faubourg du Sud, par lequel nous sortîmes pour aller gagner tristement, à un demi-quart de lieue, une maison isolée qui servait de dépôt pour les prisonniers français. Un mur de douze pieds d'élévation l'entourait de toutes parts, et formait en avant une espèce de cour jonchée de cadavres et de mourans, dont quelques-uns étaient déjà à moitié ensevelis sous un hideux amas de fange et d'immondices. Nous voulûmes franchir ce cimetière de vivans et de morts, et pénétrer dans une grande salle qui nous eût du moins offert un asile contre le froid; mais elle était tellement encombrée de prisonniers que force fut de nous arrêter à l'entrée. Je m'assis entre Magloire et Elie, et là, au milieu d'une atmosphère empestée, nous attendîmes une mort qui paraissait dès-lors inévitable.

Des cris, des plaintes et des hurlemens nous annoncèrent qu'ici se passaient des scènes semblables à celles dont nous avions été témoins à Smorghoni.

Croira-t-on que six jours entiers s'écoulèrent sans qu'un seul Russe parût à nos yeux, sans qu'une seule distribution de vivres eût lieu !... D'ignobles Juifs étaient, non les seuls êtres humains, mais les seuls êtres à figure humaine, dont la présence vint interrompre chaque matin le morne silence qui nous environnait. Munis d'une espèce de civière, ils enlevaient les cadavres et les brûlaient ensuite sur les bords de la Soilocz. La mort ne les laissait pas manquer de besogne; ses coups étaient si rapides que ce n'était plus que par le nombre des morts qu'ils constataient celui des vivans.

Je n'ai pas de préjugés contre les Juifs : on m'a assuré, et j'aime à croire qu'il se trouve parmi eux des gens honnêtes, instruits, bien-faisans ; mais on me permettra du moins de l'affirmer, ce n'est pas en Pologne que peuvent se rencontrer ces honorables exceptions. Habités à être traités comme le rebut de l'espèce humaine, les Juifs polonais, devenus de véritables Parias, semblent prendre à



tâche de justifier la réprobation dont ils sont chargés. Avides, dissimulés, d'une malpropreté révoltante, lâches dans le danger, cruels dans le succès, l'argent est leur seul dieu ; ce n'est qu'au son de ce métal qu'on voit leurs yeux s'animer, et quelques signes d'intelligence briller sur leurs physionomies ordinairement sombres et taciturnes. Ceux qui nous visitaient chaque matin à Minski ne pouvaient espérer aucun bénéfice de malheureux vingt fois pillés et dépouillés ; mais ils semblaient jouir de nos maux, et se faire un jeu cruel de nos souffrances. Lorsque nous leur demandions à manger, lorsque nous leur faisons comprendre que la faim nous déchirait, ils nous affirmaient par gestes, et par les protestations les plus énergiques, que les vivres étaient en route, et qu'ils ne pouvaient manquer d'arriver dans quelques heures. Les heures se passaient, le jour s'écoulait, la nuit disparaissait devant un jour nouveau, rien n'arrivait ; et les mêmes promesses ironiques répondaient seules encore à nos prières et à nos imprécations.

Après quatre jours passés dans une alternative continuelle d'espoir et de désespoir, une faiblesse extrême commença à s'emparer de nous, et les plus robustes perdirent à la fois leurs forces et leur courage. Élie et Magloire pouvaient à peine se tenir; moi-même, ce n'était qu'avec les plus grands efforts que je parvenais jusqu'à la cour pour y dévorer quelques glaçons qui trompaient un instant ma faim. Dès que j'étais debout, un voile se répandait sur ma vue, tout semblait tourner autour de moi; je chancelais comme un homme ivre, et n'évitais de tomber qu'en m'appuyant contre le mur de notre prison.

Un jour je pénétrai dans la grande chambre où nous n'avions pu nous installer lors de notre arrivée. Tant de morts en étaient sortis, que je croyais trouver facilement une place pour un mourant de plus; mais l'espace qu'avait laissé libre le départ des cadavres n'avait servi qu'à mettre un peu plus à l'aise ceux qui auparavant étaient entassés les uns sur les

autres, et ce fut avec bien de la peine que je parvins à m'installer entre deux compagnons d'infortune.

En promenant mes regards sur les autres, je remarquai avec étonnement que ceux qui étaient rangés à gauche et à droite de la porte, jusque vers le milieu de la chambre, étaient à peu près dans la même situation que les prisonniers du dehors, c'est-à-dire faibles, affamés et mourans; tandis que dans le fond quelques figures semblaient plus rassises, et témoignaient moins d'apathie. Cette différence me frappa, je pris quelques renseignemens, et quoique personne ne fût disposé à entrer en conversation, et qu'il fallût répéter vingt fois la même question, je parvins à savoir que ces hommes, dont l'air de santé excitait mon envie, étaient des Allemands et des Polonais qui, arrivés les premiers, avaient probablement reçu quelques secours : on les voyait quelquefois manger; on les voyait aussi parler par la fenêtre à des personnes du dehors, qui,

sans doute, leur passaient quelques vivres. Ils étaient Allemands ou Polonais; il y avait encore pour eux un peu de pitié. Nous étions Français; il n'y avait pour nous que la mort.

L'idée seule que quelques-uns de mes compagnons avaient en leur pouvoir quelque chose qui se mangeait, redoublait, s'il était possible, mes angoisses et ma faim.

Au milieu des plaintes et des juremens énergiques qui se proféraient autour de moi, j'entendis un de mes camarades, altéré par une fièvre brûlante, implorer un peu de neige ou de glace, promettant un morceau de biscuit à celui qui lui en apporterait. A ce mot de biscuit, je dressai la tête, et j'écoutai avec anxiété si quelqu'un plus rapproché que moi n'élevait pas la voix pour accepter la proposition. Les uns furent arrêtés par leur faiblesse, les autres par la crainte de perdre leurs places: personne ne répondit. — Moi, moi, camarade! m'écriai-je, et m'approchant du malade, je lui dis que j'allais lui chercher ce qu'il désirait. Je

me rendis en effet dans la cour malgré l'excessive rigueur du froid ; je détachai du mur quelques fragmens de glace, et je reçus en échange le cher morceau de biscuit : il était petit, bien petit.... je crois que je l'avalai sans même le broyer.

Pendant mon absence, on s'était emparé de ma place, j'aurai pu la réclamer, mais ne me sentant pas la force de la disputer, je retournai près de Magloire et d'Élie.—Qu'étiez-vous donc devenu ? me dit le premier en me voyant ; restez avec nous, mon cher camarade, et mourons ensemble, puisqu'enfin il faut mourir ; car c'en est fait, les monstres nous ont condamnés... Si du moins notre mort était profitable à la France !... Si nous la recevions sur un champ de bataille, les armes à la main, après avoir abattu quelques-uns des scélérats qui se repaissent de notre longue agonie !... Mais mourir aussi cruellement, loin des combats, dans la fange, sans pouvoir nous venger de tant de barbarie, loin de nos familles, aban-

donnés du monde entier... Ah ! voilà ce qui me désole, ce qui me tue bien plus encore que le froid et la faim.

Aussi sombre, aussi découragé que lui, j'essayai cependant de lui démontrer que tout n'était pas perdu, et que nos bourreaux, à défaut des remords de leur conscience, seraient peut-être arrêtés par la responsabilité qu'ils allaient faire peser sur leurs têtes, lorsque tout à coup un bruit confus se fait entendre au fond de la salle voisine. Les prisonniers sortent en tumulte, nous foulent aux pieds et s'élancent vers la porte en criant : — Des vivres ! Voilà des vivres !!... Ces mots magiques me rendent toute ma force. Je suis debout, et le torrent m'emporte dans la cour, tandis que Magloire et Élie font tous leurs efforts pour me suivre.

La foule s'arrête à l'aspect d'un caporal russe qui, par ses gestes et par ses cris, nous défend d'avancer davantage. Derrière lui, un soldat tient un sac ouvert à moitié et rempli de biscuit. Immobile, palpitant d'impatience, chacun

espère être servi le premier, chacun attend qu'un signal lui permette d'approcher ; mais le caporal ne croit pas qu'il soit besoin de tant de façons. Saisissant le biscuit à pleines mains, il le lance à la volée par-dessus nos têtes. On peut juger du désordre. Les Russes y applaudissent ; ils rient aux éclats, battent des mains, continuent encore quelques instans cette ignoble récréation, et se retirent enfin, emportant avec eux une partie de ce biscuit que nous suivons d'un œil d'envie, tant qu'il nous est permis de l'apercevoir.

Chacun s'empresse de rentrer pour se mettre à l'abri et dans l'espoir d'attraper une place un peu commode. Mais quelle différence dans le maintien, dans la parole, dans les idées de tant de malheureux ! Ceux-ci que leur faiblesse avait trahis, et qui, précipités à terre, n'avaient pu obtenir une parcelle de ces vivres que l'on avait mis au pillage, se relevaient lentement et regagnaient avec peine la prison dans un morne silence, ou en proférant des imprécations.

Ceux-là, qui n'avaient pas même eu la force de se rendre dans la cour, regardaient les provisions de leurs camarades, non avec envie, mais avec une sorte de résignation stupide. Ils ne songeaient déjà plus à vivre; ils voulaient seulement mourir tranquilles, et surtout un peu chaudement. Ceux que le hasard et un reste de force avaient favorisés rentraient la joie dans le cœur, avec une figure radieuse, et en pressant contre leurs poitrines ces mains qui contenaient leur trésor, leur espérance, leur vie enfin.

Je montrai à Élie et à Magloire ma part de butin. Le sort nous avait traités tous trois à peu près de la même manière, et nous pûmes dès-lors calculer combien de temps nous avions encore à vivre. Magloire proposa de réunir nos trois lots dans un petit sac qui lui servait, à l'armée, à faire sa provision de sel. Notre batterie de cuisine fut complétée par une cuiller de bois qu'Élie avait trouvée, et il fut convenu que trois fois par jour, il serait fait une distribution d'une



cuillerée de poussière de biscuit pour chacun de nous. Notre sac se trouva complètement rempli; il y eut même un petit excédant qui fut de suite partagé; et la garde de notre trésor me fut confiée sans discussion, probablement parce qu'étant placé entre mes deux compagnons, je ne pouvais faire le moindre mouvement sans qu'ils s'en aperçussent à l'instant même.

Malgré le repas que nous venions de savourer avec tant de délices, Magloire, et surtout Élie, me semblaient toujours aussi accablés. A la distribution du soir, ce dernier ne parut pas empressé : il était glacé, et ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté qu'il parvint à avaler sa cuillerée de biscuit. Magloire et moi, nous mangeâmes chacun la nôtre.

Le lendemain matin, j'adressai la parole à Élie : à peine s'il put me répondre. Je me tournai vers lui pour lui demander s'il voulait sa ration; mais ses traits étaient déjà décomposés; il ouvrit un instant ses yeux à demi éteints,

et me fit signe de la tête qu'il n'avait plus besoin de rien. Magloire n'était guère mieux ; et, il faut le dire à la honte du *moi* humain, loin d'en éprouver une émotion douloureuse, je sentis un frémissement de joie en songeant que bientôt je serais seul possesseur de la provision de biscuit... Cependant, j'aimais mes deux camarades ; nos goûts, nos opinions, nos sentimens, étaient les mêmes. Mais hélas ! quel temps, quels lieux et quelles circonstances pour mettre en pratique le doux commerce de l'amitié !... L'amitié, la parenté, l'amour fraternel même, n'étaient plus que de vains mots : l'égoïsme seul les avait remplacés... Bien d'autres à ma place, profitant de l'extrême faiblesse de mes compagnons, et certains que leurs réclamations ne seraient pas entendues, les auraient peut-être abandonnés à leur triste sort. Grâce au ciel, je n'ai point un semblable reproche à me faire ; et tant que mes pauvres camarades eurent un souffle de vie, mes soins ne leur manquèrent pas. Seulement, après avoir donné à

Magloire sa ration, je me crus en droit, d'après son triste état, de doubler la mienne et d'avalier une seconde cuillerée. Ce n'était qu'une anticipation sur l'héritage que j'attendais d'un instant à l'autre, et j'avais d'ailleurs pour excuse l'impérieuse nécessité.

Bientôt après n'entendant plus la respiration d'Élie qui était à ma droite, je me mis sur mon séant pour le regarder... Il avait rendu le dernier soupir. Magloire me demanda encore du biscuit qu'il ne put avaler. Je m'aperçus que sa bouche était desséchée et courus lui chercher un morceau de glace. A mon retour, il ne put que me presser faiblement la main, en signe de reconnaissance, et il tomba dans un profond abattement. Je pensai que la nuit qui s'avancait serait pour lui la dernière. Au point du jour je prêtai l'oreille : il respirait. Alors je me tournai sur le côté gauche, le haut du corps appuyé sur mon avant-bras, et dans cette position, muet, impassible, les yeux fixés sur les siens, j'attendis avec une sorte d'impatience

son dernier souffle. Il mourut enfin , et je pus me déclarer en conscience le seul et légitime propriétaire du reste de biscuit que je serrais convulsivement dans ma main droite.

---

## CHAPITRE X.

---

### L'Hôpital des prisonniers.

Pénible industrie. — La translation à l'hôpital. — L'enrôlement par famine. — Je fais un demi-quart de lieue sur les genoux et sur les mains. — Je trouve un soldat russe. — J'entre à l'hôpital. — Je me perds et m'endors. — Le premier morceau de pain. — A quelle condition j'obtiens une soupe. — Le schako dans le puits. — Le chaud du lit d'un mort. — Des Italiens nous soufflent nos vivres. — Mes forces me trahissent. — Je suis en butte aux quolibets. — Une seconde épreuve. — Réveil brutal. — On me fait infirmier. — L'hôpital sans médecin. — Mes fonctions. — L'exécution militaire à la russe. — J'escamote le biscuit. — Le flagrant délit. — Incroyable stoïcisme d'un caporal d'infanterie. — Les boules et la quille.

APRÈS la mort de mes deux amis, aucun motif ne me retenant plus dans le vestibule où ils venaient de terminer leur misère, je pénétrai dans la grande salle, et m'emparai d'une place assez commode, où je pouvais m'asseoir et m'adosser contre le mur. Il me restait encore

près de la moitié de mon petit sac de biscuit ; mais pour le ménager je cherchai toutes les occasions de fournir de la glace à ceux qui en désiraient , et ce fut au moyen de cette pénible industrie que je prolongeai ma débile existence. Il y avait onze jours que durait cette effroyable réclusion , et nous n'avions pas reçu d'autre secours que cette distribution dérisoire qui nous laissait mourir de faim, lorsqu'autour de moi je vis un mouvement extraordinaire. Tous les prisonniers qui pouvaient encore se soutenir, se portaient tumultueusement vers la cour. — Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est ? demandai-je. — On vient nous chercher pour nous conduire à l'hôpital. — A l'hôpital, à l'hôpital ceux qui vivent encore ! répétait-on de toutes parts... Je voulus aussi m'empressez ; mes jambes défailaient sous moi , et j'eus bien de la peine à gagner , même lentement , le seuil de la porte. Là , je sentis comme un voile qui tombait sur mes yeux ; mon corps s'affaissait , et malgré l'appui de la muraille, je

glissai sur la neige. Peu d'instans après, ce vertige avait cessé, et j'aperçus à quelques pas, soixante ou quatre vingts prisonniers, la plupart blessés et presque tous Allemands. Un officier russe, accompagné de quelques soldats, les haranguait, et pour les engager à prendre du service en Russie, il faisait résonner à leurs oreilles les mots si puissants de vivres, d'argent et de liberté. Ces séductions n'auraient pas réussi avec des Français; mais nos pauvres alliés, qui n'étaient pas retenus comme nous par le plus inviolable attachement à la patrie, acceptèrent avec joie la proposition qui leur était faite : je les vis s'éloigner sous la conduite de l'officier.

Tandis que les soldats s'occupaient de former un second détachement des malades et des éclopés, qu'ils dirigèrent du côté de l'hôpital, ceux que des blessures trop graves ou une excessive faiblesse avaient empêché de se lever furent abandonnés sans vivres et sans secours ; quant à moi, je restai étendu par terre sans

qu'une main secourable cherchât à me relever et à m'arracher à la mort. Mais plus cette mort était imminente, plus je m'acharnai à lutter contre elle. Ne pouvant me mettre debout, je me traînai sur les mains et sur les genoux, et m'efforçai de suivre de loin le détachement en me guidant sur le bruit de ses pas. Je fis de la sorte un demi-quart de lieue jusqu'à la place de Minski où je n'arrivai qu'à nuit close.

Jamais je n'eusse trouvé l'hôpital, si un camarade, que sa faiblesse avait aussi retenu en arrière, ne me l'eût indiqué : c'était un ancien couvent situé à l'un des angles de la place. Je l'atteignis enfin, il était temps. Je m'arrêtai d'abord sous un portail ; ensuite, en rampant sur le ventre, je parvins au haut d'un escalier. L'obscurité était des plus profondes, et j'étais comme dans une solitude dont aucun bruit ne troublait le silence. J'erre, je vais, je tâte, j'écoute ; rien qui puisse me guider. Cependant il me semble être dans une chambre, une



douce chaleur me pénètre. Alors, cédant à la sensation voluptueuse que j'éprouvais en me trouvant enfin dans un lieu fermé et à l'abri d'un vent glacial, je m'étendis sur le carreau et m'endormis avec l'espérance du lendemain.

Le matin, j'étais à demi éveillé, lorsqu'il me semble entendre quelques mots de français; tout aussitôt je me dresse sur mon séant, et je vois que je suis dans une petite salle garnie de cinq ou six lits occupés par des malades. L'un d'eux m'aperçoit.—Ah ça! que faites-vous donc ici, camarade? me dit-il, est-ce que vous avez le transport? — Tiens, tiens, ce fou qui s'est échappé de son lit! ajoute un second. — Mais non, nous y sommes tous. — Et d'où vient-il donc? Je leur contai ma misère, et ils cessèrent de s'étonner. Le premier dont ma vue avait excité la surprise, m'apprit qu'il était du nombre des blessés que notre armée avait été forcée d'abandonner en évacuant Minski. Après que nous eûmes causé quelque temps, je lui demandai s'il

savait où l'on avait mis mes compagnons de captivité. — Oh ! pour ça , non ; sans doute on les a déposés dans quelqu'autre salle. Mais tenez, ajouta-t-il, vous me faites l'effet d'un bon garçon, restez avec nous, croyez-m'en. Puis, de la tête, me désignant l'un des malades : — En voilà un qui sûrement ne répondra pas à l'appel du soir ; vous prendrez son lit. Il fut convenu que je resterais , et il me mit dans la main un morceau de pain , de la mie , de la véritable mie de pain !...

Il me regardait dévorer. — Vous avez un joli appétit, camarade, continua-t-il. Si vous étiez homme à aller jusqu'à la rue voisine nous chercher un peu d'eau , nous allumerions le poêle qui se trouve dans la salle à côté ; nous ferions une bonne soupe, et ma foi vous en auriez votre part. La condition était dure dans l'état où je me trouvais ; néanmoins je ne balançai pas. J'étais prêt , mais restait une difficulté : Comment apporter l'eau ? nous n'avions aucun vase : un mauvais schako nous en tint lieu ; et avec

une ficelle nous fîmes une espèce d'anse au milieu de laquelle fut attachée une corde assez longue.

On se ferait difficilement une idée du courage et de la résolution que m'avait rendus le repas que je venais de faire. Je me traînai jusqu'au puits qui était entouré d'une montagne de glace ; après avoir surmonté cet obstacle, à genoux, le corps en avant, je lance mon schako, et je file de la corde ; je sens qu'il touche et qu'il s'est rempli. Aussitôt je me mets à dévider la corde, la tirant avec mes mains, et l'arrêtant avec mes dents à mesure qu'elle remonte. Le schako arrive assez plein, malgré l'impossibilité d'empêcher les frottemens contre le mur. Le saisir était l'opération critique de la manœuvre : je prends les précautions les plus minutieuses, je me couche presque à plat ventre, et, retenant la corde avec ma bouche, j'allonge les deux bras. Je touchais déjà, lorsque tout à coup je glisse sur cette pente de verglas, et me frappe violemment le menton ; la douleur me fait lâcher prise, et

tout retombe au fond du puits : ma corde, mon schako, mon eau, ma soupe, et ma dernière espérance.

Je restai étendu sur la glace ; mes membres commençaient à se raidir, et le sang qui coulait de ma bouche se gelait aussitôt sur mes lèvres. Je ne gémissais plus, la rage seule me donnait encore la force de grincer les dents d'une manière convulsive. Parvenu à ce dernier degré de l'infortune, la Providence vint encore à mon secours. Un paysan sorti d'une maison voisine, arriva pour puiser de l'eau ; ma situation lui fit pitié, il m'adressa quelques paroles, d'un ton qui m'encouragea à implorer son assistance. Je lui expliquai par mes signes la perte que je venais de faire ; il me comprit, repêcha mon schako à l'aide du sceau qu'il portait, et me le rendit après l'avoir rempli d'eau.

Je témoignai ma vive reconnaissance au brave paysan, et me mis à traîner mon schako, que j'étais incapable de porter. Je n'avais pas traversé la rue, qu'il était recouvert par une

épaisse couche de glace. Alors je le roulai comme un baril, sans crainte de perdre une seule goutte de ma provision.

Rentré dans la salle je n'eus pas la force de dire un mot. Montrant du doigt l'eau qu'on m'avait demandée je tombai au pied d'un lit : il était vide ; on m'engagea bien vite à y grimper avant le retour des infirmiers occupés d'emporter le corps qui y gisait tout à l'heure. Je me cramponnai donc après le grabat, où je parvins à me fourrer avec tous mes hailons, et là, sur les dépouilles fumantes du trépassé, au milieu des exhalaisons fétides qu'il avait laissées, je reconquis une vie qui, quelques minutes plus tard, se fût éteinte pour jamais. Le blessé qui m'avait promis de la soupe, m'en apporta dans une assiette de bois ; c'était du pain noir détrempé dans de l'eau chaude ; j'y fis honneur et dormis là-dessus d'un sommeil qui dura jusqu'au moment de la distribution des vivres.

Les porteurs étant par hasard, ce jour-là,

des Français, me donnèrent une bonne portion d'un gruau au gras, fait avec une sorte de blé concassé. A dater du lendemain je reçus ma ration comme les autres, et bientôt je sentis mes forces renaître avec mon appétit.

Si quelqu'un avant mon entrée à l'hôpital, m'avait proposé de me placer dans une salle close, où j'aurais une espèce de lit, où je recevrais une espèce de nourriture, j'aurais regardé cet homme comme un père, comme un sauveur ; maintenant que je jouissais de ces avantages, j'oubliais leur efficacité pour ne songer qu'à leur insuffisance. La ration de vivres surtout me paraissait d'une extrême exiguité, et ce n'était pas sans concevoir des soupçons, que chaque distribution terminée, je voyais sortir notre marmite très-bien garnie de potage, quoiqu'il n'y eût plus qu'une salle à servir après la nôtre. Dès que je pus me lever, j'endossai une mauvaise capote que m'avait laissée mon défunt prédécesseur, et suivant de loin les porteurs jusqu'à l'entrée de la cuisine ;

je me convainquis que nos cuisiniers qui étaient Italiens, faisaient, aux dépens de nos estomacs, des réserves dont ils gratifiaient un détachement de leurs compatriotes.

La fraude était évidente; mais à qui se plaindre? Il n'y avait là ni économiste ni directeur; toute l'administration se composait d'un caporal et quelques soldats russes, dont la principale occupation était de rosser à coups de corde les prisonniers qu'ils avaient chargés de nettoyer les salles, et qui, selon eux, ne s'acquittaient pas avec assez de zèle de ces fonctions importantes. Ce n'était pas devant de pareils juges que j'aurais porté mes réclamations. Plus dispos que les camarades de notre salle, puisque je ne me ressentais plus de mes blessures, et que, par un bonheur extraordinaire, j'étais parvenu à préserver de la gelée toutes les parties de mon corps, à l'exception de l'orteil du pied droit, je résolus de me faire leur protecteur.

Dès le lendemain je descendis de bonne heure à la cuisine. La marmite était pleine; je

m'empare aussitôt de l'un des bouts du bâton fixé en travers de l'anse, et j'attends. Bientôt arrivent deux prisonniers, dont l'un passe son épaule sous l'autre bout, je veux imiter son mouvement; mais le fardeau excède la mesure de mes forces.—Camarade, dis-je à mon compagnon, si nous portions la marmite à la main, il me semble que ce serait plus commode; nous la chargerions ensuite au pied de l'escalier. — Eh! dites donc, les autres! s'écrie-t-il en ricanant, cette poule mouillée qui me propose de porter la marmite à la main! — Ça te va bien encore à toi, d'être porteur! me dit celui que j'avais supplanté; allons, mauviette, vas te coucher, tu feras mieux! — Il a peur d'attraper un tour de reins, ajoute un troisième en levant la main comme pour indiquer que je ne valais pas une claque, et ça veut être porteur! Sacré Sanson l'allumette! Un seul de ces Italiens baragouinait le français, les autres le parlaient assez bien. — Ze serai bien courieux, dit-il, de savoir à quel corps il pou appartenir, oun



galliard de sta trempa ; demandez-loui ouu pou lo nom de son réziment.

En toute autre occurrence, je n'aurais pas souffert ces sarcasmes ; ils étaient les plus forts, il fallut me résigner, et je regagnai tristement notre salle, mais en jurant toutefois que je ne tarderais pas à prendre ma revanche. En effet, quelques jours après je me sentis assez fort pour risquer une seconde épreuve ; je retournai à la cuisine, et cette fois, en dépit des quolibets et des murmures, je plaçai le bâton sur mon épaule.

Armé de la grande cuiller, dont j'avais eu la précaution de m'assurer, je présidai à la distribution, et me chargeai d'indemniser largement mes camarades des retenues illégalement exercées sur eux et sur moi. Le peu d'importance de mes fonctions ne me mit pas à l'abri de la jalousie et de la haine des autres porteurs. Pour se débarrasser de moi, ils dirent aux Russes que j'étais un ancien infirmier. Un jour je me sentis réveiller d'une manière assez brutale par un

de nos gardiens. Il m'ordonna de le suivre, et me conduisit près d'un petit caporal, notre chef suprême, qui m'enjoignit de venir prendre ses ordres tous les matins. Il me fit monter ensuite dans une des salles du second étage, et me mit entre les mains un balai, ce qui m'expliqua de reste le genre de service qu'on attendait de moi.

C'était à l'une des extrémités de cette salle qu'on avait déposé mes anciens compagnons de prison : les trois quarts n'étaient plus ; le reste gisait sur de la mauvaise paille. L'excès de leur misère me fit paraître la mienne supportable ; et je m'occupai avec moins de dégoût à enlever les ordures et la boue glacée, car dans ce dortoir qui n'était chauffé que par un petit poêle rarement allumé faute de bois, quoique le pays en fût couvert, il faisait si froid, que les malades gelaient jusque dans leurs lits.

J'avais reçu le titre d'infirmier, mais dans cet hôpital, où jamais je ne vis ni médicamens,

ni médecins, j'étais plutôt un homme de peine. Chaque matin je me rendais avec mes collègues dans la chambre où couchaient les Russes. Comme elle était très-bien chauffée, nous avions soin d'y arriver de bonne heure, et nous avions ordinairement le temps de faire un bon somme avant qu'ils eussent terminé leurs génuflexions, leurs prières et leurs petits signes de croix. Dès qu'ils étaient prêts, ils se divisaient par escouades de deux ou trois hommes, et nous emmenaient avec eux pour chercher les provisions que nous placions sur des traîneaux auxquels on nous attelait. Toutes ces corvées nous valaient à la distribution du soir une cuillerée de soupe, supplément qui était prélevé aux dépens de la masse commune.

Dans le magasin où nous prenions nos vivres, je vis un spectacle que je n'oublierai de ma vie. Un pauvre soldat russe était couché à plat ventre par terre, et entièrement nu, sauf son pantalon qu'on lui avait laissé; à côté de lui était un sous-officier armé d'un énorme

faisceau de baguettes qu'il rompit les unes après les autres sur son dos, le coupant à chaque coup, et faisant ruisseler le sang... Cet exécutéur des hautes-œuvres de la discipline militaire y allait de tout cœur : cependant pour l'animer encore davantage s'il était possible, un jeune officier, à la figure douce, comme la plupart des officiers russes, se levait par intervalle du banc où il était assis, puis il venait reprendre sa place, d'où, avec une imperturbable tranquillité, il regardait fumer la peau de sa victime. Les cris et les gémissemens du soldat auraient attendri des sauvages, mais l'officier ne fut pas content que les baguettes n'eussent volé en éclats jusqu'à la dernière, et que des épaules aux reins, ce corps sur lequel on frappait ne fût couvert d'entailles. J'ignore quelle faute ou quel crime avait commis le patient, mais si une semblable condamnation pouvait être justifiée, comment excuser le sang-froid barbare de l'officier qui présidait au châ-timent, et l'impassibilité stupide du caporal qui

exécutait la sentence? O Russes! peuple de bêtes féroces, sous une enveloppe d'homme, je vous détestais déjà, maintenant je ne puis que vous vouer à l'exécration!

Comme, malgré le supplément qui me revenait, ma ration n'était pas toujours proportionnée à mon appétit, je devais être à la piste de toutes les ressources. J'avais remarqué dans la chambre de nos gardiens deux sacs de biscuit posés contre le mur, et près desquels le hasard nous plaçait quelquefois. Un matin, ayant les mains croisées sur le dos, je m'avisai de palper en tous sens un des sacs, pour tâcher d'arriver à l'ouverture, ou à quelque trou. Je parvins à rencontrer un endroit faible; mes doigts l'eurent bientôt percé, et ne revinrent se placer tout doucement dans mes poches que pour y déposer deux poignées de biscuit, juste récompense de ma hasardeuse tentative. Je ne manquai pas de continuer le même manège, et toujours avec succès, si bien qu'en peu de temps j'eus en ma possession une assez grande quan-

tité de biscuit, que je cachai soigneusement au chevet de mon lit.

Il est si rare que l'homme sache s'arrêter dans sa bonne fortune ! je me l'étais pourtant promis ; mais une fois l'occasion se présenta si favorable que je ne pus résister. Les Russes étaient encore à faire leur prière ; mes mains s'égarèrent comme de coutume, et je manœuvrai avec la sécurité la plus parfaite, lorsque soudain le petit caporal se lève brusquement, me saisit à la poitrine, précisément à l'endroit de mon petit magasin, et ouvrant ou plutôt arrachant ma capote jusqu'à la ceinture, fait rouler sur le plancher les morceaux de biscuit, qui viennent se placer autour de moi comme autant de témoins accusateurs.

Le délit était flagrant : la punition ne se fit pas attendre. Je fus aussitôt saisi par trois Russes qui me dépouillèrent de ma capote, et m'appliquèrent une correction, qu'en conscience je méritais bien un peu, mais qui aurait pu être moins rigoureusement administrée ; je fus en-

suite chassé de la chambre, avec défense d'y jamais rentrer. L'arrêt exécuté, je courus, triste et meurtri, me jeter sur ma paillasse à qui seule je fis confiance de mes douleurs.

Il y avait quatre heures au moins que j'étais couché sur mon lit, sans souffler mot à mes camarades, et je commençais à croire que le temps des corvées était passé pour moi; mais le petit caporal n'avait pas entendu m'en dispenser. Au moment où il faisait son inspection dans les salles, il s'aperçoit que je ne fais pas partie des travailleurs; il demande où je suis, et veut être conduit près de mon lit. J'entends venir quelqu'un d'un pas rapide et j'ai le pressentiment que c'est lui. Ne pouvant l'éviter, je feins de dormir profondément, et lorsqu'il arrache ma couverture, je me tourne de son côté, en poussant des plaintes et des gémissemens qui ne sont pas tout-à-fait simulés. Peu touché de mes doléances, le petit caporal m'ordonne de me lever, je ne bouge pas; il me tire par le bras, je résiste, et dans cette

petite lutte, deux ou trois morceaux de biscuit tombent, et éveillent de nouveaux soupçons. Ma paillasse est à l'instant fouillée, et l'on y trouve mon précieux dépôt.

Il n'est pas besoin de dire que cette découverte fut le signal d'une seconde correction encore plus rude que la première. Dès-lors les Russes me firent acheter ma chétive nourriture au prix des travaux les plus pénibles et les plus abjects. Le lendemain, je fus chargé de fendre la glace dans les escaliers, devant les portes, de balayer et d'enlever les immondices. Mais dans mon malheur ; il me restait une consolation : soit commisération, soit oubli, le caporal m'avait laissé mon biscuit, et je continuai à jouir de la cuillerée de soupe supplémentaire.

Les Russes présidaient à nos pénibles travaux, mais bien enveloppés, bien embéguinés, et les mains dans des gants d'une énorme épaisseur. Quant à nous, mal nourris, à peine couverts, nous versions des larmes de sang. La besogne terminée, nous retournions bien vite à nos



grabats, où, dès que nos sens étaient un peu reposés, le froid se faisait sentir avec une intensité inouïe. Dans les deux salles voisines de celle où j'étais, un grand nombre de malades eurent plusieurs parties du corps gelées ; chez quelques-uns, le tronc seul était intact.

Il y en avait qui dans cet état conservaient une force d'âme extraordinaire. Un caporal d'infanterie n'avait de gelé que le bout des pieds lorsqu'il entra à l'hôpital ; après un mois de séjour dans son lit, il fut atteint jusqu'aux genoux : à mesure que le principe de désorganisation faisait des progrès, les chairs se desséchaient, et devenaient comme de la momie. Au milieu de ses souffrances, cet homme, du caractère le plus énergique, était parfois d'une gaieté folle. — Ah ! bien, disait-il, ayez donc des jambes pour qu'elles soient arrangées comme ça ! Je vous demande un peu ce que j'en f.... à présent ! et ce n'est pas le tout, elles sont lourdes comme des pièces de quarante-huit... Impossible de les lever. En vérité, je crois que si ce

n'étaient mes jambes, je marcherais. Oh ! je les mettrai à la réforme !...

Un matin, ses camarades avaient remarqué depuis long-temps beaucoup de mouvement sous sa couverture; ses mains paraissaient y déployer une grande activité. — Eh bien ! caporal, que faites-vous donc là ? — Rien, je défais les jarretières de mes guêtres. — Farceur ! — Non, non, ce n'est pas de la farce, je me déchausse; et pendant qu'il plaisantait de la sorte, faisant toutes les grimaces de quelqu'un qui s'opiniâtre sur un cordon pour le rompre. — Ah !... soupira-t-il de satisfaction; c'est bien heureux ! m'a-t-il donné du mal ! mais c'est le dernier. Puis élevant la voix : Eh ! les amis, avez-vous des boules vous autres ? voilà une quille... et c'était sa jambe qu'il lançait au milieu de la salle....

Malgré notre habitude de ne plus nous étonner de rien, cet acte d'un stoïcisme outré nous pétrifia.

Pendant quelques jours les prisonniers ne s'entretenaient que de ce fait, qui ne tarda pas

à être connu de tout Minski. Les autorités, pénétrées d'admiration pour cet intrépide soldat, le firent transporter à l'hôpital des Russes, où il y avait des médecins et des chirurgiens, et qui n'était pas comme le nôtre un simulacre d'hôpital. Tous les secours de l'art furent prodigués à notre camarade : on lui fit une double amputation au-dessus des genoux. Tant que dura l'opération, qui fut longue, il ne cessa pas de plaisanter ; il plaisantait encore le quinzième jour qui la suivit : c'était le jour de sa mort.

---

---

## CHAPITRE XI.

---

### La Convalescence.

Criminelle insouciance du gouvernement russe. — Quelques prisonniers sortent de l'hôpital. — Ils sont logés chez les habitans. — Je ne suis plus considéré comme malade. — Mon appétit me désole. — Je veux donner ma démission. — Subterfuge pour quitter l'hôpital. — Une huitaine chez Job. — Mon bôte l'isradlité. — Illusions. — Les petits pâtés de sarrasin. — Comment je les gagne. — Scènes d'avarice. — Les flagellans. — Je suis fendeur de bois. — Le Polonais, cuisinier d'un seigneur. — J'en fais un dieu. — Mon juif capitule. — Ma position s'améliore. — Je ne gèle plus.

**MALGRÉ** l'abandon dans lequel le gouvernement russe laissait nos malades ainsi que nos blessés, et sa criminelle insouciance à leur égard, on en vit quelques-uns qui parvinrent à se rétablir. Dans les premiers jours de février, plusieurs sortirent de l'hôpital : j'appris qu'ils

étaient logés chez les habitans; j'enviai d'autant plus leur bonheur, que mon estomac devenait de plus en plus exigeant, et qu'on ne me donnait pas à manger la moitié de ce qui m'était nécessaire.

Ma santé était bien un titre pour me soustraire à cette diète, puisque de l'ébranlement terrible que j'avais éprouvé, il ne restait de traces qu'une extrême faiblesse et l'absence de mes cheveux dont ma tête se trouvait complètement dégarnie. Mais je n'étais plus considéré comme malade; j'étais infirmier, c'est-à-dire, balayeur; et le caporal qui m'avait revêtu de ces nobles fonctions dont je m'acquittais si bien, ne consentirait certainement pas à accepter ma démission. Pour n'avoir pas de débat à ce sujet, je me faufilai avec un détachement de cinq hommes qui sortaient de l'hôpital, sous la conduite d'un soldat russe. Lorsque celui-ci eut désigné un logement à chacun de ses prisonniers, il fut fort surpris d'en voir un sixième sur lequel il ne comptait pas : cependant je

réussis à lui faire entendre que je lui avais été confié comme les autres, et qu'il devait me loger comme eux. Il parut réfléchir, m'ordonna de l'attendre dans une maison voisine, s'en alla je ne sais où, et revint me prendre pour m'installer chez un juif, au faubourg de l'Est. Je passai une huitaine chez cet hôte qui était pauvre comme Job. Ce laps de temps écoulé on me plaça chez un boulanger qui demeurait dans une rue basse derrière la place. Un boulanger, un fabricant du plus précieux des comestibles ! oh ! il était à parier que chez lui on ne me refuserait pas du pain, et que je ne serais pas réduit à ne subsister que du peu de soukari et de gruau qu'on nous distribuait tous les cinq jours.

En entrant dans sa maison, je respirai une odeur des plus appétissantes : des petits pâtés de sarrasin, cuits dans des pots de terre, fumaient encore ; le boulanger venait de les tirer du four : j'en savourai le goût dans de délicieuses émanations. Que je serai bien ici ! di-

sais-je à part moi ; et puis quelle douce température ! quelle bonne chaleur ! Un four allumé presque constamment ! il me semblait que mon boulanger fût un des plus achalandés de la ville. Je ne me trompais pas ; mais il était juif , et qui pis est juif polonais. Je pus jouir de la chaleur à discrétion , cela ne coûtait rien ; quant au pain et aux petits pâtés, c'était une autre affaire. Il était écrit dans la Genèse, ou peut-être dans le Talmud , qu'à moins de les acheter par mon travail , je devais seulement en avoir la vue.

Le bon juif avait besoin de moi : je devins son tireur d'eau les jours où il lui arrivait de faire des fournées extraordinaires. Alors mon salaire pour ce labeur , aussi pénible que dangereux , à raison des glaces et de la neige , qui couvraient la terre , était un petit pâté de sarrasin. Ce revenant-bon, qui valait bien deux liards , se renouvelait deux ou trois fois la semaine quand la besogne donnait.

Le juif n'avait pas encore eu si bon marché

d'un manoeuvre : aussi prenait-il avec moi les manières les plus aimables et un air tout-à-fait gracieux. Il poussa même un jour la galanterie jusqu'à me conduire avec lui à l'étuve commune des bains de vapeur. Là j'eus un singulier divertissement : une cinquantaine d'hommes tout nus s'aspergeaient et se fustigeaient les uns les autres ; on eût dit d'une congrégation de flagellans... mon Juif m'apprit que ce plaisir ne coûtait rien, alors je ne m'étonnai plus qu'il me l'eût procuré. Cependant j'espérais que tôt ou tard il se convertirait à quelque libéralité, et que, s'humanisant insensiblement, il finirait par m'admettre à sa table ; ou tout au moins par en distraire quelques bribes en ma faveur : mais cette fantaisie ne lui vint jamais.

Dans le voisinage de mon boulanger, je voyais chaque matin un homme qui fendait du bois : il s'y prenait de très-bonne heure ; mais il s'interrompait à chaque instant, rentrait en courant dans sa maison où l'appelaient, sans doute, d'autres occupations, et revenait ensuite



se livrer de nouveau à son premier travail. Curieux de savoir qui ce pouvait être, je m'approchai de lui sans affectation, et, lui adressant la parole, je l'appelai : *Pagniai*, ce qui le fit sourire; car, m'abusant sur la signification de ce mot, je ne croyais ne lui donner que le titre de monsieur, et, sans m'en douter, je le déifiais. Ce sourire m'enhardit. Son bois se fendait à merveille. Je tâchai de lui persuader qu'il était dur, et je lui offris de l'aider. Il me remercia; mais, peu de minutes après, il fut obligé de quitter sa besogne pour aller remuer ses casseroles : il était cuisinier d'un seigneur!... Alors je m'empare de la cognée, je me mets à l'ouvrage, je fends le bois, je le débite avec une telle ardeur, qu'à son retour mon brave Polonais ne peut s'empêcher de me témoigner sa satisfaction. — *Dobre, dobre*, me dit-il; et il retourna du côté de la maison.

O surprise! ô jubilation, que je ne saurais exprimer : il reparait bientôt avec une énorme platée de pois et un bon morceau de pain. Tout

cela est pour moi, pour moi seul!... Il me le donne, et m'invite à le manger. — Ah ! cher Pagniai ! m'écriai-je, comme s'il eût pu me comprendre; vous pouvez être sûr, mon bonhomme, que vous me verrez tous les jours; je veux fendre pour vous toute cette pile de bois; et, quant au juif, il peut bien tirer son eau lui-même, et aller à tous les diables. Je ne sais si mes gestes furent plus clairs que mes paroles pour le bon Polonais; mais dès ce moment je trouvai chez lui, chaque jour, le même travail; et chaque jour aussi la même récompense.

L'israélite, qui ne soupçonnait pas que maintenant je fusse en position de dédaigner les petits profits, ne manqua pas dès qu'il lui fallut de l'eau, de me dire d'en aller chercher; mais je lui répondis que j'étais obligé d'aller à l'instant même chez un Polonais qui me donnait à manger tant que je le désirais, et que, quant à lui, il ne devait plus compter sur mon travail, à moins qu'il ne se décidât à me payer convenablement. A ce mot *payer*, que j'avais su

rendre très - intelligible , mais qu'il avait feint d'abord de ne pas comprendre, la figure du juif s'allongea , et il fit une mine horriblement réfrignée. Cependant il poussa un profond soupir, son visage se dépliça, et il finit par m'offrir deux petits pâtés de sarrasin... J'en exigeai trois ; il soupira derechef ; les plis de son visage se reformèrent ; il me refusa , et je sortis me dirigeant vers la demeure du Polonais. Pour le moment je n'y avais que faire ; mais ce que j'avais prévu arriva. Le juif, pris au dépourvu, me fit appeler par un de ses enfans , et consentit à me livrer les trois petits pâtés toutes les fois qu'il aurait besoin de mes services.

Pour me sustenter, j'avais donc maintenant, outre ma ration journalière de prisonnier, neuf petits pâtés par semaine, du poids d'environ deux livres, et un bon repas, apprêté chaque jour par mon ami le cuisinier. Avec de telles ressources je ne pouvais tarder de regagner mon ancienne vigueur. D'un autre côté, j'étais parvenu à me procurer les vêtemens in-

dispensables pour me garantir du froid, et puis l'hiver marchait vers son déclin, et mes regards plongeaient dans un riant avenir.

---

## CHAPITRE XII.

---

### Les Cantonemens.

Départ de Minski. — Nous sommes plusieurs centaines. — Un de nos camarades veut s'échapper. — Les Cosaques le battent et le laissent pour mort. — Notre arrivée à Bobruisk. — Les Cosaques à la croix. — On nous jette dans des casemates. — Notre effroi. — Le camp et la briqueterie. — Nous allons confectionner des briques pour réédifier Moscou. — Nous revenons à Bobruisk. — On nous dissémine dans les villages. — Les paysans hospitaliers. — Nous travaillons. — Point de nouvelles de la Grande-armée. — Les seigneurs et les serfs. — Mœurs et usages des Lithuaniens. — Leurs repas. — Leur habitation. — Leur costume. — Leur religion. — Le petit cochon béni. — Le lustre et la fumée. — Les visiteurs pendant le dîner.

Nous touchions à la fin de mars; le printemps approchait, et les Russes se relâchaient de leur rigueur envers nous, en même temps que la saison. Minski renfermait encore quelques centaines de prisonniers qui devaient à leur énergie morale, à une constitution robuste, ou

à toute autre circonstance, d'avoir échappé aux calamités dont l'hiver avait accablé la Grande-Armée. Tous commençaient à reprendre la gaiété naturelle aux soldats français, et à ressentir la douce influence du printemps et de son soleil.

Le beau temps paraissant fixé, les Russes se décidèrent à en profiter pour nous conduire à Bobruisk, et de là, disait-on, au centre de la Russie. Après avoir reçu du soukari pour plusieurs jours, une première colonne, dont je faisais partie, se mit en route, escortée par les Cosaques. Le voyage s'acheva sans autre événement que la punition ou plutôt le supplice d'un de nos compagnons, qui fut arrêté en voulant s'échapper : les Cosaques le dépouillèrent de ses habits, l'attachèrent à un arbre, et le frappèrent si rudement à coups de fouet et de baguettes, qu'il ne put plus se relever : l'on fut obligé de l'abandonner dans une cabane de paysan.

Vers le milieu du sixième jour, nous entrâ-

mes dans une ville sur la rive droite de la Bérésina... c'était Bobruisk. Elle est bâtie en bois au milieu de terrains sablonneux et de marais. A notre arrivée, des Cosaques à pied, qui portent sur leurs bonnets des croix de cuivre, nous dirigèrent vers les remparts, où ils nous firent descendre dans des casemates.

Nous tremblions d'être confinés dans cet horrible séjour, lorsque fort heureusement on vint nous en tirer pour nous conduire à quelque distance de la ville sur les bords de la Bérésina. Là, on nous mit en possession d'un vaste terrain qui, sans aucun doute, avait été occupé par les troupes russes ou françaises : c'était un véritable camp, où s'élevaient de longues et larges baraques soigneusement construites avec des branchages et de la mousse, et garnies de leurs lits de camp.

En face des baraques et sur le bord escarpé de la rivière, était une grande briqueterie, et tout autour s'étendaient au loin d'immenses marécages. On disait qu'on allait nous em-

ployer à confectionner des briques pour rebâtir Moscou : peut-être l'annonce de ce projet n'était-elle qu'une façon de nous humilier. Quoi qu'il en soit, on disposa tout, comme si nous devions faire un long séjour en ce lieu ; on y fit apporter une grande chaudière pour notre cuisine, et les Russes ajoutèrent à nos vivres ordinaires un petit morceau de lard. Une haute-paie proportionnée à notre travail nous fut promise.

Nous n'avions pas commencé, qu'un ordre nous fit rentrer à Bobruisk, d'où l'on nous dissémina dans les villages environnans. Celui qui me fut assigné, ainsi qu'à une vingtaine d'autres prisonniers, était à cinq lieues de la ville, sur la gauche de la route qui conduit à Bogattchen. Nous y arrivâmes l'avant-veille de Pâques, et trouvâmes les paysannes occupées à laver, froter et nettoyer l'intérieur de leurs maisons. Il était naturel que nous fissions les officieux près de bonnes gens dont nous allions devenir les commensaux. Chacun se mit donc à aider



et à travailler de son mieux : aussi dès le soir même nous fûmes admis à la table de nos hôtes ; et si nous n'eûmes point à nous louer de la bonté et de la délicatesse des mets, au moins nous pûmes manger à notre appétit.

Dès-lors un nouveau genre d'existence commença pour nous : tous nos camarades avaient reçu un accueil aussi cordial que celui qui nous avait été fait ; nous ne pouvions plus douter des dispositions bienveillantes des habitans ; nous n'avions plus à défendre chaque jour notre vie contre la faim et le froid : il ne nous restait qu'à tâcher d'abrèger les heures si longues d'une journée désœuvrée.

Tantôt nous parcourions les prairies, les forêts et les marécages, soit avec les paysans, soit avec leurs femmes, que nous nous fîmes un devoir de toujours respecter. Tantôt nous allions cueillir des herbes ou des champignons ; quelquefois nous nous reposions dans les bois ; là, les yeux fixés en l'air, nous admirions l'agilité des écureuils dont ils sont remplis,

ou bien encore l'industrielle activité de l'abeille rapportant son butin dans des tronçons d'arbres creusés, et suspendus aux sapins. Souvent nous passions des heures entières à écouter le chant des oiseaux, de ceux surtout dont les coups de bec frappés continuellement contre les roches font retentir au loin ces asiles silencieux. Enfin nous allions visiter nos camarades cantonnés dans les villages voisins, et nous baigner avec eux dans une petite rivière qui arrosait une prairie derrière un de ces hameaux.

Dans cette situation si heureuse, lorsqu'on la compare à tout ce que nous avions souffert, les idées de patrie et de liberté commencèrent à se réveiller et à réchauffer nos cœurs. Nous cherchions à deviner la position de notre armée : nous nous la représentions belle, forte, formidable; elle allait s'ébranler : les Russes ne tiendraient pas devant elle. Le génie de Napoléon et la bravoure de nos soldats nous étaient de sûrs garans du succès.

Cependant aucune nouvelle ne nous arrivait, et les illusions firent place à de vives inquiétudes, à l'impatience, à l'ennui, aux tristes pensées. Les désastres dont nous venions d'être les témoins et les victimes, nous faisaient craindre qu'après tant de victoires, la France ne fût enfin entrée dans une veine de malheur. Nous formions mille conjectures désolantes; c'eût été à en périr, si pour nous distraire, nous n'avions eu sous les yeux des peuples, des mœurs et des usages nouveaux pour nous. Il nous semblait étrange de voir des hommes qui en possédaient d'autres, et d'autres hommes en majorité qui souffraient qu'on les possédât... Ces nobles si riches, que presque tout le sol leur appartient; ces nobles si fastueux, si braves, si hospitaliers, nous ne concevions pas qu'avec des vertus, des lumières, et une éducation de civilisés, ils continuassent à faire deux espèces de l'humanité: les seigneurs et les serfs. Ce que je vais dire de ces derniers, que j'ai eu tout le temps d'observer, marquera dans cette relation un

temps d'arrêt, qui, après cette longue série d'énormes souffrances, et de misères accumulées, permettra du moins au lecteur de reprendre haleine pour arriver à des vicissitudes d'un autre genre et non moins cruelles.

Aux environs de Bobruisk, tout annonce encore la Russie, et quoique les habitans y professent généralement le catholicisme, on n'aperçoit aucune différence entre leurs pratiques religieuses et celles des Russes. Dans les quatre villages qu'occupaient nos cantonnemens, il n'y avait ni église, ni chapelle, ni prêtre; chaque paysan priait chez lui, agenouillé devant un saint personnage peint sur bois et placé au fond de la maison vis-à-vis la porte d'entrée. Ce saint est leur fétiche, leur manitou, et ils l'ont en grande vénération.

Les paysans lithuaniens ont une figure moins âpre que les Russes proprement dits. Ce n'est pas là le type tartare, au fond duquel, en dépit de tous les semblans de douceur, il y a toujours du tigre. Bien qu'ils ne soient pas grands, ils

ne laissent pas d'être robustes et braves. Ils sont hospitaliers, loyaux et francs, mais la politesse leur est inconnue.

Leurs habitations sont comme celles des Russes, des troncs de sapin aux extrémités desquels ils font des entailles qu'ils emboîtent les unes dans les autres, et qui forment les quatre angles du bâtiment. Les trous et les interstices sont bouchés avec de la mousse, et la couverture est ou en chaume, ou en planches d'une grande épaisseur. Une chambre où couche la famille; une seconde pièce pour serrer les grains, les outils et les instrumens aratoires; un four en briques, détaché du mur, à droite ou à gauche de l'entrée: voilà la maison du paysan lithuanien. Les granges et les étables en sont toujours séparées. Dans la plupart des villages, toutes les maisons forment deux rangées parallèles; quelquefois elles sont placées sur une même ligne, mais toujours à un assez grand intervalle les unes des autres. Il n'y a ni maçon, ni charron, ni charpentier; le paysan

lithuanien fait tout par lui-même : il bâtit sa demeure, il fabrique sa voiture, son traîneau, sa charrue, et tous les autres objets en bois qui lui sont nécessaires ; il n'a besoin pour cela que de sa hache, dont il est constamment armé quand il sort.

Les racines nourrissantes, telles que les pommes de terre, les betteraves, les turneps, sont conservées dans des espèces de silos assez profonds pour être à l'abri de la gelée. Tout cela sert à alimenter pendant l'hiver, des vaches assez mauvaises laitières, des moutons, des cochons noirs, quelques poules qui pondent rarement, et des oies qu'on engraisse pour le seigneur, car les trois quarts du temps le serf de la Lithuanie ne vit guère mieux que son bétail. Du pain de seigle, fait la plupart du temps avec le son et la farine provenant des grains écrasés entre deux pierres, de la choucroute, des betteraves cuites et servies en grande eau, sont ses mets ordinaires. Il prend une cuillerée de ce liquide, mord une bouchée de pain,

et continue ainsi. Les jours de grande fête, le millet ou le *kucha*, espèce de bouillie de gruau assaisonnée de quelques petits morceaux de lard, remplace le bouillon de betteraves. Les crêpes de sarrasin, faites dans une poêle économiquement graissée avec un lambeau d'étoffe imprégné de saindoux, sont encore un régal.

La boisson ordinaire est la *kowasse*, espèce de bière aigrette que l'on obtient en faisant fermenter dans de l'eau de vieilles croûtes de pain auxquelles on ajoute un peu de son. Le dimanche, les paysans à qui leur bourse permet d'aller chez le juif y boivent du *vodski*, eau-de-vie de pomme de terre. Le four est allumé régulièrement deux fois par jour, à dix heures et à cinq, afin d'y faire les apprêts des deux principaux repas. Alors, comme il n'y a pas d'autre issue pour la fumée que la porte d'entrée, par laquelle assez fréquemment le vent l'empêche de s'échapper, il devient impossible de rester dans l'habitation tant que dure la cuisson des légumes.

Un repas intermédiaire se fait vers les deux heures : celui - là consiste tout simplement en un morceau de pain que les paysans mangent avec du sel, dont ils font une très-grande consommation. Jamais ils ne se mettent à table qu'après s'être lavé les mains, et avoir fait leur prière devant le Saint de la maison. Le repas terminé, la table est lavée avec soin... Propreté et sobriété sont deux vertus qui sont communes parmi eux.

Ils ne se permettent la viande que dans les occasions les plus solennelles. Je n'en vis qu'une seule fois chez mes hôtes; c'était un petit cochon de lait qu'ils portèrent tout cuit à Bobruisk pour le faire bénir, et qu'ils mangèrent le jour de Pâques.

Rien de si rare en ce pays que le pain blanc, beaucoup de seigneurs eux-mêmes n'en mangent pas; car un des premiers effets de la servitude est de priver ceux qui la maintiennent des avantages et des jouissances d'une civilisation avancée. Dans plusieurs villages on pétrit



un mélange de farines d'orge, d'avoine et de sarrasin, ce qui fait un pain assez agréable à voir, parce qu'avant de le mettre au four, les femmes ont grand soin d'en lisser la surface avec les mains trempées d'eau. Elles rendent ainsi la croûte luisante; mais mal fié, mal levé, rempli de son et de parcelles de graines concassées au lieu d'être moulues, l'intérieur est détestable.

Les paysans lithuaniens n'ont pas de lits; ils étendent des peaux de mouton ou de la paille sur un large coffre qui fait tout le tour de la salle, et qui sert de banc. C'est là qu'ils s'assoient dans le jour, et qu'ils couchent pendant la nuit. Dans l'hiver, toute la famille va se percher sur le four, d'où elle ne descend que pour satisfaire aux plus pressans besoins de la nature. Leur mobilier est des plus pauvres; il consiste en une table, deux ou trois sièges de bois, un métier à tisser, des seaux et quelques autres ustensiles de ménage.

Une casaque de drap blanc très-grossier des-

endant à mi-cuisse, et maintenue par une ceinture de cuir ou de corde; un pantalon de même étoffe que la casaque en hiver, et de toile en été; un bonnet de toile, des souliers en écorce de tilleul ou de bouleau nattée comme nos chaussons de lisières; telles sont les principales pièces de l'habillement des hommes. De larges bandes de toile dont ils s'enveloppent les jambes et les pieds, leur servent de bas. Les femmes portent également une casaque, mais seulement quand il fait froid, alors elles mettent aussi des bottes. Quelquefois, quand la saison est très-rigoureuse, elles revêtent une houpelande faite de peaux de brebis, et façonnée aux épaules avec assez d'art. Leur coiffure habituelle est un morceau de toile carrée, dont elles savent former un bonnet d'un genre particulier. Les Lithuanienues ont en général le teint blanc, de belles formes, la gorge charmante, et beaucoup d'agrément dans la taille. Elles ne sont pas d'une cruauté inouïe, et il n'est pas rare qu'elles se montrent sensibles aux

prières, que de copieuses libations accompagnent... Je veux parler des filles : les femmes mariées sont d'un abord plus difficile. Ainsi que les femmes russes, elles accouchent debout, les mains appuyées contre la muraille, et le corps légèrement incliné.

La plique qu'on appelle aussi la maladie polonaise, est fort répandue dans la Lithuanie, et notamment dans les campagnes où il n'y a pas de médecins. Quelle que soit leur maladie, les paysans ne connaissent d'autre remède que l'eau miellée : aussi parmi eux la mortalité est-elle considérable, et la durée de la vie moyenne très-courte, bien qu'ils aient des vieillards, et même des centenaires.

Pendant mon séjour j'ai eu l'occasion de voir des enterremens. Les funérailles se font avec la plus grande simplicité. On récite sur le bord de la fosse les prières pour le mort, et quand le corps y est déposé, les parens y placent un plat ou un pot dans lequel ils ont mis du bois brûlé ou des charbons. On revient ensuite au village,

et les hommes vont s'enivrer chez le juif qui tient l'auberge du lieu.

L'on ne rencontre pas un paysan qui sache lire. Un jour, dans mon logement, j'étais occupé à écrire; mon hôte entre, s'approche de moi pour voir ce que je fais, et, d'un air étonné s'écrie : *Zsototack ckrim!* (vous savez écrire) je lève la tête, je lui réponds *oui*. Il sort, je continue; cinq minutes après il accourt avec sa femme, son frère, sa sœur et quelques voisins qu'il était allé chercher : tous m'entourent et me regardent écrire en poussant des exclamations de surprise : à leurs yeux j'étais un être extraordinaire.

Sous ces climats où les soirées sont si longues, on remplace la chandelle par des éclats de bois résineux, dont il y a toujours ample provision sur le four. Quelquefois on s'éclaire avec un seul de ces éclats, d'autres fois avec plusieurs, posées dans une cuvette de tôle, suspendue comme un lustre au milieu de la chambre. La lumière qu'elles jettent est toujours assez vive; mais avec

la flamme il se dégage une fumée si épaisse que, malgré de fréquens lavages, tout l'intérieur de la maison, à partir des bancs jusqu'au toit, est noir comme l'âtre d'une cheminée. J'ai parlé de la propreté des paysans lithuaniens, et je crois que c'est un mérite qu'on ne leur contestera pas : à cet égard, leurs femmes peuvent rivaliser avec celles des Hollandais ; cependant, par un contraste qui m'a paru bizarre, pendant le repas elles laissent entrer les cochons, qui viennent jusque sous la table grogner entre les jambes, et ramasser les débris.

**QUATRIÈME PARTIE.**

—

**LA RUSSIE.**

## Le Départ pour la Sibérie.

On nous donne quelques *piétacks*. — Nous avons le goût du vodski. — Un *casino* dans les champs. — Le sujet de nos entretiens. — Les soldats pseudonymes. — Mon ami Gracioso. — Le type du farceur de régiment. — La comédie. — Le départ imprévu. — Courts adieux. — Plusieurs détachemens de prisonniers. — Le point de réunion. — Mouvement de l'armée russe. — Nos conjectures. — Grande alarme en Russie. — Projet de désertion. — On hésite. — Les objections. — Je les lève toutes. — Notre projet est arrêté. — La première occasion. — Nous la saisissons. — La pluie vient à propos. — Heureuse confusion. — Course à travers champs. — Nous revoyons les bords de la Bérésina. — Les trois baraques et un dépôt de la manufacture de Sèvres. — Je veux construire un radeau. — Le gué qui n'en est pas un. — La première leçon de natation. — Comment nous nous procurons du feu. — Le supplice des cousins.

LES Français aiment à se voir entre eux, à se rapprocher, à causer, à se divertir : si nous avions eu de l'argent, nous n'aurions pas manqué de nous donner rendez-vous chez le juif. Mais les Russes nous firent distribuer une seule fois quelques *piétacks*, et nous n'en eûmes

tout juste que pour savoir le goût du *vodski*. Il fallut donc chercher un lieu de rassemblement où nous pussions venir gratis : nous choisîmes pour notre *Casino* une grange isolée à l'une des extrémités du village. Là, assis sur la paille, nous faisons de longues séances, où la France n'était pas oubliée. Napoléon et la grande-armée revenaient à chaque instant dans nos conversations... Chacun émettait son idée sur ce qui devait se passer : on ne savait rien, mais on présumait.

C'est durant ces entretiens, dont les souvenirs et les espérances faisaient tous les frais, qu'on apprenait à se connaître. Ceux qui se convenaient mutuellement se liaient entre eux, on devenait amis, mais sans jamais se demander son nom : cela se pratique ainsi parmi les soldats. Le nom du pays, le titre du grade, le numéro du régiment, l'indication de l'arme, ou bien quelque sobriquet pris du caractère de celui à qui on le donne, de sa tournure, ou d'une circonstance particulière de sa vie, sont



des désignations suffisantes pour appeler ou répondre quand on est appelé. A l'armée, dans une garnison, dans une déroute, tout le monde est pseudonyme.

De tous les prisonniers, celui que je recherchais le plus particulièrement était un Parisien : on aurait pu l'appeler *court en pattes*, car il était petit et gros ; la *Passoire*, car la petite-vérole l'avait horriblement marqueté ; le *Basset*, car il avait les jambes cambrées ; enfin, quoique bien pris, il était bâti de façon qu'il y aurait eu trente-six manières de l'appeler. Mais en marchant, le Parisien se balançait crânement : élevant ses épaules, se renversant le dos, écartant ses bras courbés, la paume des mains tournée en dedans, penchant sa tête, se pavant sous ses guenilles, il aspirait à se donner des grâces ; c'est ce qui fit que nous le nommâmes *Gracioso*. A Paris, *Gracioso* n'aurait été qu'un beau faubourien, mais sous les drapeaux il avait pris des manières ; il avait comme on dit le chique militaire, et puis il était enjoué,

spirituel et vif dans la repartie. Il contait, il inventait. En toute occasion il avait toujours quelque chose ou à dire ou à faire : c'était un mot, une grimace, une contorsion, une gambade, une imitation grotesque. — Sacré singe, vrai sans-souci, disaient les autres, il faut rire malgré soi ! Enfin, mon compatriote, mon ami Gracioso, était le véritable type du farceur de régiment.

Sa bien heureuse humeur me mit aussi en veine de gaité : pour rompre la monotonie de notre séjour, je m'avisai de créer un spectacle, et je brochai à la hâte quelques scènes burlesques, dans lesquelles Gracioso figurait le principal personnage.

Nous nous étions associés trois ou quatre camarades. Déjà chacun sait son rôle, et nous sommes prêts à donner notre première représentation ; à laquelle ont été conviés les prisonniers du village voisin, lorsque, le 14 mai au matin, un paysan qui remplissait sans doute les fonctions de bourgmestre, vient faire sa

ronde dans tous les logemens, et nous annonce qu'il faut partir à l'instant même pour Bobruisk, où, dit-il, on viendra nous prendre pour nous conduire en Sibérie. — En Sibérie ! s'écrie Gracioso ; et notre comédie donc ! ah bien ! le tour est fameux ! en Sibérie ! moi qui comptais, avant six mois d'ici, pincer mon rigodon à l'Île-d'Amour, ou au Grand-Salon de la Courtille, chez mon cousin Desnoyers..... Allez vous y faire mordre à présent !

Notre désappointement fut extrême ; Gracioso seul ne se montrait pas consterné..... En moins de cinq minutes nous fûmes prêts : notre bagage était léger, il se bornait à la simple musette, espèce de sac dans lequel nous mettions nos vivres. Nous fîmes nos adieux à nos bons Lithuaniens ; mais auparavant nous eûmes soin de bien déjeuner et de couper chacun un gros morceau de pain... A dix heures et demie nous quittâmes notre cantonnement. Un seul paysan était chargé de diriger notre petite colonne, qui, après deux heu-

res de marche , atteignit la grande route , où un grand nombre d'autres prisonniers ne tardèrent pas à nous rejoindre.

En arrivant au point central de réunion , nous fûmes tout surpris de voir des équipages de guerre , des officiers , des régimens de cavalerie , de l'infanterie , de l'artillerie , et de nombreux détachemens de recrues qui se rendaient à Bobruisk avec rapidité. Ce grand mouvement , cette activité extraordinaire , la précipitation de notre départ , les figures sombres et sérieuses des soldats qui défilaient devant nous : tout enfin semblait se réunir pour nous convaincre que l'armée française avait repris l'offensive , que l'armée russe était vigoureusement repoussée , et que , dans la crainte d'une nouvelle invasion , le Czar allait déployer toutes ses forces. — Je parierais qu'ils auront reçu une brûlée , nous dit Gracioso en se frottant les mains ; si l'on pouvait leur avoir donné une bonne pile ! là , que le diable en prenne les armes... Nous exprimions

tous les mêmes vœux, et dans les conséquences que nous tirions de ce déplacement de troupes, nous ne nous trompions pas... c'était la victoire de Lutzen qui avait jeté l'alarme en Russie.

Nous allions toujours sans guide et sans escorte. Notre colonne, continuant à s'allonger, se sépara en petits pelotons. Gracioso et moi nous nous tenions en arrière avec deux jeunes conscrits et deux caporaux d'infanterie, l'un béarnais, l'autre auvergnat. Dans ce groupe, nous nous connaissions tous, et nous avions confiance les uns aux autres. Pendant que je cheminais un peu en avant de mes camarades, je me retournai tout à coup, et leur fis signe d'arrêter. — Mes amis, leur dis-je, lorsque nous sommes partis ce matin, je n'étais pas du tout décidé à aller en Sibérie; mais je vous déclare que, d'après ce qui se passe sous nos yeux, je suis bien déterminé à ne pas même entrer dans Bobruisk : selon moi, c'est le moment de désertir ou jamais. — Bravo ! bravo ! s'écrièrent à la fois Gracioso, le Béarnais et l'Au-

vergnat. — Bien parlé, Marin de la garde ! dit à son tour Gracioso ; brûlons-leur la politesse à ces chinois de Russes. — Je crois, repris-je, que les Français ne sont pas loin : du courage, et nous ne tarderons pas à les revoir. — Eh bien ! conscrits, dit Gracioso aux deux plus jeunes, vous êtes là comme des *quoniam bonus* ; voyons, qu'en pensez-vous ? Ils répondirent qu'ils feraient comme nous. Alors, examinant avec soin tous les accidens du terrain, et nous concertant à voix basse, nous continuâmes de marcher sur la route, tantôt seuls, tantôt au milieu des Russes, qui nous eurent bientôt dépassés.

Nous étions tous bien décidés à recouvrer notre liberté ; mais, après le premier enthousiasme, on se mit à réfléchir, et les objections commencèrent. — Une chose qui m'embarasse, dit l'Auvergnat, c'est pour demander les chemins ; cette diable de langue, le plus malin n'y entend goutte : si c'était dans nos pays... — Ah oui ! réplique Gracioso, on te fera des Po-

lonais qui parlent charabia ! — Si seulement nous avons de l'argent ou des vivres , observe le Béarnais... — Moi, dit un des conscrits, ce qui me refiche, c'est que nous sommes nus-pieds. — Tu passeras chez mon cordonnier, lui dit Gracioso, qui n'était pas mieux chaussé, il te fera une paire d'escarpins...—Et quand il y aura des rivières et des marais à traverser , dit à son tour le second conscrit , comment feront-ils, ceux qui ne savent pas nager ? — Ils plongeront, répond Gracioso. — Non, non, repris-je, ceux qui ne savent pas nager , je me charge de le leur apprendre en quelques heures ou de les passer sur mon dos ( Gracioso me saute sur les épaules). Allons, laissez donc ! — Ne vous fâchez pas, Marin ; Marin, surtout, ne vous fâchez pas...—Quant à de l'argent, continuai-je, nous n'en avons pas besoin, il ne nous faut que des vivres, et nous en aurons ; tous les barons parlent français, ils aiment et estiment notre nation ; ils s'empresseront certainement de venir à notre secours , et leurs paysans eux-

mêmes ne seront pas assez durs pour nous refuser un morceau de pain ; et puis soyez sans inquiétude, nous ne nous perdrons pas ; ne vous ai-je pas raconté que je me suis échappé de l'île de Cabrera sans autre guide que le soleil et les étoiles ? — Le soleil , le soleil , murmura l'Auvergnat, c'est ça que nous le voyons souvent ! — Allons, dit Gracioso, n'as-tu pas peur qu'il nous fasse faux bond ? puisque le Marin t'en répond ; un marin, c'est croyable ; j'espère, ça connaît le Nord, et nous... N'est-ce pas, Marin, que vous avez la boussole dans la tête ? — Oui, oui, mes amis, n'ayez pas peur, je suis sûr de mon fait ; je ne me dissimule pas que nous aurons à vaincre de grandes difficultés, mais avec de la résolution et de la persévérance nous arriverons. — Ah ! si j'avais des souliers ! répète un des conscrits. — Encore toi, avec tes souliers ! interrompt Gracioso ; tu ne vois pas que tu nous scies avec tes souliers ! — Eh ! mon Dieu, repris-je, des chaussures, est-ce d'aujourd'hui que nous n'en avons



pas ? Rejoignons l'armée; là, on nous donnera ce qui nous manque.—Eh bien, en avant! s'écrièrent ensemble l'Auvergnat et le Béarnais. — En avant! répète Gracioso; nous aurons de tout à gogo, et nous brosserons les Russes. D'abord, moi, je vais en avant. Sans doute *Dur-à-cuire* (il voulait dire l'empereur) leur a déjà fait voir le tour; mais il faut que je sois là pour le bouquet; il faut que j'attrape la croix, il n'y a pas à dire; vous me porterez les armes, conscrits!

Les conscrits que Gracioso plaisantait, étaient maintenant tout aussi résolus que lui. Notre fuite était donc un projet définitivement arrêté, et nous étions tous bien décidés à le mettre à exécution le plus tôt possible.

Ce ne fut qu'à un quart de lieue environ de Bobruisk, que nous crûmes pouvoir tenter la fortune. Une pluie fine tombait depuis une heure; bientôt elle se change en une averse, et comme on apercevait déjà la ville, les soldats russes, qui jusque là s'étaient trouvés constam-

ment à une petite distance de nous, ou en avant ou en arrière, doublent le pas pour aller y chercher un abri. Dans le même moment, un régiment de dragons qui avait mis pied à terre à l'entrée du pont, se hâte de remonter à cheval pour entrer dans Bobruisk.

Ces deux circonstances occasionnent une sorte de confusion, à la faveur de laquelle nous nous élançons sur la droite, à travers la forêt. Aussitôt, courant, sautant par-dessus les troncs et les buttes de terre, évitant ou franchissant les piles de bois qui s'élevaient de toutes parts, nous nous éloignons, sans oser regarder derrière nous. Enfin, après un grand quart d'heure, tout hors d'haleine, nous nous arrêtons sous un sapin.

Nous n'y restâmes que le temps de respirer, et dès que nous fûmes en état de nous remettre en marche, appuyant toujours à gauche, nous tâchâmes de gagner les bords de la Bérésina : il nous fallut une heure pour les atteindre. Alors chacun de nous s'approcha avec empressement

pour revoir ce fleuve auteur et témoin du plus horrible de nos désastres, En cet endroit, la Bérésina coule dans un lit profondément encaissé, et les hautes et sombres forêts qui le dominant donnent à la surface de l'eau une teinte noire qui porte à l'âme une sorte d'effroi.

Le bonheur d'être libres, et peut-être aussi le retour du beau temps, qui nous permettait de recevoir les doux rayons du soleil, bannirent promptement de nos esprits les idées lugubres et les tristes souvenirs. Obligés de longer la rivière jusqu'à ce que nous eussions trouvé quelque moyen de la traverser, nous continuâmes à suivre gaiement l'escarpement de la rive qui s'adoucit peu à peu, et nous conduisit par un chemin en pente douce à une jolie pelouse élevée seulement de quelques pieds au-dessus des eaux de la Bérésina.

La fatigue que nous éprouvions, et la nuit qui commençait à devenir obscure, marquèrent là notre première halte; nous nous étendîmes

sur l'herbe, et le sommeil ne tarda pas à venir fermer nos yeux.

A notre réveil, que la fraîcheur et la rosée rendirent matinal, nous fûmes fort étonnés de voir non loin de nous, trois baraques que l'obscurité nous avait cachées la veille. Après nous être assurés qu'elles étaient abandonnées, nous y entrâmes, et nous y prîmes un vieux pot qu'on y avait laissé au milieu de quelques rebuts de vaisselle de terre que Gracioso nous avait signalés comme un dépôt de la manufacture de Sèvres. Je fus tenté de démolir une de ces chaumières, afin d'en employer les charpentes à nous construire un radeau; mais je réfléchis à la longueur du travail et au danger d'une surprise. D'ailleurs, comment rassembler les pièces de bois, où nous procurer les liens nécessaires, et ensuite des avirons pour nous diriger et lutter contre le courant? Ces considérations me déterminèrent promptement à renoncer à mon idée.

Nous reprîmes donc notre chemin, nous

avançant toujours entre le fleuve et la forêt, qui était à une cinquantaine de pas sur notre droite. Au bout de quelque temps nous parvinmes à un point où, par un coude très-enfoncé, la Bérésina forme une espèce de baie hérissée de joncs dont la pointe perçait la surface de l'eau. Pensant avoir rencontré un gué, nous nous déshabillons sur-le-champ, et nos haillons perchés sur notre tête, nous nous risquons au milieu des herbes ; mais nous n'allons pas loin ; bientôt nous avons de l'eau jusqu'au menton.—Marin, marin ! me crie Gracioso, eh le conscrit qui s'enfonce dans la *julienne* ! et en effet, il n'avait plus pied. Je le saisis comme il allait disparaître, et pour que ceux qui ne savaient pas nager ne se noyassent pas, nous revînmes tous sur le bord.

Je vis qu'il était urgent de donner ma première leçon de natation ; je choisis un endroit propice, et je commençai à enseigner les mouvemens aux deux conscrits ainsi qu'au Béarnais, tandis que Gracioso et l'Auvergnat, qui étaient

capables de se tirer d'affaire, profitaient de l'occasion pour s'exercer. — Attention, criait Gracioso en s'adressant à mes élèves, voilà comme on fait la coupe... voilà comme on se tient sur le dos, ça va tout seul... hardi! conscrits!... hardi! Béarnais! retournez-vous, il n'y a rien de si facile; vous feriez la planche si vous n'étiez pas des buches.... A-t-il du mal avec eux, notre amiral..... ah! chiens de plomb.... faut-il aller chercher les vessies?.... Non, non, des liéges, n'est-ce pas? un grand morceau comme la plaine des Sablons... remuez donc, conscrits.... qu'est-ce qui vous gêne? est-ce votre caleçon?.... Marin, Marin, tenez de près la sangle, on va boire un coup.

Une séance de deux heures dans l'eau, et la marche que nous avions faite, nous avaient ouvert l'appétit : nous mangeâmes un peu de pain et de l'oseille crue; puis, ce festin terminé, nous reprîmes le chemin qui nous avait amenés; et après que nous eûmes parcouru plusieurs lieues dans la forêt, sans nous écarter de la Bé-

résina , nous aperçûmes un village assez considérable. Nous avions bien envie de le traverser, espérant qu'il nous offrirait quelque ressource; mais si près de Bobruisk , il y avait le danger d'être arrêtés : nous nous décidâmes donc à faire un long détour , et nous entrâmes dans un sentier qui semblait se diriger par la forêt, vers le point que nous voulions atteindre ; mais il aboutissait à de vastes marécages , au milieu desquels il se prolongeait sur des rondins de bois qui ne nous empêchaient pas d'avoir de l'eau jusqu'au jarret.

— Ah bien , en voilà une , de grenouillère ! s'exclamait à chaque instant Gracioso ; puis il demandait : — Est-ce que nous allons coucher là-dedans ? Cette fois , Marin , vous y avez la main pour naviguer. — Ça commence joliment à m'embêter, marmotait l'Auvergnat ; ça roule sous les pieds : ces b... de Cosaques, c'est eux la cause.... Ah ! je te leur revaudrai ça. — Il est en colère, l'Auverpin, reprenait en riant Gracioso. Tu t'apaiseras, mon ami : nous allons

arriver à l'auberge tout à l'heure; je te ferai bassiner ton lit, sois tranquille. — Eh ! tais-toi donc, badaud ! — C'est vrai, dit le Béarnais, on n'entend que lui : il a toujours la parole... A la bonne heure le marin, il ne dit mot, et il va toujours.

Nous allâmes tant et si bien que la nuit nous surprit.... Où trouver maintenant un abri, et surtout une place sèche pour pouvoir nous reposer?... Nous cherchons long-temps; enfin nous avons découvert à peu près ce qu'il nous faut; mais nous sommes transis par l'effet de l'humidité, nous n'avons point de feu, et pas le moyen de nous en procurer. Me rappelant le procédé des sauvages, j'essaie de frotter violemment deux morceaux de bois sec l'un contre l'autre. Gracioso riait à s'en tenir les côtes. — Si vous faites du feu d'une patte, me disait-il, je veux bien que le diable me casse l'autre.

Je frotte long-temps, et ses quolibets ne cessent pas. — Il va nous faire des tours de physique, répétait-il. — Tu te moques, observait



l'Auvergnat à ce ricaneur ; tiens ceux-là ne sont que des conscrits, ils t'en apprendront. As-tu vu quelquefois l'essieu de bois prendre feu rien qu'en tournant dans son moyeu ? — Non. — Eh bien ! tais-toi. Tenez, donnez-moi, Marin, j'ai la poigne plus forte que vous. Je passai les morceaux de bois à l'Auvergnat, et il y alla de si bon cœur, qu'à la fin nous les vîmes s'enflammer. — Hein ! dit-il à Gracioso, en lui portant brutalement les bouts de bois sous le nez, ça te la coupe ! — Ah ! que c'est gentil ce que tu fais là !... veux-tu te sauver, vilain marsouin ! — Est-ce que tu prendrais la mouche, par hasard, répliquait l'Auvergnat, tu ne vois pas bien que je plaisante. — Ah ! oui, tu es encore un beau moineau pour plaisanter... tiens, tu es gai comme un croque-mort le jour de la Passion.

A peine eûmes-nous établi notre feu, que nous fûmes assaillis par des myriades d'insectes qui nous couvraient de leurs brûlantes piqûres. Nous cassâmes des branches d'aulne, dont nous

agitions vivement le feuillage dans tous les sens. Mais, malgré nos efforts, cette nuée dévorante nous entourait toujours ; sans cesse les escadrons ailés revenaient à la charge avec le plus opiniâtre acharnement. — Polissons de cousins ! disait Gracioso, persévérant dans son humeur joviale. Savez-vous, Marin, qu'ils ne sont pas du tout aimables les cousins du pays !... Ah mais vraiment, ajoutait-il en se grattant alternativement partout, ma parole d'honneur, il n'y a pas sur mon corps large comme une centime qu'ils n'aient dégusté... C'est que c'est très-sérieux, ça me démange et j'enfle ; je ne suis qu'ampoules ! Vous verrez que demain matin je vais être comme un ballon. Faut-il aimer le petit tondu ! Faut-il l'aimer pour s'exposer à des avanies pareilles ! Ah ! que je voudrais lui montrer ma peau : elle en est criblée... je gage que s'il nous voyait dans cet état, ils nous ferait tous barons... oui, barons, c'est le moins.... ah ! jarni coton, mam'selle Suzon, ça me dévore...

eh ! les autres, sentez-vous ça comme moi ?... quelle chienne de jouissance... oh... oh... c'est trop fort, il me ferait comte de l'empire ! et à mesure qu'il prenait, qu'il nous donnait des titres, il se mettait tout en sang.

Mais nous n'étions pas moins tourmentés que lui. Pendant sept mortelles heures il nous fallut endurer ce supplice, sans pouvoir goûter un instant de sommeil.

Heureusement nous avions avec nous Gracioso pour nous impatienter et nous faire rire. Il gouaillait les conscrits ; il forçait le Béarnais à se défendre d'être Gascon ; il faisait jurer l'Auvergnat, et moi, il m'amusait, bien que quelquefois je fusse obligé de le rappeler à l'ordre. En somme, il nous faisait à tous passer le temps, et nous avions en lui une merveilleuse distraction.

---

#### CHAPITRE XIV.

---

### L'Île et le Hameau.

La seconde leçon. — Nous tentons le passage. — Trois de mes compagnons se donnent peur. — Colère de Gracioso et de l'Anvergnat. — Le dernier morceau de pain. — Le hameau de l'île et l'habitation du seigneur. — Nous sommes attaqués par des chiens. — On nous prend pour des voleurs. — Le coup de fusil. — L'accident de Gracioso. — Ses reproches. — On est de mon avis. — Les coups de hache. — Le chemin en biais. — Le gué impraticable. — Grande joie. — L'entrechat de Gracioso. — Trois décisions importantes. — A tour de rôle. — Je suis désigné par le sort. — Nous sommes affamés.

Dès que le jour nous eut permis de lever le camp, nous nous empressâmes de sortir du marécage et de regagner les bords de la Bérésina; nous ne nous arrêtâmes qu'à midi : alors la chaleur se faisant vivement sentir, je songeai à donner à mes élèves leur seconde leçon de

natation. A la hauteur où nous étions, la rivière n'était pas très large, et la rive opposée paraissait d'un accès facile. Après la leçon, je déterminai mes camarades à tenter le passage. Je fis d'abord deux voyages pour transporter tout nos effets; j'essayai ensuite de faire placer un des conscrits derrière moi, les deux mains appuyées sur mes hanches de manière à ce qu'il n'eût plus à agir que des pieds.

Nous nous essayâmes quelque temps au bord de l'eau, et tout eût été le mieux du monde, si le camarade avait pu bannir la peur. Après bien des irrésolutions, au moment de partir, il ne put jamais se décider. — Allons, Béarnais, dis-je, montrez que vous êtes plus hardi que lui. J'eus beau piquer l'amour-propre du Béarnais, il ne voulut pas; l'autre conscrit ne se souciait pas non plus de s'aventurer, et tous trois prétendaient qu'ils n'étaient pas assez forts, et qu'il fallait attendre une troisième leçon, ou bien aller jusqu'à ce qu'un gué se présentât.

Cependant Gracioso, ainsi que l'Auvergnat étaient parvenus de l'autre côté. Le premier, en me voyant revenir seul pour chercher notre bagage, se mit à lancer contre le Béarnais et contre les conscrits un feu roulant d'épigrammes et de lazzis de toutes les couleurs. — Qui m'a bâti des pékins de cette espèce; ils sont donc de la race des chats!... O panades! panades! L'Auvergnat grognait: — Pour des conscrits, je conçois, je leur pardonne; mais pour un Béarnais, un Gascon, que ça se fait toujours valoir! Sacré propre à rien!... Et ça est corporal encore! Ah! que je voudrais qu'un bon Cosaque lui tombe sur le dos.

Je tâchai d'apaiser l'Auvergnat, et quand il eut assez tempêté, nous repassâmes tous trois la rivière.

Ces allées et ces venues nous avaient fait perdre beaucoup de temps, et, ce qui était plus malheureux encore, nous avaient donné un violent appétit. Nous en étions à notre dernier morceau de pain: il y passa complètement,

malgré toutes les remontrances d'une prudente économie. Nous marchâmes ensuite jusqu'à la chute du jour, et, rentrant alors dans la forêt, nous allâmes y chercher un refuge et du repos.

Le lendemain, même marche, mêmes exercices de natation, même appétit, mais plus de pain, et par conséquent plus de déjeuner. Vers les onze heures, nous apercevons tout à coup une petite île, au milieu de laquelle s'élève un hameau et une assez jolie maison, que son apparence nous fait juger être celle du seigneur. Deux ponts sont établis pour la communication. Après nous être bien concertés, nous nous hasardons à en traverser un, dans le double but de demander des vivres et de voir s'il n'y aurait pas quelque bateau dont nous pussions disposer pour passer la rivière.

La maison du seigneur, où nous voulions nous adresser d'abord, était située au bout de l'île à droite. Au lieu de nous y rendre directement, nous faisons le long tour, en prenant à

gauche, afin de pouvoir faire notre inspection sur le bord de l'eau; mais hélas! à peine sommes-nous à moitié chemin, que deux gros chiens sortent d'un taillis en aboyant, et nous attaquent avec fureur. Nous sommes saisis d'épouvante, et nous voilà sautant par-dessus des toiles étendues sur l'herbe, et prenant à toutes jambes la ligne la plus courte pour sortir de cette île malencontreuse. Nous nous sauvions comme des voleurs, et sans doute les habitans eurent l'idée que nous en étions, puisqu'au moment même où nous atteignons la forêt, on nous lâcha un coup de fusil qui ne blessa personne.

Le pauvre Gracioso, ainsi que l'un des conscrits avaient été mordus, le premier à la fesse et le second au bras gauche, ils restaient un peu en arrière de nous; mais le coup de feu leur rendit du courage et des forces, et, quoiqu'il y eût alors moins de danger puisque nous étions dans le bois, et que les chiens avaient cessé de nous poursuivre, nous n'en continuâ-



mes pas moins de courir. Quand nous nous arrêtâmes, nous étions tellement essouffés que pendant quelques minutes il nous fut impossible de prononcer une parole; mais ensuite nous ne pûmes nous empêcher de rire aux éclats, en voyant l'air piteux et les grimaces du petit conscrit. Quant à Gracioso, il souffrait aussi de sa morsure; mais ce qui lui faisait le plus de peine, c'est que son pantalon avait été déchiré; il en raccommodait les lambeaux avec des épines, en guise d'épingles. — Joli début! s'écriait-il, belle réception, ma foi, de la part des maîtres et des chiens! Les uns nous prennent pour des canards sauvages; et les autres pour des gigots de mouton! Si du moins ma *pelure* n'était pas entamée! mais c'est ça qui est le plus guignonnant. Où est-il donc celui qui nous vantait tant la bonté de ces honnêtes barons? Cette apostrophe s'adressait directement à moi. — Mon cher Gracioso, lui répliquai-je, vous qui êtes un garçon d'esprit, comment pouvez-vous dire pareilles choses? Leur avez-vous parlé à ces

barons pour les accuser ; et ne voyez-vous pas que notre mésaventure n'est due qu'à notre imprudence ? Nous nous sommes présentés en troupe comme des étourdis, tandis qu'un ou deux d'entre nous seulement auraient dû se diriger vers la maison, alors je ne doute pas qu'on ne nous eût fait un tout autre accueil.

Chacun fat de mon avis. — Le marin a raison ; il faut écouter le marin, disaient les conscrits et le Béarnais. Si nous l'avions écouté hier, nous serions à présent de l'autre côté de la rivière. Je vis que si nous tentions de nouveau le passage, ils ne reculeraient plus devant l'entreprise. Et comme il était d'autant plus urgent de prendre ce parti, que nos estomacs grondaient faute de vivres, je proposai de nous mettre en route à l'instant même pour tâcher de découvrir un point où le trajet de la Bérésina fût facile à effectuer.

Vers les six heures du soir, nous venions de quitter la grande forêt, et nous marchions dans un petit bois qui continuait à longer la

rivière, lorsque nous entendîmes retentir des coups de hache. Nous écoutâmes attentivement, et nous dirigeant en silence du côté d'où paraissait le bruit, nous pûmes bientôt apercevoir à travers les branches, trois paysans qui taillaient des arbres au bord de l'eau. Après les avoir dépassés, nous nous mîmes en observation derrière des arbrisseaux, afin d'examiner et de reconnaître la position. La rive opposée était beaucoup plus basse que celle où nous nous trouvions; la forêt qui la bordait était souvent interrompue par des terrains cultivés, et dans l'éloignement, on découvrait une vaste plaine semée çà et là de gros bouquets de bois. En reportant la vue de notre côté, on remarquait un sentier qui allait aboutir en biais à la rivière. Certainement il y avait là un gué dont la direction devait être transversale. Persuadés que nous ne nous trompions pas, nous attendîmes là avec la plus grande impatience que la nuit fût venue et que les paysans fussent partis.

Ils ne tardèrent pas. Dès qu'ils se sont reti-

rés, nous nous mettons nus, et, nos paquets de hardes bien assujétis sur nos têtes, nous entrons tous les six dans l'eau, sur une seule file. C'est moi qui vais en avant pour sonder le passage : c'en est un, mais pour le moment il n'est pas guéable. Je ne suis pas à moitié chemin, que déjà j'ai perdu pied. Je me retourne et fais part à mes compagnons de ma triste découverte.—Allons! leur dis-je, il n'y a pas à hésiter, il faut faire le reste à la nage. Je transporte d'abord nos paquets sur l'autre rive; l'Auvergnat et Gracioso s'élancent après moi; nous abordons, et je reviens chercher les deux conscrits ainsi que le Béarnais. Cette fois ils sont résolus : je les guide, les aide, les soutiens, et au bout de quelques minutes nous nous trouvons tous réunis de l'autre côté de la rivière. Il nous semble dès-lors que nous avons franchi les limites de la Russie; nous sautons comme des enfans, nous bondissons de joie. L'un fait dix culbutes sur l'herbe; l'autre chante à gorge déployée; nous sommes obligés de le faire taire :

Gracioso se place dans une position d'escrime : — *Une, deux*, crie-t-il, *à toi, à moi la daille de fer* ; et il se fend à fond, comme s'il avait un adversaire devant lui. Gracioso bat des entrechats : il nous dit qu'il va passer un six ; il n'y arrive pas, mais en retombant, il prend une de ces poses gracieuses qu'il a souvent admirées à la Gaité ou à l'Ambigu-Comique.

Lorsque notre ivresse fut un peu calmée, nous tîmes conseil. — Laissez parler le marin, dit Gracioso, en venant s'appuyer sur l'une de mes épaules, sa figure contre la mienne ; le marin est notre chef de file... c'est lui qui doit avoir la parole... Voyons, parlez, Marin... — Oui, oui, oui. Tous sont disposés à m'entendre. — A présent, leur dis-je, que nous avons laissé la Bérésina derrière nous, le premier pas est fait, et le premier pas est toujours le plus difficile. Nous rejoindrons, je n'en doute pas ; mais il ne faut pas commettre d'imprudence. D'abord, je pense que nous ne devons pas nous arrêter avant de nous être procuré des vivres.

— Adopté, interrompit Gracioso, car mon estomac bat la breloque d'une fière force. — Nous serons encore plus d'une fois dépourvus, continuai-je; et, pour trouver notre subsistance, il nous faudra entrer dans les villages; mais je ne vois pas la nécessité de nous exposer tous. L'un de nous, deux au plus se détacheront, afin de s'assurer des dispositions des habitans, et surtout pour voir s'il n'y a pas de chance de rencontrer des Cosaques ou des Russes. — Ah! oui, interrompit Gracioso, car ce sont de vilains messieurs. — Comme cette reconnaissance, poursuivis-je, n'est pas sans danger, nous irons chacun à notre tour; et pendant que ceux qui seront désignés s'avanceront, les autres se tiendront à l'écart ou se cacheront dans les bois. — Bien tapé, mon amiral, dit Gracioso; et tous les camarades approuvèrent.

On tira aussitôt au sort pour savoir qui commencerait, et je fus désigné avec l'Auvergnat. Ces résolutions prises, nous continuâmes à re-

monter le cours de la Bérésina, en suivant un chemin qui obliquait à gauche. Il me serait impossible d'indiquer avec précision l'endroit où nous avons traversé le fleuve. Cependant ce dut être dans la direction de Swislocz, à dix ou douze lieues au-dessus de Bobruisk.

Maintenant, dans cet itinéraire, je ne compterai plus les journées de notre périlleuse pérégrination. Nous marchons ; mais au milieu de nos perpétuelles inquiétudes, de nos craintes, de nos agitations sans cesse renaissantes, les dates nous échappent, et nous n'avons guère le loisir de les remarquer.

Notre vie n'est plus qu'un véritable vagabondage dans le temps comme dans l'espace. Les jours et les nuits s'écoulent ; mais pour nous il n'y a plus d'époques que les incidens de notre course, que les faits qui nous atteignent, les occurrences bizarres qu'on ne peut jamais oublier : Tout le reste se résume en un bloc d'adversité et de misère ; c'est le fond du tableau ; les épisodes seuls se dessinent, et, je le crois, tou-

jours avec un vif intérêt. Après cela nous errons par la pluie battante qui, durant la plus grande partie de 1813, tomba comme un déluge sur ces contrées. Nous errons, nous demandant chaque jour où nous sommes, et ne l'apprenant pas.

Dans cette situation, la faim est notre tourment habituel; puis avec elle, ce sont des transees qui se renouvellent à chaque instant. Les aboiemens inopinés d'un chien, les cris des pâtres, dont ces vastes forêts ont retenti, un cheval qui secoue sa crinière, non loin de nous, le craquement d'une branche que le vent a rompue, le bruit subit d'une voiture: tout nous fait fuir, tout nous épouvante, et les bois ne sont plus assez noirs, assez épais pour nous cacher. A chaque souleux nous voudrions pouvoir nous enfuir à cent pieds sous terre.

Nous avons besoin de nous approcher des habitations, des hameaux, des bourgs, des villages; c'est là qu'est notre pain. Pourtant l'aspect de chaque maison nous fait trembler,



et le soin de notre sûreté nous interdit les sentiers battus.

Les plaines découvertes n'existent pas pour nous, on nous verrait : notre route est une route à obstacles ; ce sont des rivières sans pont, de profonds ravins, des marais fangeux, d'impénétrables broussailles sur la lisière des forêts. Nous ne pouvons faire un pas sans être arrêtés, sans être obligés à de pénibles détours ; la clarté du jour est notre guide ; et c'est elle aussi qui suspend notre course, et qui nous rejette avec les bêtes fauves au milieu des bois, où nous sommes réduits à brouter et à nous nourrir d'herbes que nous ne connaissons pas, de champignons qui peut-être sont vénéneux ; et avec ces dangers de toute espèce, ces privations, presque sans intervalles, point de repos à espérer, point de nuits tranquilles... Les cousins, que je ne vis nulle part en aussi grande quantité, ne nous laissent pas de répit : nous attendons les ténèbres avec impatience, car elles sont notre liberté, et ils nous

font maudire les ténèbres... Nos visages sont en feu, ils sont tuméfiés; nos yeux en aperçoivent les boursouflures; nos mains, nos jambes, notre poitrine, notre cou, toutes les parties de notre corps sont imprégnées du poison corrosif que les terribles insectes ont déposé dans notre épiderme; nous brûlons, nous nous déchirons avec nos ongles, nous nous ensenglantons... Au martyr que nous endurons, on dirait qu'on nous a passé la chemise du centaure Nessus !...

Voilà la carrière dans laquelle nous sommes entrés; nous ne rétrograderons plus.

---

## CHAPITRE XV.

---

### Gracioso.

Nous sommes arrêtés par des marécages. — Une nuit à la pluie. — La faim nous presse. — Les dix francs de récompense. — Deux par deux. — Les femmes ont peur. — Le produit de la collecte. — Le pain qui étrangle. — L'effet d'un bon accueil. — Les deux chasseurs. — Je vais à la découverte avec l'Auvergnat. — La grosse blonde et les bonnes religieuses. — Le pain de seigle et les fromages à la pie. — On s'effraie et nous nous effrayons. — Nous devenons méfians. — La maison à cheminées. — Gracioso en belle humeur. — C'est son tour et celui d'un conscrit. — Il tombe bien.

LA nuit approchait; un vent de sud-ouest soufflait avec violence et amoncelait sur nos têtes de noirs et épais nuages, qui déjà couvraient et obscurcissaient tout le ciel. Nous pressions le pas, mais arrêtés bientôt par un marécage nous réfléchissons qu'il est trop tard pour

nous y engager , et nous rentrons dans le bois où nous choisissons un abri. La pluie commençait à tomber ; elle dura presque toute la nuit , et malgré les arbres nous ne cessâmes pas d'être mouillés.

Le lendemain au point du jour nous traversâmes à la hâte les marais qui nous avaient arrêtés la veille, et au lever du soleil nous aperçûmes devant nous un village.—Marin, me dit Gracioso, voilà des maisons là-bas, est-ce que nous allons vous attendre ici ? c'est que je suis pressé moi, je meurs de faim ; aussi je promets dix francs de récompense payables à Paris, rue des Cordiers, n. 6, à la première pomme de terre, betterave ou carotte qui voudra avoir seulement deux minutes d'entretien avec moi... — Moi je n'y tiens plus, dit à son tour le Béarnais. — Nous n'y tenons plus, répètent les conscrits... — Eh bien ! arrive qui plante, reprit Gracioso, allons tous ensemble au village ! et au petit bonheur !...

Il se mit à imiter avec sa bouche le bruit

d'un tambour qui bat le pas accéléré : nous le suivîmes et nous entrâmes dans le village , sans avoir pris d'autre précaution , que de nous informer près d'un petit pâtre s'il n'y avait ni Russes , ni Cosaques. Comme le seul but de notre expédition était d'obtenir quelques vivres, il fut décidé que nous nous séparerions , et que nous irions deux à deux frapper aux portes de toutes les maisons. Dans quelques-unes notre aspect hideux effrayait tellement les femmes, qu'elles refermaient à la hâte leur petite fenêtre et ne répondaient plus ; dans d'autres on nous donnait des morceaux de pain plus ou moins gros. A la fin de notre tournée nous en avions de quoi remplir deux musettes. Mais quel pain ! Il était de pur sarrasin, et par économie l'on y avait laissé cette enveloppe du grain, qui, comme on le sait, ressemble assez à des écailles de poisson. Les premières bouchées , grâce à notre appétit , passèrent assez facilement , mais le repas ne s'acheva pas sans force grimaces que nous faisait faire ce

maudit son qui nous ratissait le gosier. — Ah ! pour le coup, dit Gracioso, en ayant l'air de s'étrangler, j'ai une arête dans la gorge ; mauvaise décoction, Marin, tout-à-fait mauvaise : ce n'est pas là notre pain de Gonesse.

Le bon accueil que nous avons reçu des paysans, remonta un peu notre moral et dissipa une partie de nos craintes. Notre provision de pain suffit pour nous sustenter pendant quelques jours, et lorsqu'elle fut épuisée, nous entrâmes dans d'autres villages, où l'on fut plus ou moins libéral à notre égard, mais où il ne nous arriva aucune catastrophe.

Un matin nous étions cachés dans une forêt ; de notre refuge nous voyons passer à quelque distance de nous deux hommes vêtus à la française et portant chacun un fusil sous le bras. Nous les suivons d'abord de l'œil, ensuite nous nous avançons sur leurs traces, et nous apercevons devant nous une assez grande maison isolée au milieu des bois. Ils y entrent l'un et l'autre. — Je me tromperais bien, dit Gra-

cioso, oh ! ce n'est pas une cassine, il doit y avoir là de la bonne réjouissance. Qui va en parlementaire ? A qui le tour ? — Au marin et à moi, répond l'Auvergnat. — Eh bien ! bon vent, l'Auvergnat, et ne reviens pas les mains vides !

Nous nous dirigeons vers l'habitation et nous arrivons ; après quelque hésitation nous pénétrons sous le vestibule ; une porte nous fait face : nous frappons.

Probablement on n'avait pas entendu, et nous n'osions pas redoubler, quand une grosse fille blonde, bien fraîche et bien jouffue, ouvrit une porte latérale. Elle allait sortir ; à notre aspect, elle s'arrêta, jeta un cri, et recula pour refermer la porte sur elle ; mais notre attitude suppliante la retint sur le seuil, et elle marmota quelques mots comme pour s'enquérir du motif de notre visite. — *Fran-sous prisonniers, misérables, un peu de klieba,* répondîmes-nous.

Alors elle rentra, et au bout de quelques mi-

nutes elle reparut accompagnée de deux personnes vêtues de noir. A leur costume, il nous sembla que c'étaient des religieuses. Elles s'empressèrent d'abord; mais tout à coup elles ralentirent le pas, puis soudain elles s'arrêtèrent, étonnées et effrayées sans doute de notre état de dénuement. Ce fut donc à distance qu'elles nous parlèrent et que nous échangeâmes, dans deux langues différentes, plusieurs phrases que notre pantomime rendit significatives.

Les deux religieuses nous avaient parfaitement compris : elles se retirèrent, et, immédiatement après, nous les vîmes revenir : l'une tenant dans ses mains deux fromages à la pie; l'autre un pain de seigle de huit ou dix livres. Oh! les bonnes femmes! puisqu'elles nous montrent des dispositions favorables, il faut en profiter : levant quatre doigts d'une main, je tâche de leur indiquer que quatre de nos camarades nous attendent dans la forêt. Cette précaution nous valut la moitié d'un autre pain, et nous nous éloignâmes après bien



des remerciemens, dont elles nous eussent volontiers tenus quittes, car elles n'étaient pas fort rassurées.

Nous rejoignîmes nos compagnons, qui, du plus loin qu'ils nous virent avec des provisions, firent de grandes démonstrations de joie. Fort bien! disions-nous, le pays est hospitalier; avec de l'humilité et de la confiance, nous aurons accès chez les seigneurs. Toutefois, nous ménageâmes nos vivres. Il fut convenu qu'ils dureraient trois jours; et comme j'étais chargé de la distribution, je sus rendre la décision irrévocable.

Le troisième jour expiré, nous n'avions plus rien, et il fallut quitter de nouveau les forêts pour se mettre en quête. Nous ne sommes pas à deux portées de fusil d'un village; pour y arriver, il ne nous reste plus qu'à traverser un champ où deux hommes et quelques femmes sont occupés à arracher de mauvaises herbes. Nous avançons; mais les femmes, qui étaient baissées, se relèvent, et

aussitôt, en courant, du côté des deux paysans, elles jettent des cris d'effroi. Surpris, épouvantés à notre tour, nous fuyons à toutes jambes. Peut-être n'eût-on pas songé à nous poursuivre ; mais alors on ramasse des pierres, les paysans s'arment de bâtons, on nous donne la chasse, et nous regagnons rapidement la forêt, où nous ne nous arrêtons que quand les paysans ont cessé d'inquiéter notre retraite.

Nous nous étions dispersés, et nous ne pensâmes à nous rallier que long-temps après. Nous reconnûmes alors que nous avions fait une imprudence. Nul doute qu'en nous voyant en troupe, à proximité d'un bois, on ne nous eût pris pour une bande de brigands. — Ah ! quelle suée, dit Gracioso, quelle suée ! mais aussi nous sommes fichus comme l'as de pique ! avons-nous la mine d'honnêtes gens ? Oh ! décidément le capitaine d'habillement se moque de nous... Il y a là deux caporaux ; qui est-ce qui le dirait ? sans ses galons, un caporal, ce n'est qu'un homme, pas davantage. — C'est toujours plus

qu'un Parisien, répartit l'Auvergnat.—L'avez-vous entendu, Marin? est-elle grosse, celle-là? Ah! mon pauvre Auvergnat... tu auras encore de l'avancement, va : tu es assez bête pour faire un tambour-major.

D'après la leçon que nous venions de recevoir, il était bien évident que nous n'avions qu'un rôle à jouer, qu'une seule tactique à adopter : celle du loup, qui flaire avant de se mettre en campagne, et qui rentre sous bois à la moindre circonstance qui l'effarouche. Ce n'est pas que, subitement attaqués, nous ne fussions gens à nous défendre, bien que sans armes ; mais ce moyen devait être notre pis-aller. Nous avions besoin d'un autre courage : nous désertions ; les privations auxquelles nous nous étions exposés n'avaient qu'un but... notre liberté ; nous n'avions qu'une seule idée : *rejoindre* ; et Dieu sait les obligations que nous imposait cette ferme volonté ! La prudence devait être l'unique règle de notre conduite. Nous voilà donc plus méfians, plus craintifs que jamais ; ce n'é-

tait plus qu'après une hésitation extrême que nous approchions des villages ; un paysan isolé suffisait pour nous inquiéter : nous l'abordions toutefois ; mais si celui-là se laissait facilement approcher ; s'il voulait bien nous abandonner le morceau de pain qu'il avait emporté pour son repas ; s'il nous rassurait sur la présence des Russes ; cet autre que nous rencontrions le lendemain se mettait sur ses gardes ; il nous parlait brusquement , et lui demandions-nous si les habitans de son endroit étaient hospitaliers , il nous invitait à nous en assurer par nous-mêmes ; ses réponses étaient : *nics naï* (je ne sais pas), ou *niema* (je n'en ai point).

Dans les premiers jours de juin, après avoir passé douze heures à chercher notre route à travers d'immenses marécages , nous étions revenus sur la lisière d'une forêt , mais plus fatigués et plus affamés encore que nous ne l'avions été jusque-là..... Tout à coup, de chaque côté du sentier que nous suivons, se déployent de vastes champs cultivés, et devant nous se des-

sine une élégante habitation, que le nombre de ses cheminées nous signale comme une de ces maisons de seigneurs toujours bien pourvues, qui sont en effet les greniers d'abondance de la Pologne. — On fricasse ici, dit Gracioso, en faisant un temps d'arrêt grotesque, et en tirant son chapeau à une cheminée d'où s'échappait de la fumée; puis, se grimant comme quelqu'un qui se délecte à humer quelque bonne odeur... heun, ça sent la Râpée, ça sent la matelotte, je parie qu'ils sont là dedans cinq, six à table, et qu'ils ne nous ont pas seulement attendus. Ces gens-là connaissent si peu les usages! on est si Savoyard en Pologne! Dites donc, Marin, allez donc leur dire qu'on ne se conduit pas comme ça. — Des plaisanteries, lui répondis-je, ne sont pas des raisons, allez vous-même, car c'est votre tour et celui de... le nom m'échappe. — Bah! vraiment, c'est mon tour! c'est différent, reprit Gracioso; en ce cas, c'est donc à moi à faire le menu: que voulez-vous que je vous apporte? un poulet rôti à point,

une dinde aux truffes, des pieds de mouton à la poulette, ou bien une anguille à la tartare?..... Voyons, décidez-vous : aimez-vous mieux du pain sec... Oui, du pain sec, n'est-ce pas? c'est plus nourrissant. Allons, en route, camarade ! puis s'arrêtant : Savez-vous que j'ai une fameuse venette.... Ce n'est pas le tout que les Polonais soient polis, il faut encore qu'ils soient honnêtes..... Et puis s'il y avait des Cosaques..... quelle soupe ils nous tremperaient!....

C'est avec ces différentes pasquinades, et en faisant les contorsions de peur les plus comiques que le pauvre Gracioso s'acheminait vers la maison du seigneur. Embusqués derrière de gros sapins, nous le suivions des yeux ainsi que son camarade qui avait fait quelque difficulté pour l'accompagner. Quand il fut tout près de l'entrée principale, Gracioso se retourna vers nous, et là, le dos renversé, les jambes écartées l'une de l'autre, les bras tremblotans, et la bouche toute grande ouverte, il imitait d'une

manière burlesque le frémissement convulsif des niais de mélodrame dans une scène d'effroi ; enfin, regardant de droite et de gauche, il fait encore quelques gestes bouffons, il s'avance, nous croyons qu'il va frapper. Il pose les doigts sur le marteau et les retire brusquement, secouant sa main comme s'il se l'était brûlée... mais il revient en déterminé et frappe enfin.

La porte s'ouvrit presque immédiatement. Alors prêtant l'oreille, nous entendîmes un bruit confus de voix, avec un accent singulier : — *Ah bonjour, Mossié Français !.. Comment portez-vous ?... Vous venir Minski ?* A ces paroles succédèrent de grands éclats de rire, et nous n'entendîmes plus rien. Ce nouveau genre de réception nous inquiéta quelque peu, puis beaucoup. — Je ne sais, dis-je à mes compagnons, mais il y a là-dedans de l'ironie et de l'insulte... J'ai bien peur pour nos camarades... les seigneurs de ce pays parlent mieux français que cela... Et prudemment nous com-

mençons à battre en retraite, mais à très-petits pas. Nous écoutâmes et attendîmes encore. — C'est inutile, dis-je au bout d'une demi-heure, ils sont perdus, partons.

Le cœur attristé, nous fîmes le tour de la propriété, et tous nos doutes furent éclaircis ; trois chevaux avec de petites selles très-hautes étaient attachés par la bride à un treillis qui séparait l'écurie d'un grand verger. Nous poussâmes ensemble le même cri : — *Ils sont dans les mains des Cosaques !* Aussitôt, pleins de terreur, nous nous enfonçons dans la forêt ; là, nous nous arrêtons, nous revenons sur nos pas pour jeter un dernier regard. L'œil au guet, nous prêtons en même temps une oreille attentive : si nous pouvions nous être trompés ! Mais le bruit de plusieurs voix et un hurra qui n'était pas équivoque, ayant éclaté : — *Décampons bien vite, dit le Béarnais, et un quart d'heure après nous courions encore.*

Pauvre Gracioso ! que sera-t-il devenu ? et



son camarade ; ses pressentimens n'étaient que trop fondés , quand il hésitait à approcher du château!...

---

CHAPITRE XVI.

---

**L'hospitalité.**

Le paysan et le tonneau. — Il est bienveillant. — Nous nous sommes bien orientés. — Le baron silencieux. — Le quartier de pain. — Nous serons bientôt nus. — Nous regrettons Gracioso. — Nous voyons de haut. — Nous ne sommes plus que trois. — Le moulin sans toiture. — Premier sommeil sur la paille. — Nous vivons de racines. — Nos misères au comble. — Nous touchons à notre dernier jour. — Les exhortations d'un jeune homme. — Il nous pousse par les épaules. — Encore un baron. — Premières nouvelles de la grande armée. — Mon désenchantement. — La baronne et les jeunes polonaises. — Soins touchans. — Une alerte. — On nous fait cacher. — L'ukase de l'empereur Alexandre. — Notre bagage. — La lettre de recommandation et la bourse. — Les dames polonaises en prières. — Adieu!... adieu! — Un nom que j'ignore. — Nowogrodeck

Nous étions à huit ou dix lieues au sud-ouest de Minski que nous avons dépassé. Vers dix ou onze heures, un village se trouva devant nous, et, sur la porte de la première maison nous aperçûmes un paysan occupé à nettoyer un tonneau. L'ordre de notre service se trouvant

dérangé par la perte de nos deux compagnons, aucun de nous ne voulut aller en éclaireur pour prendre des informations ; c'est en vain que je stimulai le Béarnais et le conscrit, ils ne répondirent rien. Pour en finir nous nous mîmes tous les quatre en campagne. A notre approche le paysan suspendit son travail et nous vit venir sans témoigner aucune crainte. Nous étions exténués, il nous fit entendre qu'il compatissait à notre état, et il se déplaça pour nous guider et nous montrer la maison du seigneur de l'endroit. A l'entendre c'était un digne homme, très-humain : *Dobre pana , dobre*. Chemin faisant je lui fis quelques questions qui avaient trait à la route que nous devons suivre, et par ses réponses j'acquis la conviction que nous nous étions bien orientés.

Derrière un massif d'arbres, nous trouvâmes le baron. C'était un homme de cinquante ans environ, au front vénérable, aux longues et épaisses moustaches, déjà grisonnantes ; enveloppé dans sa capote à la polonoise, la tête

recouverte d'un bonnet fourré, les deux bras appuyés sur une palissade, il semblait méditer. Il nous vit venir à lui sans bouger, écouta notre requête du plus grand sérieux, sans nous interrompre, sans même nous adresser un mot. Après que nous lui eûmes fait l'exposé de nos misères; il se frotta le menton dans ses mains, nous tourna le dos, entra chez lui, en sortit avec un morceau de pain bis-blanc, nous le donna, et nous laissa le remercier et partir sans avoir l'air d'y faire la moindre attention.

Ce quartier de pain venait à point, mais il fut bientôt dévoré et n'augmenta guère nos forces. Marchant depuis long-temps exposés à des pluies continuelles, nous étions transis sous nos hardes, qui, déjà en très-mauvais état lors de notre départ, étaient maintenant réduites en lambeaux. Depuis au moins dix jours, nous n'avions pu nous sécher entièrement une seule fois. Les nuits surtout étaient cruelles au fond de nos forêts : nous éprouvions d'horribles

frissons qui nous réveillaient en sursaut et interrompaient cent fois notre sommeil. Au point du jour le découragement s'emparait de nous : notre humeur était surtout rembrunie depuis la perte de ce pauvre Gracioso, dont l'inépuisable gaité ne se démentait jamais. Oh ! qu'il nous faisait faute, ce pauvre Gracioso ! Avec lui, tout était supportable, et dans nos misères, il n'y en avait pas de si grande dont il ne pût nous faire rire : aussi combien nous le regrettions ! Nous nous disions : — Peut-être n'est-il pas tué ; mais il vaudrait mieux qu'il fût avec nous ; et plus nous allions, plus nous sentions qu'il nous manquait.

Le second ou le troisième jour après la perte de nos deux compagnons, nous nous trouvâmes sur un monticule assez élevé, où nous fîmes une petite pause, autant pour souffler et gémir, que pour prendre connaissance du pays que nous parcourions. Partout de belles prairies, à gauche une petite rivière et un moulin aban-

donné, à droite une jolie maison blanche, et pour y arriver un étroit sentier qui séparait en deux une pièce de seigle. La pluie n'ayant cessé de tomber depuis vingt-quatre heures, nous étions trempés jusqu'aux os; et pour dernière angoisse, il n'y avait rien, absolument rien dans notre bissac. — Comment diable allons-nous faire pour nous tirer de là? dit le conscrit; et comme personne ne répondait à cette interrogation. — Ah! c'est là votre avis, reprit-il, en ce cas, bonne chance et bon courage; pour moi, j'abandonne la partie, il n'y a pas de chien qui tiendrait à ce métier, j'en ai assez, et je n'en puis plus; qu'il y ait des Russes, ou qu'il n'y en ait pas, je me rends à la maison là-bas, ils feront de moi ce qu'ils voudront; qu'ils m'éreintent de coups, qu'ils me tuent, je m'en f... Voyons, me suivez-vous?... Une fois, deux fois, trois fois... Non!... bonsoir donc. Et il partit.

Nous le vîmes descendre la colline d'un pas résolu et enfiler le sentier. Alors nous l'appelâmes

à grands cris : nous avions la ferme persuasion que cet entêtement était simulé, et qu'il nous saurait gré de notre obstination à le rappeler ; mais c'était un parti pris, nous pouvions en juger aux gestes de ses bras et aux mouvemens de ses épaules ; il pressa sa marche et nous le perdîmes de vue.

Nous voilà donc réduits à trois, le Béarnais, l'Auvergnat et moi. Ceux-ci étaient des montagnards de vingt-cinq à vingt-six ans, endurcis à la fatigue, et comptant plusieurs campagnes. J'étais le plus jeune ; mais j'avais par-devers moi onze années de service dans la marine ; façonné encore enfant à l'obéissance passive, éprouvé par deux années de séjour à Cabrera, île horrible, d'où je m'étais échappé moi treizième ; puis marin de la garde, c'est-à-dire soldat d'un corps d'élite, le premier de l'armée peut-être ; de plus, soldat par goût, rêvant l'épaulette, rêvant la croix d'honneur, rêvant tout ce que peut rêver un jeune homme, on concevra que les malheurs, les privations de toutes sortes de-

vaient me trouver tenace ; et sur ce point mes deux compagnons ne me cédaient en rien.

J'ai dit que sur notre gauche nous avons vu un moulin à eau : nous nous y rendîmes , croyant y trouver un abri, mais la toiture en était enlevée ; il fallut voir ailleurs. Une planche servait de pont sur la petite rivière ; nous gagnâmes la rive opposée, et courûmes, à travers des marais fangeux , nous réfugier dans les bois qui étaient au-delà.

Je n'ai plus les lieux présens , et d'ailleurs leur description, qui n'apprendrait rien au lecteur, serait fatigante par sa monotonie ; si je trouve plus loin le nom d'un village, je le dirai, et alors celui qui voudra avoir une idée de ces pays, pourra recourir à un guide plus sûr que mes souvenirs. Quant à moi, je ne saurai l'entretenir d'autre chose que de forêts et de marécages : c'étaient là , je le répète , nos lieux de refuge ; l'aspect d'un village nous donnait la fièvre, et rien au monde n'aurait pu nous décider à le traverser , tant la peur d'y rencon-



trer des Russes nous dominait ! Le coin d'un bois était notre observatoire , et encore une fois , ce n'était que d'après les protestations les plus positives d'un paysan isolé , que nous nous décidions à aller demander des secours à la chaumière la plus voisine ; l'aumône ne fût-elle alors que de quelques onces de pain , suffisait à notre nourriture d'un jour , trop heureux si nous pouvions y ajouter quelques racines , que pendant la nuit nous allions arracher à la terre !

Tout en cherchant les bois , nous découvrîmes un gîte dans une grange écartée : c'était la première fois que depuis Bobruisk , nous trouvions un lit de paille ; nous nous y étendîmes avec ivresse. — Quelle heure peut-il être ? disait l'un de nous. — Dix heures , répondait un autre. — Et à quelle heure viendra le jour ? — A trois : — Nous avons donc cinq heures de sommeil... ô bonheur !... oui ; mais la crainte de les dépasser faisait que ce bonheur ne nous profitait pas , et que , réveillés

en sursaut avant minuit , appréhendant qu'un second sommeil ne nous menât trop loin, nous primes le parti de déménager.

Depuis que j'ai promis un nom de lieu , il s'est écoulé une quinzaine de jours , pendant lesquels notre triste position n'a fait qu'empirer : ce nom , c'est *Nowogrodeck* , ville qu'on nous apprit exister aux environs ; mais il est un autre nom que je voudrais connaître de préférence : c'est celui de la digne famille qui nous donna l'hospitalité.

Nous touchions aux derniers jours de juin , et sans doute aussi à notre dernier jour... Nous étions si misérables , et tellement exténués par un jeûne de soixante-douze heures , qu'à peine nous pouvions nous soutenir. Nous n'osions plus poser sur le sol nos pieds meurtris , enflés , tout couverts d'écorchures ; le Béarnais seul était assez ingambe ; il était depuis deux heures à la lisière d'un bois , lorsqu'il vit venir de son côté un jeune homme en habit-veste et chapeau rond. Aussitôt il accourut pour nous

demander s'il devait l'aborder et l'interroger. — Oui, oui, abordez, risquez tout, répondimes-nous en nous hâtant autant qu'il était possible; et nous arrivâmes pour nous rencontrer juste avec le jeune homme, qui fit un geste d'effroi, et se fût enfui peut-être si nous n'eussions pris une attitude humble pour implorer sa compassion. Il voulut bien nous entendre, et à notre grand étonnement, il nous montra à environ cent cinquante pas une maison de seigneur, où, disait-il, on nous donnerait l'hospitalité. — Et les Russes? lui dimes-nous. — Pas de Russes, *Pana iest Rouskinis*, répondit-il; et il ajouta: Le seigneur y est, et il n'y a pas de Russes. Là - dessus il nous poussa tous les trois par les épaules, et il nous quitta; mais son regard semblait nous dire: Si je n'étais pas pressé, je vous y conduirais bien volontiers, cependant, allez, allez. Et tout en marchant rapidement, il se retourna deux fois pour nous faire de la main et des yeux la même exhortation.

En supposant même qu'il nous induisit en erreur, il n'y avait pas à balancer. Soutenus, l'Auvergnat et moi, par le Béarnais, nous prîmes la direction du château que l'angle de la forêt nous avait caché, et bientôt nous fûmes en face d'un jeune homme d'environ vingt-huit ans, vêtu à la française avec beaucoup d'élégance. Persuadé qu'il parlait le langage d'une nation dont il adoptait le costume, je m'avançai, et lui adressai ces mots : — Monsieur, nous sommes de malheureux prisonniers français échappés des mains des Russes ; nous venons avec confiance vous demander quelques secours ; vous voyez en quel état nous sommes. — D'où venez-vous, et où allez-vous ? dit-il d'un ton grave. Et après que j'eus satisfait à ces questions, il reprit : — Mais votre armée est encore loin ; je doute très-fort que vous puissiez traverser les armées russes et prussiennes. — Et prussiennes, monsieur ?... — Ah ! vous l'ignorez ? (En effet, notre étonnement était à son comble.) Oui, ajouta-t-il avec humeur, et prus-

siennes... C'est une défection générale. Je vous plains sincèrement, mes amis. Puis entrant dans quelques détails, il nous parla de plusieurs victoires remportées par les Français (ce qui nous soulagea un peu); mais bientôt il appuya sur la complication des événemens politiques, sur les résultats difficiles à prévoir, d'une seconde lutte plus acharnée encore que la première.

Quel désenchantement pour moi! moi crédule, qui, sur la foi de quelques mots, que pendant la retraite j'avais pu recueillir de la bouche de l'Empereur, supposais qu'après s'être réorganisée sur le Niémen, notre armée était rentrée dans la Samogitie et la Lithuanie, et qu'elle était maintenant en pleine marche sur Saint-Pétersbourg! Il fallut bien encore avaler ce calice d'amertume, et nous en remettre à la Providence du soin de notre conservation. C'étaient les premières nouvelles que nous avions des armées: nous étions atterrés au point de ne pouvoir proférer une seule parole.

Cependant le jeune seigneur, du ton le plus

amical, nous invita à le suivre. Il appela, les portes s'ouvrirent, et à peine entrés, nous fûmes entourés de cinq ou six jeunes femmes qui, en nous voyant, jetèrent des exclamations de douleur : — Jésus Marie ! Jésus Marie ! Pauvres malheureux ! pauvres infortunés ! Voyez donc dans quel état est celui-ci ! et celui-là qui ne peut se soutenir !.... Toutes ces paroles consolantes étaient dites en français. On nous fit asseoir, on nous glissa quelques nippes sous les pieds, et soudain ce fut dans tout le château un mouvement général.

La maîtresse du lieu donnait les indications : l'une revenait avec du linge, l'autre avec de la charpie ; on apportait des vivres, de l'eau-de-vie, des fauteuils... oui, des fauteuils de salon !... et déjà la baronne était à genoux, lavant, épongeant mes pieds, quand le jeune seigneur arriva tout effaré... — Les Russes ! les Russes ! rentrez tout cela, dépêchez, dépêchez ! Jamais je ne vis une pareille alarme. En un clin d'œil, tout disparut, et on nous remit entre les mains

d'un valet de chambre qui reçut l'ordre de nous conduire en lieu de sûreté. Celui-ci nous faisant passer par une porte de derrière, nous mena tout près du château dans un champ de seigle, où il nous recommanda de nous coucher à plat ventre et de ne pas plus remuer que si nous étions morts.... Ah ! quels braves gens, nous disions-nous tout bas, après qu'il se fut éloigné.

Nous étions là depuis une heure, occupés à mordiller, à hacher des brins d'herbe, quand nous entendîmes quelqu'un frapper dans ses mains; nous levâmes un peu la tête, et nous reconnûmes le valet de chambre, qui nous fit signe de le suivre. Nous nous levâmes, et il nous conduisit dans une grange voisine, où l'on avait disposé de la paille fraîche pour notre coucher. Nous n'y fûmes pas plutôt, que nous reçûmes la visite de la baronne, qui, remise de son trouble, vint continuer son pansement si brusquement interrompu. — Dieu soit loué ! ils sont partis ! dit-elle. Oh ! vous ne vous faites

pas d'idée dans quelle mortelle inquiétude nous étions!.... En prononçant ces mots, elle était encore tout émue, et sur l'azur de ses yeux pleins de douceur brillait une larme que la joie de nous savoir délivrés d'un danger imminent y avait épanchée.

— Pauvres jeunes gens! reprit-elle, que vous devez avoir souffert! Oh! nous vous plaignons de toute notre âme, et nous vous admirons; comment ne pas être touché de tant de courage! Sa voix modulait chacune de ses expressions; c'était la ravissante mélodie de la compassion unie à l'enthousiasme..... Je l'entends encore, cette mélodie; elle caresse encore mon oreille avec ses accens consolateurs!... Et je la vois cette créature du ciel, avec son sourire d'ange, sa taille aérienne, sa chevelure d'or, dont les boucles onduaient sur un cou plus blanc que le fin tissu de sa robe dont les plis gracieux dessinaient les contours les plus suaves.... Qu'elle était là, belle, sensible, sublime lorsqu'à la vue de trois hommes portant sur eux l'em-



preinte de la pauvreté, les stigmates d'une longue souffrance et toutes les souillures de la misère la plus profonde, elle ne s'abandonnait qu'à l'élan d'une vive sympathie, aux inspirations d'une charité à toute épreuve!... Elle était devant moi, les deux genoux à terre, assise sur ses talons, et penchée sur ma jambe, qu'une de ses femmes soutenait. — Pauvre jeune homme! répétait-elle à chaque fois qu'elle pressait un peu les chairs; dites-moi si je vous fais mal.... Et moi, les yeux pleins de larmes, je ne pouvais que répondre : — Mon Dieu, madame, que je suis confus, que je suis reconnaissant de tant de bontés! Permettez, madame, je ferai bien cela moi-même. — Oh! reprenait-elle avec un sourire des plus affables, vous n'y gagneriez pas; je m'y entends mieux que vous, et puis n'y faites pas attention : et tout bas dans mon cœur je disais : ma mère, ô ma mère! ces soins me la rappelaient..... Pendant qu'elle me les prodiguait, mes deux camarades dégourdisaient leurs pieds dans une grande bassine

d'eau tiède qu'on avait apportée. — Je serai à vous tout à l'heure, leur disait-elle ; mais votre compagnon est le plus malade , et c'est par lui que j'ai dû commencer.

Quand vint leur tour, l'Auvergnat et le Béarnais voulurent lui épargner la peine qu'elle avait prise avec moi ; mais elle insista, et ils ne purent se défendre d'accepter ses services. Elle songeait à tout ; rien n'échappait à sa sollicitude ; les ordres volaient, et elle ne s'interrompait pas, dans la tâche qu'elle s'était imposée. — Avez-vous fait chauffer la bière, demandait-elle à ses suivantes ? On lui présenta une petite aiguière. — Vous y avez mis du sucre ? — Oui, madame la baronne. — C'est bien. C'était une lotion pour nos blessures.

On lui passa ensuite des bandes et de la charpie imprégnée de je ne sais quel onguent, et c'est elle seule qui l'appliqua.... — Femme de Dieu ! ne cessait de s'écrier l'Auvergnat ; oh ! il n'y en a pas deux comme vous ; vous pouvez vous vanter d'être bonne ! Pour faire trêve à nos remer-

cimens, elle nous parla de la visite des Russes. — Savez-vous bien, nous dit-elle, que nous avons couru de grands risques et que s'ils vous avaient surpris ici... — Eh quoi! madame, m'écriai-je, il y aurait eu du danger pour vous? — Beaucoup, reprit-elle : l'exil en Sibérie et la confiscation de nos biens, voilà le châtement que le débonnaire Alexandre réserve aux Polonais qui enfreindront sa défense de donner asile à des Français. — Ah! madame, s'il en est ainsi, il faut que nous nous éloignons à l'instant même. — Non pas, non pas, reprit-elle, vous resterez jusqu'à ce qu'on vous ait pourvus des choses les plus indispensables pour votre route; songez d'abord à bien vous reposer cette nuit, à bien dormir, et demain, nous verrons... Allons, dans une heure, je vous enverrai à souper, et en prononçant ces mots, elle sortit.

— Le diable torde le cou à l'empereur Alexandre, à lui et à toute sa séquelle de Cosaques! dit l'Auvergnat quand elle se fut retirée.

On ne tarda pas à nous servir un repas si

copieux, que je ne me souvenais pas d'en avoir fait de semblable, même quand j'étais le pensionnaire du cuisinier d'un seigneur. Le lendemain, le déjeuner ne fut pas moins substantiel : de l'excellent pain, de la bière, des côtelettes de mouton... Quel changement de fortune ! Depuis bientôt quatre mois, c'était la première fois que nous mangions réellement.

Dans le château, l'on ne s'était pas couché... Parentes, amies, domestiques, la baronne avait mis en réquisition tout le monde, afin de confectionner divers objets nécessaires pour remonter un peu notre garde-robe. Vers les quatre heures de l'après-midi, tout était prêt. Nous vîmes entrer le valet de chambre du baron avec un paquet qui contenait un pantalon et une chemise pour chacun de nous : le peu de nippes que nous possédions avaient été lavées, appropriées, raccommodées ; nos pauvres capotes dont la corde commençait à s'user, avaient été également restaurées.

Notre toilette achevée, le valet de chambre

nous conduisit au château, où, dans la salle d'entrée, nous trouvâmes la baronne occupée à disposer notre bagage. Elle tenait un grand bissac dans lequel nous vîmes mettre deux pains assez gros qu'on avait fait cuire pendant la nuit, un quartier de lard, du gruau, quelques sachets de farine, et un pot pour faire notre cuisine dans les bois. La généreuse baronne avait tout prévu. Elle allait, revenait, s'arrêtait pour réfléchir encore à ce qui pouvait nous manquer. Quoiqu'elle eût un nombreux domestique, elle agissait plus qu'elle ne commandait : aussi était-elle tout en nage, et ses joues s'animaient des plus belles couleurs.

Au moment où l'on fermait le sac, elle se ravisa tout à coup : — Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, où ai-je donc la tête ! j'omettais le plus essentiel ; et elle courut à une chambre voisine, où elle prit un briquet, de l'amadou, des allumettes, de la charpie, des bandes, de l'onguent, et plusieurs autres petits objets qu'elle glissa dans un coin du bissac. Nous étions pé-

nétrés de tant de bontés. — Voyons , demandait-elle aux personnes qui l'entouraient, je n'oublie rien? Eh bon Dieu! des cravates, et celui-là qui n'a pas encore de chaussure..... C'était de moi qu'elle parlait. Vite et vite, elle vole chercher des cravates, et revient aussitôt avec une charge de bottes et de pantoufles fourrées : j'eus beaucoup de peine à en trouver à ma convenance; elles étaient toutes d'une grandeur énorme, et bien plus propres pour la chambre que pour le voyage; enfin, pourtant je me pourvus tant bien que mal.

Nous n'avions pas encore revu le baron; il entra. — Messieurs, nous dit-il, j'aurais beaucoup de plaisir à vous garder ici, mais ma maison est particulièrement surveillée; à chaque instant les Russes nous tombent sur les bras, et très-certainement, ils finiraient par vous découvrir. Je me vois donc forcé de vous recommander à l'un de mes amis; voici une lettre pour lui; mon valet de chambre vous conduira. Je pris la lettre, et au même moment la

baronne me remit une petite bourse, en ayant la précaution de m'indiquer la manière de la cacher, ainsi que l'usage que je devais en faire. Je le répète, une mère n'a pas plus de sollicitude pour ses enfans : c'était les larmes aux yeux que nous recevions ses avis; nos cœurs suffoquaient, et nous ne pouvions que répéter cent fois : — Ah! mon Dieu, madame, que vous êtes bonne! que vous vous êtes donné de peine pour nous! Comment pouvoir reconnaître... Croyez que nous n'oublierons jamais tant de soins, tant de bontés!...

Notre guide était prêt; il montait un superbe cheval noir. — Allons, partez, mes amis, dit le baron, et soyez heureux!... — Oui, oui, ils le seront, reprit la baronne; le bon Dieu les conduira dans leur patrie. — Et si la fortune favorise vos armes, ajoute le baron, et que vous reveniez dans ces contrées, tâchez de vous rappeler la position de ce château, où des Français seront toujours bien venus. — Faites mieux, monsieur le baron, lui dis-je en pre-

nant une de ses mains que je pressai contre mes lèvres; faites mieux, dites-nous votre nom; pour qu'il reste à jamais gravé dans nos cœurs, je réponds que vous n'aurez pas besoin de nous l'écrire. — Oui, oui, dit-il, j'en suis persuadé; mais... c'est inutile. Adieu, mes amis... Allons! de la prudence, et du courage.

Nous partons, précédés du valet de chambre. Parvenus sur une petite éminence, nous voulons donner un regard de gratitude et de regret à ce noble manoir où nous avons été si bien accueillis. Qu'apercevons-nous en nous retournant? sur la terrasse en avant du château, des femmes sont en prières; au milieu d'elles est la vertueuse Châtelaine, à genoux, les mains jointes, et les yeux au ciel qu'elle invoque avec ferveur, et en arrière du groupe, un jeune homme, la tête penchée, les mains au front, paraît absorbé dans une rêverie profonde. C'est le baron... Quel recueillement! Elle prie Dieu pour nous, cette noble famille! L'émotion que nous fait éprouver cette vue est



si vive, que nous ne pouvons nous dire un mot de ce que nous ressentons. Nous sanglotons malgré nous, nos jambes tremblent : à travers les pleurs qui mouillent nos yeux, nous ne distinguons plus qu'un vague mouvement dans lequel tous les objets se confondent... La commotion est trop forte, nous ne pouvons la supporter plus long-temps. — Adieu! adieu! disons-nous. Nos mains s'étaient alternativement posées sur notre cœur et sur notre bouche, comme pour en détacher cette parole à peine articulée. Muets et silencieux nous poursuivîmes notre chemin.

Maintenant, me faudra-t-il mourir sans avoir revu cette famille, cette femme si humaine, si dévouée, que pour nous racheter la vie, elle ne craignit pas d'exposer la sienne. Hommes riches, voyageurs, ô vous tous qui courez du midi au nord, si vous avez lu ces pages, veuillez acquitter la dette d'un soldat. J'ai parlé des environs de Nowogredeck : si le hasard guide vos pas dans ces contrées, informez-vous du château qu'ha-

bite la famille la plus vertueuse. Là, vous trouverez le baron et son épouse; vous leur direz, que le plus jeune, le plus souffrant, le plus misérable des trois prisonniers auxquels, dans l'été de 1815, ils donnèrent l'hospitalité, leur a voué une reconnaissance éternelle, et que, de tous ses souvenirs, le plus cher est celui des Polonais.

Mais depuis lors, tant d'événemens se sont passés! Une révolution a péri, et avec elle la Pologne qu'elle devait régénérer; et c'est peut-être, hélas! au fond de la Sibérie, qu'il faudrait porter l'expression des sentimens qui m'animent. Dans ce grand naufrage, où la vengeance a infligé à la vertu tous les châtimens du crime, que sont-ils devenus, nos amis, nos bienfaiteurs? Dieu veuille les avoir préservés!

---

---

## CHAPITRE XVII.

---

### Catastrophes.

La lettre de recommandation. — On nous appelle. — L'officier de santé français. — Un baron qui ne nous reçoit pas. — Il nous fait donner de l'argent. — La panade au lard. — Nous restons sur notre appétit. — Le système que nous nous proposons de suivre. — Nous chantons. — Précautions minutieuses. — Les paniques et les déviations. — Le défaut de renseignements. — Un métier de loup. — Les champignons et les fraises sauvages. — Emportement contre les Cosaques. — La picée de blé. — Nous sommes surpris par les Russes. — Fatale méprise. — Notre bagage nous sauve. — Une perte qui nous désole. — Nous tombons au milieu d'une colonne de Russes. — Les pierres qui se réveillent. — Les Cosaques au puits. — Course et station. — Actions de grâces. — Deux jours et demi sans manger. — J'ai perdu une partie de notre argent. — Achats chez le juif. — Joie d'un avenir prochain. — Rencontre nocturne. — Le plongeon. — Les Cosaques nous prennent pour des bêtes fauves. — Le Béarnais a le dos en sang. — Nous passons une rivière à la nage.

IL était presque nuit quand nous arrivâmes sur les propriétés du seigneur auquel nous étions recommandés. A une faible distance du château, notre conducteur nous fit coucher dans un champ de seigle. — Restez là, nous dit-il, je vais vous annoncer, et si rien ne s'op-

pose à ce qu'on puisse vous recevoir : soyez persuadés qu'on ne tardera pas à venir vous chercher.

Au bout d'un quart d'heure nous entendîmes marcher et remuer les épis; on approche, et bientôt quelqu'un appelle à voix basse : — Français, Français ! êtes-vous-là ? Nous nous montrons. — Messieurs, nous dit la personne qui avait appelé, le baron m'a chargé de vous exprimer tout son regret de ne point vous recevoir, mais il a déjà chez lui un officier de santé français; et il ne pourrait recueillir d'autres personnes sans exposer, lui d'abord, et celui qu'il veut bien garder dans son habitation. — Monsieur, répondis-je, nous ne demandons point à entrer. Nous ignorons en quels termes est conçue la recommandation du généreux seigneur qui nous a fait conduire ici; mais quels qu'ils soient, nous connaissons l'ukase de l'empereur Alexandre, et nous ne voudrions pas faire courir à monsieur le baron les chances d'une nouvelle infraction. Il y a déjà

assez de générosité de sa part à cacher, au péril de sa fortune et de son existence, un de nos compatriotes. — Sans doute, reprit l'inconnu ; mais en arrivant ici, cet officier de santé parlait le polonais avec assez de facilité, et comme depuis il s'est perfectionné dans cette langue, les Russes ne peuvent que s'y méprendre.

Cet envoyé du seigneur polonais était peut-être le chirurgien lui-même ; je le soupçonnai du moins, mais je n'en fis rien paraître. Après que nous eûmes encore échangé quelques paroles : — Tenez, dit-il, voici ce que le baron me charge de vous remettre. C'étaient trois pièces de monnaie de la valeur d'à peu près douze francs.

Dès qu'il se fut retiré, nous gagnâmes la forêt voisine, où nous fîmes les apprêts de notre souper, qui consista en une panade au lard, que nous ne laissâmes pas refroidir, car manger chaud était pour nous le bien suprême. Afin de ménager nos ressources, nous restâmes sur notre appétit.

Ne marcher que de nuit afin de n'être plus obligés de s'interdire les chemins frayés ; au point du jour se réfugier dans les bois, ou s'en écarter le moins possible ; n'entrer dans les villages qu'à bon escient, et seulement quand nos vivres seraient épuisés, pour nous approvisionner auprès de juifs qui font tout le commerce du pays : tel était le système que nous nous proposons de suivre ; mais nous ne devons toucher à notre argent qu'à la dernière extrémité.

Nous mêmes dès la nuit suivante notre projet à exécution : nous quittâmes nos bois et nos marécages, marchant d'un pas délibéré, et quelquefois nous émancipant jusqu'à fredonner la petite chanson auvergnate ou béarnaise ; mais cette licence était rare, et nous ne la prenions jamais qu'à demi ; car le moindre souffle, le moindre craquement nous mettait dans les transes ; et pour peu qu'un de nous tournât la tête, c'en était assez pour que les deux autres se missent en mesure de gagner la forêt.

Nos précautions pour éviter les Russes étaient tellement minutieuses, que nous fûmes trois jours et trois nuits sans rencontrer personne. Pendant le jour, le moindre bruit suffisait pour nous faire suspendre nos préparatifs de cuisine, et nous ne les reprenions jamais qu'après le long intervalle d'un silence absolu. La nuit n'était pas non plus exempte d'alarmes : nous avions des paniques de toute espèce, et les mille et une fascinations des ombres nous mettaient en émoi. Des baliveaux, dont une brise faisait vaciller la tête flexible, étaient des cavaliers qui allaient lentement en se balançant sur leurs chevaux. Dans un champ de chanvre, les sommités touffues des tiges qui dépassaient les autres, figuraient, pour notre imagination, la coiffure d'officiers russes, dont les plumes de coq flottaient au gré du vent. Chacune de ces illusions concourait à déranger notre marche. D'autres déviations des plus étranges résultaient du défaut de renseignemens. Combien de fois, quand nous croyions avoir fait beaucoup de chemin,

ne nous est-il pas arrivé de revenir juste au point où nous avons délibéré pour nous assurer de notre direction !

Ce métier de loup finit par lasser notre patience : toujours des bois , toujours des marécages. Quand sortirons-nous donc de là , disait le Béarnais ? — Vous savez , lui faisais-je observer , que nous n'avons presque plus de vivres , et qu'il faut prolonger la durée du peu qui nous reste ; si nous quittons les bois , nous n'aurons plus la ressource des champignons et des fraises sauvages. — Belle ressource ! se récriait l'Auvergnat ; j'aimerais autant de l'eau... ça ne tient pas au ventre. — C'est vrai , reprenait le Béarnais ; ça passe ni plus ni moins qu'une lettre à la poste ; et encore , pour trouver cette belle denrée , nous nous exposons à nous perdre ; et puis , Marin , je vous dirai que je ne m'arrange pas du tout de la compagnie de ces cousins , qui depuis Bobruisk n'ont pas cessé de nous mettre la figure et les pieds en capilotade. Dieu vivant ! des cousins et des Cosaques , je crois d'hon-



neur que l'empereur des Russiens n'a que cela à son service. — Ah! oui, dit encore l'Auvergnat, il faut convenir qu'ils nous ont joliment travaillés, et qu'il serait bien temps un peu que nous puissions les travailler à notre tour..... Qu'ils viennent donc dans l'Auvergne, les capons! qu'ils y viennent donc! je parle des Cosaques! mais ils ne s'y frotteront pas... Je te leur travaillerais le casaquin, moi, à mon tour... Que je puisse les joindre seulement! — Oh! reprit le Béarnais, il faudra qu'ils nous payent tout ce que nous avons enduré....

Pendant qu'ils causaient ainsi, chacun pour soi, sans se soucier d'avoir un interlocuteur, je continuais de marcher sans rien dire. Nous étions justement alors dans un marécage, et harassés de fatigue par les efforts qu'il nous avait fallu faire pour désembourber nos pieds. — Eh! parbleu! dit l'Auvergnat, voyez le beau risque qu'il y aurait à traverser cette pièce de blé, et à gagner là-bas la grande route pour rejoindre ensuite ce grand taillis qui est de l'autre côté!

puisqu'il faut marcher à l'ouest, il me semble qu'il est par - là en plein : nous nous épargnerons ainsi cette grande promenade de bois et de marais que le ciel confonde, et dont nous ne trouverons jamais la fin. Voyons, est-ce décidé? est-ce à l'ouest qu'on marche ou non? — Dam, répondis-je, c'est comme on voudra ; pour moi, je ne m'y oppose pas : mais le pays est bien nu, et en cas de surprise, il faudra se rendre. Au surplus, essayons ; mais auparavant regardons bien ; ne voyez-vous personne? — Non. — En ce cas, va pour ce qu'a proposé l'Auvergnat, et en route.

Nous arpentons lestement le terrain, et la route franchie, nous entrons dans un autre champ de blé, en suivant un sillon. Parvenus au milieu, nous faisons une pause, et mettant bas notre bissac, nous nous étendons au soleil. Il y avait une demi-heure que nous jouissions de ce repos, et nous étions en pleine sécurité, lorsque nous entendons près de nous des voix et un bruit de pas. Inquiets, nous nous levons

à moitié, et nous voyons quatre soldats russes qui s'avancent assez rapidement. — Où diable vont-ils donc? disons-nous tout bas; et ne pouvant deviner leur intention, à tout événement, nous nous décidons à ramper pour arriver au taillis..... Nous y sommes bientôt; mais au moment où l'un de nous écarte les pailles pour passer sa tête, il est aperçu par les quatre soldats. L'éveilleur est donné; ils vont nous voir. Nous nous levons tout effarés, et eux, non moins stupéfaits que nous, hésitent sur ce qu'ils ont à faire. Cette rencontre si imprévue de part et d'autre provenait de ce que, en croyant déboucher dans le taillis, nous avions débouché sur un chemin de traverse qui le séparait du champ de blé.

Cependant les Russes se sont élancés sur nous, et nous nous débattons machinalement sous leurs mains, quand l'un d'eux apercevant notre bagage court pour s'en emparer; un second le suit, puis un troisième. Mes compagnons sont en fuite; mais mon Russe me tient

encore. D'un coup de poing sur l'avant-bras je lui fais lâcher prise, et je me sauve à toutes jambes, sans regarder derrière moi, sans être même tenté de ramasser un de mes souliers fourrés qui est resté dans la vase.

Je veux atteindre mes compagnons ; mais eux, persuadés que je suis prisonnier, et sentant quelqu'un qui les talonne, redoublent de vitesse. J'aurais bien voulu leur crier : c'est moi ! mon haleine était si courte, et ma bouche tellement desséchée que je ne pus parvenir à proférer une syllabe... Enfin, suffoqué, sans force, sans voix, je tombai. Alors seulement mes camarades se retournèrent et me reconnurent. Nous étions à quinze pas environ les uns des autres, pâles, le cœur battant et l'oreille encore attentive... C'en était fait de nous, si dans ce moment les Russes se fussent présentés ; mais ils ne se soucièrent pas de nous donner la chasse, et nous en fûmes quittes pour notre bagage. Cette perte nous fut sensible ; certainement c'était peu de chose qu'un petit sachet de gruau et quel-

ques cuillerées de farine ; mais en les menageant bien, il y avait là de quoi nous préserver de la mort encore pendant quatre jours. C'était peut-être notre vie qu'ils emportaient, ces maudits Russes ; cependant ce que nous regrettions le plus, c'était notre pot de terre, notre briquet, notre amadou et nos allumettes. Le manque de ces objets dérangeait toutes nos combinaisons.

Tristes, consternés, nous rentrâmes dans la forêt, où nous marchâmes jusqu'au déclin du jour. Alors nous en sortîmes pour suivre la grande route, où nous projections de faire pendant la nuit le plus de chemin possible. Nous avançons ; mais bientôt, par-devant, par-derrière, de tous côtés, nous entendons des chants, des sifflemens d'hommes ; on crie, on appelle, on répond ; nous voyons allumer des feux, et c'est justement sur la route : ce sont des bivouacs qui s'établissent. Il serait imprudent de vouloir les traverser : nous faisons un grand circuit, et dès que nous les avons dépassés, en venant reprendre notre

direction , nous tombons au milieu d'une colonne de soldats qui marchent dans le plus grand désordre. Heureux de ne pas être aperçus , nous la laissons s'écouler , et presque immédiatement après elle , nous traversons sur un petit pont de bois une rivière que je crois être la Stchara.

Il pouvait être minuit.... Parvenus sur l'autre rive , nous voulons nous acheminer vers un gros bourg que nous avons remarqué sur une hauteur.... Nous faisons quelques pas , et bientôt notre vue s'arrête sur une foule confuse d'objets blancs tellement rapprochés les uns des autres qu'ils interceptent le chemin ; il en est encombré. — Nous ne sommes pourtant pas aux environs de Saint-Flour , dit l'Auvergnat ; quelle tapée de pierres ! Pendant qu'il se récrie d'étonnement , derrière nous arrivent une foule de soldats russes. La clarté de la lune qui commence à paraître , pourrait nous trahir ; nous n'avons pas de temps à perdre , et vite chacun de nous ajuste de l'œil et du pied

celle de ces pierres qui lui semble la plus solide.... Chacun s'élançe... grand Dieu ! sur le dos d'un Russe enveloppé de sa capote grisâtre..... Les dormeurs que la chute a surpris se réveillent en sursaut, avec des jurons affreux. Nous chancelons, nous roulons au milieu d'eux, et nous nous relevons pour retomber, car la précipitation, la peur et des obstacles que nous ne savons plus éviter, ne nous permettent pas de reprendre notre équilibre. Toutefois, nous courons, enjambant, sautant, trébuchant, culbutant par-dessus ces corps tellement pressés que nos pieds ne touchent pas une seule fois la terre. Pendant ce trajet, à travers les têtes, les jambes, les épaules que nous foulons, nos yeux tendus n'embrassent que l'espace qui nous reste à parcourir.... Qu'il est grand encore ! oh jamais, non, jamais nous ne nous tirerons de là ! nous sommes perdus ! Le désordre augmente : de tous côtés c'est une explosion de murmures ; mais quand ils ont lieu, nous sommes à quelques pas de ceux qui se plai-

gnent. Ils cherchent, ils demandent : l'ouragan a passé, ils ne voient rien, et, en grommelant, ils se laissent retomber sur le sol, où ils reprennent leur première position. Quinze soldats au moins s'étaient levés sur leur séant : pas un ne se rendit compte de cette alerte.

Oppressés, suant à grosses gouttes, nous atteignîmes enfin le haut de la côte. Nous entrâmes dans le bourg où il y avait des Cosaques : nous les vîmes occupés à abreuver leurs chevaux auprès d'un puits qui était au milieu d'une place. Nous la traversâmes d'un pas rapide, et filant par une ruelle, nous fûmes bientôt dans les champs. Là fut notre première station, et nous nous jetâmes dans les bras les uns des autres, sans pouvoir proférer une parole....

Quand j'eus recouvré le souffle et la voix : — Ah ! m'écriai-je, c'est le ciel, c'est Dieu qui nous sauve ! dix fois indigne celui qui dira non ! Mais la gratitude de mes camarades égalait pour le moins la mienne, et mon exclamation ne trouva pas d'opposans.



A chaque fois que nous avions une aventure de ce genre, nous nous promettions d'être à l'avenir plus circonspects, mais nous ne tardions pas à nous relâcher de notre prudence; souvent la nécessité elle-même nous contraignait à donner beaucoup au hasard; nous étions alors téméraires jusqu'au prochain fâcheux accident, puis nous nous tenions de nouveau en défiance, et cela durait tant que la défiance elle-même ne nous avait pas replongés dans l'excès de la plus cruelle misère.

A dater de cet événement, nous restâmes deux jours et demi sans manger, sans même goûter la moindre racine.

Étourdis des périls que nous avions courus, ne rêvant que Russes, que Cosaques, les voyant sans cesse autour de nous, croyant entendre leurs pas dans toutes les directions; frappés d'une pusillanimité d'enfant, nous étions incapables de renouer les pensées de notre salut. Soixante heures s'écoulèrent, pendant lesquelles nous n'osâmes sortir d'un bois

marécageux. Il est tel arbre, noueux, bicornu, couvert de mousse et le pied dans la vase qui, s'il pouvait parler, donnerait l'historique de ces heures d'angoisse, pendant lesquelles nous faillîmes ne pas retrouver notre courage.

Habitué aux plus rudes privations, nous semblions avoir fait un pacte avec notre estomac; cependant il réclama si impérieusement, qu'il fallut se résigner à une excursion pour laquelle je me dévouai. Depuis que nous avons fait une brèche à la bourse de la baronne, l'argent qu'on nous avait remis en dernier lieu était notre principal avoir; dans la crainte d'une catastrophe, je propose de n'emporter avec moi que la moitié de nos finances, et afin d'égaliser les parts, je veux remettre une des pièces à mes deux compagnons; mais j'ai beau chercher, secouer et retourner mes guenilles, les pièces ne se retrouvent pas. Le rouge me monte au visage, et déjà mes deux compagnons m'adressent des reproches. — Ah ça! elles se sont donc fondues, ces pièces! disait

l'Auvergnat; faut-il être hustuberlu ! n'avoir que ça à penser et le ficher en dérouté ! ça serait un enfant on lui f... le fouet. — Aussi, demandait le Béarnais, quand je proposais de les prendre pour les mettre dans ma poche de côté, pourquoi vous y êtes-vous opposé, Marin ? — Je ne répondais rien.... — Oui, répétait l'Auvergnat, pourquoi vous y êtes-vous opposé ? Oh ! vous pouvez vous vanter de nous avoir fait là un fameux chef-d'œuvre !

Moi, qui me croyais le moins étourdi, et par conséquent le meilleur gardien, j'avais perdu cet argent précieux, duquel dépendait peut-être notre existence; j'étais désolé : de désespoir, de rage, je m'arrachais le peu de cheveux qui me restaient. — Allons ! allons ! Marin, me dit l'Auvergnat, ce qu'on en dit, ce n'est pas qu'on en parle; ce qui est fait est fait; il n'en sera ni plus ni moins; à quoi ça sert de vous mettre comme ça sens dessus dessous ?... une fois que l'argent est semé, il ne repousse plus ; puisque c'est une affaire faite, on met un p, et tout est

dit. Vous avez offert d'aller dans le pays, il faut partir, mon homme... Je ne me le fis pas répéter.

Mon excursion fut couronnée d'un plein succès. Un juif qu'on m'indiqua, et dont je trouvai la porte ouverte, me donna, pour la moitié de ce que nous possédions, du pain et un petit pot d'une liqueur fermentée. Mes camarades, qui me suivaient de loin, me rattrapèrent, et nous échappâmes encore une fois à la mort.

Le reste de notre argent nous aida à vivre pendant quelques jours; il nous eût duré une fois autant sans la rapacité des juifs qui, devinant à notre air contraint et toujours pressé que nous n'avions pas le temps de choisir et de marchander, ne laissaient pas échapper l'occasion de vendre cher et de nous tromper sur le compte de la monnaie qu'ils nous rendaient.

Nous commençons à découvrir un pays moins triste. Notre gaité revint aussitôt que

nous fûmes un peu pourvus. Quelquefois nous repassions nos infortunes en croquant au pied d'un arbre quelques provisions. — Savez-vous, disait l'Auvergnat, qu'on n'en verra pas beaucoup comme nous ! pour n'être pas morts cent fois, il faut que nous ayons l'âme chevillée dans le corps... et quel chemin nous avons fait !... hein ? — C'est vrai, répondait le Béarnais ; nous avons tourné, passé, repassé par les mêmes places : si l'on mettait tout ça au bout l'un de l'autre, je parie que cela ferait des milles et des milles... et presque jamais de pain..... la famine partout. C'est pourtant cette gueuse d'idée de rejoindre qui nous donne des forces.... quand on veut bien une chose.... ce que c'est.... aussi j'espère bien que ça nous comptera. — Certainement, camarades, leur disais-je, ça nous comptera. Quelle satisfaction de pouvoir dire en arrivant : Tous les Français ne sont pas morts en Russie ; en voici trois qui viennent reprendre l'uniforme, et qui ont juré de ne pas mourir ailleurs que sous leurs dra-

peaux. Alors chacun s'empressera autour de nous; on nous questionnera; nous raconterons nos souffrances, nos privations, nos aventures; cela viendra aux oreilles des chefs; ils voudront nous voir; on nous présentera à un colonel, à un maréchal, à l'empereur même, et peut-être l'empereur dira-t-il : Voilà de braves gens, qu'on leur donne la croix, et qu'ils rentrent dans les rangs.... — Vous croyez, Marin ? observait le Béarnais. — J'en suis persuadé. — Sapristi, Marin ! s'écriait-il avec enthousiasme, si c'est comme ça, dépêchons-nous, ne moisissons pas ici; allons, preste! levons-nous et partons. Telle était l'espérance qui faisait quelquefois diversion à nos misères.

Un soir, nous sentions vivement cette joie d'un avenir prochain : le ciel était étoilé, la température était douce; il nous semblait que nous pouvions faire vingt lieues dans la nuit, tant nous étions animés et pleins d'espoir ! D'abord nous suivons un chemin tortueux qui dessinait les sinuosités de quelques chaînes de

montagnes ; puis ; par une pente douce , nous arrivons à des marécages , dont le croisement des grenouilles , qui retentissait dans ces solitudes , nous avait signalé la proximité .

Là , le chemin , en se prolongeant , formait une sorte de chaussée assez élevée ; heureux de pouvoir ainsi par extraordinaire passer le marais à pied sec , nous parlions presque haut , lorsque l'éclat d'un grand nombre de voix vint tout à coup nous obliger à baisser le ton . Des cavaliers paraissent s'approcher... Le bruit encore assez éloigné de leur marche nous préoccupe ; et tandis que nous ne songeons qu'à éviter leur rencontre , nous nous trouvons presque face à face avec un Cosaque qui précède d'une cinquantaine de pas le gros de la troupe . Il nous a vus . Sans l'attendre , je me jette vivement sur le Béarnais , qui tombe sur l'Auvergnat , et en moins d'une seconde , nous voilà déboulant l'un sur l'autre au fond du marécage . Une fois débrouillés , nous avons de l'eau jusqu'au menton ; mais nous ne bougeons plus .

— Aye ! aye ! mon Dieu ! crie le Béarnais qui , dans sa chute , a eu le dos déchiré par une racine. Nous lui posons la main sur la bouche , et pendant que nous sommes dans cette position , les chevaux des Cosaques , effarouchés par notre plongeon , défilent au grand trot , se cabrant , ruant , se dressant sur les jambes de derrière et ne pouvant se remettre de leur frayeur , malgré les coups de fouet et les cris de leurs maîtres. Deux ou trois s'entêtent à reculer ; mais l'éperon les emporte , et nous sommes enfin délivrés de nos transes.

Sans doute , le bruit que nous avons fait en tombant , ainsi que les plaintes sourdes de notre camarade , furent attribués à quelque bête fauve ; autrement on ne concevrait pas que nous ayons échappé dans cette occasion où nous étions tentés de si près.

Nous sortîmes de l'étang dans un piteux état : nous étions couverts de fange et d'herbages. Il fallut tordre nos vêtemens et nous occuper à nettoyer la blessure du Béarnais , qui ,



dans le premier moment, était tenté de me la reprocher. — Vous êtes blessé, lui dis-je, mais vous êtes libre ; et convenez que sans ma présence d'esprit, nous serions à présent perdus. Il en convint.

Le seul moyen de nous réchauffer sous nos haillons était de marcher, et de mettre tous nos membres en mouvement ; mais bientôt nous fûmes arrêtés par une rivière. Notre première idée fut de suivre ses bords ; cependant nous réfléchîmes que l'obscurité nous empêchait peut-être d'apercevoir un gué, et cette considération nous décida à attendre le jour loin de la route tracée, de peur de quelque nouvelle mésaventure.

Le jour vint, et le gué ne se trouva pas : il était sept heures du soir que nous le cherchions encore... Alors nous prîmes notre parti, et nous passâmes la rivière à la nage.



---

## CHAPITRE XVIII,

---

### **L'Ermitage.**

Nous n'avons plus d'argent. — Les paysans désintéressés. — Comble de la détresse. — Encore l'hospitalité chez un baron. — Bonnes nouvelles. — Un franc ennemi des Russes. — L'espoir d'une paix prochaine. — Nous habitons une bicoque. — L'oubli de la consigne. — Le roman de Ducray-Dumesnil. — Nous nous ennuyons à périr. — Conversation avec le baron polonais. — Grief contre Napoléon. — La haine héréditaire. — Ce qu'est la Pologne. — Les paysans patriotes. — Le congrès de Prague. — Le baron propose de nous nourrir pendant trois ans. — Quatre jours bien longs. — Le coup-d'œil à la lucarne. — Les deux moissonneuses égrillardes. — Les baisers qui volent. — Une figure de mauvais présage. — On nous annonce la reprise des hostilités. — Les conseils du baron. — Le brusque adieu. — On n'a pas songé à garnir notre bourse. — Quinze jours perdus. — Les pommes de terre et les navets.

CINQ jours s'étaient écoulés depuis notre station dans le marais, et ce laps de temps, employé en marches et contremarches continuelles, avait suffi et au-delà pour épuiser nos faibles ressources. Nous ne mangions plus depuis vingt-quatre heures ; l'espérance seule nous soutenait,

mais elle ne pouvait nous mener bien loin..... Au moins, quand nous avions quelque argent, nous pouvions compter sur l'assistance des juifs : les quelques pièces que nous possédions nous servaient à apprivoiser les paysans ; pour les aborder, nous n'avions qu'à les faire briller à leurs yeux. Alors ils ne s'effrayaient plus ; ils les prenaient, les regardaient, les retournaient d'un air assez indifférent, se laissaient aller à la commisération et nous les rendaient. Maintenant nous n'avions plus rien pour nous les rendre accessibles, plus rien pour tenter la cupidité des juifs.

C'est parvenus à ce comble de la détresse, qu'en nous dirigeant vers le sud, nous arrivâmes à trois lieues Est de Bialistock. A l'issue d'une vaste plaine où l'on faisait la moisson, un joli chemin s'offre sur notre gauche, nous le suivons, et il nous conduit en face d'un château. Ne trouvant personne à qui nous adresser pour prendre des renseignemens, nous approchons de cette demeure. Dans la cour, dont

une porte à claire - voie ferme l'entrée, est un paysan occupé à fendre du bois ; il lève la tête, et nous lui faisons signe de venir à nous. Il hésite, puis il se décide ; alors nous lui disons qui nous sommes, et comme il affirme qu'il n'y a pas de Russes chez le seigneur, nous le prions de nous annoncer ; aussitôt il nous quitte, et revient avec l'ordre de nous introduire.

Le baron était un homme d'environ quarante ans, d'une riche taille, et d'une figure très-caractérisée. Il avait les cheveux noirs, et sous ses sourcils épais, son œil pétillait de vivacité. Au moment où nous le vîmes, il était en frac bleu et en bottes à l'écuyère : on aurait pu le prendre pour un de nos officiers de grenadiers à cheval. Il avait une belle voix sonore, et s'exprimait en français avec une grande facilité. Après l'échange des premières paroles, comme nous restions debout, pour nous obliger à nous asseoir, il nous poussa sur une banquette, et se mit lui-même à cheval sur une

chaise. Là, il nous interrogeait, nous interrompait, et s'étonnait que nous eussions pu échapper aux Russes. — En vérité, disait-il, vous avez joué de bonheur, car je rencontre partout ces animaux-là ; puis il s'engagea dans la politique, et calcula les chances des opérations de l'armée française. Il nous apprit que nos troupes avaient battu les Russes et les Prussiens, et voyant le plaisir qu'il nous faisait, il sortit, revint avec des papiers et des lettres qui constataient les triples victoires de Lutzen, Bautzen et Wurschen.

Cependant nous mourions de besoin. Mes compagnons, inquiets de ce qu'il n'avait pas l'air de s'en apercevoir, me touchèrent du coude pour m'engager à aborder le chapitre des subsistances. Je me mis alors à raconter notre existence dans les forêts, et je ne manquai pas de dire que, depuis Bobruisk, la faim avait été le plus horrible de nos tourmens. — Pauvres Français ! s'écria-t-il ; mais aussi vous n'êtes pas assez confians dans les Polonais : il

n'en est pas un qui vous refusât des secours, ni qui fût capable de vous trahir.

J'avais parlé trop tôt, car le cuisinier arrivait, nous portant à boire et à manger. Au train dont nous allions, le baron vit bien vite que cette pitance ne suffirait pas; il ordonna qu'on mit la broche. — Je sais, dit-il, que les Français aiment le rôti; je veux que la broche tourne pour des Français: elle a malheureusement déjà trop tourné pour ces grédins de Russes. Pour nous faire prendre le temps en patience, il nous annonça qu'il y avait une suspension d'armes. — La paix, ajouta-t-il, ne peut tarder à être conclue. Des négociations sont entamées, et ce que vous avez de mieux à faire, c'est d'en attendre chez moi le résultat. Vous vous épargnerez ainsi beaucoup de dangers et de misère. — Oui, objectai-je; mais ce terrible ukase, qui défend de donner asile à des Français! — Aussi, répondit-il, ne vous garderai-je pas ici: à une demi-lieue de cette habitation, j'ai une bicoque où je vous enverrai;

mon valet de chambre sera seul dans la confiance de votre retraite, et nous nous moquerons des Russes.

Après que nous eûmes fait honneur au rôti, on pensa à notre translation, et le baron s'occupa de nous procurer tout ce qu'il supposait nous être nécessaire pendant notre séjour. Je le priai de nous faire donner des plumes, du papier et de l'encre, afin de pouvoir correspondre avec lui. Cette demande excita sa surprise : il s'étonnait, sans doute, qu'un soldat sût écrire ; et dès ce moment je crus m'apercevoir qu'il nous traitait encore avec plus de bienveillance qu'auparavant.

Quand nous partîmes il était nuit. La bicoque où nous conduisit le valet de chambre, était située entre deux forêts, au milieu d'un vaste champ : elle avait dû être la demeure d'un garde ; maintenant elle était sans porte, et dans un état complet de dégradation. Un gremier était le seul endroit à peu près logeable, nous nous y installâmes, et bientôt après nos provisions arrivèrent.



Le baron nous avait expressément recommandé de ne pas sortir. — Évitez surtout, nous avait-il dit, de vous faire voir des paysans : ce n'est pas qu'ils soient capables de vous dénoncer ; mais quand ils sont ivres ils jasant, et une indiscretion de leur part pourrait nous compromettre. Il fallut donc nous enfermer dans notre taudis, et nous y tenir coi.

Au bout de deux jours, nous nous ennuyions à périr : un beau soleil couchant nous fit oublier la consigne ; nous ne pûmes nous empêcher de sortir et d'aller rôder aux environs. Le lendemain nous poussâmes un peu plus loin, et notre promenade commença de meilleure heure ; le surlendemain, nous fîmes une excursion nouvelle. Chaque soir nous ramenait quelques heures de liberté ; mais les journées n'en étaient pas moins longues. Afin d'avoir un moyen de nous distraire, j'écrivis au baron, en le priant de nous envoyer quelques livres français, et dès le jour suivant, une voiture attelée de deux superbes chevaux s'arrêta devant notre ermitage.

Le baron y était avec sa femme. Ce fut elle qui me remit plusieurs volumes, en disant du ton le plus affable : — Je ne sais si vous avez lu cet ouvrage ; dans tous les cas il ne peut manquer de vous intéresser ; il y est question de malheurs, et comme vous avez beaucoup souffert, vous saurez y compatir. C'était un roman de Ducray-Dumesnil : *Paul ou la Ferme abandonnée*.

Les deux époux craignant d'être remarqués, mirent pied à terre, et nous invitèrent à les accompagner dans la forêt. Chemin faisant, le baron nous exhortait à la patience, et nous entretenait de nouveau de son espoir d'une paix prochaine. — Je ne puis prévoir, disait-il, quelles en seront les conditions ; mais je doute fort qu'elles puissent satisfaire les vœux de Napoléon, et encore moins les nôtres. Ah ! si ce damné d'homme avait voulu, nous n'en serions pas où nous en sommes : la Pologne se fût levée en masse ; nous eussions refoulé dans leur pays ces barbares qui sont exécrés de notre

nation, et le midi de l'Europe eût été préservé pour long-temps. Les Polonais reconnaissans n'auraient formé qu'un faisceau, un rempart formidable, que toutes les hordes de la Russie n'auraient pu franchir sans couvrir notre sol d'un million de cadavres. Nous avons été trompés dans notre attente; nous nous résignons: mais les circonstances peuvent changer, et la Providence venir à notre secours.

C'était avec la joie la mieux sentie que nous entendions ce bon et digne Polonais s'électrifier au nom sacré de patrie, et maudire ses oppresseurs. — Imaginez-vous, continua-t-il, que ces animaux-là (c'était son expression favorite) ont envoyé vingt fois chez moi, de Bialistock, pour m'offrir des places dans leur administration. J'ai toujours refusé, parce que je veux qu'ils sachent que je ne suis pas fait pour servir d'instrument aux étrangers qui pèsent sur mon pays; mais ils ne se lassent pas, et ils reviennent incessamment à la charge: aussai-je aposté un homme pour me prévenir de l'approche de

leurs députations. Aussitôt je prends mon bonnet, je me mets au lit, et je fais le malade. Je voudrais qu'ils fussent bien pénétrés de la haine cordiale que mes compatriotes et moi nous portons à leur nation ; ce serait une sorte de vengeance et de dédommagement. Cette haine, nous savons l'inculquer à nos enfans, car il faut qu'elle nous survive, il faut qu'elle soit éternelle ; et, grâce au ciel ! nos enfans nous comprennent : tôt ou tard, ils seront les vengeurs de leurs pères, et les libérateurs de leur pays.

Nous ne pouvons qu'applaudir aux sentimens généreux du baron. — Monsieur, lui dis-je, il n'est pas plus permis de mettre en doute le patriotisme des Polonais, que leur bravoure, dont ils ont donné tant de preuves, en tout temps, et partout. En France, on les admire, et je crois que d'eux à nous la sympathie est des plus vives. Cependant, vous l'avouerez-je, à mon entrée en Pologne, l'état de dégradation morale de vos paysans, leur misère, leur ignorance, leur ser-

vitude... et aussi leur servilité, m'ont frappé d'étonnement. Vous tapissez un peu sur la porte, ajoutai - je en souriant ; et, à voir à l'étranger vos Polonais voyageurs et vos guerriers, on vous garantirait le peuple le plus instruit, le plus civilisé de la terre.

— C'est parfaitement observé, dit la baronne : luxe et indigence, intelligence et stupidité ; voilà notre Pologne, toute de contrastes. — Comment voulez - vous qu'il en soit différemment ? reprit le baron : ne sommes-nous pas sans existence politique, sans gouvernement national, sans industrie, sans commerce, et partant sans finances ? — Et vos paysans sans propriétés, dis-je. — Ah ! si votre empereur avait voulu ! il le pouvait... C'est une magnifique partie manquée ; il faut que nous restions encore Russes. Que faire à cela ? Patience !... Et le baron soupirait

Mais pour en revenir à nos paysans, poursuivait-il, les supposez-vous donc si malheureux ? Ils n'ont nul souci de leur existence, à laquelle nous

sommes obligés de pourvoir; d'ailleurs, ils naissent, vivent et meurent dans cet état, sans se douter d'un meilleur sort. Et comme il me vit hocher la tête : — Je vois bien, ajouta-t-il en caressant un gros dogue qui était à ses côtés, que vous allez me dire : c'est là, précisément, l'existence de mon Poufki. Soit, la comparaison serait juste; mais enfin à qui la faute? Ce mal prend sa source trop haut, et ne peut nous être attribué. Ne sommes-nous pas les héritiers de nos pères? Ah! si elle se reconstituait jamais, notre pauvre Pologne, on ferait faire quelques pas en avant à nos paysans.

— A merveille, monsieur, mais il vous faudrait des lois pour les protéger contre l'arbitraire. Il faudrait que toute la noblesse fit de grands sacrifices pour les rendre membres intéressés de la grande famille, et pour les faire jouir de quelques rayons de lumière. Je crois que l'une des principales causes du partage de vos provinces, provient de la profonde ignorance de l'immense majorité de votre population, et de ce

que vous êtes restés stationnaires au milieu du progrès. Si vos peuples eussent été à la hauteur de la civilisation des autres peuples de l'Europe, lors de l'invasion de votre pays par les Russes, croyez-vous, monsieur, qu'ils n'auraient pas mieux compris leurs intérêts et leurs dangers? Au lieu de trente mille hommes qui se sont si héroïquement dévoués à Praga pour l'indépendance de la Pologne expirante, elle en aurait eu deux cent mille à opposer à ses perfides et cruels ennemis! Mais les nobles se croyaient à eux seuls la nation; ne voulant de la liberté que pour eux seuls, ils se sont trouvés seuls pour la défendre. Qu'importe en effet à vos paysans, d'être Russes, Prussiens, Autrichiens ou Polonais, leur condition devant toujours être la même?

— Je vous arrête là, s'écria le baron; détrompez-vous, et croyez bien qu'ils tiennent à la qualité de Polonais; fussent-ils plus malheureux encore, ils seraient aussi attachés à leur pays, que vous au vôtre; au surplus, s'ils

manquaient de patriotisme nous saurions leur en inspirer.

— Qu'ils soient attachés au sol qui les a vus naître et à leurs mœurs, je le conçois, monsieur, et c'est naturel; mais qu'ils aient comme nous le sentiment intime de la patrie dans l'état de servitude où ils sont, c'est ce que j'ai peine à croire. — Il peut y avoir quelque chose de vrai dans ce que vous dites, mais encore une fois, avant la liberté individuelle, il nous faut l'indépendance nationale. — Patrie ! Indépendance ! voilà précisément les deux mots que les Français n'ont pas voulu nous aider à prononcer... Au diable votre politique, je n'y comprends rien. Et puis, tenez, on ne saurait se prononcer sur le compte d'un peuple ballotté depuis si longtemps et de tant de façons différentes. Laissez toutes les nations qui le dévorent, rentrer chez elles, et alors, venez vous informer de ce qu'il est, et de ce qu'il doit être. C'est dans quelques années qu'il pourra vous répondre, car aujourd'hui, il y a désordre, chaos, bouleverse-



ment de toutes choses. Et vous-mêmes, en conscience, êtes-vous bien, dans le moment où je vous parle (et il me regardait de la tête aux pieds), le Français d'il y a six mois? Voyons, m'avez-vous demandé l'hospitalité du ton dont vous l'eussiez réclamé dans des temps plus heureux? Non certes; ce ton ne vous convenait plus, et la preuve, c'est que si vous l'eussiez pris, je vous aurais probablement fermé ma porte... Ainsi donc, autres temps, autres hommes. Mais donnez-moi votre main, car je n'ai pas l'intention de vous faire de la peine: les malheurs des Français sont les nôtres; espérons un meilleur avenir.

Et nous arrivâmes au bord du chemin où le baron trouva sa voiture qui l'attendait.

— Ah ça, mes amis, nous dit-il, avant de monter, avez-vous besoin de quelque chose; ne vous gênez pas, dites-le moi, et je vous le ferai parvenir. Soyez patients, je viendrai vous voir dans quelques jours, et probablement je vous apporterai de bonnes nouvelles. Nous

fîmes nos remerciemens, et le cocher fouetta ses chevaux.

Boire, manger, dormir et nous promener le soir autour de notre baraque fut notre unique occupation. Le jour, pendant que mes camarades préparaient leur repas, je leur faisais la lecture de notre roman, avec la précaution de ne pas aller trop vite pour faire durer le plaisir....

Le sixième jour, le baron vint nous voir. Il n'avait rien à nous apprendre; seulement il nous parla d'un congrès qui devait se tenir à Prague. Il vit notre anxiété et notre impatience : — Écoutez, nous dit-il, je ne voudrais pas vous faire perdre votre temps; mais quatre jours peuvent décider bien des choses; attendons jusque-là, si les nouvelles sont bonnes, vous viendrez chez moi, et nous nous moquerons des Russes; dans le cas contraire, vous vous remettrez en route. — Alors, lui dis-je, notre plus court ne serait-il pas de nous diriger sur l'Autriche? — Vraiment oui, c'est

le plus sage, c'est le plus sûr moyen d'avoir des nouvelles de votre armée et de la rejoindre..... Mais voyez, réfléchissez; pour peu qu'il vous convienne, je me charge de vous. Je puis vous nourrir pendant trois ans, s'il le faut. J'en prends l'engagement : c'est à vous de voir si le parti que je vous propose est le meilleur à suivre, car je ne veux influencer en rien votre détermination.

Nous ne savions trop que répondre à tant d'obligeance : nous nous confondions en remerciemens, tout en murmurant à demi-voix que nous avions perdu beaucoup de temps. — Ainsi donc, dit le baron, nous ne sommes pas mieux inspirés les uns que les autres : or, dans le doute, il faut s'abstenir. Encore quatre jours et ma foi, si nous n'en savons pas davantage, vous prendrez votre volée. Convenons seulement de nos faits : dans quatre jours, vers midi, vous vous trouverez de l'autre côté de la forêt; je viendrai monté sur un cheval noir; j'aurai un habit noir et je sifflerai.

Deux mots d'explication vous apprendront ce que vous aurez à faire. Adieu, n'oubliez pas le signal convenu, et ne vous exposez pas.

Ces quatre jours nous semblèrent des mois entiers; heureusement, deux jeunes paysannes égrillardes, qui, la faucille en main, venaient couper l'orge dont notre baraque était entourée, contribuèrent à charmer un peu nos ennuis. Postés à une petite lucarne où nous fourrions alternativement notre tête, nous observions de là tous leurs mouvemens, en faisant en sorte de n'être pas aperçus. Mais, même en Lithuanie, les jeunes filles ont l'ouïe fine et le coup d'œil prompt et délié. Peut-être nous avaient-elles entendus, ou entrevus; mais ce que nous remarquions bien, c'est que l'on riait sous cape, et qu'on s'arrangeait pour nous regarder en tapinois. Enfin, l'on nous savait là. Cette assurance nous mit à notre aise; nous fîmes des signes, puis des gestes, et quand nous en vîmes à ces baisers que l'on fait glisser dans le creux de la main, on répondit par de gros rires qu'on s'efforçait en

vain de réprimer. Nous avons pris goût à ce jeu qui dura trois jours et qui fut des plus innocent.

Le quatrième jour arriva : nous nous rendîmes au lieu indiqué, et le baron, exact à remplir sa promesse, ne tarda pas à venir. Sa figure ne présageait rien de bon. Sans descendre de cheval, il nous entretint de divers bruits, et de la reprise prochaine des hostilités. — Vous ferez bien, nous dit-il, de gagner l'Autriche en toute hâte ; il faut vous diriger sur Lublin : appuyez droit au midi ; quand vous serez aux approches de cette ville, avec les plus simples indications vous pourrez vous orienter. Soyez confians dans les Polonais, abordez franchement leurs demeures ; tous vous donneront des secours et l'hospitalité ; mais, s'il est possible, redoublez de précaution pour éviter les Russes ; ceux-là ne vous ménageraient pas. Adieu, mes amis, adieu, bon voyage.... Le baron piqua des deux et disparut.

Nous ne nous étions pas attendus à un adieu

aussi brusque : il nous affligea , et ce fut avec bien de la tristesse que nous regagnâmes notre baraque pour y faire nos petits préparatifs de départ. L'avant-veille, on nous avait apporté des vivres : il nous en restait encore pour trois jours, à bien économiser. Quant à notre bourse, on n'y avait pas songé. Comment se faisait-il que le baron ne nous eût pas donné un peu d'argent? Était-ce oublié? que n'en demandions-nous? Dix fois il nous avait fait des offres de services; nous aurions dû les lui rappeler; quand nous y songeâmes il était trop tard : aussi maintenant, maudissions-nous presque une hospitalité qui nous coûtait quinze jours que nous eussions pu si utilement employer.

Cependant une idée vint ranimer notre courage : Napoléon était victorieux, et sans doute il avait dû mettre à profit le temps de l'armistice pour augmenter ses forces et préparer de nouveaux triomphes; peut-être venait-il au-devant de nous : chaque jour, chaque marche devait le rapprocher de la Pologne. Une fois

en Autriche, nous étions sûrs qu'il nous serait facile de le rejoindre ; ce n'était plus que quelques privations jusque - là, et puis nous étions au 14 août, les pommes de terre ainsi que les navets devaient être déjà bons à manger ; au moyen de cette nourriture, nous serions dispensés d'en aller quêter une autre, et peut-être nous épargnerait-elle un voyage en Sibérie.

---

---

CHAPTER XIX.

**Le Marais.**

Une nouvelle région des marécages. — Nous y entrons. — Les oasis et les villages. — Nous sommes bien accueillis. — L'indication du paysan. — Nous gagnerons vingt lieues. — Des vivres pour vingt-quatre heures. — A quoi nous n'avions pas songé. — Nous voilà embarqués. — Magnifique coup-d'œil. — La demeure des Natades. — Le grand enchanteur. — Défi aux Cosaques et à tous les Russes du monde. — L'Auvergnat embourbé. — Ce que nous prenons pour une pelouse. — Un mince repas. — Les plaintes de l'Auvergnat. — Vive querelle entre lui et le Béarnais. — Le labyrinthe et l'obscurité. — Nous nous perdons. — Une nuit dans l'eau. — Court espoir. — Le jour devient plus sombre que la nuit. — Une bataille à coups de poings. — L'île déserte. — Exaspération.

Dès que la nuit fut venue, nous prîmes notre essor, en nous dirigeant vers le Sud..... Après quelques marches nocturnes que l'aurore interrompait comme de coutume, et qui s'effectuèrent sans accident, nous entrâmes dans une nouvelle région de marécages, parsemée



de bois, de terrains cultivés, d'habitations, et même de quelques villages perdus au milieu de cette mer fangeuse, où ils apparaissaient de loin en loin comme de petites îles dans un océan.

Persuadés que nous ne rencontrerions pas de Russes dans les oasis de cette mare immense, nous résolûmes d'aborder franchement le premier hameau qui se présenterait. Nous y entrâmes en effet, et nous n'eûmes qu'à nous loter du bon accueil que nous firent les habitants. Nous étions affamés, harassés; nous trouvâmes du pain et de la paille, et le lendemain, par un beau soleil, nous poussâmes en avant.

— De quel côté est Lublin? demandons-nous à un paysan qui empilait des gerbes dans un champ; à quelle distance? et par où faut-il prendre? Il nous indique de la main; mais en même temps il nous montre à gauche un marécage, et s'évertue à nous faire comprendre que si nous voulons le traverser, nous abrègerons de beaucoup notre che-

min. Il comptait sur ses doigts le nombre de lieues que nous devons gagner ; ce nombre allait à vingt : nous n'hésitâmes pas.

Le marécage était tout près de nous. — En route ! m'écriai-je ; et déjà nous y sommes entrés. On eût dit d'un lac, tant sa surface était étendue ; mais nos vivres pouvaient à la rigueur nous mener jusqu'au surlendemain ; après quoi un jour de jeûne ne nous effrayait pas : nous étions faits aux privations. Cependant fallait-il encore que ce marécage eût une fin ; et c'est à quoi nous n'avions pas assez sérieusement songé.

L'habitude de trouver journellement sur notre chemin quelques-unes de ces plaines vaseuses et de les traverser , nous avait fait prendre immédiatement notre parti. Nous voilà embarqués , et barbotant à qui mieux mieux. Bientôt dans l'eau jusqu'à la ceinture , nous n'avancions qu'avec défiance , portant lentement un pied devant l'autre , et hésitant toujours avant de le poser..... Nous cheminons entre les deux rives d'un golfe, sur lesquelles de distance

en distance s'élèvent des meules de foin, que de loin l'on pourrait prendre pour des tours, ou pour des huttes de sauvage... Par intervalle aussi, nos yeux se reposent sur des touffes d'arbrisseaux dont les branches émaillées de fleurs retombent en cascade dans la surface liquide où leur tige a pris naissance. Ces mille arceaux épars que double la réflexion de leur image, forment un coup d'œil des plus ravissans. C'est presque une illusion mythologique : on se figurerait le séjour des Naïades, les bosquets où elles aiment à se reposer... Ce serait du moins un rêve permis dans une nacelle qui se balancerait mollement sous ces ombrages. Quant à nous, c'est la réalité que nous cherchons. Si nous sommes attirés vers ces bosquets, c'est parce qu'ils nous offrent l'indication toute positive d'une moindre profondeur et d'un fond plus solide.

Tout autour de nous, mais dans un incalculable lointain, se déploie un immense rideau de sapins et d'autres arbres de haute fu-

taie d'une étonnante majesté sauvage; c'est là notre horizon, dont, suivant la distance et les divers effets de lumière, la perspective se nuance du vert au noir.

Le ciel était pur, la chaleur modérée; le soleil se montrait, et nous étions assez gais; car cet astre est un grand enchanteur. L'eau était tiède et bonne; seulement des masses d'herbes enchaînaient nos pieds et entravaient notre marche; pour se démêler dans ces inextricables filandres, il fallait tirer, au risque souvent de tomber la face en avant, et de prendre un bain complet. Mais qu'importe, point d'ennemis à craindre; là, nous pouvons défier les Russes et tous les Cosaques du monde. Aussi, pour nous distraire et nous étourdir un peu sur les désagrémens de notre situation, nous amusons - nous à les provoquer de la voix et du geste, comme s'ils pouvaient nous entendre. Que n'était-il encore avec nous, le pauvre Gracioso! — Eh! tas de poltrons, venez donc! criait le Béarnais, venez donc nous donner la chasse. L'Auver-

gnat leur faisait le poing : — Canaille de barbus , disait-il , avec vos cognats et vos perches si vous m'attrapez , je vous donne un merle blanc. — Approchez donc , mauvais pantins de deux sous , reprenait le Béarnais ; approchez donc avec vos quenouilles qui sont longues comme un jour sans pain... Ah ! s'il pouvait en venir un , que je lui en ferais voir de cruelles ! — Eh bien ! qu'avez-vous , l'Auvergnat ? c'était moi qui parlais ; est - ce que vous êtes pris par les jambes , ou si vous attendez les Cosaques ? Je voyais qu'il s'arrêtait en grognant. — Eh ! je m'empierce , je suis comme dans un épervier. — Levez les jambes. — Vous croyez que je ne les lève pas ! en même temps avec colère il lance en arrière unê ruade. — Quel paquet de filasse ! enfin , me voilà débarrassé... Ah ça , y en a-t-il encore pour long-temps ! c'est que ça me plaît tout juste. — Vous voyez devant nous ces grands arbres , lui répondis - je , c'est là que nous nous arrêterons , sur la pelouse. — Ah bien ! oui , nous n'y sommes pas.

En effet, ma vue me trompant sur l'espace que nous avons à parcourir, nous n'atteignîmes pas les grands arbres avant le milieu du jour..... Alors nous reconnûmes avec douleur que leur pied baignait dans l'eau, et que la pelouse, dont la verdure nous avait séduits, n'était qu'une nappe flottante de nymphéas, d'épis flottans, et de plantes aquatiques.

Découragés, nous fîmes halte et mangeâmes en hésitant un tout petit morceau de pain ; car un fâcheux pressentiment nous disait de ménager nos vivres. L'Auvergnat, d'un caractère hargneux, commençait à entrevoir des obstacles sans nombre ; il s'étudiait même à les exagérer. Selon lui, nous avons la rage de toujours délibérer sans demander son avis. Nous lui répondîmes que s'il n'avait pas été consulté, il n'avait pas non plus formé d'opposition, et qu'en conséquence, il lui allait fort mal de se plaindre plus haut que nous. Cette observation ne fit que l'aigrir davantage, et le

Béarnais et lui échangèrent quelques propos qui leur firent lever les bras à chacun, après quoi il fallut bien se remettre en marche.

C'était en tâtonnant, et en nous faisant un appui de tout ce qui se rencontrait sous notre main, que nous nous enfoncions dans cette forêt marécageuse. Presque à chaque pas, un trou ou une racine nous faisait chavirer et nous arrachait un juron d'impatience.

La nuit vint, et nous n'avions pas encore trouvé un pouce de terrain solide; nous regardions, nous écoutions dans l'espoir de dé mêler, d'entendre, d'obtenir quelque indication. Des massifs de roseaux, dont une brise légère balançait les panaches; de rares percées de joncs, ou des agglomérations de longues pailles étaient les seuls objets que nous parvinssions à discerner. Un silence terrible n'était interrompu de temps à autre que par les cris lugubres de gros oiseaux, ou par les battemens de leurs ailes pendant qu'ils volaient lourdement au-dessus de nos têtes, ou qu'ils cherchaient à se per-

cher à la cime de quelque sapin. Malgré l'obscurité, et quoique nous n'eussions aucun fil pour nous guider dans ce labyrinthe, nous continuâmes de marcher, non plus pour en sortir, nous allions au hasard, mais pour tâcher de découvrir un endroit sec où il fût possible de nous reposer.

A travers les espaces que nous laissait encore entrevoir la clarté incertaine d'un ciel étoilé, nous courions à tout ce qui était sombre, à tout ce qui nous présentait l'aspect d'une saillie; jamais nous ne pûmes trouver un emplacement qui ne fût pas couvert d'eau. Enfin, épuisés de fatigue, nous nous arrêtâmes, et chacun se rapprocha du tronc d'un arbre où, la main appuyée sur les racines, et la moitié du corps enfouie dans la vase, il se maintint du mieux qu'il put. C'est dans cette position que nous passâmes le reste de la nuit, constamment harcelés par des nuées de cousins, dont l'importunité n'avait pas cessé depuis la fin du jour, ce qui nous rendait comme furieux.



Nous attendions l'aurore avec une vive impatience : elle vint ranimer notre espoir , mais bientôt l'horizon s'assombrit , et nous pûmes croire que la nuit allait recommencer . Cependant , transis , transpercés , nous reprîmes notre marche , pour ne pas laisser glacer notre sang . Nous pensions que le ciel s'éclaircirait , mais de nouveaux nuages s'amoncelèrent , et en peu d'instans il se rembrunit de manière à ne plus permettre de nous orienter . Dans le vaste cintre de cette épaisse voûte noire qui , de notre zénith , tombait sur l'horizon comme un drap mortuaire , pas le plus petit espace blanc , pas la moindre transparence qui pût nous faire soupçonner le Sud .

— Comment nous retrouver dans ce jour de ténèbres , pensais - je à part moi , c'est pis qu'en pleine mer ; point de boussole , partout le même spectacle ; le diable s'y fourvoierait... Et nous étions tous trois debout , moi en tête , les deux autres disant : — Eh bien ! Marin , allez donc ! — Allez vous-mêmes ,

répliquai-je, êtes-vous si pressés?... marchez devant.

Après cette brusquerie, personne ne parla plus; nous restâmes très inquiets, et n'osant plus nous interroger. Tout à coup l'Auvergnat remue ses jambes, patauge, fait grand bruit, nous dépasse et marche aussi fièrement devant nous que s'il venait de découvrir un nouveau monde. Mais ce bel élan ne devait pas le mener bien loin, au bout de trois minutes il s'adosse subitement à un arbre en croisant les bras, et nous laisse le devancer sans souffler mot; toutefois, nous remarquons qu'il fait la moue. — Eh bien! l'Auvergnat, qu'avez-vous donc? lui dis-je, est-ce que vous êtes déjà fatigué? — Je le suis, ou je ne le suis pas, ça me regarde. — Je le sais, et votre réponse me prouve que j'ai tort de m'en inquiéter. — Il y en a, reprit-il, qui se mêlent de faire les conducteurs... — Eh bien! interrompis-je vivement, qu'avez-vous à leur reprocher? — Eh! mon Dieu! ne vous fâchez pas, s'il faut prendre des mitaines pour

vous parler , ajouta-t-il avec humeur, on en prendra ; puisque vous êtes les conducteurs , tout est dit , conduisez, conduisez , je vous demande bien pardon de vous avoir manqué, ça ne m'arrivera plus.

Je ne concevais rien au ton de méchante ironie de l'Auvergnat. — Aujourd'hui, lui répliquai-je, mon cher, vous pouvez conduire tout aussi bien que nous ; ne voyez-vous pas que notre flambeau est éteint, que le temps se couvre de plus en plus, et qu'il faut aller au flair ou d'instinct ? — Ah ! voilà... vous en convenez, je n'avais donc pas tort hier de vous dire qu'on aurait dû réfléchir avant... Le Béarnais ne lui laissa pas achever sa phrase. — Va donc b... de charabia, tu nous embêtes... Tu n'es jamais content.. Va seul, si tu veux, et crève quand tu voudras. L'Auvergnat s'avança sous son nez, leurs poitrines se touchèrent. — Vois - tu bien, je respecte le Marin ; mais toi, mauvais Basque... Français manqué, si aussi bien nous étions ailleurs... je te ferais voir que

moi, charabia, j'en avalerais quatre comme toi. — Avale un peu, essaie, grand *Ecce homo!* ailleurs, ici, partout, je me moque de toi, à pied comme à cheval, va donc... Fais seulement un geste... Grand poulet-d'inde... Eh bien! te voilà justement la gueule ouverte, c'est le moment, avale-moi donc... grand bêta.... grand... grand...

La colère dédaigneuse et insultante du Béarnais était au comble, comme celle lourde et brutale de son antagoniste; celui-ci s'élança le premier, et les coups de poings volèrent. L'eau jaillissait autour d'eux; bientôt ils se saisirent mutuellement, et ce fut à qui ferait chanceler l'autre, et lui ferait faire le plongeon. J'avais crié, mais vainement, je tapai donc aussi, et je ne sais pourquoi mes coups s'adressèrent de préférence à l'Auvergnat... — Eh quoi! leur dis-je, les voyant plus calmes, est-ce en nous déchirant ainsi, en épuisant le peu de force qui nous reste, que nous sortirons de ce borbier?... Mes amis, de grâce! enten-

donc-nous. Qui de nous veut marcher en avant? Qui de nous veut suivre? Voulez-vous que nous retournions sur nos pas? Faut-il avancer? Il faut absolument prendre un parti... Mon avis, c'est de poursuivre, est-ce le vôtre? Voyons, décidez.

Pour toute réponse, ils rajustèrent leurs hardes, et se mirent derrière moi. La dispute n'était pourtant pas terminée; mais les gros mots avaient remplacé les coups de poings. Je les laissai dire, et je tâchai de m'orienter.

Nous passâmes la plus grande partie de la journée à marcher : nous ne pouvions assez tôt nous arracher à ces lieux abominables que nous jugions devoir être inhabités depuis la Création. Quand nous devrions faire deux cents lieues de plus après, disait le Béarnais, pourvu que nous sortions de là, c'est tout ce que je demande. — Ah ! je t'y prends ; tu es content aussi toi ! ça fait peur ; tu es comme moi à présent ; tu voudrais sortir, n'importe par quel bout...

Nous errions dans une couche d'ombres si opaques, qu'à peine notre vue s'étendait à dix pieds; et pour nous, le midi était tout aussi bien à l'est qu'au couchant. Faisons-nous quelques pas, un obstacle nous dérangeait et nous revenions peut-être à une place où nous avions déjà passé : nous tournions le dos à notre route.

Vers le soir, à travers ce ciel lugubre qui pesait sur nous comme la plus cruelle des fatalités, il se fit une espèce de clarté, et nous aperçûmes devant nous une petite langue de terre ferme, bien garnie d'herbes, et un peu élevée au-dessus du niveau du marécage. Un rayon d'espoir vint nous mettre la joie au cœur. Nous montâmes sur cet exhaussement. O douleur !.. c'était une île déserte. Nous la parcourûmes avec une curiosité inquiète, cherchant des traces d'hommes ou de quelques animaux domestiques; mais rien, absolument rien n'annonçait qu'elle eût été visitée depuis le commencement du monde. Il nous fallut donc en conclure

qu'elle était sans accès praticable et à une grande distance de tout lieu habité. Nous balançâmes un moment avant de savoir si nous y passerions la nuit, ou si nous continuerions notre triste marche. Il nous restait à chacun un petit morceau de pain ; nous nous y primes à trois fois avant de nous résoudre à le manger : mais la faim l'emporta. Quant à la fatigue, notre courage fut plus fort qu'elle. Nous avions encore à peu près deux heures de jour, et nous décidâmes qu'il fallait les mettre à profit, quelque attrayans que fussent les lits de mousse que nous aurions trouvés dans l'île.

L'eau n'était pas partout d'une égale profondeur : parfois, nous en avions jusqu'aux aisselles ; alors nous frémissions dans la crainte de perdre pied, et nos rares instans de bonheur étaient de n'en avoir que jusqu'aux genoux. Nous avançons timidement, sondant avec nos pieds, tenant une jambe en suspens, la posant légèrement, pour ne pas entrer à l'improviste dans une vase sans fond ; puis le sol nous sem-

blait-il ferme sous nous, nous y allions avec moins de prudence, jusqu'à la rencontre subite d'un caillou, d'une racine ou d'un trou, qui déterminait notre chute et nous faisait pousser des cris aigus.

Tout contribuait à nous exaspérer : aussi n'avions-nous plus à la bouche que des paroles de rage. Après les soupirs et les lamentations éclataient les blasphèmes et les jurons les plus horribles ; mais quel que fût le ton de nos plaintes, les racines d'arbres et les cailloux n'en étaient pas moins saillans et anguleux, ni les herbes moins épaisses, moins entrelacées.

---



## CHAPITRE XX.

### Encore le marais.

Encore une nuit dans le marais. — Nous tombons de sommeil. — Le Béarnais s'attache sur un arbre. — Nous sommes accroupis les pieds dans l'eau. — Il vient nous retrouver. — L'Auvergnat nous réveille. — Il a vu des serpens. — Nous grimpons sur des arbres. — Les terrours de l'Auvergnat. — Son attitude nous effraie. — Sa chute. — Le ciel le plus noir. — Nos forces s'épuisent. — Rage de l'Auvergnat. — Son entêtement. — Le laisserons-nous périr. — Nous le remettons à flot. — Où allons-nous? — Nous nous croyons revenus à notre point de départ. — Nous n'en sortirons pas. — La faim, le froid, le désespoir. — La mauvaise humeur de l'Auvergnat. — Je le menace. — Le Béarnais et lui sont sur le point de se battre. — Ils se calment. — L'étang. — Une immense prairie. — Grande joie. — Désappointement cruel. — L'orage. — La foudre éclate. — Ma pusillanimité. — J'ai peur de mourir.

ENCORE une nuit dans notre interminable marais! Harassés, brisés, les pieds endoloris et les membres courbaturés, nous nous arrêtons au milieu des ténèbres. — Je tombe de sommeil, dit le Béarnais; mes yeux se ferment malgré moi, et je voudrais pourtant ne pas m'endor-

mir dans l'eau... J'ai justement une corde dans ma musette; je vais chercher un arbre à tâtons, si je puis grimper dessus, je m'attacherai à une branche et je ronflerai comme un bienheureux. — Monte, monte, disait l'Auvergnat; tonnerre de margouillis ! Ah ! nous sommes dans un fier pétrin ! nous voilà dans de beaux draps ! Marin, nous sommes de beaux garçons, n'est-ce pas ? — Que voulez-vous que je vous dise ? — Il s'en tire lui, il a une corde ; il s'en moque... Mais nous, qui n'en avons pas.... Déjà le Béarnais grimpait... — Va, va, flanque-toi par terre, lui criait l'Auvergnat avec l'accent d'un dépit jaloux. Mais le Béarnais n'en réussit pas moins à s'installer ; et nous restâmes accroupis sous son arbre, ayant soin de ramasser nos jambes pour qu'elles baignassent moins dans l'eau.

Au bout de quelques minutes, le Béarnais vint nous rejoindre : il n'avait pu s'accommoder à sa guise, et probablement il nous serait tombé sur la tête s'il eût persisté dans son projet.

Nous dormions d'un assez bon somme quand l'Auvergnat nous secoua rudement pour nous dire tout bas de prêter l'oreille. — Fouchetre : camarades , nous ne sommes pas à la noce ; j'ai entendu un sifflement ; bien sûr il y a quelque mauvaise bête par ici ; j'ai vu un sillon dans l'eau, et une seconde après les herbages ont remué. Allez ! c'était d'une longueur... Nous écoutons, et bientôt de nouveaux sifflemens se font entendre. — Je vous dis que ce sont des serpens, reprend l'Auvergnat... — Des serpens ! m'écriai-je, impossible, il n'y a pas de serpens dans le Nord... — Puisque je vous dis que j'en ai vu un ! réplique l'Auvergnat ; il avait au moins dix pieds.

Nous nous laissâmes convaincre d'autant plus facilement , que les sifflemens recommencèrent.

Je fus d'avis qu'il fallait quitter la place ; mais le Béarnais nous fit observer que le moindre bruit pourrait donner l'éveil au reptile, et le mettre sur nos traces. — Si vous m'en

croyez, ajouta-t-il, nous monterons chacun sur un arbre, et nous n'en bougerons pas jusqu'au jour... Nous suivîmes son conseil, sans même songer que, dans cette position, les serpens auraient encore plus beau jeu pour nous atteindre.

Une fois perchés, nous entendions toujours le terrible sifflement, mais plus distinct et plus rapproché de nous. Nous frissonnions; et lorsque le lendemain, aux premières clartés de l'aube, nous pûmes nous apercevoir tous à cheval de la même manière, l'attitude et les mouvemens de l'Auvergnat nous glacèrent d'effroi: de ses gros yeux que, du haut de son observatoire, il tenait arrêtés en bas, il semblait suivre et épier dans l'ombre je ne sais quel objet qui faisait faire à sa physionomie les plus étranges contorsions; puis, quand il avait bien regardé, il mettait doucement le pied sur la branche, et se hissait à l'étage supérieur, en nous regardant d'un air stupide. Nos gestes lui demandaient ce qu'il voyait; ce que signifiait

sa pantomime d'épouvante; il répondait par un signe de doute, et nos alarmes étaient encore plus vives.

Nous examinions avec anxiété tout autour de nous; nous tremblions; à force de chercher à voir, nous avions des éblouissemens. L'Auvergnat ne cessait pas de s'agiter, de changer de place, de regarder avec terreur, et son aspect aurait fini par nous magnétiser sur notre perchoir, où nous n'étions déjà pas trop solides, lorsque, pendant ces perpétuels déplacements, le pied étant venu à lui manquer, il dégringola avec fracas d'une branche sur une autre. Au bruit de sa chute, mille sifflemens retentissent, et des nuées d'oiseaux s'enlèvent de toutes les cimes des arbres. — Ah ! voilà nos serpens! s'écrie le Béarnais. — Tu en as menti! riposte l'Auvergnat; je n'ai peut-être pas vu quelque chose de long et de tortillé qui se glissait dans l'eau, et qui s'est ensuite fourré dans les herbages ! Là, là, vois-tu le bout de mon doigt, eh bien ! c'est là; c'est moi qui te le dis.

Le ciel était encore plus noir que la veille ; j'avais conseillé d'attendre un peu , espérant que le soleil dissiperait ces montagnes de nuages ; mais quand il parut prouvé qu'il fallait encore ajourner cette espérance, nous descendîmes tristement, le Béarnais et moi, et recommençâmes notre pérégrination aquatique.

Quant à notre ours de montagnes, il nous suivait, mais en grommelant de la façon la plus fatigante. Il battait l'eau, remuait les branches, feignait de glisser, et se démenait comme un possédé.—Que le diable confonde le marécage ! disait-il, et le gremlin de paysan qui nous a fait venir ici... Si je le tenais, il passerait un mauvais quart d'heure... Grigou de paysan... il savait bien ce qu'il faisait... Qu'est-ce que nous allons devenir ? Il faut crever ici, il n'y a pas à dire.

Le Béarnais, qui marchait près de moi, disait de son côté en hochant la tête : — T'as beau jurer, va, charabia ; le paysan se moque pas mal de toi ; c'est pas ça qui t'en retirera.

Puis s'adressant à moi à demi-voix : — Dites donc, Marin, ce n'est pas rassurant; c'est que si nous ne nous débrouillons pas aujourd'hui, et que le soleil ne paraisse pas demain... Faut-il que nous ayons été bêtes de prendre ce gueux de marécage ! — Ma foi, mon ami, ce n'est pas rassurant sans doute; mais nous avons encore du temps d'ici à la nuit... ce marécage doit avoir une fin : il faut chauffer la marche, je ne connais que ça.

Cependant notre courage épuisait nos forces, car nous n'avions plus rien pour les alimenter; notre haleine était courte; nos jarrets se fatiguaient à sortir de l'eau et à y rentrer incessamment; et nos yeux avaient des vertiges. L'Auvergnat, fortement constitué, était moins abattu que nous; mais il n'en continuait pas moins ses doléances : chaque faux pas qu'il faisait amenait une apostrophe ? — Peste de marais !... scélérat !... chien de métier. Puis, si un morceau de bois ou tout autre objet le faisait broncher, il le repoussait du pied en grinçant

des dents ; — allons donc ! disait-il ; va donc, animal ! ou bien il plongeait sa main dans l'eau, retirait ce qui l'avait fait trébucher, le regardait avec des yeux ardents, et le jetait ensuite à tour de bras contre un tronc d'arbre.

Ce jour-là nous traversions une portion de terrain où il y avait peu d'eau : c'était un fond de vase. Le Béarnais et moi n'avancions qu'avec les plus grandes précautions, car à droite ce terrain allait un peu en pente, et le sol était glissant. L'Auvergnat n'avait rien de mieux à faire que de nous suivre : mais l'enragé voulait marcher de front avec nous, et d'un pas résolu, sans se soucier de regarder à ses pieds, ni même s'inquiéter de la direction qu'il prenait : il alla si bien en dérive, que tout à coup il s'enfonça dans la vase, de manière à ne pouvoir que difficilement s'en retirer. Nous pensons qu'il va se tenir pour averti ; mais il s'opiniâtre, et ne pouvant nous rendre compte d'un entêtement aussi ridicule, nous suspendons notre marche pour le regarder faire. Notre conte-



nance exprimait assez toute notre mauvaise humeur ; mais lui , se secouait de plus belle , et affectant d'alourdir le poids de son corps , il allait toujours s'enfonçant davantage. — Tiens , tiens ! va donc , matin ! se disait-il à lui-même. En as-tu assez comme ça ? enfonce donc. Ses yeux exprimaient la fureur et la rage. L'impatience m'emporta. — Que faites-vous donc , est-ce un parti pris ? Avez-vous juré de rester là ? — Eh bien ! quoi ! dit-il en croisant les bras , et en me regardant du plus grand sérieux , autant là qu'ailleurs , puisque nous ne savons pas où nous allons ; j'attendrai ici que le soleil paraisse ; Marin , est-ce qu'elle n'est pas bien cette route-là ? En connaissez-vous encore une plus belle ? en ce cas il faut me la montrer. — Ah ça , l'Auvergnat ! savez-vous que vous faites fièrement le rodomont ! qui m'a bâti un original de votre espèce ? Ne semblerait-il pas que nous sommes ici plus que vous pour notre plaisir ? Voulez-vous parler que nous vous laissons vous dépé-

trer tout seul? — Qu'est - ce donc qui vous demande quelque chose à vous? répond cette grosse bête, en grinçant des dents et avec l'accent de la colère. Eh! parbleu! filez par où vous voudrez; est-ce que je compte sur vous? est-ce que vous ne vous entendez pas ensemble? est-ce que je ne sais pas que ça vous est égal que je crève. Eh bien! oui, je creverai, je m'en f.... Tenez, tenez, êtes-vous content? Et il battait l'eau de ses mains.

Je n'étais pas sa dupe, et cependant je me dirigeai vers lui; mais le Béarnais me retint. — Êtes-vous bon enfant, Marin! eh parbleu! • laissons-le là, il reviendra de lui-même, allez; au surplus, c'est son affaire, allons-nous-en. Et nous feignîmes de nous éloigner.

Quand nous fûmes à une certaine distance, nous nous retournâmes : notre homme était dans le plus grand embarras, et ses efforts pour se débarrasser étaient inutiles. Nous arrivâmes à temps, et lui tendîmes nos mains qu'il s'obstina à refuser. Alors nous le saisîmes cha-

cun par un coin de son habit-veste, et nous parvînmes à le remettre à flot.

Nous nous hâtâmes de récupérer le temps perdu ; mais, grand Dieu ! où allons-nous ? toujours le même aspect : nous finissions par croire que depuis deux jours nous tournions dans le même cercle.

Il pouvait être midi quand nous aperçûmes devant nous, à travers les arbres, une pièce d'eau. — Tiens, tiens, dit l'Auvergnat, je parie que nous voilà revenus à notre point de départ ! — Bah ! ça n'est pas possible. Eh bien ! tant mieux, tant mieux ! dîmes-nous, en nous réjouissant ; nous sommes certains maintenant de nous en retirer. Attentifs à tout examiner, nous pressions notre marche, et à chaque pas nous disions : c'est bien cela. — N'est-ce pas, Béarnais ? — N'est-ce pas, Marin ? — N'est-ce pas, l'Auvergnat ? — Oui, oui, oui, répétions-nous tous trois.... — Tenez, voyez plutôt ce gros arbre tortu sur la droite.... — Et cette énorme racine au-dessus de l'eau.... — Et cette....

Eh mon Dieu, non! Que dites-vous donc? cette pièce d'eau est trois fois moins grande que celle du départ; celle-ci n'a pas, comme l'autre, des joncs qui s'élèvent au milieu; elle n'est pas arrondie; il y avait moins d'arbres; ils étaient moins enfoncés dans l'eau.... — Ah! mon Dieu! nous n'en sortirons pas!....

Nos figures s'allongèrent, et nous restâmes quelque temps à nous regarder sans rien dire. Je ne saurais peindre notre consternation. D'épuisement nous nous laissâmes tomber sur la mousse humide, le dos appuyé à un arbre. Nous regardions machinalement devant nous, et notre poitrine exhalait de longs soupirs. L'Auvergnat, la tête entre les jambes et les bras appuyés sur ses genoux, tournait et retournait sa casquette, haussait les épaules par saccades, ricanait, enflait ses joues, et semblait tout bouffi de sa mauvaise humeur qu'il avait peine à contenir. Le Béarnais, qui le guettait de l'œil, disait tout bas en me regardant : — Voyez donc, faut-il que notre mal-

heur soit encore augmenté par la présence de cet être insupportable ! L'Auvergnat , relevant la tête brusquement , s'écria : — Eh bien quoi !.... Traversons-nous ou restons-nous ? Allons-nous par-ici ou par-là... Voyons... décide-t-on quelque chose ? J'enrage de faim , je crève de froid... Voyons... Je n'y tiens plus ; fugieux et menaçant , je me tourne vers lui. —L'Auvergnat ! l'Auvergnat ! lui dis-je , depuis bien long-temps vous laseez ma patience ; je vous jure que si je tombe une fois sur vous ; vous vous en repentirez , bête brute que vous êtes !...Oui , bête brute , répétai-je , voyant qu'il se mettait en mesure de me répondre ; votre conduite n'est-elle pas révoltante ? Que pouvons-nous à votre faim , à votre froid , à votre fatigue ? Vous avez seul le ventre creux , n'est-ce pas ? nous ne souffrons pas , nous ? nous sommes dans un pays de Cocagne peut-être ? nous mangeons des poulets rôtis , nous avons des jouissances dont vous seul êtes privé , n'est-il pas vrai ? murmurez contre le sort , si cela peut

vous plaire ; mais encore un coup, donnez-nous la paix.

Ces reproches l'avaient émoustillé ; ouvrant et refermant ses mains d'un air capable, il semblait s'exciter à quelque coup hardi. — Alongez-lui donc un atout, et que ça finisse ! disait le Béarnais ; sinon vous n'en viendrez pas à bout. Peut-on voir un mulet d'Auvergne, de cette espèce ? Grand imbécille, va !....

Ils furent sur le point de se prendre aux cheveux, car je n'étais plus pour rien dans la querelle, et l'Auvergnat ne demandait pas mieux que de s'adresser à plus faible que lui : mais j'y mis bon ordre, en les menaçant de les abandonner et de battre tout seul le marécage, à mes risques et périls. — Marin ! marin ! me dit amicalement le Béarnais, vous avez raison, nous perdons la tête. Voyons, guidez-nous ; dites-nous ce qu'il faut faire. Mais je ne le savais pas plus qu'eux. Je ne répondais rien, j'étais rebuté, eux aussi ; et nous nous regardâmes de l'œil le plus morne,

le plus attristé. — Quoi ! disions-nous, nous faudra-t-il mourir de faim et d'épuisement dans ces tristes solitudes ?... Ce marécage n'a-t-il pas de bornes ? est-il possible ?... Encore si nous pouvions voir à cent pas devant nous, dans ce fourré épais.... Le paysan n'a pas voulu nous tromper ; cela n'est pas croyable. C'est nous qui ne savons pas nous diriger ; nous périrons par notre faute... Qui sait si la route n'est pas tout près de nous !... Allons, voyons, remuons-nous ; dites donc quelque chose..... Et je fis quelques pas en avant pour stimuler mes deux camarades.

A peine si nous pouvions tenir debout ; nous étions comme engourdis. Quoique nous fussions au temps de la canicule, nos vêtemens détrempés étaient comme une couche de glace sur nos épaules ; l'air extérieur seul nous donnait d'horribles frissons : nous nous figurions que notre sang était figé sous notre épiderme. Nos figures étaient gonflées, nos yeux rouges, nos lèvres bleuâtres ; nos bras et nos

cuisse marbrés ressemblaient à une mosaïque ; le frottement de nos haillons les avait mis à nu , et y entretenait une plaie vive ; nos pieds surtout étaient devenus si tendres , que la moindre pression nous les faisait retirer , et répercutait à notre cerveau de cuisantes douleurs.

Dans ce piteux état, nous décidâmes qu'il fallait tourner l'étang et non le traverser. Ce circuit alongeait de beaucoup notre chemin , mais il nous faisait éviter les grandes eaux. Au surplus nous n'avions plus de but marqué ; c'était au ciel à avoir pitié de nous , s'il nous en jugeait dignes.

Après une heure d'efforts , le Béarnais qui nous devançait , signala une prairie immense qu'il apercevait à travers les intervalles de plusieurs bouquets d'arbres. Nous y touchons , s'écria-t-il..... je crois..... je crois que nous sommes sauvés..... Marin ! Marin ! en vérité , je le crois ; venez donc voir. — Ah ! mon Dieu ! ah ! si c'était vrai !.... Mon cher ami , êtes-vous



bien sûr?... Ces exclamations, je les jetais en courant et en barbotant dans la vase, car pour plus de promptitude, j'avais coupé par le marécage, et l'Auvergnat galopait sur mes talons.

Le Béarnais ne se trompait pas : devant nous s'offrait une vaste prairie, et plus loin une longue forêt sur un sol plus élevé. Ce changement d'aspect faillit presque nous faire délirer. La commotion qu'en reçurent nos esprits se communiqua à nos cœurs, et ces deux foyers firent jaillir la chaleur et la vie dans tout notre être ; notre sang circula, et, comme trois fous, nous courûmes, en jetant des cris de joie et de bonheur : plus de douleurs, plus de faim, plus de fatigue. Nous nous précipitons, nous cherchons à nous devancer l'un l'autre..... O fatalité inexorable ! cette prairie est inondée ; derrière ces arbres, encore de l'eau ; encore une prairie, puis un étang, puis d'autres arbres, et toujours le marécage.... l'éternel marécage : notre sort est affreux. Nous

sommes perdus ! c'est fini , plus d'espérance ! ce désert est trop grand !

Pour surcroît de misère , le ciel venait de se rembrunir , le tonnerre grondait dans le lointain , et déjà de grosses gouttes d'eau annonçaient un orage. Il nous fallut effectuer bien vite notre retraite et regagner la lisière de la forêt. Là, nous nous retranchons sous les arbres les plus touffus : nous avons chacun le nôtre. La pluie tomba bientôt avec violence ; nous la reçûmes pendant une demi-heure, sans nous plaindre ; rapétissés , repliés et comme rentrés en nous-mêmes, nous étions immobiles et muets. A peine tirant notre cou de nos épaules, levions-nous de temps en temps la tête , pour nous assurer de l'état du ciel, et d'affreux sentimens venaient nous assaillir.

Un coup de tonnerre, si terrible qu'il semblait avoir confondu le ciel et la terre , nous fit frissonner , et mes deux camarades , quittant timidement leur arbre , vinrent se réfugier sous le mien. J'avais fait le même mouvement qu'eux ;

mais les voyant venir, je repris mon poste, et nous nous appuyâmes dos à dos, parlant bien bas, comme pour ne pas nous trahir, et ne pas faire savoir à la foudre où nous étions; car des roulemens accompagnés d'éclats naissaient les uns des autres, et au fracas prolongé qui se faisait au-dessus et près de nous, on eût dit d'une voûte d'airain que parcourait, en la déchirant, la secousse sonore des plus épouvantables détonations. Dans le chaos des ombres les plus noires, c'était l'écho tumultueux et horriblement fidèle des quinze cents bouches de bronze qui avaient vomi la mort sur les champs de carnage de la Moskowa; et tout à coup, quand un court silence, un peu de calme, nous avaient permis de respirer, la vive diffusion d'un feu rapide nous venait éblouir, suffoquer, pétrifier de son soudain embrasement; l'eau, les arbustes, les prairies ondoyantes, les touffes éparses et nous-mêmes, tout s'enflammait, tout resplendissait d'une lumière rougeâtre et brûlante à la vue comme la réverbération d'un immense in-

cendie ; puis , au milieu de ces flots d'incandescence , le déluge reprenait avec plus de force ; la voûte d'airain se brisait , elle était ébranlée à s'effrondrer ; les raies de la pluie , de plus en plus pressées , se précipitaient telles qu'un fleuve qui verse ses cataractes au sein du lac dont il élève et fait bouillonner la surface ; toute la nature se bouleversait ; l'inondation nous gagnait ; des rejaillissemens continuels arrivaient en jets jusque sur nos visages ; c'était une seconde pluie que nous renvoyait la terre ; un vent furieux tournoyant , changeant sans cesse , s'élevant , s'abaissant , apportait dans l'air des torrens qui nous enveloppaient et passaient sur nous comme une vague. A chaque instant le bruit d'une branche qui se rompait et se détachait de son tronc avec des craquemens saccadés nous faisait tressaillir et baisser la tête , pendant que les sapins , ces grands corps insensibles , faisaient entendre des cris profonds et mélancoliques , et parfois aussi un concert infernal de sifflemens aigus , de rauques et sinistres rugissemens.

Depuis le passage du Niémen, nous n'avons rien entendu qui pût être comparé aux colères de cet affreux ouragan.... mais là, le ciel jetait ses avertissemens sur un demi-million d'hommes prêts à mettre le pied dans leur tombeau; ici nous étions seuls et avec le même appareil, il s'acharnait sur trois malheureux tombant presque d'inanition.

Cette formidable solennité d'extermination, ce courroux qui s'appesantissait sur trois êtres perdus, anéantis dans ces solitudes, nous glaçaient de terreur.—Oh! me disais-je, qu'avons-nous fait à Dieu?... va-t-il donc lancer sur nous le châtiment de tout le genre humain?... Lié dans mes haillons sous lesquels, en ruisselant, l'eau ne décessait de laver mes membres et d'enlever le peu de chaleur qui me restait, je croyais que la moelle se cristallisait dans mes os; je sentais un relâchement général de mes nerfs; ma fibre se détendait dans une inconcevable mollesse; mon âme elle-même était en quelque sorte détremmée; mes organes, mes

sens, mon existence, étaient sans action, sans ressort. Le plus faible des patients que la justice livre tout garotté à ses bourreaux, n'est pas plus abattu, plus démoralisé que je ne l'étais en ce moment devant mon juge;... oui, devant mon juge! puisque je ne doutais pas que Dieu ne nous eût condamnés...

Jamais je ne m'étais trouvé aussi pusillanime; l'idée qu'il me faudrait mourir de faim m'avait ôtée toute énergie. Sous mon arbre, j'éprouvai ce que je n'avais pas éprouvé une seule fois durant le terrible hiver de l'année qui s'écoulait. Au milieu de cette agonie de cent mille hommes, devais-je croire que le climat m'épargnerait plus qu'eux? Quand, perdu dans ces plaines de glace, la nuit, à la triste lueur d'un feu sans flamme, le lugubre silence des désolantes heures de notre longue veille n'était interrompu que par ces exclamations réitérées : *ô ma mère! ma mère!* qui arrivaient péniblement à mes oreilles; quand j'entendais de toutes parts ces mots sacrés et solennels que les jeunes cœurs

les plus fermes tenaient en réserve pour les exhiler au moment suprême; quand autour de moi de vieux soldats expiraient en prononçant ces mots : *ô France ! ô patrie ! ô camarades !* en exprimant une dernière fois les sentimens qui dominaient toutes leurs affections, pouvais-je ne pas me dire : mon tour viendra : je soupirerai aussi : *ô ma mère ! ma mère !.....* comme tous ces jeunes soldats ; ainsi qu'eux tous je suis condamné, et je ne fais que me débattre dans le délai d'un sursis ? Alors il y avait en quelque sorte obligation de mourir : le climat, la faim, les Cosaques, frappaient en même temps, et chaque jour que je survivais, je m'étonnais de mon obstination à m'insurger contre la destinée commune. Alors encore, j'étais exténué, gelé, blessé, meurtri, abruti par les douleurs et la misère. La mort ne pouvait donc être qu'une chose douce et désirable : je la sentis venir plus d'une fois, et la secouai de tout mon pouvoir, mais sans la redouter.

Depuis ce temps, j'avais recouvré une santé

vigoureuse; je commençais à rentrer dans ma dignité d'homme; il n'était plus question de vouloir vivre, à quelque prix que ce fût. Je sentais assez que je vivais, et que la vie, à vingt-quatre ans, est un bien qu'on doit ménager, conserver et ne risquer qu'à bon escient; d'ailleurs on est toujours économe du pécule qu'on a amassé sou à sou, à force de sueurs et de privations. C'était là tout-à-fait mon histoire: tous mes jours à la file les uns des autres formaient une masse de huit mois de souffrances; je les avais disputés à la gelée, aux coups de lance, au feu homicide des bivouacs, aux paysans russes, aux juifs, au sommeil, à la faim. On concevra donc que n'ayant plus à faire qu'au dernier de ces fléaux, je n'étais pas homme à les lui abandonner, sans un rude combat. Toutefois, à lui tout seul, il était plus fort que tous les autres ensemble; ce n'était plus une lutte de désespoir, où l'on s'escrime en aveugle, en frappant indistinctement à droite et à gauche; c'était un combat réglé, mais à mort,



dans lequel on voit son ennemi face à face, et où il faut tuer ou être tué. Or, cette lutte durerait depuis trop long-temps; elle n'était pas égale; j'y perdais mes forces, et j'allais mourir..... Mourir en désespéré!! voilà quelle était ma perspective, et celle de mes pauvres compagnons d'infortune.

Toujours le Marais.

La nuit nous surprend encore. — Nous ne pouvons plus faire cinquante pas. — L'Auvergnat toujours insociable. — Comment il passe sa colère. — La pluie continue. — Nous n'avons plus de pain. — Point de champignons. — Les oiseaux que nous ne pouvons attraper. — Présage de beau temps. — Je m'assoupis. — L'Auvergnat recouvre la parole. — Le soleil impatiemment attendu. — Nous allons devant nous. — L'Auvergnat en gaffé. — Le chemin noir. — Il n'a pas de bouts. — Point de trace frayée. — Une couvée de perdreaux nous passe entre les jambes. — Horrible état de nos pieds. — Nos haltes sont des défaillances. — Les tâtonnements. — Enfu des champignons. — Des aboiemens. — C'est par là. — Nous prenons terre. — Le petit pâtre. — Il s'épouvante. — Comment je le rassure. — La vieille femme qui fourgonne. — Sa méfiance. — Elle prononce un mot qui nous plaît. — Le pain et le sel. — On ne se soucie pas de nous éberger.

L'ORAGE s'apaisa ; mais la pluie fut opiniâtre ; elle nous conduisit jusqu'à la nuit, qui nous surprit assis sur la mousse, et dans un tel état de défaillance, que nous n'eûmes pas le courage de faire cinquante pas pour gagner un endroit moins inondé qui était à notre droite, et où nous

eussions pu nous étendre plus à l'aise. Dans un entretien amical, le Béarnais et moi nous déplorions notre malheur. L'Auvergnat, plus résigné, mais toujours insociable, nous tournait le dos : la tête entre les jambes, et marmottant à voix basse, il confiait ses chagrins à sa casquette. De cet exercice il passa à un autre : il poussa des soupirs si prolongés, si lugubres, qu'il trouva encore le moyen de nous impatienter, et de s'attirer nos reproches qui le firent se rebiffer selon sa coutume. — Pour vous plaire, nous dit-il avec humeur, ne faut-il pas que je siffle ou que je chante ? — Qui te prie de siffler ou de chanter ? reprit le Béarnais ; seulement ne hurle pas comme un chien perdu. Est-ce que tu vas encore recommencer à nous embêter ? L'Auvergnat mâchonna quelques grossièretés ; mais il finit par se taire, et après avoir arraché à poigne main toute l'herbe qui était entre ses jambes ; après avoir du bout de l'ongle fait sauter dans l'eau tous les petits cailloux qui étaient à sa portée, il laissa aller

sa tête , et resta dans cette position jusqu'à ce que le sommeil s'emparât de lui.

Pour nous , nous ne dormîmes que fort tard. A peine nous fermions l'œil , que de grosses gouttes d'eau se détachant de la cime de notre arbre , et tombant sur notre nuque , venaient nous réveiller en sursaut. Nous passâmes donc la nuit à gémir tout bas , à écouter si nous ne démêlerions pas quelque bruit , et à parler de notre faim. Ce qui nous étonnait surtout et nous désolait en même temps , c'était d'avoir inutilement recherché ces beaux champignons aurore que nous rencontrions naguère en abondance dans d'autres grandes forêts ; c'était de voir d'énormes volées d'oiseaux noirs , et gros comme des merles , raser en dessous avec grand bruit le plan horizontal de la feuillée , et s'abattre familièrement presque sur nos pieds , sans qu'il nous fût possible d'en attraper un.

Vers le milieu de la nuit la pluie avait cessé : je me levai bien vite , et tournai le bois où nous étions pour voir si le ciel nous serait aussi im-

pitoyable que la veille ; j'y remarquai de larges places étoilées et des nuages qui filaient à l'horizon. J'allai avec empressement donner cette nouvelle à mes deux compagnons, en y ajoutant que c'était un présage de beau temps et que vraisemblablement nous aurions le soleil pendant toute la journée.

Ils voulurent voir et s'assurer par leurs propres yeux ; et moi je voulus revoir encore ; le spectacle en valait la peine. C'était, selon eux, encore plus beau que je n'avais dit ; et nous retournâmes à notre poste, en attendant avec impatience les premières lueurs du jour.

Cependant la fatigue m'avait assoupi. Je me sentis légèrement remué par l'Auvergnat, qui avait enfin recouvré la parole et qui me disait : — Marin, allons, le soleil va bientôt se lever. — Eh mais, je suis prêt ! quand on voudra ; partons.

La naissante clarté du soleil commençait en effet à blanchir un côté de l'horizon ; mais, à mon grand étonnement, je voyais que c'était

à notre droite, derrière la forêt que nous longions. Ainsi, en continuant à marcher comme nous en avions eu l'intention la veille, nous allions droit au nord. J'en fis l'observation. — Ah ! ma foi, tant pis, répondirent-ils; nord ou midi, c'est égal ! allons devant nous, nous ne trouverons pas pis que ce que nous laissons derrière ou par côté.

J'étais de leur avis. Nous nous éloignâmes donc, en nous excitant de la voix, et en prenant alternativement les devants pour nous prouver l'un à l'autre que la même force de résolution nous animait.—Le marin a raison, disait l'Auvergnat; chauffons la marche. La gaité inaccoutumée du camarade nous sembla de bon augure.

Après avoir marché deux grandes heures sur un terrain mouvant, et juste au moment où le soleil lançait ses premiers rayons au-dessus des arbres, nous crûmes voir, puis nous vîmes à deux ou trois cents pas devant nous, en saillie, une raie noire dont les deux extrémités nous

étaient cachées. — Tiens, tiens ! dit l'Auvergnat, qui s'était arrêté presque en extase, apercevez-vous là-bas ?... Et comme le Béarnais cherchait à doubler le pas : — Ensemble ! lui criai-je, allons ensemble, si vous nous avancez, ce sera comme l'autre fois ; ça nous portera malheur ! — Non, non, Marin, j'ai de bons yeux ; venez, dépêchez-vous.... C'est un chemin, c'est un chemin.... Et l'Auvergnat, pour témoigner sa joie, jeta de toutes ses forces deux ou trois fois sa casquette en l'air.

O Providence ! ô bonheur que je ne saurais dépeindre ! C'était un passage établi sur des ronds empilés de manière à former une sorte de jetée. Nous nous hâtâmes de prendre possession de cette espèce de plancher que nous foulions avec les plus folles démonstrations de joie ; car il était pour nous une preuve incontestable que ces lieux étaient visités par les habitans de quelques villages circonvoisins. Maintenant nous n'en pouvons plus douter ; nous devons tôt ou tard rencontrer quelque figure humaine.

Cependant ce chemin ne nous mena pas loin ; bientôt il s'interrompit dans des herbes touffues où il n'y avait plus de trace frayée. Mais là du moins le terrain était sec, et notre marche ne pouvait plus être entravée que par des broussailles. Nous entrâmes dans ce fourré, où, dès nos premiers pas, une couvée de petits perdreaux nous passa entre les jambes. C'eût été un excellent repas et qui fût venu bien à propos. Nous nous précipitâmes, ou plutôt nous nous laissâmes tomber pour les saisir ; mais ils glissèrent entre nos mains, et nous étions si faibles que nous n'eûmes pas le courage de nous mettre à leur poursuite.

Une partie de la journée se passa en tâtonnemens ; car nous allions indifféremment et sans motif arrêté, à droite ou à gauche, selon que des apparences trompeuses nous engageaient à nous porter d'un côté plutôt que de l'autre : notre tristesse était revenue, le découragement devait la suivre, et après lui encore une fois le désespoir. Pour le moment, de fré-



quentes défaillances nous forçaient à nous reposer et à chercher un point d'appui, et dès que nous voulions changer de place, sur un sol hérissé de ronces, de petites pierres et de brins de bois, nos pieds attendris par un long séjour dans l'eau nous faisaient souffrir au-delà de toute expression. Au milieu de ces obstacles, nous allions donc lentement.

Vers le milieu du jour, nous aperçûmes entre deux arbres un large groupe de nombreux champignons. Nous nous jetâmes avec avidité sur cette proie appétissante, et en quelques secondes la place fut nette.

Comme nous achevions de broyer notre récolte, des aboiemens qui nous paraissaient venir de très-loin, nous tinrent en arrêt : on peut s'imaginer avec quel recueillement nous écoutâmes. Assis par terre, puis nous mettant à quatre pattes, puis couchés à plat-ventre, le cou tendu, les bras allongés, et pivotant sur le sol comme l'aiguille sur un cadran, nous étions là, retenant notre haleine, nous regardant d'un

œil fixe, et nous relevant pour nous dire : — C'est par-là ! Aussitôt nous marchons, l'index en avant, et résolu à ne pas dévier d'une ligne, en dépit des bordées qu'il nous fallait courir, des sinuosités, des détours, des crochets sans fin que nous devons faire pour trouver des endroits à peu près praticables dans la forêt marécageuse qui se présentait de nouveau devant nous. A quitter, prendre, quitter et reprendre notre direction, sans la perdre de vue un seul instant, quatre heures encore s'écoulèrent ; mais enfin... enfin, nous pûmes maudire ces lieux, avec la certitude de ne plus y être enterrés vivans. A cinq heures, nous prîmes terre, heureux comme des matelots qui arrivent au terme d'une longue navigation sur une mer toute semée d'orages, d'écueils et de tempêtes....

Nous laissons derrière nous l'odieuse forêt ; à notre gauche était un tertre au pied duquel elle s'arrêtait, et sur la pente opposée un jeune

pâtre, ou plutôt un enfant qui nous tournait le dos en gardant quelques vaches.

Dans la crainte de l'effrayer si nous nous présentions à lui tous trois ensemble, je dis à mes camarades de m'attendre, et je m'avançai seul. Il m'aperçut bientôt ; il eut peur et s'empressa de chasser ses bêtes devant lui. J'eus beau parler, faire des signes, il n'en tint compte ; il se hâtait au contraire le plus qu'il pouvait.

Désespérant de parvenir à l'aborder, je fis un long détour pour aller m'asseoir sur son passage. Là, profitant du moment où, sans suspendre sa course, il jette sur moi un coup d'œil, je pose une main sur mon cœur et lève l'autre vers le ciel. Il paraît me comprendre : il s'arrête et me regarde, indécis de ce qu'il doit faire. Il veut rétrograder ; mais, en arrière, il remarque mes deux compagnons : contraint de choisir entre eux et moi, c'est moi qu'il préfère, comme étant sa plus vieille connaissance. Après bien des hésitations, il s'enhardit à faire quelques

pas, mais en évitant de trop s'approcher. Alors comme je venais de découvrir le faite de quelques maisons, je tâchai d'apprendre de lui s'il y avait là des Cosaques ou des Russes. Il se contenta de me faire plusieurs fois de la tête un signe négatif, mais sans oser lever les yeux sur moi dont je voyais trop qu'il lui tardait de s'éloigner. Peut-être ne m'avait-il répondu que machinalement, et sans se soucier de ce que je lui demandais; pour lui inspirer des regrets, dans le cas où il m'aurait donné un renseignement incertain, je lui envoyai des baisers de remerciement et fis de grandes démonstrations de joie. Mais il réitéra son signe, et prenant plus de confiance en nous, il nous indiqua qu'il allait nous suivre et qu'il ne tarderait pas à nous rejoindre dans le village.

Nous arrivâmes à la première maison; une vieille femme y était occupée à fourgonner son four. En nous voyant, sa stupeur fut grande; mais bientôt notre état pitoyable la rassura. Nous lui demandâmes du *klieba*; nous lui dîmes

que nous étions Français, et lui montrant le marécage, nous tâchâmes de lui faire comprendre combien nous avions souffert, combien de jours et de nuits nous avions passés dans ces lieux abominables, exposés à toutes les misères. Debout, appuyée sur le rebord de son four, elle nous considérait des pieds à la tête sans s'émouvoir. Toutefois, comme notre refrain était continuellement *klieba*, elle finit par répondre : *zara, zara!* et ce mot, tout euphonique, fut prononcé avec tant de douceur, que nous en conçûmes quelque espérance.

Nous étions entrés chez la vieille femme ; elle sortit avec nous, ferma sa porte<sup>1</sup>, et nous invita à l'attendre... Sa méfiance n'était pas de nature à nous offenser ; aussi ne parûmes-nous pas nous en apercevoir. Un instant après elle revint, nous apportant à chacun un morceau de pain avec du sel. Nous prîmes le pain. Quant au sel, comme notre appétit n'avait pas besoin de ce stimulant, nous ne crûmes pas devoir l'accepter. La vieille nous fit entendre ensuite qu'il

fallait nous adresser aux autres habitans; ce qui signifiait évidemment qu'elle ne se chargeait pas de nous fournir un abri pour la nuit. Les maisons étaient rares; nous tendîmes la main de porte en porte, et nos supplications ne furent pas toutes vaines; mais l'aumône nous était faite avec un air de contrainte et comme à regret : il nous semblait que la peur y entrait pour quelque chose. La meilleure manière de prouver notre reconnaissance était donc de nous éloigner : nous traversâmes le hameau en véritables éclopés.

### Le Déserteur.

Les faucheurs. — Ils regagnent leurs cabanes. — Les tas de foin et l'excellent sommeil. — On se plaint du dégât. — Nous parvenons à apaiser les paysans. — Ils nous indiquent la route de Lublin et nous souhaitent un bon voyage. — Tout un jour sans rencontre. — Nous couchons encore sur le foin. — Des cris d'angoisse et des grincemens de dents. — Nous avons repris courage. — Le manoir seigneurial. — Le baron hautain. — Brusques questions. — Il nous offre du travail. — Nos conditions. — Le jardinier français bavard et curieux. — Le baron est mécontent de nous. — Sa manière de nous exciter. — L'exercice de la tabatière. — Il regrette de ne pouvoir nous faire donner la schlague. — Son jardinier nous met à la diète. — Nous prenons congé du baron. — C'est un excellent homme. — Nous sommes toujours sans souliers. — Les piquans du blé. — Nous passons le Bug. — Nous couchons dans une grange. — Les Russes en bas, nous en haut. — L'Auvergnat endormi fait un coup de tête. — Nous sommes quatre.

A NOTRE sortie du village, nous remarquâmes dans un vallon une douzaine de faucheurs qui relevaient en petits tas le foin d'une prairie. — Ils font notre lit, dis-je à mes compagnons. — Oui, m'objecta l'Auvergnat; mais ils ne se pressent pas trop de s'en aller. — Oh ! répli-

Quai-je, le soleil baisse, et sans doute ils ne tarderont pas à nous abandonner la place.

En effet, peu d'instans après, nous les vîmes revêtir leurs casaques, emporter avec eux les instrumens de leur labour, et se diriger de notre côté en chantant. Ils regagnaient leurs cabanes. Pour ne pas nous trouver sur leur chemin, nous prîmes par un petit bois, et quand la nuit fut venue, nous redescendîmes dans la prairie qui nous offrit un coucher délicieux. Le sommeil ne se fit pas attendre... doux sommeil ! excellent sommeil ! Il était si rafraîchissant, il redonnait tant de calme et de ton à nos nerfs irrités, à notre sang tourmenté si long-temps, à toute notre organisation ébranlée, bouleversée par les secousses les plus violentes, que vraisemblablement il se fût prolongé jusqu'à midi si, dès le matin, les faucheurs de la veille n'étaient venus faire du bruit auprès de nous. Leurs gestes et leurs paroles précipitées ne révélaient que trop leur mécontentement. Ce foin que nous avions foulé,



sali peut-être, car nous étions tout dégouttans de fange, leurs bestiaux n'en voudraient pas. Nous concevions leurs plaintes; mais comment payer le dégât? Nous n'avions point d'argent. Afin de les apaiser, nous offrîmes de leur donner un coup de main. La proposition les calma; mais cependant ils n'agréèrent pas nos services. Abaisant sur nous leurs regards, ils nous montrèrent, avec un sourire de pitié, la route que nous devions tenir pour nous rendre à Lublin; après quoi ils nous recommandèrent d'éviter les Cosaques, et nous souhaitèrent un bon voyage.

Nous marchâmes toute la journée sans rencontrer personne. Le soir, nous nous arrêtâmes encore dans une prairie; mais cette fois nous n'attendîmes pas d'être réveillés par les faucheurs. Quand nous quittâmes le gîte, la nuit se dissipait à peine : le peu de chemin que nous avions fait la veille nous avait démontré la nécessité de partir de bonne heure; et puis nos pieds étaient en si mauvais état! Quoique nous les

eussions lavés dans l'eau limpide d'un ruisseau, ils étaient toujours gonflés, et si douloureux, qu'au moindre choc, à la plus petite pierre contre laquelle ils se heurtaient, nous les retirions avec des cris d'angoisse et des grincemens de dents. Quelquefois le cœur nous en défailait; mais l'espoir de toucher bientôt au terme de cette vie aventureuse, nous ranimait et soutenait notre courage.

— Ah ! s'écriait le Béarnais, si, pour nous refaire, nous pouvions entrer dans quelque bon château !

Au moment où il formait ce vœu, nous croyons apercevoir la pointe de plusieurs cheminées. Nous avançons et nous reconnaissons un manoir seigneurial. Nous frappons à la porte, et nous demandons à parler au maître, près duquel nous sommes introduits. Celui-ci était un de ces hommes secs, dont le nez aquilin, les sourcils paraboliques, le front étroit, haut et fagitif, annoncent l'orgueil et la sottise manie de l'autorité.

— Qui êtes vous ? d'où venez-vous ? que voulez-vous ? où allez-vous ? nous dit-il. Je m'étais chargé de répondre, et je satisfis à toutes ces questions. — Ah ! vous êtes Français, reprit-il, vous vous êtes évadés des mains des Russes. Vous vous proposez de rejoindre vos drapeaux, et vous désirez qu'on vous donne l'hospitalité. Savez-vous faire quelque chose ? Voudriez-vous travailler ? — Très-volontiers, répondis-je ; mais nous ne pouvons nous lier en aucune manière, et nous n'accepterons d'occupation qu'autant qu'elle nous laissera libres de poursuivre notre route, aussitôt que le pain dont on aura payé notre travail aura un peu rétabli notre estomac et retrempe nos forces. — Je crois effectivement qu'elles ont besoin d'être retrempées ; et vous ne m'avez pas même de fameux ouvriers ; mais qu'à cela ne tienne ; venez toujours : vous partirez quand vous voudrez. Alors il nous fit donner à boire et à manger, puis conduire à la grange, où nous passâmes la nuit.

Au point du jour nous entendîmes quelqu'un qui criait : Où sont-ils , ces Français ? On dit qu'il y a des Français par-là. Allons ! levez-vous donc , pays ! Celui qui nous appelait ainsi était le jardinier du baron. — Prenez ces pelles et ces pioches , nous dit-il , dès que nous fûmes sur pied , et nous allons faire connaissance. Je suis Français aussi , moi. De quel endroit êtes-vous ? — Marin , c'est à vous qu'il parle , me dit le Béarnais. — A moi ? Je suis Parisien. — Et vous , mon grand ? poursuit le jardinier. — Je suis né natif de Clermont en Auvergne. — Vous êtes Auvergnat alors. Et vous , beau garçon , vous êtes ?... — Béarnais. — Ah ! Dieu vivant ! Béarnais ! Pau en Béarn je ne connais que ça. Tel que vous me voyez , j'ai roulé partout. Je parie que vous ne devinez pas de quel pays je suis ? — Dites-nous-le , lui dis-je , ce sera plus tôt fait. — Non , non , je veux que vous le deviniez. — Eh bien ! vous êtes Champenois. — Vous avez mis le nez dessus. Puis , après un moment , il partait d'un grand éclat de rire. Vous

croyez que je suis Champenois, reprenait-il, je le suis comme il pleut du boudin : je suis... je suis, je vous le donne en cent. — Êtes-vous Normand, Provençal, Bourguignon, Picard? Le Béarnais allait lui nommer toutes les provinces de la France. — Je suis d'autour de Paris, dit le jardinier. — Alors je lui demandai s'il était de Saint-Denis, de Saint-Cloud, de Vincennes ou de Sceaux... Et il se prit à rire encore plus naïvement.—Ah ! ah ! ah ! je vous dérouté joliment ; ils croient que je suis d'autour de Paris... Eh bien ! non. Il prenait un air goguenard. — Écoutez, monsieur le jardinier, dis-je à ce drôle de corps, soyez d'où vous voudrez ; mais, je vous en prie, montrez-nous ce que nous avons à faire. Il nous conduisit alors auprès d'un fossé, et là, tendant son cordeau, il nous traça notre besogne.

Le soir, le baron vint voir où nous en étions de notre ouvrage. — Vous n'êtes guère expéditifs, nous dit-il avec humeur ; si mes paysans n'étaient pas occupés à rentrer la

moisson, ce n'est pas sur vous que je compterais pour creuser mon fossé.

Nous ne parûmes pas nous inquiéter du reproche; et le baron n'insista pas trop sur l'expression de son mécontentement; mais le lendemain il vint nous surveiller lui-même. De temps à autre, il frappait dans ses mains pour nous activer; mais, après chaque minute, nous ne nous arrêtions pas moins bravement pour souffler, rasseoir nos reins, et remettre notre corps en équilibre. Cette lenteur et ces intermittences répétées donnaient des impatiences au baron: il se promenait en long, en large, prenait force tabac, ouvrait, fermait, tourmentait sa tabatière, la serrait dans son poing, en raidissant et balançant brusquement son bras gauche; il semblait se tenir à quatre pour ne pas fulminer et se dire en lui-même: — Ah! qui peut m'empêcher de faire administrer la schlague à trois fairéans de cette espèce qui osent se permettre de respirer entre deux coups de pioche?

Si l'on nous eût nourris plus convenablement,

sans doute nous aurions eu plus de courage; mais notre compatriote le jardinier, que le baron avait chargé du soin de pourvoir à notre subsistance, nous tenait en quelque sorte à la diète. Ce régime nous lassa promptement. Le quatrième jour, au moment où le baron recommençait le manège de sa tabatière, nous déposons subitement nos pelles et nos pioches, et nous nous croisons les bras.—Eh bien! eh bien! Français, nous dit-il, que faites-vous donc? — Monsieur, lui répondis-je, nous avons réfléchi que le temps est précieux, et ce serait nous rendre un bon office que de nous permettre de prendre congé de vous. — Allez, Français, allez, nous dit-il; je ne vous retiens pas. Aussitôt il fouilla dans sa poche et, à notre grande surprise, il nous paya très-généreusement. — Êtes-vous satisfaits, nous demandait-il, du prix que je mets à vos services?— Nous sommes non-seulement satisfaits, répondîmes-nous, mais encore très-reconnaissans. — Alors, c'est bien. Et comme nous restions ébahis de

sa rondeur en affaires, il nous fit apporter un plat de débris de viande. Il nous regarda manger ; puis, quand nous fûmes bien repus, il tira sa montre : — Trois heures, dit-il, partez. En même temps, du doigt il nous indiqua la route, nous souhaita le bonsoir et nous tourna le dos.

Nous partîmes donc à l'instant, l'estomac bien garni, mais toujours sans souliers. Peut-être le baron nous en eût-il donné ; mais nous n'avions pas osé lui en demander, car la misère est humble et timide. Nous nous dirigeâmes du côté du Bug, rivière qui, nous assurait-on, coulait à trois lieues de là. Nous parvînmes sur ses bords à travers des guérets où les piquans du blé coupé récemment nous entraient dans les pieds, et nous causaient d'abominables souffrances. Nous passâmes le fleuve dans le bateau d'un pêcheur dont on nous avait indiqué la cabane. Une fois sur l'autre rive, comme il faisait nuit depuis long-temps, nous nous occupâmes de trouver un gîte. Bientôt nous aper-



cûmes les premières maisons d'un village. Sur notre droite était une grange ouverte, et au fond une énorme masse de fourrage : c'était ce que nous cherchions. Pour n'être pas surpris au pied de cette meule, nous grimpâmes dessus, et je laisse à penser de quel sommeil nous y dormîmes, du moins pendant quelques heures.

A peu près vers les trois quarts de la nuit, il nous semble qu'on parle au-dessous de nous. Nous écoutons attentivement, le Béarnais et moi ; l'Auvergnat ne s'était pas réveillé. En effet, on parle, mais dans quelle langue ? Ce n'est pas en polonais ? *Passamalaki... Taram-tata.... Taramtiché....*, tels sont les mots qui arrivent le plus fréquemment à nos oreilles. Nous ne comprenons pas leur signification, mais leur terminaison nous donne de sérieuses inquiétudes. C'est du russe, nous n'en pouvons douter ; et cette préoccupation nous ôte toute envie de reprendre notre somme. S'il y a là des Russes, comment, au point du jour, éviter leurs regards et leur échapper ?

L'Auvergnat va nous tirer d'embarras. Je ne sais quel rêve l'agite ; mais à l'instant même il prononce des mots, il crie ; et comme il veut se retourner, le voilà qui , malgré ses efforts pour se retenir, dégringole et tombe d'aplomb sur les causeurs d'en bas. Aussitôt on jette des cris d'épouvante ; et des hommes prennent la fuite.

L'Auvergnat était dans la stupéfaction : nous le félicitâmes sur le coup hardi qu'il venait d'exécuter avec tant de bonheur.—Je veux, disait-il, que la crique me croque si j'y comprends rien ! Quand nous lui eûmes expliqué comment il nous avait délivrés des Russes , il ne pouvait pas revenir de son étonnement.

Cependant la prudence nous conseillait de déguerpir : nous sortîmes de la grange et nous traversâmes le village avec une grande circonspection, en nous dirigeant sur le duché de Varsovie. Bientôt, en avant de nous, retentit un bruit de pas et de conversation. Nous suspendons notre marche et nous distinguons trois hommes. Ils

sont ensemble ; mais ils ne tardent pas à se séparer : deux prennent à droite , et le troisième marche dans le même sens que nous. Il est seul ; nous ne le craignons pas : nous avançons.

Le jour commençait à poindre, et sur le dos de l'individu qui nous précède, nous reconnaissons parfaitement la capote russe. Il s'écarte sur la gauche pour nous laisser le dépasser, et un instant après il vient et nous aborde avec quelques phrases polonaises qu'il débite rapidement : tout ce que nous y comprîmes, c'est qu'il était déserteur de l'armée russe, et qu'il allait prendre du service chez les Autrichiens, qu'il appelait les *Cesari*. Il nous proposa de marcher avec nous. S'il avait eu, comme la plupart de ses compatriotes, une de ces repoussantes faces de carlin qui annoncent une stupidité indélébile, unie à l'instinct le plus féroce, nous ne l'aurions probablement pas admis ; mais il avait une assez bonne figure de soldat ; et puis nous réfléchîmes qu'ayant encore un plus grand intérêt que nous à éviter les Russes,

il pouvait, avec la connaissance de la langue du pays, nous être de la plus grande utilité.

---

## CHAPITRE XXIII.

---

### Les jeunes Châtelaines.

Le Russe grand causeur. — Il ne veut pas entrer chez les barons. — Un souper de pommes de terre crues. — Les temps d'arrêt. — Nouvelles promenades dans les marais. — Les belles châtelaines. — L'incroyable nouvelle. — Reprise de Hambourg. — Une ritournelle obligée. — Désolation de mes camarades. — L'Auvergnat s'indigne contre l'empereur d'Autriche. — Le Russe se méprend sur la cause de notre mauvaise humeur. — Cruelle incertitude. — Animosité entre l'Auvergnat et le Béarnais. — Un régal de schnap. — L'effet mal calculé. — L'Auvergnat nous quitte. — Le Russe règle la marche. — Un village galicien.

Nous voilà donc tous quatre animés du même zèle pour tendre au même but, c'est-à-dire pour gagner la frontière autrichienne.

Le Russe était grand causeur ; mais comme nous n'entendions pas la sixième partie de ce qu'il disait, il ajoutait force gestes à ses paro-

les. Il nous raconta d'abord qu'il avait passé la nuit dans une grange et qu'il avait été bien effrayé : il présumait que c'était le diable qui lui était tombé sur la tête. C'était l'histoire de l'Auvergnat : nous ne pûmes nous empêcher de rire, et il rit encore plus fort que nous quand nous l'eûmes mis au fait de l'aventure.

Au bout de quelques heures de marche, nous découvrîmes l'habitation d'un seigneur. Nous voulions nous y rendre ; mais le Russe refusa de nous accompagner. Il témoignait des craintes et cherchait à nous en inspirer pour notre propre compte. Après force signes négatifs, il se mit à imiter l'action d'un homme qui arrache quelque chose de la terre et qui le porte à sa bouche : — *Boulbe, boulbe*, répétait-il. C'était le nom qu'il donnait aux pommes de terre, et il nous indiquait qu'aux approches de la nuit nous pourrions nous en procurer dans les champs. C'était une ressource à laquelle nous avions songé tout aussi bien que lui ; mais cette

nourriture ne devait pas nous en faire négliger une plus substantielle, que nous pouvions obtenir de la charité des barons ou des paysans. Cette fois pourtant, nous respectâmes les scrupules de notre nouveau camarade, et nous marchâmes tout le jour, attendant l'heure propice pour faire notre provision de *boulbes* que nous croquâmes toutes crues et à belles dents.

Dès le surlendemain, notre Russe s'était un peu enhardi : il n'entraît ni chez les barons, ni chez les riches Polonais, mais il se tenait caché dans le voisinage, et nous partageons avec lui nos aumônes en vivres et en argent. Cette prudence lui était suggérée par l'antipathie qui existe entre les Russes et les Polonais : il craignait que ces derniers ne le livrassent à ses compatriotes, ou peut-être, façonné à l'esclavage et au *knout*, voyait-il dans les seigneurs de Pologne des êtres d'une nature supérieure à la sienne, et qui imposaient à son esprit servile. Passe pour les simples bourgeois et les paysans.

Il poussait quelquefois des reconnaissances dans leurs cabanes; mais jamais sans avoir pris les précautions les plus minutieuses, tant il redoutait la rencontre des Russes! Aux abords de chaque village, il faisait des temps d'arrêt, comme pour flairer, et il ne se trompait pas.

C'était toujours en tournant les plaines et en nous enfonçant dans les bois, que nous parvenions à faire cinq à six lieues par jour. A deux cents pas, notre vue exercée nous révélait ce qu'était un homme! rien qu'à son allure, nous savions de suite s'il y avait profit pour nous à l'aborder. Quelquefois, des travailleurs, surveillés par des hommes à cheval, nous barraient la sortie d'un bois ou l'entrée d'une plaine : alors, plutôt que d'allonger notre chemin par de longs circuits, nous tenant à l'écart, nous attendions qu'ils fussent passés. Souvent nous ne quittions pas notre embuscade avant la nuit.

Enfin nous arrivâmes aux environs de Biala, et après avoir passé très-près de Lublin, nous



dûmes recommencer nos promenades dans les marais.

Un jour, harcelés par la fatigue et par la faim, nous allâmes frapper à un château qui était à quelque distance de Krasnoslawo. La porte s'ouvrit, et nous fûmes reçus par deux jeunes femmes de la plus grande beauté. Leur mise était des plus élégantes, et elles s'exprimaient en français avec une pureté remarquable. Je ne saurais trop dire à quoi je dus seul la faveur de les suivre dans un petit salon assez bien décoré ; car ma figure, avec sa longue barbe, n'était certes pas plus avenante que celles de l'Auvergnat et du Béarnais qu'elles laissèrent sous le vestibule. Les deux châtelaines s'étaient assises en face l'une de l'autre près d'une fenêtre, et elles m'interrogeaient.

Je leur dis que nous nous rendions en Autriche, et mon étonnement fut au comble quand elles m'eurent appris que cette puissance faisait maintenant cause commune avec la Russie et la Prusse. Je pensais qu'elles étaient mal infor-

mées : — Oh ! leur fis-je observer , on doit vous avoir induites en erreur ; nous avons à Paris un double garant de l'appui de l'Autriche , et il est impossible qu'un beau-père veuille s'armer contre son gendre . Cela est pourtant ainsi , me répliqua l'une d'elles , et probablement vous connaîtrez bientôt tous les détails de cette rupture qui vous semble inexplicable .

Afin de m'offrir une compensation à l'affligeante nouvelle qu'elles venaient de m'apprendre , elles me parlèrent de quelques avantages que les Français avaient récemment obtenus . — Le maréchal Davoust , me dit la plus âgée des deux , est rentré à Hambourg ; vous êtes encore maîtres de la plupart des forteresses du nord , votre armée a repris son ascendant moral , et nous avons encore l'espoir que cette longue guerre pourra se terminer au profit de la France et selon les vœux des Polonais . Mais pour cela faire , ajouta-t-elle en se levant , il faut que Napoléon agisse plus prudemment et avec une confiance moins aveugle dans son étoile , qui

brille toujours au ciel, sans aucun doute, mais dont un nuage épais nous intercepte depuis long-temps les rayons. Son amour-propre a reçu une grave blessure ; elle saignera long-temps avant de se cicatriser. Mais vous paraissez ne pas croire à cette atteinte, ajouta-t-elle avec un sourire ; vos doutes me plaisent, et je voudrais pouvoir les partager. Et elle se mit alors à me parler du rétablissement du royaume de Pologne, ritournelle obligée de toutes les conversations avec les seigneurs de ce pays.

L'une de ces dames s'était absentée un moment ; elle revint presque aussitôt, et arrachant le feuillet d'un livre, elle y roula quelque chose qu'elle me mit dans la main. C'étaient plusieurs pièces de monnaie.

Je rejoignis mes deux camarades. Ils étaient désolés de me voir paraître sans provisions. Je leur montrai bien vite l'argent que l'on m'avait donné : alors ils se ranimèrent ; mais quand je leur eus fait entrevoir le destin qui vraisemblablement nous attendait en Autriche, le courage

les abandonna de nouveau. Le Béarnais se frappa la tête avec ses deux poings, et l'Auvergnat jetant violemment sa casquette à terre, l'y enfonça d'un coup de talon, en disant : — Coquin d'empereur d'Autriche ! Sacrés les Bas-Bleus ! nous tourner casaque ! Il ne m'est jamais revenu avec sa face de carême, ce particulier-là ! Fiez-vous donc aux amis à présent !..., nous jouer un pied de cochon pareil, c'est une indignité !

Le Russe, que nous rejoignîmes, voyant notre mauvaise humeur, l'attribua sans doute à la mauvaise réception qu'il supposait qu'on nous avait faite. Nous ne songeâmes pas à le dé tromper, et incertains de la route qu'il nous fallait tenir, comme aussi du degré de croyance que nous devons ajouter à la désastreuse nouvelle que nous venions de recevoir, nous tîmes conseil.

Que faire dans cette conjoncture ? Suivre notre direction, rebrousser chemin, ou prendre à droite et recommencer une série de misères. — Eh ! parbleu ! dit le Béarnais, prison

pour prison, allons toujours en Autriche; ils ne nous mangeront pas, les Autrichiens! Je les défie bien de nous faire autant de mal que nous en ont fait les infâmes Cosaques... Et puis est-il bien prouvé, Marin, que tout ce qu'on vous a dit soit vrai? est-ce que ça peut être? Laissez-moi donc tranquille. Des femmes! est-ce que ça peut savoir ce qui se passe? Qu'est-ce qui leur a conté ces colles là?... Ah! bah! c'est des couleurs, puisque Napoléon a épousé la fille de l'empereur d'Autriche; est-ce qu'on tape comme ça sur les siens? Une supposition: si vous étiez à la place du papa beau-père, est-ce que vous voudriez faire de la peine à votre gendre? Bah! vous avez été bien bon enfant de gober ça; on n'en fait avaler de pareilles qu'à des Auvergnats!....

—Toujours des pierres dans mon jardin, dit l'Auvergnat, ne dirait-on pas qu'il n'y a que les Gascons qui aient de l'esprit? Ils sont encore de fiers cadets, les Gascons! C'était là la continuation de la querelle de tous les jours et de

tous les momens ; car depuis notre sortie des marais, l'Auvergnat et le Béarnais n'avaient cessé de s'invectiver et souvent de se donner de rudes gourmades. Plus d'une fois, j'avais dû mettre le hola ; mais ces disputes se renouvelant sans cesse, j'en avais pris mon parti, et par forme de distraction, le Russe et moi nous nous établissions juges des coups.

Cependant nous avons fini par être fatigués d'une dissidence d'opinions qui provenait presque toujours du fait de l'Auvergnat. Avions-nous résolu d'aller à gauche, il insistait pour qu'on prît à droite ; quand nous voulions nous reposer, il voulait marcher. Était-il de notre intérêt de presser la marche, il s'arrêtait tout net, et il cherchait toutes les occasions de contrariété. Comme dans toutes les questions de localité, nous avons coutume de nous ranger de l'avis du Russe, qui connaissait mieux le pays que nous ; cette condescendance de notre part paraissait à l'Auvergnat le comble de la lâcheté et de l'humiliation, et c'est avec une espèce de fureur

qu'il nous rattrapait , quand aux approches de la nuit , il nous voyait marcher lestement sans nous soucier de sa compagnie. Selon lui , ce Russe était notre bon , notre cher ami , et nous serions bien ingrats , si une fois arrivés en Autriche , nous n'écrivions pas à l'Empereur pour lui faire avoir le grade de capitaine. A ces propos absurdes , nous pouffions de rire ; mais lui ne riait pas , et de dépit il continuait à tirailler sa casquette , qui était son souffre-douleur.

Ce jour-là , vers les trois heures de l'après-midi , nous nous étions arrêtés sur la lisière d'une forêt pour faire un maigre repas de pommes de terre crues , que nous arrosions avec quelques gorgées de schnap , que la veille nous avions acheté à un juif.

Pour dérider un peu notre bourru camarade , nous avons doublé sa ration , et n'avions réussi qu'à lui échauffer la tête. Un sentier traversait la forêt , nous nous levons pour le suivre ; l'Auvergnat nous montre la plaine , et insiste pour la traverser. Nous lui tournons le

dos ; lui jure qu'il ne démordra pas de son avis ; nous le laissons faire.... Au bout d'une demi-heure , nous regardons derrière nous , nous appelons.... Point d'Auvergnat. Nous ne devons plus le revoir...

Nous fûmes très-peu sensibles à cette perte, et nous ne songeâmes qu'à gagner du terrain. Le Russe, dont nous avions reconnu la sagacité, réglait la marche. C'était un bon diable, qui voulait tout ce que nous voulions, excepté entrer chez les barons.

Enfin, après des fatigues et des privations de tout genre, le 13 septembre au matin, nous franchîmes la frontière russe? La pluie, qui durait depuis trois jours, tombait par torrens. Nous vîmes à droite un grand poteau, et à deux portées de fusil devant nous, un village galicien, où nous entrâmes.

---



## CINQUIÈME PARTIE.

## La Galicie.

La dette de la reconnaissance. — Nous sommes reçus par deux soldats autrichiens. — Tomasow. — On nous consigne au corps de garde. — Le Russe me donne sa tapote. — Les soldats hongrois. — Une collection de figures grotesques. — Le corporal silencieux. — Notre itinéraire. — Idée extravagante. — La magie du nom d'Austerlitz. — Incroyable illusion. — On nous réunit à d'autres prisonniers. — La proposition du Brabançon. — Je suis presque ébranlé. — La grande faute que je ne ferai pas. — Quatre jours sans vivres. — Les Autrichiens enrôlent les prisonniers. — On veut me faire sergent-major. — Je me retrouve avec des soldats de la vieille garde. — Comment ils se sont échappés des mains des Russes. — Le régiment de Zartorinski. — L'officier autrichien bonapartiste. — Il se met à genoux devant une croix d'honneur. — Nous apprenons le désastre de Leipsig.

PLUS de Russes, plus de Cosaques!... Je suis chez les Allemands, je suis en Galicie, je puis marcher à découvert; toutes mes misères physiques vont disparaître, et si mon cœur doit être encore long-temps navré, du moins mon estomac ne sera plus vide...

Ma triste histoire va finir comme le quatrième volume d'un roman : à la suite de traverses , de tribulations , viendront' quelques jours de délassément et de bonheur.

C'est pour acquitter de la seule manière qu'il me soit permis de le faire , une dette sacrée , oelle de la reconnaissance , que je citerai quelques noms , et entrerais dans quelques détails. Je suppose aussi que le lecteur , à qui j'ai raconté longuement mes angoisses , sourira au changement qui va s'opérer dans ma position.

Je continue ma relation.

Nous n'avions plus aucun intérêt à nous cacher. Une maison nous faisait face : deux soldats autrichiens s'y trouvèrent à point pour nous recevoir et nous abrégér les formalités de rigueur. D'abord ils nous donnèrent à manger , et remirent au lendemain notre voyage à la ville voisine , où nous devions être présentés aux autorités.

Cette ville était Tomasow. On nous consigna au corps de garde de la caserne , où bientôt on

revint chercher notre camarade le Russe, qu'on emmena pour l'habiller. Comme il partait, je lui demandai sa capote, qui était meilleure que la mienne. Il s'en défit sans se faire prier, et nous fit ses adieux.

Dans le corps de garde était une douzaine de soldats hongrois : les uns occupés à graisser leurs brodequins, les autres à affiler leurs moustaches, qu'ils rendaient plus aiguës que des barbes de chat. Ces faces sévères et grotesques faillirent nous mettre en gaité ; mais le plus curieux, c'est que pas un ne fit attention à nous, ni ne nous adressa la parole, et cela, durant l'espace d'une heure et demie que nous restâmes là à nous morfondre.

Enfin, un caporal armé de sa canne d'uniforme, mais tout aussi silencieux que ses subordonnés, vint nous faire signe du doigt, et nous conduisit chez le commandant de la place, qui nous délivra un billet de logement, une feuille de route et quelques kreutz. C'était pour nous diriger sur Jaroslow. De ce lieu,

nous dûmes nous rendre à Olmutz dans la Moravie, en passant par Przewocak, Rszow, Czuez, Eyzstok, Biecz : nous longions la Vistule.

Nous marchions le cœur joyeux, et bieu convaincus qu'au bout de ces étapes nous trouverions notre armée. Cette pensée était absurde ; mais nous nous y abandonnions en hommes qui ne doutent pas de la possibilité d'une chose, parce qu'ils la désirent. Encore un peu, nous nous serions crus en pays conquis. Austerlitz n'était pas loin, et nous répétions ce mot avec transport. Notre illusion était si forte, qu'arrivés à un quart de lieue de Teschen, petite ville peuplée de six mille âmes, nous prêtâmes une oreille avide à une marche militaire qu'il nous semblait reconnaître. Selon nous des cris de joie et des acclamations l'accompagnaient. Nous étions véritablement dans le délire. Ivres de bonheur, et les larmes aux yeux, nous nous mîmes à courir de toutes nos forces, en criant : — Nous voilà ! nous voilà !...

Infortunés ! pauvres jouets que nous étions de notre imagination ! C'était une forte colonne de Hongrois dont nous vîmes reluire les fusils , et qui , tambours en tête , s'avançaient vers nous. Ils défilèrent , et nous , l'oreille basse , nous entrâmes dans la ville.

On nous interrogea aux portes : sur notre réponse que nous étions Français , on nous ordonna de marcher devant un caporal autrichien , qui nous réunit à une vingtaine de soldats de toutes armes : Français , Polonais ou Allemands de la Confédération du Rhin , et nous prîmes avec eux la route de la Galicie.

Chemin faisant , un de mes nouveaux compagnons m'apprit qu'ils appartenaient au corps d'armée du général Vandamme , et qu'ils avaient été faits prisonniers en Bohême.

Il nous confirma aussi tous les nouveaux malheurs de la France. Alors il fallut bien nous résigner , et renoncer même à toute tentative d'évasion dans un pays découvert où nous ne

pouvions dérober notre marche. Au surplus, nous étions las de cette vie aventureuse.

Nous revîmes Jaroslow où nous demeurâmes vingt-quatre heures, avec la liberté de nous promener dans la ville. Un régiment de Hullans y avait son dépôt. — Vous êtes Français, nous dit un soldat qui nous accosta dans la grande rue? Moi aussi, car je suis Brabançon, et je viens de prendre du service; voyez si vous devez faire comme moi. Bientôt un détachement ira rejoindre le régiment qui fait partie de l'avant-garde de l'armée d'Italie, et à la première occasion j'espère bien piquer des deux et dire adieu tout bas aux Autrichiens.

Je me sentis presque ébranlé; et, le Brabançon voyant que j'hésitais, me donna l'adresse du major; il me conduisit même jusqu'à sa porte. Je montai bien lentement cinq ou six marches, et m'étant recueilli un moment, je les descendis en deux enjambées.

— Non, non, me dis-je, j'allais faire une faute, une très-grande faute. Un soldat français,

un soldat d'élite surtout, ne peut, sous aucun prétexte, prendre du service chez l'ennemi : demain, en endossant mon nouvel uniforme, je serais trop malheureux ; je pleurerais sur les guenilles que j'abandonnerais. Et je cours bien vite rejoindre mes camarades de captivité.

De Jaroslaw nous fûmes transférés à Przemysla, chef-lieu du Cercle de ce nom. On nous y donna pour prison le rez-de-chaussée d'une maison située en face des bureaux de l'administration impériale. Malgré cette proximité, malgré nos plaintes réitérées, on nous laissa quatre jours sans vivres ; et, sans la charité de quelques habitans, d'abord surpris, puis indignés de ce traitement barbare, je ne sais à quelle funeste extrémité la misère nous eût réduits.

Cette cruelle insouciance que nous croyions devoir attribuer à la lenteur des formes allemandes était, comme on va le voir, le résultat d'une ruse infernale.

Le quatrième jour, des soldats vinrent nous



prendre, et nous conduisirent dans les bureaux de l'administration. On nous fit mettre sur plusieurs rangs; et un monsieur en habit bourgeois, avec une figure agréable, nous passa en revue.

Les Allemands et les Polonais qu'il interrogeait se décidèrent assez facilement à s'enrôler : mon tour arriva : — Et vous, me dit-il en français, ne prenez vous pas du service? — Non, monsieur. — Et pourquoi? — Vous devez le deviner : parce que je ne me bats pas contre ma patrie. — De quel corps êtes-vous? et votre grade? — Soldat de la garde impériale. — On vous fera sergent-major; vous instruirez nos recrues, et ne ferez point partie de l'armée active. — Merci pour tout cela, monsieur. — Vous refusez donc le grade de sergent-major? — Ce grade m'attend chez nous. — Vous n'y êtes pas chez vous; et quelquefois il faut se conformer aux circonstances. — C'est ce que nous faisons, monsieur; et elles sont cruelles ces circonstances : voilà

quatre jours que nous sommes sans pain. D'ailleurs, je trouve étonnant qu'un homme d'honneur insiste autant pour en décider un autre à prendre les armes contre son pays. Sommes-nous vos prisonniers (je montrais mon camarade)? Echappés des mains des Russes, nous pensions qu'une fois en Autriche nous serions à la fin de nos misères; et elles ne font qu'empirer. — Mais écoutez donc, si vous regrettez tant la Russie, on peut vous y reconduire; c'est même ce qu'on a l'intention de faire. — Comme il vous plaira, monsieur,..... Cependant nous augurions mieux de votre physionomie.

Je ne sais si ces dernières paroles nous portèrent bonheur, ou si cette espèce de commissaire ne voulut que nous inquiéter. Le fait est qu'il n'insista pas davantage, et qu'après quelques vaines tentatives auprès des autres prisonniers français, il ordonna qu'on nous fit retirer.

Dès le lendemain, la solde et le pain nous furent distribués, et il devint clair pour nous que

les Autrichiens qui nous faisaient peur des Cosaques, avaient leurs raisons pour nous garder.

Ces enrôlemens d'étrangers au profit de l'Autriche, avaient diminué notre petite troupe; mais bientôt elle se grossit de quelques Français, et mon bonheur fut extrême de me retrouver avec des soldats de la vieille garde; c'étaient trois chasseurs à cheval: Adam, Petit (1), Dubarbet, et un sous-officier des flanqueurs, Mabileau (2), avec lequel je me liai particulièrement. Pour qu'ils vissent en moi un marin de la garde, il fallait bien qu'ils me crussent sur parole, car je n'avais plus le moindre débris d'uniforme.

Ils me racontèrent qu'ils avaient été faits prisonniers à Wilna, et qu'après avoir échappé à la plus affreuse misère, ils avaient eu le bonheur d'entrer comme boulangers dans la munitionnaire où l'on confectionnait le pain

---

(1) Il servait, en 1817, dans les cuirassiers de la garde royale.

(2) Actuellement sommelier du roi Louis-Philippe.

pour nos compatriotes captifs; qu'ils y avaient travaillé jusqu'au moment où les Russes, alarmés par les victoires de Lutzen et de Bautzen, avaient fait refluer leurs prisonniers vers le centre de la Russie; qu'alors on leur avait délivré des passe-ports, qui les autorisaient à chercher de l'ouvrage comme boulangers, dans toute l'étendue de l'empire, et qu'ils s'en étaient servi pour s'évader et franchir la frontière russe à la barbe d'un poste de Cosaques qui, n'ayant rien compris aux papiers dont ils étaient porteurs, les avaient laissé passer.

Un bataillon du régiment de Zartorinski tenait garnison à Przemysla; les officiers de ce corps venaient fréquemment causer avec nous. Parmi eux était un jeune homme plein d'enthousiasme pour les Français, et surtout pour leur empereur: il n'était sorte d'éloges, de gestes d'admiration et d'exclamation, que ce nom ne lui inspirât. Il récapitulait nos succès, et savait tous les faits d'armes de nos généraux. Masséna, Augereau, Ney, Soult, Davoust, Lannes, Mu-

rat, étaient selon lui des héros dont la gloire n'avait pas d'égale dans l'histoire... Il avait reconnu de loin Murat sur un champ de bataille, et il lui avait semblé voir le dieu de la guerre; en parlant de lui, ses lèvres prenaient une expression toute particulière. Mais Napoléon!... Ah! quel homme!.. que ce mot Napoléon lui faisait plaisir à prononcer! et que nous aimions à l'entendre célébrer ce grand, cet incomparable capitaine, l'objet de notre culte de soldats! — Ah! nous disait-il, parlez-moi toujours de votre empereur. Vous l'avez entendu souvent? que vous êtes heureux! et cet officier, en exaltant ainsi notre chef, nous rendait fiers sous nos haillons.

Depuis long-temps il désirait voir et toucher une croix d'honneur : Petit, qui ainsi qu'Adam, était décoré, nous donna la sienne, et nous la lui portâmes chez le juif, où il nous invitait fréquemment à prendre de la bière avec lui. Il la retourna vingt fois dans ses mains; il la baisa, se mit à genoux devant, et finit par prier

Mabileau de lui prêter pour un instant son uniforme : c'était un habit du 8<sup>e</sup> de chasseurs , presque neuf, avec collet, paremens, et passe-poil rose. On y attacha la croix, et il se hâta de le revêtir.

Il s'était placé debout devant une petite glace; quand il se fut bien miré sous ce costume : — Ah ! s'écria-t-il, que je voudrais servir sous Napoléon ! et que de bon cœur je donnerais dix fois mon grade pour être simple soldat français décoré !

Lorsque les Autrichiens célébrèrent le désastre de notre armée à Leipsick, ce jeune officier vint nous donner des consolations, en nous disant que, vainqueurs pendant deux jours, les Français, dans cette affaire, avaient fait des prodiges de valeur. Il nous apprit aussi comment leur perte avait été causée par l'embrasement du pont sur lequel s'effectuait leur retraite.

---

## CHAPITRE XXV.

---

### L'Émigré.

Les habitans de Przemysla. — Ils viennent nous offrir de l'ouvrage. — Mon associé. — Nous sommes employés chez un apothicaire. — Je me crois dans l'opulence. — Un crime du gouvernement russe. — 18,000 Français meurent de faim dans deux couvens. — Les cadavres des prisonniers dépecés par leurs camarades. — Un feu de morts. — Les malades jetés à l'eau ou assommés. — Les regrets de mon ami Mabileau. — Il a du bonheur. — Ma supplique à messieurs les commissaires du Cercle. — Je suis habillé. — Notre translation en Hongrie. — L'émigré patriote. — Sa générosité. — J'accepte ses propositions.

LES habitans de la ville, bons comme ils le sont tous dans ce pays, ne tardèrent pas à venir nous offrir de l'ouvrage : c'était des pommes de terre à déterrer, du bois à scier ou à fendre. Mabileau et moi nous nous étions associés pour ces travaux : on ne pouvait marcher l'un sans l'autre.

Un apothicaire nous garda quelques jours chez lui : il nous faisait bêcher son jardin, éplucher des simples, et nous donnait 26 kreutzers par jour (10 sous) ; ce qui nous permettait d'ajouter un bon supplément à nos vivres. Nous étions dans l'opulence, et je ne cessais de le dire à Mabileau, qui s'applaudissait aussi du changement qui s'était opéré dans son sort.

Vous avez bien souffert, me disait-il ; mais à Wilna nous en avons également enduré de terribles.—Imaginez-vous qu'on nous avait entassé plus de vingt mille dans les deux couvens de Saint-Basile et Saint-Casimir, et qu'on nous y laissa sans vivres pendant quinze jours entiers. Dès le huitième, on voyait des montagnes de cadavres s'élever dans les salles, dans les corridors, dans les escaliers. Dix-huit mille de nos infortunés compagnons périrent par cette épouvantable famine. Il fallait à la politique russe les morts que la victoire lui avait refusés sur le champ de bataille... Quand les autorités, craignant enfin le méphitisme de tant de cadavres, voulurent



faire enlever ces masses infectes , à peine étions-nous deux mille.... deux mille près de succomber ; deux mille qui vivaient encore , parce que leur tête s'étant perdue par les angoisses de la faim , ils avaient pu oublier qu'ils étaient des hommes... Et c'est nous , faibles , exténués de besoin , presque mourans , qu'on employa pour déblayer ces horribles demeures !.... Attelés cinq ou six à un corps , nous le traînions ; et comme nous pouvions à peine nous soutenir , c'était à grands coups de fouet qu'on précipitait notre marche jusqu'au bord de la rivière.... Là , les corps étaient brûlés , après qu'on nous avait contraints de les dépecer.... et nous nous chauffions à ce feu : c'était une faveur qu'on nous faisait ; mais un jour , deux de nos camarades trouvèrent de l'argent dans les cendres , et dès-lors l'approche des bûchers nous fut interdite.

En arrivant à Wilna , l'Empereur Alexandre ordonna d'établir une espèce d'hôpital où seraient recueillis tous les moribonds de cette fa-

mine qui était le résultat d'une préméditation atroce. Mais les Russes qui étaient chargés de les transporter sur des traîneaux, trouvaient beaucoup plus simple, en cotoyant la rivière, de les y jeter, ou de les achever d'un coup de botte. J'arrivai pourtant, moi, et je réchappai, je ne sais en vérité pourquoi ni comment.

C'est ainsi qu'avec Mabileau nous faisons un échange des souvenirs de cette campagne malheureuse.

Un matin que je venais prendre ma place pour bêcher auprès de lui, je le trouvai les yeux pleins de larmes qu'il s'efforçait de me cacher. Je lui demandai la cause de son chagrin. — Que voulez-vous ! me dit-il, vous allez peut-être me reprocher ma faiblesse ; mais c'est plus fort que moi : je pensais à ma femme et à mes enfans. — Quoi ! vous êtes marié ? Vous avez des enfans ? vous êtes cependant au service depuis long - temps, puisque vous faites partie de la Garde. Mabileau me répondit : — J'étais conscrit de Fan IX , et trois fois j'ai tiré un billet blanc. Je devais me

croire définitivement libéré : je me mariaï donc ; mais au bout de deux ans , je fus rappelé et obligé de partir . Cet ordre fut un coup de foudre . J'avais déjà un fils . J'embrassai ma femme qui était encore enceinte . Je crus avoir fait mes adieux les plus déchirans.... Mais , ma mère , ma pauvre mère.... quand je m'arrachai de ses bras , elle jeta un cri , et je n'étais pas au bas de l'escalier , qu'on me cria de remonter.... Il n'est plus temps , me dit-on , elle est morte !

Mabileau pleura de nouveau , et comme ses regrets à sa mère ravivaient dans mon cœur le souvenir de la mienne , il me fut impossible de retenir mes larmes . Il continua : — Je partis désespéré , et j'arrivai au 9<sup>e</sup> de ligne le 16 thermidor an II . Depuis cette époque je n'ai revu ma famille qu'une seule fois , après la bataille de Wagram . Il y a long-temps que je n'ai plus de ses nouvelles ; on doit me croire mort . Heureusement mes deux enfans en bas âge ont à peine un souvenir de leur père ; ceux-là ne me pleureront pas . Puissé-

je les revoir! mais... Oh! je les reverrai; j'ai du bonheur : j'ai eu deux orteils gelés, et je ne boite pas; à Krasnoë, trois balles m'ont jeté par terre, et j'en ai été quitte pour des contusions; l'instant d'après ma giberne m'a été enlevée sur le dos par un boulet; à Wilna... Eh! vogue la galère! ne pensons pas à nous; songeons plutôt à notre pauvre pays engagé dans une lutte qui n'est pas près de finir. Cependant il faut que cela ait un terme; tôt ou tard les Français mettront tous ces gens-là à la raison, n'est-ce pas? Mais c'est vexant, tout de même mon vieux, d'être ici... car ça doit joliment chauffer.

Nous étions au commencement de novembre 1813; les premiers froids se faisaient déjà sentir : j'étais nu-pieds, et sans coiffure. Chaque jour je voyais une frange se détacher du pantalon de toile que m'avait donné la charitable baronne polonaise; il ne me descendait plus qu'à mi-jambes, et une ceinture de corde ne suffisait plus à tenir croisée ma capote russe qui s'en allait en

amadou. La nécessité me fit prendre la résolution de m'adresser à messieurs les commissaires du Cercle, afin d'obtenir d'eux quelques vêtemens pour mes camarades et pour moi. « Nous sommes dans un tel dénuement, écrivais-je, que pour ne pas scandaliser les dames de Przemysla, nous nous voyons réduits à ne plus sortir. » J'allai moi-même porter cette lettre; et dès le lendemain on vint à la prison s'enquérir du prisonnier qui avait écrit à messieurs du Cercle. Je me présentai, et je reçus l'invitation de me rendre sur-le-champ dans les bureaux.

Je n'y trouvai qu'un commis. — Ces messieurs, me dit-il, regrettent beaucoup de ne pouvoir faire pour vous tout ce que prescrirait l'humanité, mais la ville ne renferme aucun magasin d'effets d'habillement; cependant, comme vous paraissez avoir de pressans besoins, voici ce qu'on m'a chargé de vous remettre. Il me montra un paquet qui était sur une chaise. Dans peu de jours peut-être sera-t-on à même de faire davantage; au sur-

plus, vous serez bientôt transférés en Hongrie, et votre position ne peut manquer de s'améliorer.

Le paquet contenait un pantalon brun presque neuf, un long habit de gros drap noir, une chemise, et de larges bottes, dont les semelles avaient été amincies par l'usage. Sur mon petit pécule j'achetai de l'un des soldats de la garnison une casquette bleu-ciel, et avec une cravate noire que m'avait donnée notre ami l'officier bonapartiste, je me trouvai habillé de la tête aux pieds, d'une façon assez grotesque à la vérité; mais que m'importait? j'étais débarrassé de la crasse dans laquelle je croupissais depuis un an.

Ainsi qu'on me l'avait fait espérer, l'ordre de notre translation arriva, et nous partîmes pour Caschau en Hongrie, chef-lieu du Cercle du même nom, dans le palatinat d'Abanwiwar.

Il était jour lorsque nous entrâmes dans cette ville. Notre colonne, en tête de laquelle je marchais avec le Béarnais, Mabileau, et les

chasseurs de la garde, s'arrêta dans la grande rue, où pendant que nous attendions ce qu'on allait décider de nous, plusieurs habitans s'approchèrent pour nous voir et pour causer. Un homme d'environ cinquante ans se montrait le plus empressé de tous ; son regard était affectueux , sa physionomie exprimait cette espèce de bonheur qu'on éprouve à se retrouver en famille. Il n'y eut pas un des prisonniers qui ne remarquât le monsieur à la redingote bleue , à la démarche militaire; il vint à nous, et nous aborda avec une sorte de familiarité bienveillante, il semblait qu'il nous connût depuis long-temps. Nos réponses aux questions qu'il nous fit d'une voix douce, parurent l'intéresser vivement. — Mes amis, nous dit-il, je suis de Besançon, je suis par conséquent Français comme vous ; mais je suis plus âgé, et les temps ainsi que les positions imposent des devoirs, dont on ne saurait s'affranchir sans forfaire à l'honneur. Nous avions un drapeau avant la révolution , j'avais juré de le dé-

fendre ; eh bien ! j'ai été fidèle à mon serment , comme aujourd'hui vous devez l'être au vôtre. Tout cela n'est que de la loyauté. Quand mon drapeau émigra , j'émigrâi avec lui , et je servis comme capitaine de cavalerie dans l'armée de Condé , avec laquelle je pris part à la lutte entre la République et la Monarchie. Je soutins avec conviction l'ancien système qui était éprouvé contre le nouveau dont l'expérience m'effrayait plus encore pour mon pays que pour moi. Mais mes efforts ayant été impuissans , nous avons dû nous résigner. Depuis cette époque , ajouta-t-il , j'ai ma résidence ici ; Caschau est devenu mon exil ; j'y vis au milieu d'une population qui est bonne , essentiellement bonne ; mais il n'est encore rien de tel que la patrie ; c'est pour elle que sont tous mes vœux , c'est à elle que je pense toujours , et je n'ai pas de plus grand plaisir que de voir des compatriotes , et surtout quelques-uns de ces soldats dont les victoires ont si souvent fait battre mon cœur ; car voyez-vous , pour avoir émigré ,



je n'en suis pas moins Français , et bon Français. Dites-moi donc qu'est-ce que tout cela va devenir? Je vois avec inquiétude les puissances de l'Europe soulevées contre la France ; les chocs vont être terribles... Eh! eh! messieurs les Autrichiens deviennent insolens , ils relèvent la crête.

—On la leur rabattra , dit un des chasseurs, et puisque vous aimez tant à entendre parler de leurs victoires, vous pouvez vous préparer à de nouvelles jouissances..... Le plus souvent qu'on se laissera dominer par ces pékins-là! Est-ce que par hasard ils se mettraient dans le toupet , les kinsérlicks.... Ah bien oui ! on leur en donnera ! c'est bon une fois pour la plaisanterie... mais qu'ils y reviennent!.. Et l'émigré ne pouvait s'empêcher de sourire à cette sortie de notre camarade.

Il continua avec moi la conversation.

— Vous ne sauriez croire , me dit-il à demi-voix , et en me tirant un peu à l'écart , combien j'aime la burlesque gaité et la franchise

de ce langage de soldat ; il n'y a qu'un soldat français pour vous dire des choses pareilles. Comment appelez-vous cet homme? — Je lui citai Petit. — Et vous? ajouta-t-il, j'ai entendu dire tout à l'heure que vous étiez de Paris. — Oui, monsieur. — Que comptez-vous faire durant votre séjour ici? N'accepteriez-vous pas une occupation qui puisse améliorer votre sort? Il faut enseigner le français aux enfans de la noblesse de cette ville. Je me chargerai de vous présenter.

— Eh ! monsieur, lui objectai-je, comment, ne sachant ni l'allemand, ni le hongrois, pourrais-je m'entendre avec mon élève? il me faudrait donc un interprète. — Oh ! oh ! dit-il, vous êtes trop prompt à prévoir des difficultés. L'élève que je désire vous procurer a déjà un an de leçons ; et puis vous aurez l'assistance du père et de la mère qui parlent parfaitement français. — En ce cas, monsieur, vous pouvez me proposer.

Il me demanda mon nom, et comme nous

venions d'apprendre que nous serions logés tous à la caserne, il promit de m'y rendre réponse. — Je voudrais bien..... me dit-il, en tournant la tête à droite et à gauche, je voudrais bien vous remettre quelque chose, et... n'être pas vu des Autrichiens; tenez, faites-moi le plaisir d'accepter.... Et il avait tiré de sa poche une papillote. Il vit mon embarras. — Prenez donc, prenez donc, me disait-il tout bas; puis avec un mouvement d'impatience, comme j'hésitais, il glissa la papillote dans la ceinture de mon pantalon et disparut.

Le papier contenait 6 florins.

## La Hongrie.

Le baron Fischer. — Je suis maître de langue. — J'entre chez le comte Schiaki. — Changement de fortune. — Caractère du comte. — Mes occupations. — Je fais connaissance d'un abbé. — L'éducation hongroise. — Les adresses en français. — Les paysans latinistes. — Les politiques hongrois. — Les jeunes gens bonapartistes. — La haine du joug autrichien. — Profanation du vieux costume hongrois. — Les nobles sans patrie. — Le proverbe latin. — Un bal de paysans. — Les dolmans et les bottes rouges. — Le baise-main du soir. — Fâcheuses nouvelles. — Je n'y crois pas. — Je vais à Hotakots. — La générosité de mes hôtes. — Je baise la main de la comtesse. — Le dernier jour d'une touchante hospitalité. — Le départ des prisonniers. — Je voyage en poste. — Le sergent Momenteau. — Notre itinéraire. — J'arrive à Vienne. — Nous allons à Schönbrun. — L'impératrice Marie-Louise et son fils. — Nous leur sommes présentés. — Nous voulons nous rendre à l'île d'Elbe. — Refus de passeports pour nous embarquer. — Le marquis de Beausset. — Ce qu'il nous dit. — Le reste de la cassette. — Nous quittons Vienne.

**L'ÉMIGRÉ (1)** fut exact au rendez-vous. — L'affaire est arrangée, me dit-il; venez avec moi, je vais vous présenter à la baronne Fischer.

---

(1) Il se nommait M. de Malsaint : j'ai appris par une lettre de la baronne Fischer que, de retour en France, il s'était retiré dans sa ville natale.

Cette dame me reçut avec beaucoup d'aménité. Sa fille, âgée de treize ans, était auprès d'elle : c'était mon élève. On m'offrit 6 florins par mois pour trois leçons par semaine. Ces conditions qu'on avait faites à mon prédécesseur, je les acceptai, et dès le lendemain, en présence du baron et de la baronne, je fis mon début dans les fonctions de précepteur.

Je ne remplissais qu'un *intérim*, jusqu'au retour du maître que j'avais remplacé. Il ne tarda pas à revenir, et le baron Fischer, n'ayant plus besoin de moi, me recommanda au riche comte Schiaki, qui me donna la table et le logement. Je quittai gaiement la caserne, où nous n'avions pas même de la paille pour nous coucher, et je fus installé dans une chambre élégamment meublée, où l'on avait disposé un excellent lit.

Le comte Schiaki était un grand seigneur du pays, conseiller intime de l'empereur d'Autriche, comte suprême du comté de Zips, et président des assemblées provinciales à Leut-

schau. Il vivait avec magnificence, et était environné de la considération générale : il était vif, spirituel, enjoué, et il possédait assez le français pour plaisanter dans cette langue avec une légèreté et une délicatesse presque voltairiennes.

Le comte avait trois fils, dont l'aîné venait d'accomplir sa quinzième année; les deux autres n'avaient pas dix ans. — Monsieur, me dit-il, ici vous n'aurez autre chose à faire que causer avec moi en présence de mes enfans. Ces conversations auront pour but de les initier à la prononciation du français, et de leur expliquer en même temps comment cette langue se déploie dans le jeu et le mouvement d'un colloque. Ma fille et sa mère y prendront part; et si vous le permettez, l'abbé, qui est le précepteur de mes fils, leur sous-précepteur et mon secrétaire, compléteront cette réunion. . . . Je répondis au comte que j'étais entièrement à ses ordres, et que tout ce qui lui serait agréable me conviendrait.

Je fis assez promptement connaissance avec l'abbé ; et lorsque je m'étonnais de quelque usage du pays, c'était toujours à lui que je m'adressais pour en avoir l'explication. J'avais remarqué avec surprise que toutes les adresses des lettres, et les titres que prennent les nobles sur leurs cartes de visite, étaient écrits en français ; je lui dis que cela me paraissait étrange. — Monsieur, me dit-il, la langue française est dans ce pays la langue noble ; mais nous l'apprenons moins par ton que pour être à même de suivre les progrès d'une civilisation dont le foyer est dans votre patrie. Nous n'avons que fort peu de livres ; et si nous n'étions en état de lire les vôtres, nous ne tarderions pas à retomber dans l'ignorance et dans la barbarie des siècles passés. Au reste, monsieur, l'étude des langues est peut-être celle pour laquelle nous avons le plus d'aptitude ; dès notre bas âge, nous nous familiarisons avec trois idiomes : l'idiome maternel, l'esclavon et l'allemand ; plus tard, nous faisons marcher de front le

latin et le français. Quant au latin, nous avons la prétention de le parler mieux qu'aucun peuple du monde; et vous savez vous-même que, pour des Français qui ont fait quelques études, le latin est un moyen de communiquer avec nos paysans.

Pendant mon séjour à Caschau, les sujets de distraction ne me manquèrent pas. Parmi les jeunes Hongrois, c'était à qui se lierait avec des prisonniers, et les associerait à ses plaisirs; c'était une joie pour eux de me conduire au théâtre, au bal masqué. Nous étions alors dans le carnaval: je les accompagnais à la redoute, et j'allais avec eux au café, où se réunissaient les politiques de l'endroit. Je ne m'y trompais pas: lorsque sur une banquette, je voyais s'entretenir à voix basse cinq à six personnages dont les visages tendaient à se rapprocher, j'étais sûr qu'il y avait là quelques cannes surmontées de cette hache d'argent qui fut de tout temps, chez les Hongrois, l'insigne du patriotisme.

Oh! je ne doutais pas qu'il ne fût question



des privilèges de la nation indignement usurpés par la maison d'Autriche ; on récapitulait tous les griefs qu'on avait contre celle-ci ; l'assassinat juridique de l'infortuné comte Nadasti, immolé avec plusieurs autres nobles hongrois, n'y était pas oublié ; on citait avec orgueil les noms des Tattenbach, des Frangipani, des Ragoski, des Tekeli, et l'on se berçait de l'espoir que quelque jour Dieu donnerait encore à un patriote la force d'arborer l'étendard de l'indépendance. Briser le joug autrichien est le rêve de tout bon Hongrois, pour qui l'événement le plus heureux serait celui qui amènerait la ruine de l'empire. Aussi Napoléon, redevenu l'ennemi du cabinet de Vienne, avait-il de nombreux partisans parmi la jeunesse hongroise.

A l'époque de notre séjour en Hongrie, les idées d'indépendance y fermentaient dans toutes les classes de la population. Les paysans eux-mêmes s'y montraient excessivement jaloux de recouvrer toutes les prérogatives d'une indivi-

dualité nationale qui ne fût pas illusoire. Ils voyaient avec peine leurs nobles renoncer à l'habillement hongrois, qui est pourtant si avantageux, pour se vêtir à l'autrichienne. Nos seigneurs, disaient-ils, sont les premiers à oublier leur noble origine ; ils prostituent le costume de nos pères à leurs valets ! Et en effet, plus d'une fois il m'est arrivé de rencontrer un brillant équipage, derrière lequel les laquais montaient en uniforme de hussard. Aux yeux des paysans, c'était là une profanation dont ils se sentaient tout aussi vivement blessés que, chez nous, les militaires peuvent l'être, quand sur les épaules d'un chasseur de livrée ils aperçoivent des épaulettes de colonel. Souvent ils se plaignaient avec amertume de ce que leurs nobles n'avaient pas de patrie : « Pourvu, disaient-ils, qu'ils aillent chercher des cordons, des croix et des dignités à Vienne, c'est tout ce qu'il leur faut. Pourtant, que leur manque-t-il ici ? Nous travaillons pour eux, et la terre leur fournit à profusion tout ce dont ils peuvent

avoir besoin. Souhaitent-ils de beaux chevaux? nos bois et nos forêts en sont remplis; de belles femmes? quel pays, sous ce rapport, est plus favorisé de la nature; du bon vin? il y en a encore d'autres que ceux de Tokai et de Tarzal. Où trouve-t-on des fruits plus délicieux, du blé de meilleure qualité, des bœufs plus gras? On peut vivre ailleurs qu'en Hongrie, mais jamais aussi bien, et ces dernières paroles étaient la traduction de ce proverbe latin qu'ils citaient avec orgueil : *aliàs non est vita; si est vita, non est ita.*

La noblesse est magnifique : elle aime passionnément les chevaux, la chasse et la bonne chère... Les paysans et les ouvriers des villes sont en général adonnés à la boisson. Le dimanche est leur jour d'excès; les hommes mariés le passent à s'enivrer; les jeunes gens sont plus tempérans. Comme le bal est un des plaisirs de leur âge, la nécessité de ne pas chanceler les maintient dans de justes bornes. Les danseurs sont en dolman et éperons, et les

danseuses en bottes rouges. Un bal de paysans hongrois est chose curieuse à voir. Rien de si étrange que le contraste de leur physionomie sérieuse et de la pétulance de leurs mouvemens. Les bras, les jambes, tout le corps s'agite; le visage seul est immobile, impassible..... c'est le flegme le plus imperturbable, qu'ils sautent ou qu'ils valsent : des automates ne feraient pas mieux.

C'est sans doute en Hongrie qu'auront pris naissance la froide étiquette, et tout ce qu'il y a de souverainement glacial dans le cérémonial des cours. Là, point d'abandon, même en famille. La première fois que je passai la soirée dans le salon du comte, je fus témoin de l'accomplissement d'un de ces ridicules devoirs que le désir de la solennité a substitués à des démonstrations plus franches et plus affectueuses. Le moment de se séparer étant venu, la comtesse se plaça dans son fauteuil au fond du salon : alors tous les enfans prirent une attitude et une allure des plus soumises, s'avancèrent

successivement par rang d'âge, et s'arrêtant à deux pas de leur mère, ils s'inclinèrent respectueusement pour baiser une de ses mains qu'elle leur présentait. L'abbé, qui fermait la marche, et qui attendait son tour, me dit à l'oreille : — Et vous aussi, vous allez baiser la main de la comtesse. — Ne l'imaginez pas, lui répondis-je ; je ne sais saluer les gens qu'à la manière de mon pays ; et comme il insistait : — Cela est inutile, repris-je, je n'en ferai rien. Je m'en tins à un salut des plus polis ; et la comtesse, qui était une femme d'esprit, ne m'en sut pas plus mauvais gré.

Depuis que j'étais à Caschau, je jouissais du sort le plus heureux ; cependant je n'oubliais pas que la patrie était éloignée de moi. Les sinistres nouvelles qui se répandaient me faisaient vivement regretter de ne pouvoir partager les dangers de ses défenseurs. J'entendais dire que la France était envahie sur plusieurs points. Alors mon affliction fut si profonde, que, pour ne pas l'augmenter encore, le comte,

ainsi que les personnes de la maison, eurent la discrétion de s'abstenir de toute conversation politique en ma présence. Mais j'appris que la lutte se prolongeait; et l'espoir que quelque grand coup de génie de la part de l'Empereur donnerait à la guerre un heureux dénouement, contribua à dissiper ma tristesse.

Vers la fin d'avril, le comte, qui était dans l'usage de passer la belle saison à la campagne, m'emmena dans ses domaines à Hotskots, près des monts Crapacks, à trois lieues de Leutschau.

L'exercice, la bonne chère, les prévenances, un mois de mai admirable, achevèrent de rétablir ma santé. L'abbé, bon marcheur, me proposait de longues promenades : c'était un jeune homme franc, loyal, aimant le travail, sans cagoterie surtout, et qui, le dimanche, dans la chapelle du château, disait la messe de l'air le plus recueilli. Toute la famille y assistait; les gens de la maison, quelques paysans y venaient prier; et moi, qui avais le plus de grâces à ren-

dre au ciel, je ne négligeai pas cette occasion de me montrer reconnaissant.

Il y avait près de deux mois que j'étais à Hot-skots, lorsque j'appris l'entrée des ennemis dans Paris. Cet événement me brisa le cœur : en vain s'efforçait-on de me prodiguer des consolations, je ne voyais que l'abaissement de ma patrie ; et pendant qu'elle était humiliée, j'éprouvais une sorte de honte de me trouver à l'étranger.

Dix ou douze jours s'écoulèrent encore, et un matin, comme je venais de me lever, le comte me fit demander.—J'ai, me dit-il, une bonne nouvelle à vous apprendre, bonne pour vous, fâcheuse pour moi... je veux parler de votre départ : l'ordre de diriger les prisonniers sur la France est arrivé. Si je vous savais moins attaché à votre patrie, je vous dirais : restez ici ; ce n'est pas d'aujourd'hui, n'est-il pas vrai ? que je vous en fais la proposition. Je puis vous garantir un sort heureux, j'en prends l'engagement : voyons, mon ami, il est encore

temps. — Non, monsieur le comte, non, veuillez, je vous en prie, ne point insister; depuis trop long-temps j'ai faim et soif de mon pauvre pays..... permettez que je m'éloigne, mais comptez, oh oui! comptez que ma reconnaissance..... Comme j'étais visiblement attendri : — Allons, allons, voilà qui est dit, n'en parlons plus. Et je pris une de ses mains que je pressai dans les miennes, sans pouvoir proférer une parole.

Le comte la dégage doucement, et me frappant sur l'épaule. — Vous êtes, me dit-il, un bien brave garçon, que nous aimons tous ici... Tenez, voilà deux rouleaux qui vous aideront à faire votre voyage; je ne vous les donne pas, car ils sont à vous, vous les avez gagnés (c'étaient 80 florins). La comtesse entra : une de ses femmes tenait sous le bras une superbe pièce de toile; une autre portait des provisions.

Cette fois je baisai respectueusement la main de la comtesse, et sortis pour faire mes dispositions de départ.



Les autres habitans du château m'attendaient dans la cour : j'embrassai à droite et à gauche, sans savoir qui j'embrassais ; je sentais des mains qui pressaient les miennes ; j'entendais des voix qui me souhaitaient mille prospérités. On m'aida à monter dans une calèche ; et quand je me retournai pour faire un dernier adieu, j'étais déjà loin. Toutes les personnes du château s'étaient rendues sur la terrasse, et je vis s'agiter des chapeaux et des mouchoirs ; je me levai, mais je retombai bien vite : l'émotion que j'éprouvais était si forte, que mes jambes ne pouvaient me soutenir.

Le soir, j'arrivai à Leutschau, d'où je renvoyai mon conducteur avec un billet au crayon pour réitérer l'expression de ma reconnaissance, de mes regrets et de mon respect.

Les prisonniers qui étaient à Leutschau venaient d'être dirigés sur Caschau, où je les rejoignis la veille du jour fixé pour le départ des officiers. Il devait précéder le nôtre ; mais le sergent Momenteau, homme intelligent, qui

avait eu l'esprit et le bonheur de se faire passer pour lieutenant de la garde impériale, m'offrit de faire avec lui la route en voiture à frais communs. Résolu à profiter de l'occasion, je fis mes adieux à mes camarades, notamment au pauvre Béarnais, mon plus ancien compagnon d'infortune, que je n'ai plus revu depuis; et train de poste, nous prîmes la route de Pest. De Pest nous nous rendîmes à Presbourg, et de Presbourg à Vienne. Nous sûmes dans cette ville que Marie-Louise avec son fils habitait Schœnbrun, et nous y allâmes.

Des gens de la maison nous racontèrent en détail l'abdication de Napoléon, son départ pour l'île d'Elbe, et sa dernière allocution; le dévouement de ses soldats et celui des Polonais.

Ce récit nous remua les entrailles: Momenteau et moi nous nous regardâmes. — Irons-nous aussi? me dit-il. — Oui, oui, partons! ne sommes-nous pas de sa garde? Feron-nous moins que des étrangers? Et nous demandâmes à être présentés immédiatement à l'Impératrice.

Jamais audience ne fut si vite ni si obligeamment accordée : Marie-Louise nous félicita de notre dévouement, qu'elle encouragea par les paroles les plus flatteuses. Elle nous dit qu'elle allait envoyer sur-le-champ à Vienne auprès de l'ambassadeur français, et qu'en revenant le surlendemain nous trouverions des passeports.

Nous revînmes ; mais cette fois ce fut M. le marquis de Beausset qui nous reçut. — Sa majesté l'Impératrice, nous dit-il, m'a chargé de vous exprimer combien elle regrette de ne pouvoir satisfaire votre généreuse envie ; et c'est en son nom que je vous prie d'accepter deux cents francs en or, reste d'une cassette que j'ai épuisée au service de messieurs les officiers français qui ont bien voulu nous visiter dans notre retraite.

De retour à Vienne, nous descendîmes à une auberge, où les officiers prisonniers se disputaient les voitures de départ. Momenteau, qui parlait allemand, et qui regardait peu au

prix, fut un des premiers servis : nous partîmes en compagnie de M. Hix, officier au 1<sup>er</sup> de chasseurs, et bientôt nous vîmes Strasbourg, où je laissai mes compagnons de voyage, pour m'acheminer pédestrement vers Paris.

---

---

CHAPITRE XXVII.

---

Paris.

*Je suis aux portes de Paris. — Ma joie. — Je ne trouve pas ma mère. — Vaines recherches. — Les Marins de la Garde sont licenciés. — Deux mois de solde. — Le garni du Gros-Caillou. — Je cherche encore ma mère. — Curiosité de mon hôte. — Avez-vous besoin d'un homme? — On refuse de me donner de l'ouvrage. — Je travaille sur le port. — Misère. — Mon hôte m'éconduit. — Délai qui me désespère. — Encore la faim. — Je couche à la belle étoile. — Tristes réflexions. — Angoisses cruelles. — Le songe. — L'esplanade des Invalides. — Le lion de Saint-Marc. — La nécessité d'un deuil public. — Désespoir. — Résolution énergique. — Bien m'en a pris. — Heureuse réminiscence. — Ma mère!!!*

*Mon cœur bondit de joie en apercevant cette capitale : j'étais déjà près de ma mère ; je la voyais ; l'idée du bonheur qu'elle allait éprouver doublait le mien. Quoique j'eusse fait une étape de sept lieues, je ne m'étais jamais senti si léger : je ne marchais pas, je volais vers le*

domicile où j'espérais la retrouver. Ni les embarras et le bruit des voitures, ni les objets divers qui s'offraient à ma vue, ne firent un instant diversion à mon unique pensée.

C'était à la fin de juillet ; il faisait chaud ; j'arrive rue de Valois, tout en nage.—Madame Ducor? dis-je au portier, qui n'était pas le même qu'avant mon départ ; et je passe rapidement.— Où allez-vous ? demande-t-il avec aigreur.— Chez madame Ducor. Je veux monter, et il me crie : On vous dit qu'il n'y a pas de madame Ducor dans la maison. Mais j'insiste ; malgré quelques nouvelles observations, j'enfile l'escalier, et vais frapper à la porte du logement de ma mère. Une femme vient ouvrir : je reste interdit. — Ce n'est donc pas ici chez madame Ducor? lui dis-je ; et je reçois pour réponse ces mots prononcés d'un ton bref : — Je ne connais pas. — Mais pourtant... — Monsieur, nous sommes locataires depuis un an.— Mais ma mère, où est-elle?... J'interroge tout le monde, afin d'obtenir quelques rensei-

gnemens sur sa nouvelle demeure ; personne ne la connaît. Cependant une vieille femme me dit qu'autant qu'elle puisse se souvenir, madame Ducor doit habiter dans la rue Saint-Lazare.

Je me dirige de suite vers cette rue, et pendant deux jours, commençant par un bout, finissant par l'autre, je m'informe dans toutes les maisons, sans parvenir à découvrir ma mère. J'en conclus que la vieille femme s'est trompée; et comme ma bourse était tout-à-fait dé garnie, je pris le parti de rentrer au corps avant de continuer mes recherches. Mais les Marins de la Garde venaient d'être licenciés.

En attendant des ressources moins précaires, je devais me résoudre à vivre avec l'arriéré de ma solde : je me rendis donc au ministère de la marine, où je touchai 90 francs, montant de deux mois alloués à tout prisonnier qui rentrait en France. Avec cet argent, j'allai me loger économiquement dans un petit garni du Gros-Caillou, et j'eus recours à la friperie pour re-

nouveler mes vêtemens , que les assauts du voyage avaient mis hors de service. Cette acquisition avait fait à mes finances une brèche considérable; mais ce qui me restait suffisait pour me faire subsister pendant quelques jours , et pour le moment , je n'en souhaitais pas davantage : ma mère seule occupait mon esprit; je ne voulais que la retrouver, sauf à m'inquiéter plus tard de l'avenir. Je repassai donc dans ma mémoire toutes les connaissances de ma mère; je les visitai toutes, et aucune d'elles ne put m'indiquer ce qu'elle était devenue. Le matin, je parcourais les halles, dans l'espoir de la rencontrer; dans la journée, j'explorais le jardin des Tuileries, les boulevarts, et toutes les promenades publiques. Enfin je revins dans la rue St-Lazare : je pris encore les maisons une à une; je me postai successivement dans plusieurs rues des environs, à l'heure où les femmes ont l'habitude de sortir pour faire leurs petites provisions; je fis faction auprès des laitières, à la porte des épiciers et des boulan-



gers ; j'employai pendant quinze jours tous les moyens imaginables : ma mère était introuvable , et j'étais désolé.

Pendant que je battais ainsi le pavé en pure perte , mon hôtesse , que je ne payais plus depuis trois jours , faute d'argent , commençait à former , à mon sujet , les plus fâcheuses conjectures. Déjà je m'étais aperçu qu'elle me faisait froide mine ; comme elle ne me voyait rentrer qu'aux heures des repas , elle me sonda pour savoir ce que je faisais. Je le lui racontai avec franchise , et elle eut l'air de prendre part à ma peine ; puis bientôt le sordide intérêt se réveilla. — Voyez-vous , me dit-elle , c'est bien de chercher sa mère ; mais avec cela on s'endette , et il vaut mieux chercher de l'ouvrage. — Eh ! mon Dieu ! lui répondis-je , je ne demanderais pas mieux que d'être occupé ; mais je n'ai pas d'état. — Eh bien ! on va servir les maçons , les tailleurs de pierre. Que n'allez-vous sur les ports ? on vous embauchera. — Vous croyez qu'on voudra de moi ?

— Certainement, pourquoi pas ! On se lève dès le patron-minet, et l'on va s'offrir.

Dès le lendemain je suivis ce conseil ; et du quai d'Orsay, dont on achevait le parapet, jusqu'au pont d'Austerlitz, je me présentai partout où je voyais que des travailleurs se disposaient à commencer leur journée. Mais je n'avais pas plutôt demandé : *Avez-vous besoin d'un homme ?* que celui à qui je m'adressais, donnant un coup d'œil d'intelligence à ses ouvriers : — D'un homme ? disait-il ; et quand il m'avait bien toisé de la tête aux pieds, la réponse était : — Non, non, il n'en faut pas.

J'avais beau me lever matin, et alterner de l'une à l'autre rive de la Seine, j'étais toujours accueilli de la même manière. — Eh bien ! me disait chaque soir mon hôtesse, encore rien de nouveau aujourd'hui ! — Non, malheureusement. — Ainsi, vous chômez ; tenez, je crois que vous êtes comme ceux qui cherchent de l'ouvrage, et qui prient Dieu de n'en pas trouver. Eh ! que faites-vous

donc toute la sainte journée? — Je vous jure, madame, qu'il n'y a pas de ma faute. — Je parie que c'est encore l'idée de votre mère qui vous tracasse. On met ça sous les pieds, mon garçon... Ah bien! si j'étais à votre place, il y a beaux jours que je n'y penserais plus.

Cette femme me tourmentait tant, et elle rabâchait avec une telle apparence de conviction, qu'il était facile de trouver de l'ouvrage, que je me mis à chercher dans ma tête les causes qui pouvaient empêcher le succès de mes démarches. — Peut-être, me disais-je, ai-je trop les apparences d'un monsieur, et tout faisant cette réflexion, je me dirige vers le port aux tuiles. J'arrive, et je vois deux bateaux chargés de foin; j'ôte ma redingote que je plie et mets sous mon bras; après avoir retroussé jusqu'au-dessus des coudes les manches de ma chemise, je délie ma cravate, je passe mon mouchoir en ceinture, et le chapeau sur l'oreille, j'avance sur le port d'un air dégagé, en me dandinant à la façon des matelots. — Eh

bien ! mon bourgeois , dis-je à un commis qui me semble être là pour présider au déchargement, vous faut-il quelqu'un ? Le menton dans sa main, le commis hésite ; il paraît compter son monde ; puis il me répond :— Oui, allez, et qu'on se dépêche. Je ne me le fis pas dire deux fois : je m'élançai à bord du bateau, et je fis bien en sorte que l'on pût remarquer que je n'étais pas un des moins actifs. On s'en aperçut ; mais au bout de quatre jours, il n'y avait plus rien à faire.

Je portai à mon hôtesse les huit francs que j'avais gagnés. — Il reste encore quatre francs sur le compte, me dit-elle. — C'est bien, on vous les payera. — Je l'espère, ou sans cela... Elle n'acheva pas. Averti par sa réticence menaçante, je résolus, s'il le fallait, de faire les quatre coins de Paris pour me procurer un nouveau salaire. Deux semaines s'écoulèrent, et personne ne voulut m'employer : je m'informais, je sollicitais, j'étais pressant, je promettais du zèle, partout j'étais éconduit : on était pourvu.

Le soir du quatorzième jour, mon hôtesse, à qui je n'apportais rien, refusa de me donner à souper... J'allais me coucher l'âme bourrelée plus que je ne saurais le dire. Le lendemain, de très-grand matin, je la vis entrer dans mon galetas. — Vous me devez déjà dix-huit francs, me dit-elle, il faut vous arranger pour me les donner aujourd'hui, ou ce soir il n'y aura pas ici de lit pour vous. Ça serait tout commode de ne pas payer !... Oh ! non, non, je ne fais pas de ces marchés-là : je ne choye pas les fainéans, je ne les gâte pas, et je ne suis pas dupe de leurs contes. — Mais, madame, lui protestai-je, vous ne perdrez rien : je vous assure qu'il m'est dû de l'argent à la marine, et que sous peu de jours je vous satisferai. — Bah ! bah ! tout ça, c'est des écoute s'il pleut ; c'est des retours. — Vous verrez, madame. — Je ne verrai rien, parce que je ne veux pas voir. — Vous êtes bien dure pour les honnêtes gens ! — C'est possible...

Irrité non moins qu'humilié, et désirant prouver à cette femme combien ses supposi-

tions étaient injustes, je sortis avec l'intention de me rendre de ce pas au ministère de la marine. Dès que les bureaux furent ouverts, je me présentai, et j'appris que l'on payait. Je réclamai donc l'arriéré de ma solde; mais, quelles que fussent mes instances, on me renvoya à huitaine. Je me retirai le désespoir dans le cœur. Point d'argent! rien à manger!... et je suis dans Paris, dans la première cité du monde, dans mon pays, au milieu du peuple le plus policé, au foyer des lumières, des richesses, de l'opulence, de l'industrie! Si j'étais en Russie, je mendierais, ou bien, perdu que je serais dans un champ de glace, ou dans les fanges d'un marais, je pourrais me résigner à mourir de faim; mais ici, que l'abondance m'entoure, mourir de faim! ne serait-ce pas outrager la patrie?.... Je n'avais pas fait de repas la veille; je sentais d'horribles tiraillemens d'estomac... attaquons-nous, me dis-je, à ma dernière ressource. J'entrai dans une allée bien noire; j'ôtai mon gilet qui était encore propre; j'allai à

la halle l'offrir pour quelques sous à une revendeuse, et avec le produit de la vente j'achetai du pain.

Le soir arriva ; et après que j'eus, selon ma coutume, circulé pendant dix heures, soit dans la rue Saint-Lazare, soit aux alentours, je retournai machinalement au Gros-Caillou. Je passai et repassai au moins vingt fois devant mon auberge, rue Saint-Dominique, sans jamais oser y entrer. La figure réfrognée de mon hôtesse, que je voyais à travers une vitre, me fit craindre un affront : ses paroles si âcres, si injurieuses, retentissaient encore à mon oreille ; je ne pouvais les oublier, et ma poitrine se gonflait de souvenir.

Quand je me fus bien fatigué à me promener çà et là, la soirée étant très-avancée, puisqu'on fermait les dernières boutiques, je gagnai l'esplanade des Invalides, et là, dans le premier carré à gauche, en sortant de la rue Saint-Dominique, je me jetai sur un banc de pierre. Le ciel était étoilé, l'air calme : tout

faisait présager que la nuit serait belle , et ce n'était pas la première fois que je me faisais un oreiller de la pierre et un toit des nues. Ici le climat était doux , et si près de mes longues tribulations , coucher sur un banc n'avait rien pour moi de pénible ; mais moralement ma position était affreuse. — O patrie ! patrie ! me demandais-je , d'où vient donc l'amour que l'on a pour toi ? Ils sont là dans ces magnifiques hôtels ; ils dorment , ils sont heureux ! demain ils ne se réveilleront que pour jouir de toutes les douceurs de la vie , que pour se goberger dans la fortune où le hasard de la naissance a placé leur berceau ; ils se reposent sous leurs lambris dorés.... et moi , qui ne voulais combattre , qui ne voulais vivre et mourir que pour leur faire ces loisirs et assurer leur sécurité , au sein de mon pays natal je ne trouve qu'un banc pour reposer ma tête ; je n'ai pas même un abri.... O patrie ! amour sacré de la patrie ! tu n'es ni la soif des richesses , ni le désir de les conserver ; tu es l'honneur , la gloire ,



le désintéressement, le dévoûment sans bornes, le sacrifice du sang, l'abnégation : à nous tout cela, pauvres diables, qui ne possédons rien ; à nous ces vertus, à nous, c'est bien le moins. A nous, enfans du peuple, sans patrimoine, d'aimer notre mère, de la chérir, de la défendre, et de nous immoler pour elle lors même qu'elle ne peut, qu'elle ne fait rien pour nous.

A ces réflexions avec lesquelles je m'efforçais de faire ma part en ce monde, et d'écarter le reproche d'ingratitude qui me venait à la pensée, en succédèrent d'autres dans lesquelles il y avait moins de résignation. O bonté divine ! que tes décrets sont sévères ! que tes épreuves sont rudes ! fais au moins que je retrouve ma mère ! Ma bonne mère, où êtes-vous ? que je vous revoie enfin, et que je vous presse dans mes bras. Ce n'est pas l'espoir du bien-être qui m'attire vers vous, c'est le besoin de mon cœur ; c'est l'ardent désir de soutenir votre vieillesse. Heureusement que vous n'êtes pas

riche ! je travaillerai pour nous deux, et je vivrai près de vous : voilà les seuls biens qui me soient nécessaires. Ciel, puisque tu lis dans nos cœurs, n'auras-tu donc pas pitié de nous ?... Je travaillerai, continuai-je ; mais où travailler ? le travail a sa clientèle : il est possédé, le travail. Oh ! qu'ils sont dans l'erreur ceux qui, à l'aspect d'un malheureux, lui refusent leur compassion et le méprisent, parce qu'il a des bras et une force d'homme ! Moi aussi, je voulais travailler, et mon hôtesse ne le croyait pas : elle m'avait fait détester le préjugé. Une triste expérience, déjà bien longue, me remplissait d'alarmes pour l'avenir ; dans cette circonstance, il me fallut toute ma raison pour n'attribuer qu'à la fatalité tant de maux qui ne cessaient de m'accabler, et ne pas maudire l'humanité entière.

Assis sur le banc, j'avais le corps plié en deux, mes bras appuyés sur mes cuisses, ma tête reposant dans mes mains. Mon cœur était fortement oppressé ; j'essayai d'abord de retenir mes larmes ; mais bientôt, malgré moi, elles

s'échappèrent comme un torrent. Alors, donnant un libre cours à ma douleur, je pleurai si long-temps, et avec tant de force, qu'après cette angoisse cruelle, le jeu de mes muscles et de tous mes organes se trouva comme suspendu : je ne voyais plus, je n'entendais plus ; mon cœur avait cessé de battre ; mon cerveau était vide, et sans une ombre de pensée ; mon visage était tendu, mon cou raidi, et ma tête, dont le poids était énorme, me semblait meurtrie de toutes parts : dans cet état où j'étais affaîsé, le sommeil de l'accablement vint me surprendre ; mais quelle agitation ! quels épouvantables songes ! Je me retrouvais au milieu des neiges de la Russie ; je ne voyais que cadavres, que mourans ; je me débattais dans des chambres pleines de morts ; tous les supplices, toutes les tortures que j'avais endurés, tout ce que j'avais craint, se réunissait pour m'accabler. Je marchais, je fuyais ; j'étais à demi éveillé, et mon imagination tournait toujours dans le même cercle de misères : ja

voyais la neige, je reconnaissais tout ce qui m'avait frappé : près de moi, j'apercevais un prisonnier accroupi presque au milieu d'un feu qu'il alimentait avec une petite botte de paille placée à son côté; les Cosaques ne lui avaient laissé que sa chemise et son schako; grelottant, tremblant de tous ses membres, la lèvre frémissante, il se plongeait dans la flamme, s'en retirait vivement, et s'y replongeait de nouveau. En voilà un qui est plus malheureux que moi, me disais-je : quand il aura usé sa paille... Eh bien donc ! m'écriai-je, serait-ce une illusion ? ne suis-je pas en Russie ?... une horloge !... Je me redressai pour écouter : elle sonnait deux heures. Je regardais autour de moi... au clair de la lune je reconnus le lion de Venise.

Ce trophée, qui ne devait pas tarder à nous être enlevé, ramena ma pensée sur la triste destinée de la France envahie par ses nombreux ennemis. Je me rappelai sa situation en 1812 ; notre grande armée si belle, si resplendissante

de gloire , si impatiente de combattre et de vaincre ; je me souvins avec quel enthousiasme elle avait traversé l'Allemagne , franchi la Pologne , et marché sur Moscou... Après des fatigues , des privations sans nombre , des efforts héroïques , et une persévérance inouïe , j'avais vu le climat l'écraser au milieu de son triomphe ! Dans ce désastre , lorsque déjà elle n'était réduite qu'à quelques débris , je l'avais vue se retourner sur ses cadavres , et faire encore face aux Russes innombrables qui n'osaient affronter son courage : l'honneur français était sauvé , et après la gloire d'une fortune long-temps constante , nous avions aussi la gloire du malheur. Mais la France avait perdu sa prépondérance en Europe , ses ennemis se montraient d'une arrogance inouïe jusqu'alors , et l'armée , jusqu'au dernier soldat , en était humiliée... Hélas ! ce n'était rien encore ; il lui était réservé plus tard de passer sous les fourches caudines , et d'aller honteusement cacher sa gloire sous les haillons de l'indigence.

Napoléon est tombé, me disais-je; mais a-t-il fait tout ce qu'il devait pour ne pas être renversé? comment, à son retour de Moscou, n'a-t-il pas décrété un deuil public? Cet acte solennel, ce devoir sacré que les anciens n'eussent pas manqué de remplir, aurait grandi la nation, le chef de l'état, ainsi que les victimes qui en auraient été l'objet; et qui sait si cette manifestation collective de la France n'aurait pas été une nouvelle source d'énergie; si elle n'aurait pas créé un élan unanime pour repousser les hordes étrangères? Alors elle eût fourni à l'histoire de cette grande époque une page que la postérité n'aurait lue que saisie d'admiration, et avec un religieux respect.

L'entreprise de Napoléon, persistant à refouler les troupes du Czar jusqu'au cœur de l'empire russe, était gigantesque; les difficultés pour atteindre le but étaient immenses... Mais quel but! Jamais croisade plus utile n'avait été tentée... L'Europe, le monde, les nations, l'humanité tout entière, auraient été délivrés

d'un fléau qui les inondera ; la civilisation dont la barbarie du Nord conspire la ruine, eût été immortelle, et la politique, l'ambition de l'autocrate, sa rage de répandre les ténèbres et de river des chaînes, sa fureur de despotisme et son immuable résolution de rendre les peuples esclaves, auraient été à jamais anéanties.

C'est là ce qu'allait accomplir cette grande armée, plus grande encore par la vaillance que par le nombre : elle allait clouer sur son piédestal de neige le colosse hyperboréen. Succombant victorieuses dans l'accomplissement de cette tâche sublime ; cernées par les élémens au milieu des vaincus ; prisonnières de la mort et des frimas, ces légions de héros ne devaient-elles donc avoir d'autres pyramides pour perpétuer la mémoire de leur course de dévouemens, que ces ossuaires sinistres élevés par l'orgueil des Russes, et profanés par leur insolence ? La nation ne leur devait-elle pas des funérailles ? ne devait-elle pas la consolation d'une apothéose aux pères, aux mères, aux frères, aux sœurs

des victimes ? Quand d'un bout à l'autre de la France, toutes les entrailles de femmes avaient été émues par cette agonie terrible, par ce trépas immense, ne fallait-il pas appeler les femmes à pleurer en commun, pour que de ce concert de douleurs surgît la pensée unanime d'un ressentiment implacable ? Et les survivans, ceux qui avaient échappé à cette incommensurable catastrophe, la patrie n'avait-elle donc à leur payer aucun tribut de reconnaissance ?

Peut-être ici paraîtrai-je faire une digression ; telle fut pourtant, sur mon banc de pierre, le sujet de mes préoccupations, jusqu'au moment où, sur les arbres des quinconces, le réveil de quelques oiseaux vint m'avertir de l'approche du jour. J'entendis parler dans la rue St-Dominique : des personnes marchaient lourdement ; je jetai mes regards du côté où se faisait le bruit, et je reconnus des ouvriers qui se rendaient à leur travail. Je me levai aussitôt, et pour qu'ils n'eussent pas l'idée que j'étais un vagabond, m'avançant devant eux, d'un pas



décidé, en homme qui a un but, je me dirigeai vers le quai d'Orsay, afin de faire ma tournée habituelle. Elle fut encore infructueuse; on ne voulut de moi ni pour remuer les pierres de taille, ni pour battre le plâtre, ni pour monter dans les grues, ni pour débâcher les bateaux, ni pour débâcher les trains de bois. J'eus beau mendier du travail en l'implorant comme un service, comme le seul moyen de ne pas mourir de faim le jour même. — Nous en sommes bien fâchés, me répondait-on, mais nous avons notre monde. — Il faudra donc se jeter à l'eau. — Allez, allez, vous trouverez autre part...

Je passai tristement sur la rive droite de la Seine, et quand je fus sur la place de la Révolution, d'un œil avide et presque furieux, je me mis à considérer l'hôtel du ministère de la marine. Là, me disais-je, ils tiennent mon pain, et ils ne veulent pas le lâcher; ils me le doivent, et il leur faut huit jours pour savoir s'ils me le donneront. —

Huit jours ! Et pourquoi ce délai qui doit me tuer si je ne me déshonore pas ? Parce que sans doute un commis aura craint de se déranger, parce qu'il n'aura pas voulu ouvrir un registre, parce qu'il est à l'abri du besoin. Eh bien ! aujourd'hui même, s'il ne s'en doute pas, j'irai lui apprendre qu'il est des gens dont la condition n'est pas aussi supportable que la sienne.

J'attendis qu'il fût dix heures et j'entrai. Un employé à qui je m'adressai me répondit qu'une ordonnance royale venait de suspendre les paiemens. Cette nouvelle m'attéra d'abord ; puis elle m'exaspéra. — Je déclarai formellement en termes décens, mais énergiques, que je ne sortirais pas du bureau avant qu'on m'eût délivré un ordre de paiement, ou du moins donné un gîte et des moyens d'existence. Soit que l'employé fût ému de mes plaintes amères, soit qu'il m'eût reconnu (il avait été timonnier à bord du *Héros*, où j'étais pilotin), il me recommanda à son chef, et, par exception, mon compte fut ordonnancé sur-le-champ... Il me

revenait à peu près 220 francs ; j'allai les recevoir, et je me trouvai passer ainsi tout à coup de la détresse à la fortune. Mon acariâtre hôtesse fut la première qui s'en ressentit : je m'empressai de la solder, mais en lui faisant des adieux, qui, je crois, lui causèrent des remords : j'avais de l'argent.....

Ce changement dans ma position donna encore plus d'activité à l'inquiétude de ne pas découvrir ma mère... A force d'y rêver, car cette pensée ne me quittait pas, je me rappelai une personne avec laquelle elle avait été liée. Aussitôt je courus chez elle. Lorsqu'elle me vit, elle ne put revenir de son étonnement : elle me croyait enterré sous les glaces du Nord. Me voilà hors de peine : elle va me dire où demeure ma mère... Quelle fatalité ! c'est bien rue Saint-Lazare, et je suis entré plusieurs fois dans la maison qui m'est indiquée. Je n'y vais pas, j'y vole ; je monte encore plus vite, et je frappe à la porte ; on ouvre, c'est ma mère ! Ah ! mon Dieu ! en deuil ! et pourquoi ? de

qui ? Les bras élevés et tremblans, elle me regarde fixement, son œil devient hagard, puis elle s'écrie : — Mon fils !... Et au moment où je m'avance pour l'embrasser, emportée par un élan convulsif, je la vois sauter devant moi par bonds, et comme en délire... Une stupeur qui me brise l'âme succède rapidement à mon premier mouvement de joie ; je la saisis, ma pauvre mère ! je la retiens avec peine, et vais l'asseoir sur une chaise, où elle s'agite encore quelque temps. Ses membres se raidissent et quoiqu'elle n'ait pas entièrement perdu connaissance, elle éprouve des soubresauts si violens, que je suis obligé de la contenir pour l'empêcher de tomber. Enfin elle se calme un peu, et ne sort de ce paroxysme effrayant que pour verser des larmes et me serrer étroitement dans ses bras. — O ma mère ! ma mère ! — On m'avait dit que tu étais mort, mon cher enfant, furent les premières paroles presque étouffées qu'elle prononça ; puis m'étreignant de nouveau, elle me baisa les che-

veux et les mains qu'elle saisissait en retrouvant mes manches et me demandant : — Où sont tes blessures ? Ne me cache rien, mon fils ; on m'a dit t'avoir vu tomber sous les coups des ennemis. Et elle me palpit le corps avec précaution pour tâcher de découvrir quelques traces. Des larmes roulaient aussi dans mes yeux ; je cherchais à tempérer les signes de mon émotion par un rire forcé, qui déterminait en ma mère une expression semblable : cette scène était un mélange de joie et de douleur.

Enfin, après une longue effusion de tendresse, tantôt en paroles, tantôt en muets épanchemens : — Que tu as dû souffrir ? mon pauvre fils ! me dit-elle, mais cette fois tu ne me quitteras plus, je te tiens... Et elle se mit à me raconter comment, après les nouvelles du grand désastre de Russie, elle était venue se loger en face de la rue de Clichy et de notre caserne, afin d'être plus à portée de prendre des informations sur mon sort. Dans le petit nombre des marins de la garde qui avaient échappé pendant la retraite

de Moscou, il ne s'en trouvait pas un qu'elle n'eût interrogé : ceux-ci m'avaient vu périr dans la Bérésina, au moment où le pont s'était écroulé; ceux-là affirmaient que j'avais été frappé par un boulet, et toutes ces versions, quoique différentes, s'accordant pour constater que j'étais mort, ma mère avait enfin pris le deuil, et le jour où je revins auprès d'elle, elle me pleurait.

Je la revoyais donc, cette tendre mère! malheureusement je la retrouvai avec un commencement d'infirmité. En 1815 je la quittai encore pour reprendre les armes contre la Coalition qui envahissait la France pour la seconde fois; mais après le désastre de Waterloo, je revins auprès d'elle, et lui continuai mes soins pendant près de sept années, au bout desquelles l'inflexible mort vint m'en séparer pour jamais.

FIN.

---

# TABLE

## DU DEUXIÈME VOLUME.

CHAP. V. Les traces de la grande armée.	Page	1
VI. Les bivouacs.		25
VII. Vingt pieds carrés.		43
VIII. La colonne en marche.		65
IX. La prison.		81
X. L'hôpital des prisonniers.		97
XI. La convalescence.		121
XII. Les cantonnemens.		131
XIII. Le départ pour la Sibérie.		151

### QUATRIÈME PARTIE. — LA RUSSIE.

XIV. L'île et le hameau.	173
XV. Gracioso.	189
XVI. L'hospitalité.	205
XVII. Catastrophe.	231
XVIII. L'ermitage.	255

<b>XIX.</b> Le marais.	277
<b>XX.</b> Encore le marais.	295
<b>XXI.</b> Toujours le marais.	321
<b>XXII.</b> Le déserteur.	335
<b>XXIII.</b> Les jeunes châtelaines.	349

#### CINQUIÈME PARTIE.

<b>XXIV.</b> La Galicie.	363
<b>XXV.</b> L'Emigré.	377
<b>XXVI.</b> La Hongrie.	391
<b>XXVII.</b> Paris.	409

---



---

## ERRATA.

Page 60, lignes 16 et 17, *au lieu de* malgré le froid, une odeur s'exhalait fétide, *lisez* : une odeur fétide s'exhalait.